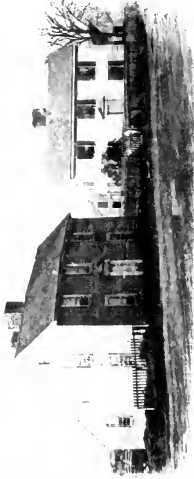
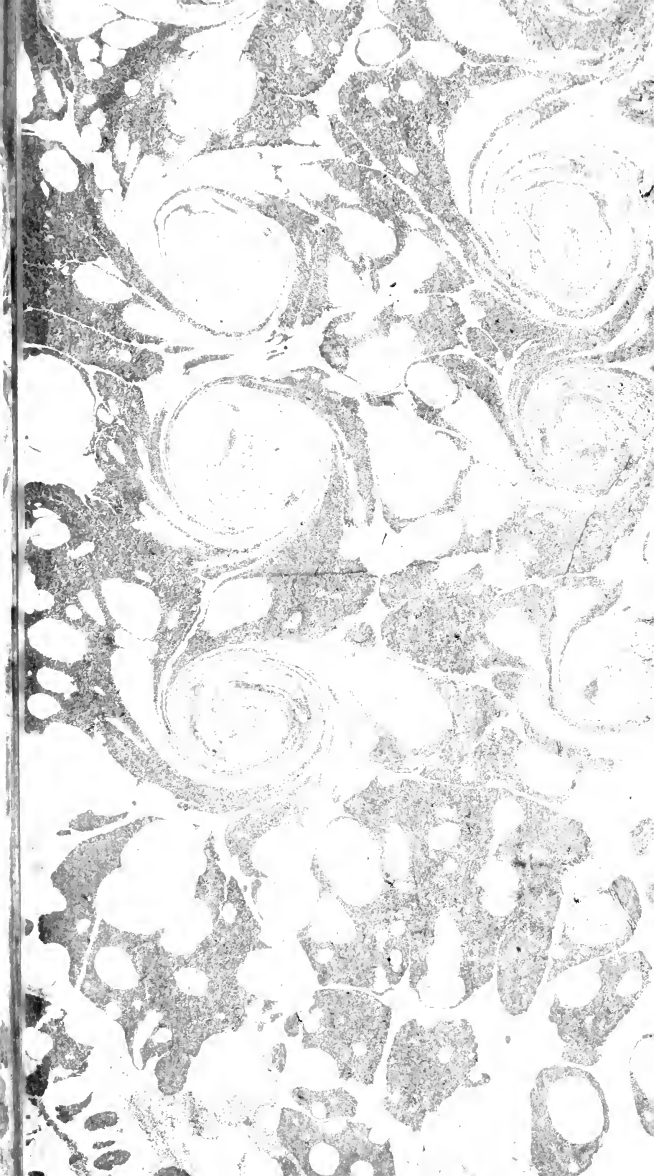


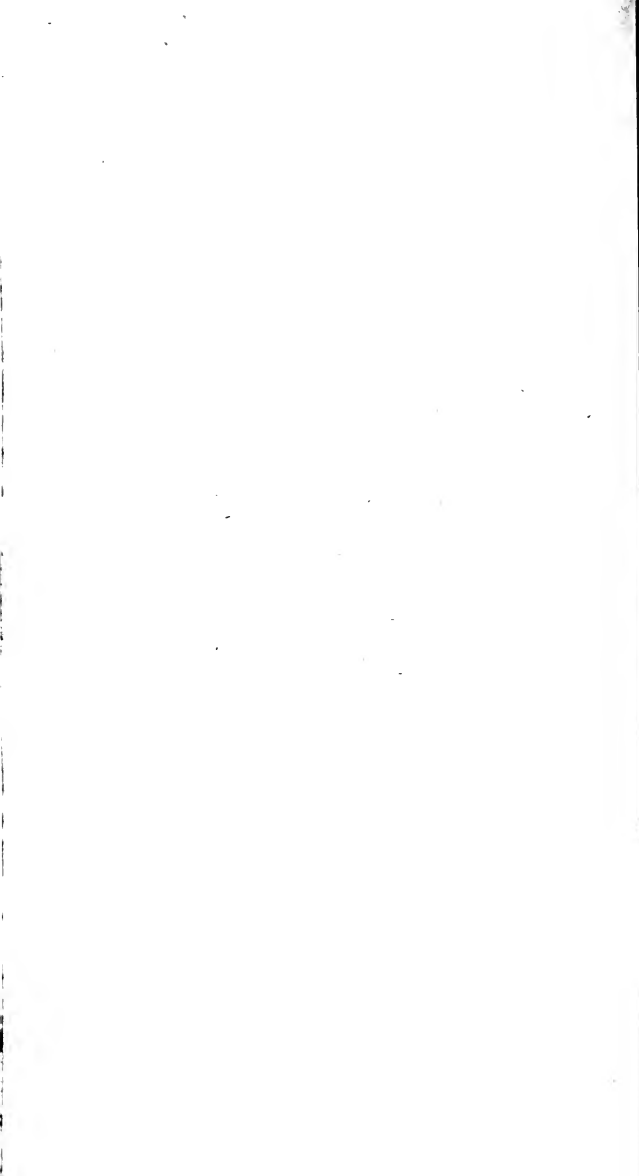
John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o
Adams
133.3
v.1





LE
THEATRE
DES
GRECS.

Noms des Libraires Associés.

HUMBLLOT & BROCAS, } Rue Saint
DUCHESNE, } Jacques.

NYON, }
BAUCHE, }
GUILLYN, } Quay des
PRAUT Petit-fils aîné, } Augustins.
CHARPENTIER, }
Veuve DAVID, }

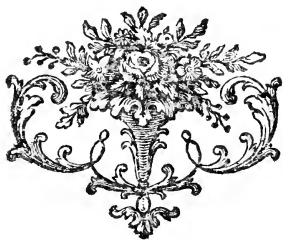
AUMONT, }
PISSOT, } Quay de
HOCHEREAU, } Conti.

LE
THEATRE
DES
GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS;
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

xX Odeon

133.3

10.1



AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

PLUS un Ouvrage approche de la perfection , plus l'amateur & le connoisseur sont fâchés d'y voir des taches qui ne coûteroient pas beaucoup à ôter. C'est précisément le cas où se trouve le *Théâtre des Grecs* du R. P. Brumoy , Ouvrage unique dans son espèce , & si favorablement recueilli des personnes de goût. Elles y ont unanimement reconnu un style élégant & poli , assez de connoissance de la bonne Antiquité , une profonde intelligence du Théâtre & de ses règles , des parallèles justes , des dissertations judicieuses. Les beaux endroits surtout de Sophocle & d'Euripide leur ont paru rendus avec une force , avec une grace qui ne restent guères au-dessous de l'original. Ces raisons & d'autres encore ont assuré au travail de l'Auteur une espèce d'immortalité.

Il ne s'agiroit donc , pour lui donner tout le *fini* dont il est susceptible ,

que d'y corriger quelques fautes. Les Hellénistes y ont remarqué des endroits où le sens est altéré, où la pensée des Auteurs n'est pas prise, où le Traducteur quelquefois y substitue les siennes. C'est dans les Tragédies d'Euripide & de Sophocle, dans celles principalement qu'il a traduites en entier, qu'il se rencontre le plus de ces textes pris à contresens; quant aux Comédies d'Aristophane, & aux autres Pièces qu'il n'a fait qu'analyser, il s'écarte plus rarement du sens légitime: nous en dirons ailleurs la raison. Ainsi, c'est sur ces trois premiers Volumes que tombent presque toutes les corrections qu'il y a à faire.

Avant que de donner au Public la nouvelle Edition qu'on projette on a désiré qu'on redressât ce qu'il y a de défectueux dans l'interprétation Française, en rejetant ces corrections par des renvois au bas de chaque page. C'est ce qu'on a tâché d'exécuter. Nous n'oserions pas garantir les autres endroits auxquels nous n'avons pas touché; mais nous nous flattons que ces omissions, s'il nous en est échappé quelqu'une, ne sont pas nombreuses.

TABLE

*Des Pièces contenues dans les
six Volumes.*

I. PARTIE & I. TOME.

DISCOURS sur le Théâtre des Grecs ,	page 1
DISCOURS sur l'origine de la Tragédie ,	42
DISCOURS sur le parallèle du Théâtre ancien & du moderne ,	145
ŒDIPE de Sophocle ,	237
RÉFLEXIONS ,	364
ŒDIPE de Seneque ,	386
ŒDIPE de Pierre Corneille ,	403
ŒDIPE de M. Orsatto Giusti- niano ,	422
ELECTRE de Sophocle ,	423
RÉFLEXIONS ,	537

I I. T O M E.

LES COEPHORES d'Es- chyle,	page 1
ELECTRE d'Euripide,	25
PHILOCTETE de Sophocle,	69
RÉFLEXIONS,	166
HIPPOLYTE d'Euripide,	175
RÉFLEXIONS sur cette Tra- gédie, comparée à celles de Se- neque & de Racine sur le même sujet,	300
IPHIGÉNIE en Aulide d'Eu- ripide,	341
RÉFLEXIONS sur cette Pièce & sur celles de Rotrou, de Ra- cine, & de <i>Iodovico Dolce</i> ,	477

I I I. T O M E.

IPHIGÉNIE en Tauride d'Euripide,	page 1
RÉFLEXIONS,	110
ALCESTE d'Euripide,	111
RÉFLEXIONS,	217

*II. PARTIE DU THEATRE
DES GRECS.*

1 ^o . Tragédies d'Eschyle,	233
PROMETHÉE,	239
LES SEPT CHEFS au siège de Thèbes,	256
LES PERSES,	269
AGAMEMNON,	295
AGAMEMNON de Seneque,	329
LES EUMENIDES,	336
LES SUPPLIANTES, ou les DANAIDES,	352
2 ^o . Tragédies de Sophocle,	375
AJAX furieux,	379
ANTIGONE,	410
ANTIGONE de Rotrou,	413
ŒDIPE à Colone,	452

IV. T O M E.

LES TRACHINIENNES, page 1	
HERCULE au Mont Œta de Seneque,	49

HERCULE mourant de Ro-	
trou ,	93
3°. Tragédies d'Euripide ,	106
HECUBE ,	113
ORESTE ,	150
LES PHENICIENNES ,	193
LA THEBAIDE de Seneque ,	253
Partie de L'ANTIGONE de	
Rotrou ,	279
LA THEBAIDE , ou les	
FRERES ennemis de Racine ,	290.
JOCASTE de <i>Lodovico Dolce</i> ,	305
MEDÉE ,	306
MEDÉE de Seneque ,	355
MEDÉE de P. Corneille ,	380
MEDÉE de <i>Lodovico Dolce</i> ,	394
ANDROMAQUE comparée	
à celle de Racine ,	397
LES SUPPLIANTES ou les	
ARGIENNES ,	437
RHESUS ,	476
LES TROYENNES ,	507
LA TROADE de Seneque ,	537

V. TOME.

LES BACCHANTES,	page 1
LES HERACLIDES,	45
HELENE,	77
ION ,	127
HERCULE furieux ,	177
HERCULE furieux de Seneque ,	215

III. P A R T I E.

DISCOURS SUR LA CO-	
MEDIE,	247
OBSERVATIONS PRÉ-	
LIMINAIRES,	336
FASTES DE LA GUERRE	
DU PELOPONNESE,	345

COMEDIES D'ARISTOPHANE
suivant les dates de leur composition.

LES ACHARNIENS,	365
LES CHEVALIERS,	404
LES NUÉES,	446
LES GUESPES,	526

xij TABLE DES PIÉCES.

VI. T O M E.

LA PAIX,	page 1
LES OISEAUX,	45
LES FÊTES DE CERÈS,	140
LYSISTRATA,	164
LES GRENOUILLES,	178
LES HARANGUEUSES, ou L'ASSEMBLEE DES FEMMES,	220
PLUTUS,	260
CONCLUSION GÉNÉ- RALE,	300
DISCOURS SUR LE CY- CLOPE, ET SUR LE SPECTACLE SATYRI- QUE,	332
LE CYCLOPE d'Euripide,	359



ARRANGEMENT DES TRAGÉDIES

Suivant l'ordre Historique des
Sujets.

1. *PROMETHÉE au Mont Caucaſe ,
Tragédie d'Eſchyle.*

C'eſt le plus ancien de tous les Sujets Grecs qui nous reſtent. Prométhée Egyptien & frere d'Atlas , auſſi déguilé que lui par les fables , floriſſoit dans les tems de Joſué & de Cécrops , premier Roi d'Athènes.

2. *LES SUPPLIANTES, ou LES
DANAIDES d'Eſchyle.*

Un ſiècle environ après Prométhée, les cinquante filles de Danaüs reſuſant d'épouſer leurs couſins germains , fils d'Egyptus , ſe réfugierent à Argos , où elles trouverent un aſyle contre leurs perſécuteurs.

3. *ION, Tragédie d'Euripide.*

Cent ans depuis les Danaïdes, Xuthus, Roi d'Athènes , étant allé à

Delphes avec sa femme Creüse , pour demander à l'Oracle un héritier du thrône , Apollon lui donna Ion que ce Dieu avoit eu de Creüse. avant qu'elle eût épousé Xuthus.

4. *LES BACCHANTES*, Tragédie d'Euripide.

L'aventure de Penthée , mis en pièces par les Bacchantes à Thèbes , est de peu postérieure aux tems qu'on vient de dire.

5. *MEDÉE*, Tragédie d'Euripide.

Vers les mêmes tems , Medée abandonnée de Jason , fit mourir sa Rivale , & se retira à Athènes , où elle épousa Egée 9^e Roi d'Athènes.

6. *HIPPOLYTE*. Tragédie d'Euripide.

Thésée , fils d'Egée , livre son propre fils Hippolyte à toute la colere de Neptune , sur la fausse déposition de Phédre sa marâtre , qui s'étoit donné la mort , après avoir laissé une lettre , où elle accusoit Hippolyte d'avoir attenté à l'honneur de son pere.

7. *ALCESTE*, Tragédie d'Euripide.

Hercule florissoit avec Thésée. Un

DES TRAGÉDIES. xv

de ses premiers exploits fut de tirer du tombeau, & de dérober à la mort Alceste, qui s'étoit sacrifiée pour son époux Admète, Roi de Phère, en Thessalie.

8. *HERCULE furieux, Tragédie d'Euripide.*

Hercule revenant des enfers à Thèbes, tua ses enfans dans le délire d'une frénésie, & fut conduit à Athènes par Thésée.

9. *LES TRACHINIENNES, Tragédie de Sophocle.*

Hercule meurt par une erreur de sa femme Déjanire, qui lui avoit envoyé une robe teinte du sang du Centaure Nessus, dont elle ne connoissoit pas la force.

Les trois Tragédies qui regardent Hercule, sont, comme on voit, contemporaines, quant au sujet.

10. *ŒDIPÉ Roi, Tragédie de Sophocle.*

Celle-ci, avec les cinq suivantes, & les quatre ou cinq supérieures, est encore du siècle de Thésée. Œdipe se reconnoissant incestueux & parricide, se perce les yeux.

11. *OEDIPE à Colone, Tragédie de Sophocle*

Oedipe banni de Thèbes par ses propres enfans, Etéocle & Polynice, arrive à Colone, Bourg d'Athènes, réitère ses terribles imprécations contre ses fils, qui se disputoient la Couronne, & meurt dans le lieu qu'il avoit choisi pour asyle.

12. *LES SEPT CHEFS au siège de Thèbes, Tragedie d'Eschyle*

Polynice traîne après lui une armée d'Argiens, commandée par sept Généraux, dont il étoit un. Après un siège opiniâtre, les deux freres combattent seul à seul, & s'entrégorgent.

13. *LES PHENICIENNES, Tragédie d'Euripide.*

Ce Sujet est en partie le même que celui qu'on vient de voir. Polynice & Etéocle se tuent mutuellement. Créon, frere de Jocaste, prend la Couronne. Euripide suppose Jocaste encore vivante, durant cette révolution; au lieu que Sophocle (dans l'Oedipe Roi) suppose que Jocaste se donne la mort, après avoir reconnu que son fils étoit son

DES TRAGÉDIES. xvij
époux. De même , Oedipe est banni
chez Sophocle (dans Oedipe à Co-
lone) avant le combat de ses deux
fils , au lieu qu'Euripide ne le fait
exiler qu'après la décision du com-
bat. L'on trouvera beaucoup d'au-
tres différences , qui montrent évi-
demment que les traditions fabu-
leuses étoient fort différentes , quoi-
qu'également reçues.

14. *ANTIGONE*, *Tragédie de Sophocle.*
Antigone , sœur de Polynice & d'E-
téocle , rend les derniers devoirs au
premier , contre la défense expresse
de Créon. Celui-ci la fait enterrer
toute vive.

15. *LES SUPPLIANTES* ou les *AR-
GIENNES*, *Tragédie d'Euripide.*
Les Argiens entraînés à Thèbes par
Polynice , avoient été défaits & fort
maltraités par les Thébains. Les
veuves & les parentes des morts
vont à Athènes avec Adraste leur
Roi , pour engager Thésée à forcer
Créon Roi de Thèbes , d'en per-
mettre la sépulture , qu'il leur avoit
cruellement refusée.

Voilà six Tragédies sur Oedipe
& sa maison.

xviii ARRANGEMENT

16. *IPHIGENIE en Aulide*, Tragédie
d'Euripide.

Aux événemens qu'on vient de dire, succède de peu d'années la guerre de Troye. Les douze cens vaisseaux de la Grèce partent. Ils sont retenus en Aulide. Agamemnon immole sa fille pour obtenir les vents favorables.

17. *RHESUS*, Tragédie d'Euripide.

A la dixième année du siège de Troye, Rhesus arrive au Camp des Troyens, & y est tué par Diomède & Ulysse qui enlèvent ses Chevaux.

18. *AJAX furieux*, Tragédie de Sophocle.

Cette même année, Achille combat & meurt. Ajax & Ulysse se disputent ses armes. Elles sont adjugées à Ulysse. Ajax en devient furieux jusqu'à la frénésie, & se donne la mort.

19. *PHILOCTETE*, Tragédie de Sophocle.

Sur un Oracle, les Grecs ont recours à Philoctète : & on le conduit de Lemnos au siège de Troye, avec les flèches d'Hercule, dont dépendoit le sort de cette Ville.

20. *LES TROYENNES*, Tragédie
d'Euripide.

Troye prise, Astyanax sacrifié, &
les Troyennes partagées au sort,
les Grecs se mettent en devoir de
retourner dans leur patrie.

21. *HECUBE*, Tragédie d'Euripide.

Les Grecs arrivent dans la Cher-
sonèse de Thrace. Ils y immolent Po-
lyxene aux Mânes d'Achille. Poly-
mestor, Roi du pays, avoit fait
mourir Polydore. Hecube, mere de
Polydore & de Polyxene, se venge
de ce Roi barbare.

22. *LE CYCLOPE*, Spectacle satyri-
que d'Euripide.

Ulysse aborde au pays des Cyclo-
pes; il aveugle Polyphème, & se
sauve avec ses compagnons.

23. *LES HERACLIDES*, Tragédie
d'Euripide.

Environ ce même tems, les enfans
d'Hercule, aidés des Athéniens,
prennent Eurysthée leur ennemi
dans un combat, & s'en vengent.

24. *AGAMEMNON*, Tragédie d'Es-
chyle.

Agamemnon revenant de Troye à

Mycènes, est massacré par sa femme Clytemnestre.

25. *LES COEPHORES*, Tragédie d'Eschyle.

26. *ELECTRE*, Tragédie de Sophocle.

27. *ELECTRE*, Tragédie d'Euripide.
Ces trois Sujets, à quelques différences près, sont la même chose. Oreste, fils d'Agamemnon, venge son pere en tuant sa mere.

28. *ORESTE*, Tragédie d'Euripide.
C'est la suite du même Sujet. Oreste est condamné par les Argiens. Il se réfugie à Athènes.

29. *LES EUMENIDES*, Tragédie d'Eschyle.
Oreste poursuivi par les Furies est absous à Athènes.

30. *ANDROMAQUE*, Tragédie d'Euripide.
Pelée délivre Andromaque de la fureur d'Hermione, qui devient femme d'Oreste.

31. *IPHIGENIE en Tauride*, Tragédie d'Euripide.
Oreste va en Tauride, y reconnoît

sa sœur Iphigénie, & la ramène dans la Grèce avec la Statue de Diane.

32. *HELENE*, Tragédie d'Euripide.

Menelas revenant de Troye, est rejeté par la tempête en Egypte. Il y trouve la vraie Hélène, & retourne avec elle à Sparte.

La guerre de Troye & ses suites, fournissent dix-sept Tragédies.

33. *LES PERSES*, Tragédie d'Eschyle.

Six cens ans après le retour des Grecs, ou environ, Xerxès Roi de Perse sort de la Grèce, après avoir perdu sa flotte à la journée de Salamine,

On a vû dans la Table précédente l'arrangement des onze Comédies d'Aristophane, selon l'ordre de leur composition.

A P P R O B A T I O N.

J'I lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Le Théâtre des Grecs*. L'exactitude de la traduction des Pièces qui composent cet Ouvrage, l'Analyse raisonnée des autres, l'érudition répandue dans les Dissertations & les Notes qui les accompagnent, développent parfaitement le caractère, le style & le dessein des anciens Poètes Dramatiques : & je crois que l'impression de cet Ouvrage sera utile au public. Fait à Paris le 20. Février 1730.

Signé, GALLIOT.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Ballifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé CLAUDE-JEAN-BAPTISTE BAUCHE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Le Théâtre des Grecs; Fables du P. Desbillons; L'Esprit de Bourdaloue; Oeuvres de Mme Lambert*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pen-

dant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer, faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre les contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher &

féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Garde-des-Sceaux de France , le Sieur BERRYER , le tout a peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayant cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre Permission ; & nonobstant Clameur de Haro , Charte-Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le cinquième jour du mois de Mai , l'an de grace mil sept cent soixante deux , & de notre Regne le quarante-septième. Par le Roi en son Conseil. Signé , LE BEGUE.


Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 293. fol. 291. conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 11 Mai 1762. Signé , SAILLANT, Adjoint.

Je soussigné déclare avoir cédé & transporté à Messieurs Nyon , Bauche, Guillyn, Humblot & Brocas , Duchesne , Praut petit-fils aîné , Charpentier , Ve. David, Aumont , Pissot , Hochereau , le présent Privilège pour ce qui regarde le *Théâtre des Grecs* seulement. Reconnoissant n'avoir dans ledit Ouvrage qu'un huitième au total , & que le surplus appartient auxdits susnommés , pour en jouir suivant leurs parts. A Paris ce 20 Janvier 1763. BAUCHE.

DISCOURS



DISCOURS SUR LE THEATRE DES GRECS.

I.  E ne crois pas faire injure Les Poë-
tes Tra-
giques
Grecs
à un siècle aussi poli & peu con-
nus, &
pour-
quoi.
aussi éclairé d'ailleurs que
le nôtre, en disant que
dans le tems même où le goût des
Spectacles s'est extrêmement épuré
par les grands génies qui y ont tra-
vaillé, on a peu connu, & que l'on
ne connoît presque plus le Théâtre
des Grecs. A la vérité, le peu qui nous
en reste fait encore les délices de
quelques Curieux que l'étude de la
langue Grecque n'a pas rebutés: mais
outre que le nombre en est très-bor-
né, & que dans leur sphère on ne
voit pas toujours régner un goût égal

à leur érudition , comme si ces deux choses étoient rarement alliées , le tour qu'on a donné au Théâtre François , & le haut degré de perfection où on l'a porté dans son genre , ont fait juger insensiblement qu'il étoit inutile de recourir à celui des Anciens : car il n'en est pas des Spectacles & des ouvrages de goût , comme du reste des choses faites pour le plaisir , dont tout ce qui sent l'antique ou l'étranger nous charme , au préjudice de ce que nous avons. L'idée avantageuse du présent , dont on jouit , & qui peint nos mœurs , a fait négliger la connoissance du passé , qui coûte trop & qui intéresse moins. On ne soupçonne pas même qu'il puisse y avoir rien de beau , en comparaison de Corneille & de Racine.

Il n'en a pas été ainsi de la Morale , de l'Eloquence , de l'Histoire & de la Poësie. Les Anciens qui nous en ont laissé des modèles , ont piqué beaucoup plus la curiosité des François. Xénophon , Cesar , Tite-Live & Tacite en fait d'Histoire ; Démosthènes & Cicéron pour l'Eloquence ; Homère quoiqu'attaqué , Virgile & Ho-

race pour la Morale & la Poësie , ont encore le droit de Citoyens parmi nous. Mais Eschyle , Sophocle & Euripide n'ont pas eu le même sort pour la Tragédie. Ces fondateurs du Théâtre ont le plus souffert de la guerre qui dure encore entre les Anciens & les Modernes. Le mérite des Historiens , des Orateurs & des Poëtes s'est fait jour à travers les nuages ; & celui des Tragiques n'a pû entièrement dissiper les ténèbres qui les enveloppent.

De plus , le génie Philosophique de Descartes répandu aujourd'hui dans tout ce qui est de l'appanage de l'esprit , nous a fait croire peu à peu que nous avions chez nous des trésors assez estimables pour nous passer des richesses étrangères , sur-tout quand il les faut acheter par de pénibles voyages. Cet esprit , ami de l'indépendance , en renversant d'abord la Philosophie ancienne , puis en nous faisant les arbitres suprêmes de tout art & de toute science , sans égard au poids de l'autorité , nous inspire je ne sçai quel dédain pour tout ce qui se refuse à l'examen de nos lumières. Il est plus court & plus aisé d'estimer peu , ou même de mépriser

ce qui coûte trop à connoître : & les débris du Théâtre ancien paroissent trop scabreux pour acheter un simple plaisir de goût par une peine qu'on ne croit pas devoir être assez dédommée.

Véritablement la Comédie Latine s'est réservé encore une place considérable dans l'estime publique. Les excellentes pièces de Moliere n'ont point fait oublier Plaute & Terence. On a eu pour ces Anciens l'indulgence de les considérer comme les auteurs d'une espèce de spectacle qui a son mérite particulier , quoiqu'elle ne roule que sur des caractères fort communs , & presque toujours les mêmes. Comme ces Poètes sont à la portée du plus grand nombre , leur réputation s'est soutenue , & a été moins attaquée que celle des Poètes Tragiques de la Grece. Quant à ceux-ci , on a passé , sans presque y faire attention , d'un préjugé trop favorable à une espèce d'indifférence plus dangereuse encore que le mépris , de manière qu'il s'est formé une autre sorte de préjugé , si non dominant , au moins fort étendu , qui les a relégués comme par grace dans les Bibliothèques , ou dans les

maines de ceux qu'on appelle adorateurs aveugles de l'Antiquité. Ces prétendus idolâtres sont devenus eux-mêmes plus timides & plus réservés à prodiguer leur encens ; & je ne doute point qu'ils n'aient été plus d'une fois tentés de penser tout bas le contraire de ce qu'ils disoient tout haut , & de démentir leur culte par de secrètes impiétés , tant l'exemple est séducteur & courageux.

II. Cette indifférence a produit un oubli presque général, qui sans contre- Le but de cet Ouvrage. dit fait plus de tort aux Poètes Grecs , que tous les traits qu'on a lancés contre eux en divers tems. Mon dessein est de les tirer , du moins en partie , des ténèbres où nous paroïssons les avoir condamnés , & de les citer de nouveau au tribunal , non du petit nombre , mais du Public ; non pour arracher l'approbation en leur faveur , ou les livrer à la censure ; mais afin qu'ils soient jugés avec quelque connoissance de cause , sans égard aux autorités favorables ou contraires , & avec l'esprit Cartésien , autant qu'il peut s'appliquer aux choses de pur goût.

Si les autorités avoient lieu , je fe-

rois une Préface fort étendue des louanges qu'on leur a prodiguées de siècle en siècle jusqu'à nos jours ; & je n'aurois guère moins de matière , si j'alléguois ce que leurs ennemis ont écrit contre Homère leur modèle , & contr'eux. Mais en fait de goût , il n'est plus question d'autorités pour ou contre ; on veut juger par soi-même , & cela est juste. Toutefois pour porter son jugement , il ne s'agit pas de comparer l'ancien avec le moderne , comme on le veut presque toujours. Entre deux genres différens , la comparaison ne sçauroit être entière , ni la préférence bien décidée : il suffit de s'instruire & de prononcer sans partialité en bien ou en mal ; choses au reste qui sont susceptibles de bien des degrés : car quoiqu'il soit vrai que dans la Poësie

** Il n'est point de degrés du médiocre au pire :*

Il est véritable toutefois que les œuvres Poétiques peuvent avoir des beautés d'un ordre plus ou moins élevé , & plaire par des graces toutes différentes. Ainsi le Théâtre des Corneilles

** BOILEAU, Art Poët.*

& des Racines peut , en charmant tous les esprits , laisser encore lieu aux Anciens de mériter nos applaudissemens sur ce qu'ils ont de beau , sans préjudice de la critique sur leurs défauts réels. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner en quoi & jusqu'où l'on doit comparer les anciens Tragiques avec les modernes ; & je réserve pour cet article un discours particulier.

III. Après avoir insinué mon dessein & les raisons qui m'y ont porté , je passe à la source des jugemens Source des jugemens & contre les Poètes dont je parle , contre les Tragédies & à la regle qu'il semble qu'on doit Grecques , & regle suivre pour éviter également l'adoration & le mépris : car il est certain pour en juger sagement. qu'à considérer , comme on le doit en toutes choses , les opinions extrêmes qu'on a eues sur les Poètes Grecs , elles se réduisent à ces deux-là. En effet deux sortes de personnes regardent le Théâtre antique avec des yeux bien différens ; c'est , disent les uns , le plus haut point de perfection où l'esprit humain puisse atteindre : à entendre les autres , ce n'est au plus que l'enfance & le bégayement de la Tragédie ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que les uns & les autres com-

battent avec les mêmes armes , allèguent en leur faveur le goût de concert avec la raison , & se reprochent mutuellement l'esclavage de l'autorité & de la prévention.

Si l'on prenoit l'autorité pour arbitre , on auroit bientôt fait le procès aux modernes trop critiques , sans que les admirateurs outrés se pussent glorifier d'avoir gagné entièrement leur cause : car les Aristotes , les Cicérons , les Virgiles & les Quintiliens par leurs décisions feroient la bouche à la malignité des uns , sans autoriser le culte superstitieux des autres. Et à dire le vrai , il est bien difficile de ne pas donner quelque poids à des suffrages si éclairés , si modérés & toujours si uniformes pour la gloire des Poètes Grecs. Les Juges ont été compétens & désintéressés : ils ne prévoyoit pas qu'on dût un jour les contredire au point de dégrader leur jugement , & d'en appeler au bon sens sur des choses qui leur étoient plus connues & plus familières qu'à nous. Mais encore une fois , qu'est-il besoin de les consulter , lorsqu'on peut juger par ses lumières ?

Quant au préjugé , il est aisé à

dévoiler & à confondre de part & d'autre : il se trahit presque toujours lui-même. Estime excessive , dédain sans bornes , entêtement , partialité , intérêt de commentateur ou d'ami , idées nées de l'éducation , & fortifiées par l'habitude, desir d'élever les morts aux dépens des vivans , ou ceux-ci au préjudice de ceux-là , singularité dans la façon d'envisager les choses ; voilà à-peu-près les marques de préjugé qui caractérisent les écrits des partisans idolâtres de l'antique ou du moderne. Mais enfin le préjugé même , soit aveugle , soit éclairé , peut avoir raison en quelque chose , sans paroître l'avoir en tout ; & la raison prétendue peut , si j'ose ainsi parler , avoir véritablement tort. Hé ! ne voit-on pas tous les jours que le faux , entre les mains d'un homme d'esprit, prend tous les traits de la vérité ? aussi le fruit le plus commun des disputes littéraires , ainsi que des autres , c'est de confirmer les deux partis dans leurs premières opinions , sur-tout en matière de goût , où il s'agit plus de faire passer dans autrui des sentimens que des idées. Du moins la prévention bien ou mal fondée en faveur des

Tragédies anciennes , n'est-elle pas détruite en tout pays ; Et peut-être en est-il d'elle & de l'Antiquité en général comme de la France , dont un homme d'esprit disoit en la comparant à la Religion » Qu'elle avoit été » souvent bien attaquée , quelquefois » mal défendue , & toujours triomphante. « Il est donc vrai qu'on gagnera peu quand on aura accusé , convaincu même de prévention les partisans des anciens & des modernes.

Mais on gagnera encore moins , & il n'y aura plus de regle fixe , si le goût & la raison qu'on allègue réciproquement en preuve , sont variables selon les lieux , les tems & les personnes ; si ce qui plaît aux uns peut à bon droit d'plaire aux autres , & si tout est arbitraire en fait de stile , de pensées , de tours , & d'ouvrages d'esprit : car il s'ensuivra que chacun se livrant à sa maniere de sentir & de penser , pensera & sentira très-juste , guidé toutefois par des idées très-contraires & par des sentimens fort opposés. Mais il n'en va pas ainsi ; & quoiqu'on en puisse dire , la vérité & la beauté sont unes : elles doivent

donc faire la même impression sur tous les esprits que la science n'a point gâtés. Seroit-ce en cela seul que la nature cesseroit d'être uniforme ? Toute pensée belle & vraie , tout sentiment qui passe pour sublime dans un pays & dans un tems, sont les mêmes par-tout & toujours. Tel est le *qu'il mourut* de Corneille ; & qu'on ne dise pas qu'il en est des pensées , des sentimens , & des tours qui les expriment, comme des modes & des manieres qui changent en changeant de climat , ou par la révolution des années. Distinguons la vérité & la beauté d'avec les circonstances que l'éducation y ajoute ; & de ces circonstances-là même , tirons non-seulement une raison plausible de tant de contradictions apparentes ou réelles dans le jugement qu'on porte des Anciens, mais encore une règle de précaution qu'on doit prendre dans la lecture de leurs ouvrages.

J'entends ici par vérité & beauté , en fait de productions d'esprit , telles que sont les Tragédies , une imitation de la nature qui saisit l'ame , & qui fait dire , suivant les idées reçues dans une nation polie , *cela est vrai* ,

cela est beau. Je dis imitation de la nature suivant les idées reçues dans un pays où regne la politesse : car autant que la nature est uniforme dans ce qui appartient aux hommes , en tant qu'hommes , dans le jeu des passions , par exemple ; autant l'éducation varie-t-elle les intérêts qui meuvent les passions , & les manières de penser & d'agir. Or , l'art doit peindre la nature telle qu'il la trouve , je veux dire , avec les appanages de l'humanité & de l'éducation.

Pour développer ma pensée , j'applique ceci à la Tragédie d'Alceste , qui est celle qu'on a le moins épargnée de nos jours. Si Euripide dans cet ouvrage me peint bien la nature ; s'il me la rend sensible dans la tendresse d'une épouse qui meurt volontairement pour son époux ; s'il me trompe avec beaucoup d'art , sans que cet art paroisse ; s'il m'offre une grande action qui soit une , simple , continue , vraisemblable , & pour cela bornée à un lieu & à un tems déterminés ; s'il me fait suivre le fil d'une passion bien conduite & bien soutenue , qui aille toujours en croissant , jusqu'à ce que l'impression soit parfaite ; si à mon

tour par un effort d'imagination que je lui dois , je me transporte au Théâtre d'Athènes pour voir agir les Acteurs , & me prêter à tout le spectacle, fans faire attention que je lis , (car une Tragédie n'est point faite pour être lue , elle est toute action ;) enfin si Alceste renferme les principales conditions que le bon sens exige dans un Poëme de cette nature , & si je deviens Athénien , comme ceux que le Poëte a eu en vue de réjouir , je ne puis m'empêcher, malgré quelques défauts que j'apperois avec le Parterre , de joindre mes applaudissemens aux acclamations de la Grèce assemblée , puisqu'étant homme comme les Grecs, je suis nécessairement touché des mêmes vérités , & des mêmes beautés , qui ont frappé si vivement leurs esprits.

Mais d'un autre côté , si sans tenir compte à Euripide des beautés générales qui faisoient tous les hommes , choqué tout-à-coup de ses coutumes & de ses mœurs comme François , & comme éloigné de lui de plusieurs siècles , je m'écrie d'abord : Que signifient ce Dieu esclave d'un homme , cette Divinité infernale qui vient ra-

vir sa proie , cette foule de sujets qui environnent toujours leur Souverain , cette espèce de loi ou de bienfiance autorisée par Apollon , qui veut que le plus vieux meure pour le plus jeune , le pere pour le fils ? Quoi ! un fils perd le respect à son pere , parce que celui-ci n'a pas souscrit à cette loi ? Que veut dire cet acte de Religion qui rend sacrés les devoirs de l'hospitalité , malgré l'embarras d'un deuil & de la plus juste douleur ? Que fait là le contraste d'un Héros assis à un festin , tandis qu'on fait les funérailles d'Alceste ? Est-il sensé qu'Hercule lutte avec la mort , & lui arrache sa victime ? Qu'Alceste soit ressuscitée , & qu'elle demeure muette durant trois jours ? Que veut dire tout cela ? En un mot , si semblable à un Chinois qui se trouveroit tout-à-coup présent à une Cérémonie Turque , je trouve tout cela risible , pour ne pas me servir des termes plus énergiques de M. Perrault & de ses partisans , les Spectateurs Grecs n'auroient-ils pas droit de rire eux-mêmes de mon étonnement , & de dire : Quelle est donc votre idée ? de quel monde venez-vous ? que trouvez-vous en ceci de si étrange , & que

voyez vous sur le Théâtre , que vous ne retrouviez dans Athènes ? Ils auroient raison sans doute , & peut-être n'aurois-je pas tort ; puisqu'après tout , le ridicule naît comme nécessairement d'une idée nouvelle , extraordinaire & bizarre , qu'on attache , ou qu'on trouve attachée à un objet sérieux.

Mais supposons aussi qu'Euripide revînt à son tour de l'autre monde , & qu'il assistât à la représentation d'Iphigénie de M. Racine , sans parler des autres Spectacles : il seroit certainement charmé de se reconnoître , & de se voir embelli , ou , si l'on veut , surpassé : il admireroit du moins dans la copie ce que la Grèce admira dans l'original. Ce sont des beautés de tous les siècles & de tous les pays. Mais peu fait à nos manieres , s'il ne s'en instruisoit ou n'y avoit nul égard , que diroit-il , je ne dis pas de l'Episode d'Eriphile , espèce de duplicité d'action & d'intérêt inconnue aux Grecs , mais de la galanterie Françoise d'Achille , beaucoup plus ignorée d'eux ? Que diroit-il du duel auquel tendent les menaces de ce Héros , chose trop autorisée parmi nous , & insensée à leur gré ? Que diroit-il

des entretiens feul à feul d'un Prince & d'une Princeffe ? Ne feroit-il point révolté de voir Clytemneftre aux pieds d'Achille qui la relève , & de mille autres chofes , foit par rapport à nos ufages qui nous paroiffent plus polis que ceux de l'Antiquité , foit par égard à nos bienféances plus délicates felon nous , & à nos maximes de conduite , qui nous semblent plus épurées ?

Il n'eft pas question de prononcer entre les Anciens & nous fur la préférence des mœurs , des coûtumes , j'ai prefque dit , des vertus morales. Je veux que les chofes mifes en balance par un Juge équitable & défintéreffé , nous fuiffions affurés de l'emporter. Il eft toujours certain que dans les ouvrages des Grecs , la peinture de leurs mœurs , de leurs coûtumes & de leurs vertus , (bizarres fi l'on veut ,) ne doit pas plus nous offenser , que la réalité n'a choqué les Grecs ; ou du moins que nous devons faire grace aux Poètes Tragiques , pour avoir imité la nature telle qu'ils la voyoient de leur tems , fi nous voulons que la poftérité ait pour nous les mêmes égards ; enfin que par équité nous

sommes obligés de nous mettre , s'il est possible , dans le point de vûe où les Auteurs ont voulu nous placer en travaillant leurs Tragédies. C'est une justice qu'on ne refuse point à la peinture , qui est une imitation de la nature pour les yeux , comme la Poësie l'est pour l'esprit. Cela sans doute n'est pas aisé ; & quelques efforts que nous fassions , il n'est pas moins certain que ces génies si admirés de leur tems & des siècles consécutifs , perdront toujours infiniment , ou par le défaut de leur siècle , plus grossier peut-être que le nôtre en ce qui est accessoire à la nature , ou par la difficulté que nous avons à nous dépayser en leur faveur , ou plutôt par le concours de ces deux choses qui agissent ensemble & malgré nous : tant on donne naturellement au préjugé imperceptible de l'éducation , tandis qu'on refuse tout à celui de l'autorité. Cependant le premier , à l'examiner de près , est bien plus injuste que le second. Car celui-ci se fonde sur des témoins légitimes qu'on ne peut récuser , celui-là n'a pour appui que la coutume qui est sujette à l'instabilité. Et de-là vient la diversité des jugemens sur les Poètes

Grecs : on ne veut point les considérer en eux-mêmes ; on veut les mesurer au niveau de notre siècle & de ses mœurs. C'est comme si l'on jugeoit un Etranger sur le Code François.

Au reste je ne prétens pas justifier en tout les anciens Auteurs, mêmes Tragiques, ni disconvenir de leurs véritables défauts, pourvû qu'on les montre indépendans de la différence des âges. Je prétends encore moins les préférer aux illustres Modernes qui ont fait tant de progrès nouveaux sur leurs traces, quelquefois à peine ébauchées. Je n'ai en vûe que de sauver le ridicule apparent de certains traits qui auroient dû blesser la délicatesse d'Athènes & de Rome, toujours admiratrice d'Athènes, si ces traits avoient eû en eux-mêmes un ridicule réel, & fondé sur les idées reçues.

Je conclus de tout ce que j'ai dit :
1°. Que les Poètes en question sont peu connus, & que bien des raisons ont concouru à les négliger, ou même à les dédaigner. 2°. Qu'ils méritent toutefois un autre sort, & que j'ai peut-être rendu service au Public en les soumettant à ses lumieres autant

que je l'ai pû , ou du moins en ranimant le desir de les bien connoître. 3°. Que les jugemens extrêmes qu'on en a portés ne doivent point avoir lieu. 4°. Que la source de ces jugemens est la difficulté de se transporter au tems & au lieu où ils ont écrit , pour ne rien admirer ou critiquer sans un fondement raisonnable. 5°. Enfin que cette précaution est pourtant nécessaire , afin de se mettre en situation de les juger avec quelque sorte d'équité.

IV. Je dois à présent rendre compte de mon travail. Le Théâtre des Grecs , Le plan & l'exécution de ce Livre. présenté aux François sous un jour capable de mettre tout le monde en état d'en porter un jugement assuré , est un ouvrage de goût , qui m'avoit toujours paru manquer à la R. publique des Lettres. Quatre ou cinq Pièces , soit Tragiques , soit Comiques , données séparément par quelques personnes sçavantes , ne remplissoient pas ce dessein. Pour former une idée précise & complete du Théâtre ancien, il falloit en recueillir tous les restes ; faire un assemblage suivi ; comparer les Oeuvres de chaque Poëte entr'elles , & chacun d'eux avec ses rivaux ; fai-

fir par cette comparaifon leur caractère & leur génie ; en marquer avec jufteffe les traits généraux & particuliers , mêmes les plus délicats ; réunir , confronter , affortir , lier les parties , en compofer un tout ; débrouiller le cahos pour en tirer un corps vivant & animé avec fes juftes proportions ; en un mot , rebâtir le Théâtre ancien de fes propres débris. C'eft ce que j'ai (je n'ofe dire) fait , mais du moins effayé de faire : heureux fi le fuccès de l'exécution répond un peu à l'importance de l'entreprise , aux foins qu'elle a dû coûter , & à un travail affez pénible d'autant d'années , qu'en exige Horace avant que de permettre qu'on produife au grand jour un Ouvrage de quelque conféquence.

J'ai divifé le mien en trois parties. 1^o. Comme j'écris moins pour les Sçavans de profeflion , que pour le grand nombre de gens d'efprit (je veux dire le Public) qu'il eft important de mettre au fait , j'ai cru devoir commencer par des difcours préliminaires tels que celui-ci , dont le but eft de bien convaincre le Lecteur , que dans le pays de l'Antiquité il faut marcher avec de grandes précautions ,

quand il s'agit de prononcer sur les ouvrages de goût. S'il est des règles pour les exposer , il en est aussi pour en juger. Dans un voyage où il ne s'agit que d'érudition , on passe au voyageur tout ce qu'il rapporte , pour peu qu'il le garantisse par des preuves passables. Mais si le faiseur de relations veut faire trouver beau le pays dont il parle , on ne le croit pas sur sa parole , ni même sur les autorités qu'il allègue. Il doit se défier de lui-même , & ne songer qu'à faire un exposé juste. J'ose assurer que telle a été ma pensée. Il en doit être de même à proportion , du Lecteur qui veut juger ; il faut qu'il convienne de certains principes avec le voyageur qui expose.

C'est pour éclaircir de plus en plus l'idée qu'on doit se faire de la Tragédie Grecque , qu'il m'a paru nécessaire de la reprendre dès son origine , de montrer ses accroissemens , & de marcher pas à pas sur toutes les traces anciennes de l'esprit humain , plus sûrement peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. On en jugera par le second Discours. Et comme le préjugé légitime en faveur de notre Théâtre

est un des plus grands ressorts de nos préventions contre l'ancien , il a fallu dans un troisième Discours faire voir l'étendue & les bornes de la comparaison entre le Théâtre antique & le moderne , établir des principes , en tirer des conclusions , & fonder le parallèle sur le caractère des siècles & des génies , des Poètes & des spectateurs.

Après cette triple Préface faite pour préparer les esprits , sans vouloir les surprendre , j'ai hasardé la traduction entière de sept Tragédies , dont trois sont de Sophocle , & quatre d'Euripide. On verra aisément pourquoi je n'ai traduit en entier aucune pièce d'Eschyle. Ce pere de la Tragédie a été celui des trois que le tems a le plus maltraité. De plus , son extrême simplicité & ses défauts auroient pû d'abord dégoûter les Lecteurs , trop ou trop peu prévenus en sa faveur. Enfin , » la hardiesse de ses épithètes » est telle , qu'il est impossible , (comme l'a observé M. Le Févre * ,) de » les représenter en notre langue sans » lui faire violence. » On n'en connoît-

* TANN. LE FEVRE , *Abrégé des Vies des Poètes.*

tra pas moins ses Oeuvres par la suite de cet Ouvrage. Quant aux Tragédies des deux autres Poètes , je n'ai point choisi exprès les plus belles pour les traduire ; mais seulement celles qui m'ont paru avoir le moins de manieres Grecques , si capables de nous choquer. J'en excepte *Alceste* , que j'ai traduite de dessein formé toute entière , parce qu'elle m'a semblé ne pas mériter les critiques outrées qu'on en a faites par des traductions affectées de quelques Scènes. On jugera de ma bonne foi par la fidélité que j'ai tâché d'y apporter.

Voici ma pensée sur la traduction de ces Poètes. Les défigurer ce n'est pas les traduire. Il faut donc prendre un milieu entre l'exactitude trop scrupuleuse qui les déguise , & la licence qui les altère. J'appelle déguiser un Auteur , l'exposer dans une langue étrangère avec une fidélité , ou folle , ou maligne , ou superstitieuse. Toute langue a ses arrangemens c'idées , ses tours & ses mots , nobles ou bas , énergiques ou foibles , vifs ou languissans. C'est un principe qu'on ne sçauroit nier. Qui voudroit traduire les Anciens mot pour mot en Fran-

çois, & suivant le tour Grec, les travestiroit sans doute, & les rendroit ridicules à peu de frais. Voilà le premier degré de cette fausse fidélité dont je parle. Le second & le plus malin, qu'on peut appeller Parodie, est de changer les expressions reçues dans le bel usage de l'Antiquité, en termes bas & populaires, comme le faisoit M. Perrault. * Le troisième degré, c'est de s'affervir scrupuleusement à expri-

* Pour bien éclaircir ma pensée quant au second degré, qu'on peut appeller *Parodie*, je prie les Lecteurs de pardonner dans une note la longue citation que je vais faire d'un morceau de la neuvième Réflexion de DESPREAUX sur LONGIN.

» Un terme Grec très-noble ne peut sou-
 » vent être exprimé en François que par un
 » terme très-bas : cela se voit par les mots
 » d'*Asinus* en Latin, & d'*Asne* en François,
 » qui sont de la dernière bassesse dans l'une &
 » l'autre de ces Langues, quoique le mot qui
 » signifie cet animal n'ait rien de bas en Grec
 » ni en Hébreu, où on le voit employé dans
 » les endroits même les plus magnifiques. Il
 » en est de même du mot de *mulet*, & de plu-
 » sieurs autres. En effet les Langues ont cha-
 » cune leur bisarrerie : mais la Françoisse est
 » principalement capricieuse sur les mots ; &
 » bien qu'elle soit riche en beaux termes sur
 » de certains sujets, il y en a beaucoup où
 » elle est fort pauvre ; & il y a un très-grand
 mer

mer toutes les épithètes, & à faire d'un beau mot Grec une méchante phrase François, ou un allongement vicieux qui amortit le feu des Poëtes, malgré tout le soin qu'ils ont eû d'animer leur Poësie. On doit à l'équité de les faire parler François (autant qu'on le peut) comme ils parleroient eux-mêmes, s'ils faisoient passer leurs pensées en notre langue.

» nombre de petites choses qu'elle ne sçau-
 » roit dire noblement. Ainsi, par exemple,
 » bien que dans les endroits les plus sublimes
 » elle nomme sans s'avilir *un mouton*, *une*
 » *chevre*, *une brebis*, elle ne sçauroit sans se
 » diffamer dans un style un peu élevé nom-
 » mer *un veau*, *une truie*, *un cochon*. Le mot
 » de *genisse* en François est fort beau, sur-tout
 » dans une Eglogue. *Vache* ne s'y peut pas
 » souffrir : *Pasteur* & *Berger* y sont du bel ufa-
 » ge ; *gardeur de pourceaux*, ou *gardeur de bœufs*
 » y feroient horribles. Cependant il n'y a peut-
 » être pas dans le Grec deux plus beaux mots
 » que *σὺωτης* & *βουκολος*, qui répondent à ces
 » deux mots François ; & c'est pourquoi Vir-
 » gile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom
 » de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en no-
 » tre Langue à la lettre, *Les Entretiens des*
 » *Bouviers ou des gardeurs de Bœufs*. » ... Après
 quelques lignes M. DESPREAUX revient aux
 Traductions infidèles par une fidélité affectée :
 & parlant de M. PERRAULT. « Il charge,
 » dit-il, ce sage Vieillard qui avoit toin des

Pourquoi changer en monnoye de cuivre un dépôt que l'on peut conserver en or ? La vérification ancienne se rend heureusement par une Prose poétique , qui joint ses graces à celles des vers anciens. S'ils perdent beaucoup d'un côté , ils peuvent regagner un peu de l'autre ; non pas que je me flatte d'y avoir entierement réussi , ni que je croye non plus avoir tout-à-

» troupeaux d'Ulisse , en un *vilain Porcher.*
 » Aux endroits où HOMERE dit que la nuit cou-
 » vroit la terre de son ombre , & cachoit les che-
 » mins aux voyageurs : il traduit , que l'on com-
 » mençoit à ne voir goutte dans les rues. Au lieu
 » de la magnifique chaussure dont Telemaque
 » lie ses pieds délicats , il lui fait mettre ses
 » beaux souliers de parade. A l'endroit où HO-
 » MERE , pour marquer la propreté de la mai-
 » son de Nestor , dit , que ce fameux Vieillard
 » s'assit devant sa porte sur des pierres fort po-
 » lies , & qui reluisoient comme si on les avoit
 » frottées de quelque huile précieuse : il met ,
 » que Nestor s'alla asseoir sur des pierres lui-
 » jantes comme de l'onguent. Il explique par-
 » tout le mot *sus* , qui est fort noble en Grec ,
 » par le mot de *cochon* , ou de *pourceau* , qui
 » est de la dernière bassesse en François. Au lieu
 » qu'Agamemnon dit qu'Egisthe le fit assassiner
 » dans son Palais comme un taureau qu'on
 » égorge dans une étable , il met dans la bouche
 » d'Agamemnon cette maniere de parler basse :
 » *Egisthe me fit assassiner comme un bœuf.* Au

fait échoué. Dans un Ouvrage qu'on donne de propos délibéré au Public , il ne faut ni présomption ni fausse modestie. On ne gagne rien à demander grace ou justice au Lecteur , & il me sçaura gré au moins de ma sincérité. Ma seule crainte est de paroître trop fidèle à mes Auteurs. La pré-

» lieu de dire comme porte le Grec , qu'*Ulysse*
 » voyant son *Vaisseau* fracasse & son mat ren-
 » versé d'un coup de tonnerre , il *lia ensemb'e*
 » du mieux qu'il pût ce mât avec son reste de
 » vaisseau , & s'assit dessus : il fait dire à Ulys-
 » se , qu'il se mit à cheval sur son mât , &c. »
 Le troisième degré de fidélité dangereuse est celui que j'explique dans ce Discours.

ARISTOTE dit encore très-bien au 23 Chap. de sa Poétique : « Dans la plûpart des Vers
 » d'HOMERE si au lieu des termes recherchés
 » & métaphoriques , on s'avisait de mettre les
 » termes propres , on détruiroit toute leur
 » beauté. » Cela suffit pour faire voir la difficulté de traduire les Anciens , & l'impossibilité de tout traduire.

Pour les prétendues injures que se disent les anciens Héros , il est certain que l'usage des Langues changeant , on traduiroit mal aujourd'hui en tournant comme Amyot (chez PLUTARQ. *Tr. de la man. de lire les Poètes*) ce Vers du 1. Liv. de l'Iliade.

Yvrogne aux yeux éhontés comme un chien
Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien.

vention où l'on est, qu'il faut plus d'exactitude respectueuse pour traduire les Grecs, que pour rendre les Latins, m'a fait illusion plus souvent que je n'aurois voulu, malgré le bel exemple de M. d'Ablancourt. Cependant, à ne rien celer, nous voyons que ce scrupule, qui s'étend jusqu'aux plus simples épithètes, a fait un peu languir Homère, le plus animé de tous les Poètes, & deux Tragédies de Sophocle, qui apparemment par cette raison n'ont pas eû tout le succès qu'elles devoient attendre. Je rends justice à l'érudition de leurs Traducteurs. Mais je crois aussi devoir quelque chose à la vérité. Il faut plus d'ame & de génie pour tourner ces fortes d'ouvrages, que pour manier des œuvres philosophiques. Le feu soutient jusqu'aux défauts, & la langueur fait expirer les graces mêmes. J'aimerois mieux faire passer dans le style, fût-il négligé, tout l'enthousiasme des Poètes Grecs, que de leur donner un air froid, à force d'être concerté. Une traduction froide est un visage en cire. Il ressemble en quelque manière : mais tout y est glacé, tout y est mort. Les traits de vie

qu'emploie si heureusement la peinture dans ses portraits , ne s'y retrouvent plus ou y paroissent éteints. Si j'ai donné par hazard dans cette ressemblance fade , les Lecteurs verront que c'est au moins contre mon goût & malgré mes efforts.

Je n'en ai point épargné pour peindre sur-tout le caractère particulier de chaque Poëte , & pour le représenter dans un style différent. Car quoique les trois maîtres de la Tragédie aient quelque chose de commun dans leur maniere , ils ont cependant un génie propre qu'il faut attrapper , semblables à ces physionomies du même climat qui se rapportent en quelque chose , sans toutefois se ressembler.

Il a fallu nécessairement des Notes pour l'intelligence du Texte. J'en ai mis quelques-unes ; mais le moins & les plus courtes qu'il m'a été possible , persuadé qu'une Pièce de Théâtre doit être lûe de suite & sans interruption , si l'on veut en sentir le Tragique , & en voir l'œconomie. Je n'ai pas laissé d'insérer dans *Hyppolyte* & *Iphigénie* les imitations de Racine. L'un sert à l'autre , & le tout conduit au mê-

me but par la même impression.

Pour ne rien laisser d'obscur , on verra à la tête de chaque Tragédie le Sujet expliqué autant qu'il est nécessaire , sans prévenir le plaisir de la surprise , & à la fin quelques Observations critiques sur le tour & le goût de chacune des Pièces.

2°. Je n'ai pas cru qu'il fût possible de traduire tout au long la plupart des Tragédies Grecques ; & je doute qu'en ceci M. & Madame Dacier eussent tenu la parole qu'ils sembloient avoir donnée au Public. Ils auroient été rebutés , non-seulement par le préjugé invincible contre quelques fictions & certaines coutumes anciennes trop choquantes pour nous ; mais encore par un très-grand nombre de morceaux dont toute la beauté consiste précisément dans l'expression originale : tels sont la plupart des chœurs. L'urbanité Françoisé ne peut rendre leur atticisme. C'est comme si l'on vouloit tourner nos chansonnettes en Grec. Un tour en toute langue vaut souvent une pensée , & en est véritablement une. Mais c'est une manne qui fond, un phantôme qui s'évanouït, ou du moins une fleur qui se fane

SUR LE THEATRE , &c. 31
dans une langue étrangère. Quand on
vaincroit cette seconde difficulté ,
la première m'a paru un obstacle in-
surmontable à la traduction totale
des Tragiques Grecs. J'y ai suppléé
en prenant une route peu différente ,
& peut-être plus agréable , & non
moins instructive ; je veux dire par
des analyses raisonnées , où presque
tout est traduction , où nul trait con-
sidérable n'est omis , où enfin le Poète
se fait autant connoître que dans une
traduction suivie. Je me suis moins
étendu sur Eschyle par les raisons que
j'ai dites. Mais je crois ne laisser rien
à désirer sur les Oeuvres de ses deux
concurrents. On en trouvera les ex-
positions si détaillées , que je ne pense
pas qu'on me sçache mauvais gré d'a-
voir mis quelquefois en langage indi-
rect les endroits que je n'ai pas rendus
en simple Traducteur. Une Analyse
qui est faite avec soin , & qui nourrie
du suc du Poète , présente les princi-
paux endroits du Poëme avec tout son
plan , coûte souvent plus que la tra-
duction même , & peut faire autant
d'impression que la Pièce dont on
veut donner l'idée. Elle épargne au
Lecteur la peine de la critique , en

lui faifant remarquer le fort & le foible de l'ouvrage : le dirai-je ? quelquefois elle ennuye moins ; & pour le dire encore , il eft bien des Lecteurs que certaines Pièces de l'antiquité Théâtrale , expofées trop nuëment , auroient ennuiées après avoir diverti Athènes. Or rien n'eft fi trifte pour un livre , que l'ennui , prouvât-on qu'il eft mal fondé. Ce n'eft pas que je veuille cacher ce qui m'a femblé défectueux. Je le fais toujours sentir , & je le développe fans déguifement , au hazard de me brouiller avec ceux qui veulent que tout foit précieux dans l'Antiquité , ou , fi l'on veut , au rifque de me tromper. N'importe : ce fera toujours à mes dépens , fi je me trompe , & au profit de la vérité , fi j'ai raifon.

La nature de ces Analyfes , & le defir de faire connoître à fond le Théâtre Grec , m'ont porté à recueillir en chemin , & à enchâffer en paffant , tout ce que j'ai trouvé y avoir quelque conformité , comme des traits d'hiftoire , des penfées de divers Poëtes , des caractères , & des tours imités exprès ou par hazard. Mais en ceci on trouvera que j'ai été affez ré-

servé pour ne pas donner dans les deux extrémités , tandis que je fais profession de parler pour tout le monde. Il est un milieu sensé entre l'étalage fastueux d'une érudition déplacée , & le vuide d'un discours dénué des recherches nécessaires , & dépourvu des utiles dépouilles de l'antiquité.

Je me suis un peu plus attaché au Théâtre de Sénèque , parce que la plupart des pièces latines que nous avons sous ce nom , sont tirées des Grecs. On en verra la confrontation critique ; & sans doute on regrettera le Théâtre Romain du siècle d'Auguste , que le tems nous a enlevé. On conclura toutefois que Sénèque & Lucain ont été en partie l'origine du Théâtre François ; de même que de foibles sources nées du sein des rochers produisent des fleuves majestueux dont les bords sont enchantés.

Les illustres Modernes qui ont pris quelque Sujet de nos Poètes Grecs , ne m'ont pas échappé. Leurs imitations comparées avec les modèles , ne peuvent que jeter une grande lumière sur les originaux qu'on veut connoître. Ainsi l'on trouvera que dans cet ouvrage , on rend compte d'envi-

ron soixante pièces. Il y en a sept d'Eschyle , autant de Sophocle , dix-huit d'Euripide , & onze d'Aristophane , restes précieux de tant d'œuvres de même espèce , que la fécondité de leur génie avoit enfantées , & que l'ignorance & la barbarie , fécondées du tems , ont ensevelies sous les ruines de leurs magnifiques Théâtres.

Je ne parle point du tout des Auteurs vivans qui ont transporté quelquefois les richesses de la Scène Grecque sur la nôtre , en louant ou blâmant les sources d'où ils ont puisé. C'est une police qui devoit être établie dans la République littéraire , de ne citer que les morts. L'adulation & la satire y perdroient ; la vérité seule y gagneroit. Je ne dis que peu de chose du Théâtre des autres peuples de l'Europe. Outre qu'il ne s'agit point ici d'une histoire complète du Théâtre , l'on sçait assez en quoi s'accordent nos idées sur cette matière avec celles de nos voisins , & en quoi elles en diffèrent. Chaque peuple peut à son gré se vanter d'avoir atteint la perfection de quelque genre littéraire , & il n'est point de

juge en situation de décider sur la préférence , si ce n'est la postérité dans tous les climats. * Elle seule donne le véritable prix aux productions de l'esprit. Seule , elle fixe à la fin l'idée & la regle du vrai goût dans les Oeuvres qu'elle immortalise , en réunissant tous les suffrages , comme la plupart des Nations l'ont fait en faveur de l'antiquité Grecque & Romaine.

3^o. Aux deux Parties du Théâtre ancien dont je viens de parler , j'en ajoute une troisième qui concerne particulièrement le Théâtre Comique. Elle comprend un long discours sur la Comédie Grecque , un exposé fort ample des onze pièces d'Aristopha-

* N'appartient-il qu'à la postérité de fixer le prix d'une Poësie Dramatique ? Quand il arrive , comme il est arrivé , que plusieurs Nations éclairées , étrangères , & par là même impartiales , font accueil à une production d'un autre pays , n'est ce point assez pour en déterminer la valeur ? Souvent d'ailleurs la partialité nationale survit à l'Auteur : témoins en Angleterre , Sakespear , Milton , &c. en Italie , le Tasse , l'Arioste , &c. où l'Anglois & l'Italien voyent quelquefois des beautés dont nous ne convenons pas , & ne conviennent pas des défauts que nous croyons y voir.

Note
de l'Edi-
diteur.

ne rangées suivant l'ordre de leurs dates , & une conclusion générale de tout l'Ouvrage. Le discours roule sur la personne & les Oeuvres d'Aristophane , sur ses partisans & ses critiques ; sur ce qu'on doit penser du sentiment des uns & des autres ; sur la Comédie Romaine ; sur une différence remarquable du goût tragique & du comique , par rapport à la durée ; sur la question , sçavoir , s'il est plus difficile de réussir dans la Tragédie ou dans la Comédie , &c. On prépare ensuite le Lecteur à ce qu'on peut lire d'Aristophane , par des observations nécessaires , & par les fastes de la guerre du Péloponnèse , à laquelle presque toutes ses Pièces font de fréquentes allusions. Dans les détails des Pièces on explique tous les événemens historiques , avec leurs rapports qui méritent d'être expliqués , & l'on traduit tout ce qui peut être traduit , en se proposant quatre principaux objets qu'on remet devant les yeux , particulièrement le Gouvernement d'Athènes dévoilé dans les allégories du Poète , & le génie de la Comédie antique. Enfin la conclusion générale retrace toutes les démarches , & tous

les égaremens de l'esprit humain dans l'invention , le progrès & les diverses décadences du Théâtre. En un mot , on a tâché de ne rien omettre , pour faire connoître à fonds Aristophane, le tour de ses railleries , ses beautés , ses défauts , ses peintures allégoriques, & surtout celles du peuple Athénien. On s'est attaché à tirer le même fruit de l'exposition d'Eschyle , de Sophocle & d'Euripide. C'est cet assemblage complet & cet enchaînement suivi , de traductions , de critiques , de raisonnement & de comparaison de goût , qui compose une sorte d'histoire du Génie Théâtral, & une nouvelle espèce de Poétique par les faits , que son principal objet m'a porté à intituler *le Théâtre des Grecs*.

On me pardonnera encore un mot avant que de finir ; c'est qu'en évitant également l'éloge fastueux & la satire injuste , je n'affecte pas de me voiler d'un faux air de modération pour rehausser plus adroitement les Anciens , ni pour les déprimer aussi plus sûrement. D'un côté on a voulu les faire passer pour accomplis en tout genre. On a pris soin de tirer le rideau sur leurs imperfections ; & si l'on

a reconnu en eux de légères fautes , ce n'a été que dans la vue de glisser légèrement sur des défauts visibles qu'on vouloit se cacher , & plus encore dérober à la connoissance d'un public trop pénétrant. Voilà jusqu'où a conduit l'intérêt imperceptible qui lie par des nœuds secrets le Commentateur à l'Auteur , comme si la gloire de l'un réjaillissoit toute entière sur l'autre. * D'autre part , on a pris à tâche de fronder l'Antiquité sans épargner des débris que la Barbarie a respectée ; on n'a fait grace à quelques beautés , que pour avoir droit de traiter le reste avec mépris. On a mis tout son art & toute son étude à louer le génie des Auteurs pour décréditer leurs ouvrages , & à faire souhaiter qu'ils eussent écrit dans un siècle plus heureux , afin de jeter sur leur tems le ridicule de l'ignorance & de la grossièreté. A la vérité , tout ouvrage d'esprit est du ressort de la raison &

* En tout cet article qui regarde en général les ennemis des Anciens , je proteste que je ne prétends point offenser directement ni indirectement des personnes que j'honore , & dont je respecte les talens , qui font tant d'honneur à notre siècle.

du goût. Mais est-il juste d'employer ses talens à séduire la raison & à déterminer le goût suivant ses propres idées & ses sentimens particuliers? une feinte modération est alors d'autant plus dangereuse qu'on est moins en garde contr'elle, & qu'on se persuade que ce n'est ni intérêt secret ni passion déclarée qui nous fait parler. A l'abri de ce voile on brise respectueusement les Autels, en feignant d'épargner l'Idole. Tel est le procédé insinuant de la fine médifance. Car je ne parle point des termes peu mesurés, pour ne rien dire de pis, qui malgré le sage précepte de Quintilien, bon connoisseur des Anciens, sont quelquefois échappés contr'eux. Ils en ont été vengés par le défaveu des personnes intelligentes, & par la défiance du public, toujours précautionné contre les invectives & contre tout ce qui sent la hauteur. Il faut montrer les Anciens tels qu'ils sont, sans affecter de s'extasier sur leurs pensées les plus simples, ni aussi de leur donner un air de laideur, soit par des traductions parodiées, & d'autant plus infidèles qu'on y fait gloire d'une exactitude ridicule, soit par des applica-

tions malignes de leurs mœurs aux nôtres , soit par le retranchement de certaines circonstances qui doivent être sçues pour bien juger de leurs écrits. Dans le dessein d'approcher , s'il est possible , du degré précis d'estime où l'on doit les placer , je ne dirai rien par moi-même. Les Poètes parleront pour eux. On a tant écrit sur le Théâtre , qu'il semble difficile de rien dire de nouveau. Mais on ne l'a point encore fait, que je sçache, de la maniere dont j'entreprends de le faire aujourd'hui. On a donné beaucoup à la théorie sur les traces d'Aristote , & même à la pratique , comme M. l'Abbé d'Aubignac. Il y manquoit d'exposer le Théâtre ancien dans le point où il faut l'envisager pour le bien connoître , c'est-à-dire , en lui-même par l'exposition des œuvres Tragiques & Comiques , jointe à la maniere dont elles ont été composées , & aux conjonctures des lieux , & des tems qui en sont inséparables. Car c'est sur le rapport de toutes ces choses qu'on peut & qu'on doit décider du prix de ces œuvres , soit en elles-mêmes , soit par égard aux Modernes. C'est ici , à proprement par-

ler , une instruction de procès suivant les Coutumes du pays Grec , chose nécessaire à des Juges qu'on ne veut ni surprendre , ni solliciter à prendre parti. Le Pyrrhonisme en pareil cas vaudroit mieux encore qu'un jugement précipité. C'est un préservatif contre l'erreur , & une disposition à ne pas rejeter la vérité reconnue.

Sur ce qui mē regarde , je n'attends du public ni indulgence ni rigueur. J'ai essayé avec beaucoup de soin de peindre au juste la maniere de mes Auteurs , & de faire un ouvrage un peu durable. S'il ne plaît point au grand nombre de ceux qui sont capables d'en juger , je n'aurai pas pour les Anciens la superstition de prendre toute la faute sur moi) comme l'a fait M. Dacier) ni pour moi assez de complaisance pour ne m'en attribuer aucune. J'attendrai patiemment qu'un autre plus habile ou plus heureux ait plus de succès , & je serai le premier à lui applaudir.





DISCOURS

SUR L'ORIGINE

DE LA TRAGÉDIE.

COMME j'entreprends moins d'établir ici les dehors de la Tragedie, que d'exposer ses ressorts secrets, je ne m'étendrai pas sur des recherches de pure érudition touchant les premiers inventeurs de cet art, la construction des Théâtres, les personnages, les machines, les habits, les masques, la musique & la danse; toutes choses dont on peut s'instruire en partie dans les sources, ou dans différens traités particuliers. Je me propose principalement de faire une histoire succincte des démarches de l'esprit humain dans l'invention & la perfection du Théâtre.

Origine
& per-
fection
des Arts.

I. Le besoin ou le plaisir ont porté les hommes à chercher les Arts. Mais

c'est au hazard & à la nature plutôt qu'à nos soins qu'ils doivent presque tous leur naissance. Les réflexions successives & réitérées ont ensuite perfectionné ce que la fortune avoit comme offert d'elle-même ; & ces réflexions en meurissant , pour ainsi dire , & en se développant comme les germes de la nature , sont enfin passées en art ; de sorte qu'on s'en est servi comme d'autant de principes établis , soit pour la mécanique , soit pour les lettres. C'est ainsi qu'Aristote a suivi en Philosophe le fil des pensées qui avoient roulé dans la tête des Poètes Tragiques , & qu'il en a composé une Poétique réduite en regles ; comme il a fait l'art de la Rhétorique pour l'éloquence , & celui de la Logique pour le raisonnement , avec cette différence , que le bon sens avoit appris aux hommes à raisonner & à parler juste long-tems avant qu'on se fut avisé de donner des regles de penser & de parler , aulieu que la Tragédie & la Comédie , quoique fort antérieures à Aristote , n'ont pourtant pas été de tout tems.

II. Toutefois une preuve que la Art de
la Tragé-

die com-
mun aux
nations
polies.

nature & le hazard en font les premiers Auteurs , aussi-bien que des autres imitations , comme la peinture , la musique & la Poësie , c'est qu'on trouve de tems immémorial des traces d'œuvres Théâtrales en diverses nations polies , qui ne s'étoient pas communiqué ce goût les unes aux autres. On voit que les Chinois , par exemple , qui n'ont rien emprunté des Grecs , ont eu , sans sçavoir comment , l'usage d'une espèce de Tragédie & de Comédie à leur maniere. Ce qu'en rapporte * Acosta est singulier. » Les Chinois , dit cet Auteur , » ont des Théâtres vastes & fort agréables , des habits magnifiques pour » les Acteurs , & des Comédies dont » la représentation dure dix ou douze » jours de suite , en y comprenant les » nuits , jusqu'à ce que les spectateurs » & les Acteurs , las de se succéder » éternellement en allant boire , manger , dormir , & continuer la pièce , » ou assister au spectacle sans que rien » y soit interrompu , se retirent enfin » tous comme de concert. « Voilà des spectacles bien conformes au sang

* ACOSTA *Amer. 9. parte , l. 6. c. 6.*

froid & au caractère lent de cette tranquille nation. » Du reste , ajouta-t-il , les Sujets sont tout-à-fait moraux , & sur-tout relevés par les exemples fameux des Philosophes & des Héros de l'antiquité Chinoise. « On voit de même chez les célèbres Incas du Perou des pièces régulières , à en croire * Garcilasso de la Vega. » Ils représentoient , dit-il , aux jours de fêtes des Tragédies & des Comédies dans les formes , en les entremêlant d'intermèdes qui n'avoient rien de bas ni de rampant. Les sujets des Tragédies étoient les exploits & les victoires de leurs Rois & de leurs Héros. Ceux au contraire des Comédies se tiroient de l'agriculture & des actions les plus communes de la vie humaine : le tout assaisonné de sentences pleines de sens & de gravité. Tant il est vrai que les hommes se ressemblent par-tout , & que par-tout les Arts d'imitation se puisent dans la même source , qui est la nature.

III. Le hazard & Bacchus donne- Epoque
incertaine

* GARCILASSO DE LA VEGA *primera parte de los Commentarios reales* , c. 17.

ne da le
Tragédie
Grecque.
Ce qu'el-
le étoit
avant
Eschyle.

rent les premières idées de la Tragédie en Grèce. L'historiette en est assez connue. Bacchus qui avoit trouvé le secret de cultiver la vigne, & d'en tirer le vin, l'enseigna à un certain Icarius dans une contrée de l'Attique, qui prit depuis le nom d'Icarie. * Cet homme un jour rencontrant un Bouc qui faisoit du dégât dans ses vignes, l'immola à son bienfaiteur, autant par intérêt que par reconnoissance. Des Payfans témoins de ce sacrifice se mirent à danser autour de

* » *Icarie* montagne de l'Attique habitée
» autrefois par des peuples qui étoient de la
» tribu Egeïde. Ils furent des premiers qui
» sacrifièrent un Bouc à Bacchus pour avoir
» ravagé les vignes, & ce fut chez eux qu'on
» inventa l'ancienne Comédie ou Tragédie.
» SPON. *Voyage d'Italie*. Cette montagne avoit
» une ville de son nom, qui fut le lieu de la
» naissance de Thespis ancien Poëte Grec. Il
» vivoit vers l'an du monde 3530. Comme de
» son tems la Tragédie ne se jouoit que par
» une troupe de musiciens & de danseurs qui
» chantoient des hymnes à la louange de Bac-
» chus, Thespis pour leur donner le tems de
» se reposer introduisit un Acteur, qui réci-
» toit entre deux chants de ce Chœur un dis-
» cours sur quelque sujet approchant de celui
» de la Tragédie, & ce discours fut appelé
» *Episode*. » TH. CORNEILLE, *Dict. Geog.*

la victime, en chantant les louanges du Dieu. Ce divertissement passager devint usage annuel, puis sacrifice public, ensuite cérémonie universelle, & enfin spectacle profane. Car comme tout étoit sacré dans l'Antiquité payenne, les jeux & les amusemens se tournèrent en fêtes, & les Temples à leur tour se métamorphosèrent en Théâtres. Mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à se polir transporterent dans leurs villes une fête née du loisir de la campagne. Les Poètes les plus distingués se firent gloire de composer des hymnes religieuses en l'honneur de Bacchus, & d'y ajouter tout ce que la musique & la danse pouvoient y répandre d'agréemens. Ce leur fut une occasion de disputer le prix de la poésie; & ce prix, au moins à la campagne, étoit un Bouc ou un Outre de vin, par allusion au nom de l'hymne Bacchique, appelée depuis long-tems *Tragédie*, c'est-à-dire, chanson du Bouc ou des vendanges. Ce ne fut en effet rien autre chose durant un long espace d'années. On perfectionna de plus en plus le même genre; mais on ne le changea pas. Il fit entr'autres la ré-

48 DISC. SUR L'ORIGINE
putation de plus de quinze ou seize
Poëtes , presque tous successeurs les
uns des autres. On voit assez que ni
dans ces hymnes , ni dans les Chœurs
qui les chantoient , on ne trouve au-
cune trace de la véritable Tragédie ,
à en pénétrer l'idée plutôt que le
nom.

On peut toutefois conjecturer avec
fondement que ces Poësies devinrent
graves , touchantes & passionnées ,
telles à-peu-près que l'hymne des Per-
sans qui est rapportée par * Chardin ,
& qu'on trouve distribuée en sept
chants composés en l'honneur de
Mahomet & d'Ali , avec des pensées
& des sentimens qui ont quelque
chose de l'esprit Tragique. Un † sça-
vant à qui je dois bien des lumieres
sur mon Ouvrage , porte la conjecture
plus loin , & je lui ai souvent oui
dire qu'il croyoit que les premiers
Chœurs n'avoient d'autre fonds que
la mort de Bacchus ou d'Osiris tué
par Typhon , & qu'ils avoient com-
mencé d'être en usage chez les Egyp-
tiens , d'où ils étoient passés chez

* CHARDIN , *premiere Partie.*

† *Le R. Pere TOURNEMINE.*

les Grecs. Mais enfin sans nous arrêter à ces détails , il est constant que de simples Chœurs sur Bacchus n'étoient pas plus des Tragédies , que les Poèmes séculaires des Romains.

Aussi les Poètes se laissèrent-ils à la fin de ces éloges bacchiques , qui apparemment devenoient froids , comme les louanges réitérées sur le même sujet , & qui d'ailleurs tournoient plus au profit des Prêtres de Bacchus , qu'aux plaisirs des spectateurs. L'un de ces Poètes . ce fut Thespis , eut la hardiesse d'y changer quelque chose , & le bonheur de réussir. Il s'avisa d'interrompre le Chœur par des récits , sous prétexte de le délasser. Cette nouveauté plut. Mais qu'étoit-ce que ces * récits ? L'unique Acteur qu'il introduisoit , jouoit il seul une Tragédie ? il est visible que non. Point de Tragédie sans dialogue ; & point de dialogue sans deux interlocuteurs pour le moins. Je me figure que Thespis sur l'idée d'Homere , dont on récitait les livres dans la Grece , crut que des traits d'histoire ou de fable , soit sérieux , soit comiques , pour-

* ARIST. *Poët.* c. xi.

roient amuser les Grecs. Il barbouilloit même ses Acteurs de lie, dit * Horace, pour les rendre plus semblables à des Satyres; & il les promenoit dans des chariots, d'où ils disoient souvent des paroles piquantes

Conjecture sur
les Tragédies de
THESPIS
& de ses
successeurs.

aux passans. Voilà l'origine des Tragédies satyriques: mais il y avoit quelque chose de plus dans les Tragédies sérieuses; dont il n'inventa pourtant que l'ébauche. Il y a lieu de croire que bien qu'un seul Acteur parût & récitât, il supposoit une action réelle, & qu'il venoit dans les intervalles du Chœur en rendre compte aux spectateurs, soit par voye de narration, soit en jouant le rôle d'un Héros, puis d'un autre, & ensuite d'un troisième. Je suppose par exemple que Thespis ou quelqu'autre de ses successeurs eût pris pour sujet, comme Homère, la colere d'Achille. Je m'imagine que son Acteur représentant le Prêtre d'Apollon, venoit dire que vainement il avoit tâché de fléchir Agamemnon par des prieres & des présens; que ce Roi inflexible s'étoit obstiné à ne lui pas rendre sa fille Chryseïde; que

* HORAT. *Art. Poët.* v. 277.

sur cela Chrysès imploroit le secours du Dieu pour se venger. Dans un second monologue, le même Acteur, ou un autre, si l'on veut, faisoit entendre qu'Apollon avoit vengé Chrysès, en répandant sur le camp des Grecs une peste cruelle qui y caufoit la désolation. Selon les apparences, on continuoit de même jusqu'à la fin; & voilà ce qu'on peut imaginer de plus vraisemblable, en ne supposant avec Aristote qu'un Acteur.* Mais après tout, ces récits d'une action qu'on ne voyoit pas, n'étoient qu'une espèce de Poëme Epique. En un mot, il n'y a point encore là de vraie Tragédie.

Il peut au plus y en avoir un léger crayon. Car, outre que le sujet des récits de l'Acteur étoit une action suivie, l'accessoire l'emporta peu-à-peu sur le principal. Thespis, Phrynicus, Chérilus & tous ceux qui composèrent dans le goût de Thespis, oublièrent presque entièrement la destination du Chœur, & ne parlerent plus

* Les *Repues franches* ont quelque air de l'ancienne Tragédie ou Comédie. Voyez les *Oeuvres de VILLON*, nouvellement réimprimées, Paris 1723.

de Bacchus. De-là, dit Plutarque *, il arriva que la Tragédie fut détournée de son but, & passa des honneurs rendus à Lacchus à des fables & à des représentations passionnées. Les Prêtres s'en plaignirent, & leurs plaintes fonderent un proverbe. « Cela est » beau, disoit-on. Mais on n'y voit » rien de Bacchus. » L'embarras est de sçavoir comment Thespis imagina le premier cette ombre de la Tragédie, si les Chœurs ne lui en ont pas donné lieu. La nature va ordinairement de l'un à l'autre dans les Arts, ainsi que dans ses productions; & il arrive presque toujours que l'idée nouvelle qui survient a quelque rapport avec celle qui l'a fait naître. Il est

* « Tout ainsi donc comme quand PHRY-
 « NICUS & ESCHYLUS détournèrent premie-
 « rement la Tragédie (qui étoit à dire la
 « chanson du Bouc faite à l'honneur de Bac-
 « chus,) en des fables, & à émouvoir des af-
 « fections passionnées, on commença à leur
 « dire, *à quel propos cela, quand il est question*
 « *de Bacchus?* aussi m'est-il venu souvent en
 « pensée de dire à ceux qui attirent a un festin
 « le Sophiste qu'ils appellent le maître, *mes*
 « *amis, à quel propos de Bacchus cela?* »
 PLUTARQUE trad. d'AMYOT au 1. Liv. des
 propos de table, quest. 1.

surprenant que ni Aristote, ni ceux qui ont traité cette matiere, ne nous montrent pas avec précision les divers changemens que reçut la Tragédie depuis sa naissance jusqu'à sa maturité en Grece. Il ne l'est pas moins qu'ils ne nous disent point nettement, excepté * Philostrate & Quintilien, une chose qu'il faut toutefois nécessairement conclure de leurs écrits, à sçavoir, qu'Eschyle fut le véritable inventeur de la Tragédie proprement dite. Tous en effet s'accordent à dire, qu'il joignit un second Acteur à celui de Thespis. Voilà des interlocuteurs, voilà le dialogue, & par conséquent un germe de la Tragédie. Avant lui rien de tout cela. C'est donc Eschyle † qui en est le Pe- Eschyle
pere de
la Tra-
gédie.
re. Sophocle & Euripide coururent après lui la même carrière ; & en

* PHILOSTR. *in vita Apollonii Tyan.*

QUINTIL. *instit. orat. l. x.*

† » ESCHYLE fut le premier qui mit deux
» Acteurs sur la Scène ; car il n'y en avoit
» qu'un avant lui. » ARIST. *Poët. c. 4.* « Com-
» me anciennement dans la Tragédie il n'y
» avoit qu'un Chœur qui jouoit tout seul, que
» THESPIS vint ensuite, & inventa un per-
» sonnage pour faire reposer ce Chœur qu'Es-

54 DISC. SUR L'ORIGINE
moins d'un siècle la Tragédie Grec-
que , qui avoit pris forme tout d'un
coup entre les mains d'Eschyle , arri-
va au point où les Grecs nous l'ont
laissée. Car quoique les Poètes dont
je viens de parler eussent des rivaux
d'un très-grand mérite , qui même
l'emportèrent souvent sur eux dans
les jeux publics , les suffrages des con-
temporains & de la postérité se sont
néanmoins réunis en leur faveur. On
les reconnoît pour les maîtres de la
Scène ancienne ; & c'est uniquement
sur le peu de pièces qui nous reste
d'eux que nous pouvons juger du
Théâtre des Grecs.

Vraie
source
de la
Tragé-
die.

IV. C'est dans ce point de maturité
que je vais désormais considérer l'art
de la Tragédie , pour en rechercher
la vraie source dans l'esprit humain.
C'est sans contredit Homère * , je

» CHYLE ajouta un second personnage à ce
» premier ; que SOPHOCLE en donna un troi-
» sième , & qu'ils acheverent ainsi de donner
» la forme à la Tragédie , il en est arrivé de
» même à la Philosophie. Il n'y eut d'abord
» que la Physique , SOCRATE inventa la Mo-
» rale , & PLATON y ajouta la Dialectique ,
» & perfectionna la Philosophie par ce moyen.
» DIOGEN. LAER.

* » HOMERE a été le premier qui ait don-

veux dire le Poëme épique. Car, quand même * Platon & Aristote ne le diroient pas en termes équivalens, la raison seule nous le feroit aisément appercevoir en considérant le rapport de ces deux genres de Poësie, & la maniere dont la nature agit sur les esprits dans l'invention des Arts. En effet le passage de l'Épopée à la Tragédie est plus naturel que celui des Chœurs simples de Bacchus à l'invention de Thespis, si cependant cela même n'est pas dû à Homère.

† Ælien fait mention d'un Peintre

» né comme un crayon de la Comédie, en
 » changeant en plaisanteries les railleries pi-
 » quantes des premiers Poëtes. En effet son
 » Margitès a le même rapport avec la Comé-
 » die, que son Iliade & son Odyssée ont avec
 » la Tragédie. » ARIST. *Poët. ch. 4. trad. de*
 M. DACIER.

* PLATON s'exprime plus nettement qu'ARISTOTE. Car il dit au livre 8. de la Répub. *il est tems d'examiner la Tragédie, & Homère qui lui a donné lieu.*

† » Ptolomée Philopator ayant bâti un Tem-
 » ple en l'honneur d'Homère, l'y plaça sur un
 » thrône environné des villes qui se dispu-
 » toient l'honneur de lui avoir donné la nais-
 » sance. Le Peintre Galaton peignit ce Poëte
 » avec une source qui jaillissoit de sa bouche,
 » & où les autres Poëtes alloient puiser. »
 ÆLIEN. *var. hist. l. 13. c. 22.*

qui s'avisa de représenter ce Prince des Poëtes , de même à-peu-près qu'Horace nous peint le génie de Pindare. De la bouche d'Homère sortoit une source féconde qui se partageoit en différens ruisseaux , où l'on voyoit puiser avec empressement une troupe de Poëtes , comme si ç'eût été pour eux la fontaine de Castalie. Ce n'est point ici une flatterie pittoresque en faveur d'Homère. C'est une justice que lui rendoit Eschyle lui-même , qui avoit coutume de dire que ses Pièces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Illiade & l'Odissee.

Pour développer avec netteté la suite des raisonnemens d'Eschyle & de ses contemporains dans l'art Tragique , voyons comment * Homère

* Dans le raisonnement que je fais faire ici à HOMERE , je ne prétends pas que seul & tout d'un coup il ait inventé l'art Epique. J'entends par HOMERE , l'esprit humain aidé des découvertes précédentes : je sçai qu'HOMERE n'a été ni le premier Poëte , ni peut-être le premier Poëte Epique ; & je me rends volontiers à la judicieuse réflexion du Pere SANADON , *Note 28. sur l'Epitre VII. d'HORACE*, p. 483. *édit. de Paris en 1728.*

On est persuadé que les Grecs attrapperent

a dû raisonner par rapport au genre Epique. Le voici.

V. Rien ne fait plus de plaisir aux hommes, naturellement imitateurs, ^{Art d'Homère.} qu'une belle imitation de la nature. L'art de peindre est trop borné pour produire une satisfaction égale à celle

tout d'un coup la perfection de la Poësie, & que leurs premiers essais furent des chefs-d'œuvre. Au moins c'est le sentiment de M. DACCIER. J'ose cependant dire que rien n'est moins assuré que cette idée. Si cela étoit, ce seroit un des grands prodiges qu'on puisse imaginer. Tel est le génie de l'homme qu'il tâtonne long-tems avant que de bien rencontrer, & qu'il ne parvient à avoir les véritables idées du bon & du beau, qu'après avoir passé successivement par bien des erreurs. Avant HOMERE la Grèce avoit porté un ORPHEE, un MUSÉE, un LINUS, & plusieurs autres Poètes célèbres dont les Auteurs font mention, sans parler de ceux dont le nom s'est perdu avec les Ouvrages. HOMERE même n'étoit pas le premier qui eût entrepris de chanter la guerre de Troye, & employé la Mythologie dans ses Poèmes. Mais c'est le plus ancien des Poètes Grecs qui ont survécu aux injures des tems; & il n'est le plus ancien que parce qu'il avoit apparemment mieux réussi que ceux qui l'avoient précédé, & qu'il a écrit dans un siècle où sa langue avoit atteint sa plus grande pureté.

On verra dans la suite que c'est là ma pensée.

de la Poësie. Seule, elle saisit ce qu'il y a de plus délicat dans les sentimens, & de plus vif dans les pensées. Elle seule entre jusques dans les entrailles, & va frapper sûrement les ressorts les plus cachés du cœur. Elle unit les charmes de la peinture & de la musique; mais elle en a d'ineffables qu'elle n'emprunte point d'ailleurs, & qui ne sont connus que d'elle. La vérité nue ne se fait guere goûter. C'est à la Poësie d'instruire les hommes en les divertissant. L'histoire est agréable & utile. Mais la Poësie en fixant l'histoire lui donne un point de vue plus attrayant, c'est-à-dire, qu'en retranchant ce que l'histoire peut avoir d'irrégulier, & en y ajoutant des traits plus hardis, elle la rend capable de produire encore de plus grands efforts pour l'instruction & pour le plaisir. Si donc j'ai dessein d'amuser ma nation par un Poëme, je dois en chercher le fondement dans l'histoire du pays, & l'orner de toutes les richesses de la Poësie. La colere d'Achille si funeste aux Grecs, est un morceau très-propre à l'instruire & à lui plaire. Car pour atteindre à ce but, il faut un intérêt;

& rien ne nous intéresse plus que ce qui nous touche. De plus il me faut borner à une seule action , dont le commencement , le progrès & la fin, ayent une étendue , non pas énorme, elle dégoûteroit , mais assez considérable pour satisfaire la curiosité des lecteurs. C'est un tableau que je dois tracer. Je dois donc régler l'ordonnance & les proportions, soit du tout, soit des parties , sur la portée des yeux ; & pour ne les pas fatiguer , lui donner ces rapports fins & justes que la nature met avec tant de soin dans toutes ses productions. Le Poète est le Peintre de la nature. Or , je trouve dans le courroux d'Achille un sujet grand , un sujet simple , un sujet intéressant , & dont le but , si le Poème est bien ordonné , est de faire voir aux lecteurs , en les réjouissant , que la division entre les Chefs est toujours nuisible à l'Etat. Ce ne sera pas la seule leçon qu'on y trouvera pour les mœurs. Comme il faut toujours attacher ceux qui lisent , par les choses qui ont le plus de liaison avec leurs idées , je sèmerai tout l'ouvrage de traits de morale, de Philosophie , & de vertu , qui sont les idées les

60 DISC. SUR L'ORIGINE
plus reçues parmi les hommes , même
vicieux.

Mais pour tracer le dessein de tout l'ouvrage , j'observerai d'abord que l'action soit vraisemblable dans la conduite , comme elle est vraie pour le fonds. La vraisemblance de la fable qui séduit , jointe à la réalité de l'histoire qui persuade , fait une double impression ; & les mensonges ingénieux ont alors tout le poids de la vérité avec tous les agrémens de l'erreur , pour tromper les hommes à leur profit. A cette vraisemblance , qui doit regner par - tout , je joindrai l'unité qui en fait partie. Car si je mêlois ensemble plusieurs actions indépendantes , ce ne seroit plus un tableau : ce seroient plusieurs peintures qui ne feroient pas un beau tout. Ainsi je m'en tiendrai à une action unique & dominante , de sorte que celles qui s'y joindront par nécessité , y paroîtront tellement liées qu'on ne pourra les en séparer sans défigurer l'ouvrage , comme on ne peut rien ôter du corps humain , sans en gêner l'économie & les proportions. Par-là , mon action principale sera une , entière & parfaite. Sa durée dépendra non-seu-

lement du nombre de ses événemens , conformément à la vraisemblance , mais encore de la portée des lecteurs , qui doivent être en situation de voir d'un coup d'œil & sans fatigue les bornes & le fonds de l'action. Telle est la règle du tems que prescrit la raison au Poëte , bien différent en ceci de l'Historien ou de l'Annaliste , dont le devoir est de parcourir tout l'espace des années que sa matiere lui fournit ; tandis que le Poëte , maître de la sienne & de son étendue , est obligé de mesurer l'une par rapport à l'autre , & de se renfermer dans des limites , qui ne soient ni trop étroites , ni trop reculées. C'est au goût seul à en décider. L'histoire est un pays immense , & l'Epopée un paysage. L'Historien fait voyager ses lecteurs ; le Poëte les promene.

Je ne peindrai donc pas mon héros dans toute son étendue , pour en décrire simplement les exploits. Ce seroit être historien ou versificateur. Je me bornerai à son courroux contre Agamemnon à l'occasion de Briséide enlevée. Je me garderai même de reprendre cet événement de trop haut. Mais , je commencerai , pour

ainsi dire, au pied du mur, & j'exposerai tout d'un coup la dispute de ces deux Princes dans le camp, sans m'arrêter à décrire la guerre de Troye, qui trouvera sa place dans la suite, pour paroître avec plus d'éclat. Cette querelle sera la première partie du Poëme, & l'ouverture des événemens qui doivent suivre. La seconde consistera dans les combats des Grecs & des Troyens en l'absence d'Achille irrité. Ce sera l'intrigue. Jupiter dans sa balance pèsera les sorts des deux nations. Il entretiendra ou rompra l'équilibre suivant les decrets du Destin, & le manège des Dieux, ou propices ou contraires. Les Grecs quelquefois vainqueurs, mais plus souvent vaincus, sentiront enfin le besoin extrême qu'ils auront d'Achille. Il sera inexorable, & leur refusera son secours jusqu'à ce que son ami Patrocle, tué par Hector, l'anime à la vengeance, & lui fasse donner au ressentiment ce qu'il ne vouloit pas accorder à l'équité. Il se déterminera à combattre contre Hector, & il le tuera. Voilà le dénouement & la fin de l'action.

Je dis que dans l'intrigue & le fonds

de mon Poëme j'emploierai des peuples, des chefs, & des Dieux opposés. C'est qu'on remue les hommes par l'image des passions, & qu'on les réveille par des objets merveilleux. Le cœur humain qui n'a d'autre guide que l'amour-propre, aime à se trouver en tout, & par conséquent à voir agir dans autrui la douleur, la joie, la crainte, la haine, ou l'amour dont il se sent agité lui-même. Naturellement vain, inquiet, curieux de l'avenir, & amateur de l'extraordinaire, il cherche à se repaître d'idées conformes à ses desirs. Il lui faut donc des prodiges feints & des passions feintes, mais qui ayent l'air de la vérité. Ce qui lui paroît incroyable ou monstrueux le choque. Je satisferai ces deux goûts en animant toute la nature, en donnant du mouvement & de la vie aux choses même inanimées, & en passionnant les hommes & les Dieux. Mes Divinités, mes Rois & leurs peuples agiront & parleront suivant les idées reçues. Car, il n'est pas question d'examiner si le système de la fable & de la morale est bon ou mauvais en soi. Il est reçu, cela suffit, & si l'on veut être goûté, on

doit peindre les objets tels que la nature & l'éducation nous les offrent. Grand principe qui doit me justifier aux yeux de la postérité la plus reculée, si elle daigne se rappeler que les mœurs du siècle où j'écris auront été bien différentes des siennes. Quand aux caracteres, je les diversifierai selon mes Acteurs; mais je sçaurai les marquer si bien dans chacun, & les soutenir jusqu'au bout avec tant de force, malgré les diverses situations, qu'on ne m'accusera pas d'avoir manqué la nature, ou de m'en être écarté.

C'est sur ce plan sans doute qu'Homère conçut & forma cette Iliade, qui fait l'entretien de tous les siècles; ou si la mécanique de l'art qu'il inventa ne lui vint pas tout-à-coup à l'esprit, telle à-peu-près que je l'ai exposée, elle y entra du moins successivement & en détail, à mesure qu'il méditoit ce grand ouvrage, d'où l'on a ensuite puisé toutes les règles de l'art Epique. Ce n'en est là que le mécanisme, ainsi que je l'ai dit. Car je ne parle point des réflexions ou développées, ou presque imperceptibles qu'Homère a dû faire sur la ma-

niere d'exécuter son plan , quand il a été question de le mettre en œuvre , sur la rapidité , par exemple , la continuité & l'ordre de sa narration ; sur la différence & le mélange heureux des récits avec les discours ; sur le feu que ceux-ci répandent dans un Poëme , & le charme qui se trouve dans les liaisons insensibles de ceux-là ; sur la pompe ou la naïveté des descriptions ; sur le plaisir attachant des images , tantôt nobles & magnifiques , tantôt riantes & légères , quelquefois sombres & terribles ; sur le passage du grave au doux , du sublime au délicat , du tendre à l'héroïque , du gracieux à je ne sçai quoi de fort , d'austère & de fier ; sur la richesse , la variété , & la propriété des comparaisons ; sur l'application sentée des beaux traits de morale & des sentences placées à propos ; enfin sur l'harmonie des vers , l'enchantement des tours , & le génie de l'expression convenable à la dignité du Poëme , & susceptible de toutes sortes de formes sans se dégrader.

Il ne s'agit point ici de critiquer ou de justifier Homère contre les critiques , & il me suffit d'avoir tracé

rapidement les principales démarches , pour en faire la comparaison avec celles des Poètes Tragiques , & pour développer la pensée d'Aristote , qui fait entendre que la Tragédie doit la naissance à l'Iliade & à l'Odyssée , comme la Comédie doit la sienne au * Margitès. Car de penser que les Anciens aient travaillé à l'aventure , & réussi par hazard , c'est se persuader qu'un tableau dont on admire le dessein , l'ordonnance & le coloris , s'est fait à l'aveugle & sans réflexion. Le seul doute raisonnable est de se demander si Homère lui-même n'a point eu de modèles , puisqu'il est aussi ridicule de croire avec ses adorateurs , qu'il est inventeur de tout Art littéraire & inimitable , sans avoir imité personne , que de s'imaginer avec d'autres qu'il n'a rien fait de fort extraordinaire , & que le caprice seul lui a servi de guide. La succession naturelle des idées qui naissent les unes des autres , & le procédé ordinaire de la nature en toutes choses , porte à croire qu'Homère a

* Poème d'HOMÈRE , où il peignoit Margitès comme un homme qui ne sçavoit rien faire , & n'étoit bon à rien.

pû recevoir de ses prédécesseurs les semences de l'Art qu'il a porté à un si haut point, & que les trois degrés de la Tragédie desquels j'ai parlé, ont pris quelque chose de lui jusqu'à Eschyle, qui par une étude plus profonde en tira enfin l'idée nette & précise de l'Art Tragique. Voici donc comment ce Poëte a dû raisonner à son tour.

VI. Lire & voir une action sont ^{Art d'Eschyle.} deux choses fort différentes. Un Acteur touche plus les hommes qu'une simple lecture. D'où vient cela ? c'est que l'imitation est plus parfaite. Il parle en même-tems aux yeux & à l'esprit. Thespis a donc été heureux d'imaginer un Acteur qui récitât des histoires ou des fables propres à émouvoir les auditeurs. Mais l'imitation seroit, ce semble, plus intéressante encore, si de même qu'Homère fait parler Achille & Agamemnon, je produisois deux Acteurs sur la Scène. Ce ne seroit plus une imitation simple. Ce seroit en quelque sorte une action véritable. Du moins les spectateurs plus agréablement trompés verroient en effet, ce qu'ils ne font qu'entendre & supposer, quand un

seul & même Acteur fait l'un après l'autre le double rôle d'Agamemnon & d'Achille. Les yeux & l'esprit séduits par cette peinture si approchante de la vérité, oublieroient plus aisément que c'est une peinture. Ils croiroient voir la chose même.

Dans ce raisonnement si naturel, qui certainement a éclairé l'inventeur, (quel qu'il soit,) du dialogue Théâtral, on voit luire le premier rayon de la Tragédie. Mais il en dut coûter à Eschyle bien d'autres réflexions pour former tout cet édifice lumineux dont il transmit tant de modèles à ses contemporains. Il observa d'abord que l'Illiade d'Homère n'étant qu'une vérité morale revêtue d'une fable pour amuser utilement le lecteur, il pouvoit plaire de même à des spectateurs, par une composition artificieuse d'événemens qui renfermassent quelque instruction, & dont l'esprit pût tirer une moralité. Mais comme ce sont deux choses bien différentes, d'être témoin & de lire, il vit bien que son ouvrage devoit avoir la même différence avec celui d'Homère, qu'un spectacle avec une simple lecture; l'Illiade ne pouvoit produire son

effet qu'à diverses reprises. On interrompt & on reprend une lecture à son gré. Il n'en est pas ainsi d'un spectacle. Le bon sens veut qu'on le voye de suite, & qu'il ait son effet dans un tems assez court. Les représentations Chinoises dont j'ai parlé, & celles du *Pastor fido* faites en plusieurs jours, ne prouvent rien autre chose que l'abus du bon sens, qui s'endort quelquefois chez les plus sages nations. La fureur commune d'une fête continuée peut seule justifier une pareille folie. Eschyle donc devoit sensément se borner à un ouvrage plus court, & par conséquent plus animé. Car un sentiment qui ne fait que passer doit être plus vif pour plaire, qu'une continuité de sentimens dont le terme est plus éloigné. Aussi les passions principales que touche Homère sont-elles conformes à la durée de son Poëme & à la nature de l'homme considéré comme lecteur. C'est la joie, la curiosité, & l'admiration, passions douces qui peuvent attacher longtemps le cœur sans le fatiguer, au lieu que la terreur, l'indignation, la haine, la compassion, & quantité d'autres dont la vivacité peut épuiser l'ame,

ne sont traitées dans l'Illiade qu'en passant, & toujours avec subordination aux passions modérées qu'on y voit régner. Mais dans un spectacle qui doit peu durer, les passions vives peuvent jouer leur jeu, & de subalternes qu'elles sont dans le Poëme Epique devenir dominantes dans la Tragédie sans lasser le spectateur, que des mouvemens trop lents ne feroient qu'endormir. Ce raisonnement au reste est fondé sur la nature des passions mêmes. Un homme ne peut soutenir long-tems une violente agitation. La colere a ses emportemens, la vengeance a ses fureurs; mais leurs derniers éclats sont de peu de durée. Si ces mouvemens résident plusieurs années dans un cœur, ce n'est que comme un feu assoupi sous la cendre. Leur flamme cause un incendie trop grand pour être durable. Desir, effroi, pitié, amour, haine même, tout cela porté aux derniers excès s'épuise bien-tôt. La violence d'une tempête est un présage de sa fin. Les passions vives & courtes sont donc les vrais mobiles propres à animer le Théâtre. Car si ce que je viens de dire est vrai dans la nature, le spectacle qui en est

une imitation, doit s'y conformer, d'autant plus que les passions, fussent-elles feintes, se communiquent d'homme à homme d'une manière plus soudaine que la flamme d'une maison embrasée, ne s'attache aux édifices voisins. Ne sentons-nous pas nos entrailles s'émouvoir à la vue d'un malheureux, qui avec des cris pitoyables nous expose une extrême misère? La crainte ne pénètre-t-elle pas jusques dans la moëlle des os, quand on voit une ville livrée à l'ennemi, des visages pâles, des femmes tremblantes, des soldats furieux, & tout l'appareil d'une prochaine désolation? Que seroit-ce si l'on voyoit les traits de la rage & du désespoir, que la nature grave elle-même sur le front d'un homme ou d'un peuple destiné à périr sans ressource? & quels effets ne produit point une terreur même panique? Une passion bien imitée trouve aussi aisément entrée dans le cœur humain, parce qu'elle va trouver les mêmes ressorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui a sans doute frappé Eschyle : c'est que les passions feintes nous procurent un plaisir pur, au lieu que les passions

véritables ne nous donnent qu'une satisfaction légère & noyée dans une grande amertume. C'est une lutte de la joie & de la douleur. Mais la douleur l'emporte toujours. La nature , pour dédommager l'homme de ce qu'il souffre , & pour le soulager de son poids , lui fournit des sentimens conformes à sa situation. Mais ces sentimens , quoique mêlés de douceur , ne guérissent pas la plaie du cœur ulcéré. Ils ne font même que l'aigrir ; & cependant on les aime comme un remède au mal qu'on ressent. De-là vient que rien n'est moins naturel que de prétendre tirer de la tristesse une personne affligée , en l'exhortant simplement à ne se point affliger. Son chagrin lui plaît. C'est la ressource que l'Auteur de la nature lui a ménagée dans l'adversité ; & si vous n'en ôtez la cause , vous avez tort de vouloir lui en ôter l'effet le plus doux , à sçavoir le plaisir secret qu'elle trouve dans son affliction. Mais s'il est vrai que les passions , même les plus affreuses , ayent un sentiment mêlé d'amertume & de douceur , il n'est pas moins constant que ces passions , naïvement imitées , ne portent dans l'a-

me

meque de la douleur fans amertume. Un monstre horrible nous feroit fêcher de frayeur. Un misérable que nous ne pourrions foulager nous déchireroit les entrailles. Mais ce monstre & ce malheureux en peinture , l'un fût-il plus effrayant que l'Hydre de Lerne , & l'autre plus à plaindre que Bélifaire , ne fçauroient manquer de faire un plaisir très-grand au fpectateur , s'ils font tracés par une main habile ; & voilà pourquoi Boileau a fi bien dit après Aristote :

* Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
 Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.
 Ainſi pour nous charmer la Tragédie en
 pleurs
 D'Oédipe tout ſanglant fit parler les douleurs ,
 D'Oreſte parricide exprima les allarmes ,
 Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Lucrece avoit dit de même en Poëte Philoſophe , † » qu'il n'eſt rien de

* DESPREAUX , *Art. Poët. chant. 3.*

† *Suave mari magno turbantibus æquora ventis*
 Tome I. D

„ plus agréable que de considérer du
 „ port une mer agitée , & des vais-
 „ seaux luttans contre une violente
 „ tempête ; non qu'on prenne plaisir
 „ à voir autrui dans la peine , mais
 „ parce qu'en effet il nous est doux
 „ de voir des maux qui nous font
 „ étrangers ». Ce n'est pas la vue de
 l'ennemi qui plaît , c'est celle de l'en-
 nemi éloigné , celle d'un ennemi qui
 nous nuirait si nous étions dans la
 situation de ceux que nous voyons ,
 dans laquelle heureusement nous ne
 nous trouvons pas. Or , si des maux
 réels dans des personnes qui ne nous
 intéressent que par l'intérêt commun
 de l'humanité nous touchent si agréa-
 blement par un retour de complai-
 sance sur nous-mêmes , que fera-ce
 d'une peinture animée , qui en nous
 représentant des maux feints , ménagera
 notre sensibilité naturelle pour
 ne nous donner qu'un plaisir sans mê-
 lange ?

*E terrâ magnum alterius spectare laborem ,
 Non quia vexari quemquam est jucunda vo-
 luptas ,
 Sed quibus ipse malis careas quia cernere
 suave est.*

LUCRET. l. 2. v. 1. & alibi.

VII. Mais si toutes les passions bien représentées produisent ce plaisir délicat, il n'en est aucune qui le cause avec plus de vivacité que la terreur & la compassion. Ce sont là proprement les deux pivots de l'ame. Comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre, & nous souhaitons moins vivement d'être heureux, que nous n'appréhendons d'être misérables. D'où il arrive que la crainte nous est plus naturelle, & nous donne des secousses plus fréquentes que toute autre passion, par le sentiment intime & expérimental, qui nous avertit toujours que les maux assiègent de toutes parts la vie humaine. La pitié qui n'est qu'un secret repli sur nous à la vue des maux d'autrui, dont nous pouvons être également les victimes, a une liaison si étroite avec la crainte, que ces deux passions sont inséparables dans les hommes, que le besoin mutuel oblige de vivre dans la société civile. C'est ce qui fait dire à Virgile, en parlant du bonheur inestimable d'un heureux loisir

Passions
propres
de la
Tragédie.

que goûte un Philosophe solitaire , *
 » il n'est point dans la nécessité de
 » compatir à la misere d'un vertueux
 » indigent , ou de porter envie au ri-
 » che coupable « .

La crainte & la pitié sont les passions les plus dangereuses , comme elles sont les plus communes. Car si l'une , & par conséquent l'autre , à cause de leur liaison , glace éternellement les hommes , il n'y a plus lieu à la fermeté d'ame nécessaire pour supporter les malheurs inévitables de la vie , & pour survivre à leur impression trop souvent réitérée. C'est pour cela que la Philosophie a employé tant d'art à *purger* l'une & l'autre , pour user du terme d'Aristote , à dessein de conserver ce qu'elles ont d'utile , en écartant ce qu'elles peuvent avoir de pernicieux. Mais il faut convenir qu'en ceci la Poësie l'emporte infiniment sur la Philosophie dont les raisonnemens trop crûs sont un préservatif trop foible , ou

* *Neque ille*

Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

Georg. l. 2. v. 498.

un remède peu sûr contre les mauvais effets de ces passions; au lieu que les images poétiques ont quelque chose de plus flatteur & de plus insinuant pour faire goûter la raison.

Ce qu'il y a de particulier & de surprenant en cette matière, c'est que la Poësie corrige la crainte par la crainte, & la pitié par la pitié; chose d'autant plus agréable, que le cœur humain aime ses sentimens & ses foiblesses. Il s'imagine donc qu'on veut les flatter, & il se trouve insensiblement guéri par le plaisir même qu'il a pris à se séduire. Heureuse erreur, dont l'effet est d'autant plus certain, que le remède naît du mal même qu'on chérit. A la vérité, la vie humaine est un grand Théâtre, où l'on est spectateur de bien des malheurs de toute espèce. L'on y voit paroître tous les jours (outre l'indigence, la douleur & la mort) les desirs fougueux, & les espérances trompées, les craintes désespérantes, & les soucis dévorans. Mais tout ce spectacle n'inspire qu'une terreur & qu'une pitié plus capables d'abattre le cœur, que de l'affermir. On a beau dire, la vue des misérables ne nous console point

de l'être ; sans compter que l'homme se porte avec soin à éviter , autant qu'il le peut , une si triste vue , pour jouir plus tranquillement des douceurs de la vie , ou qu'il se rend dur & insensible sur les miseres de ses pareils , oubliant qu'il est homme comme eux , & qu'il payera chèrement de courtes joies par de longues douleurs.

Comment donc précautionner l'homme contre des maux inévitables ? comment le rendre sensible autant qu'il doit l'être ? comment le fortifier contre l'abattement où le jettent la crainte & la pitié ? On le peut faire en le réjouissant par le spectacle même de ses maux , en y attachant ses regards malgré lui par un attrait de plaisir dont il ne puisse se défendre , & en insinuant dans son cœur ce que cette crainte & cette pitié ont d'agréable & de doux , non-seulement pour le rendre humain , mais encore pour lui apprendre à modérer ses passions quand des maux réels viendront les exciter. Car lorsqu'on s'appriivoise avec l'idée des maux , on se fortifie soi-même contr'eux , & on se porte plus vivement à les soulager en autrui

par l'espoir du retour. Par ce moyen la Poësie procure deux avantages considérables à l'humanité, l'un d'adoucir les mœurs des hommes, comme l'ont fait Orphée, Linus & Homère, l'autre de rendre leur sensibilité raisonnable, & de la renfermer dans de justes bornes, comme l'ont pratiqué les Poëtes Tragiques de la Grèce.*

L'on me dira peut-être qu'il n'est pas croyable que toutes ces réflexions aient passé par l'esprit d'Homère & d'Eschyle, quand ils se sont mis à

* *J'ai traité encore cette matiere dans un Poëme Latin de xij. chants sur les passions.* » ARISTOTE, (dit M. DACIER, remarque sur le » chap. VI. de la Poët) n'est pas le seul qui ait » eu cette idée de la Tragédie. L'Empereur » Marc-Aurele, tout Stoïcien qu'il étoit, en a » jugé comme lui dans l'art. 6. de l'onzième » livre de ses Réflexions. Ses paroles sont considérables. *Les Tragédies*, dit-il, *ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie; pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la Scène, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand Théâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les pièces, & que tous ceux qui crient tant sur le Théâtre, O Cytheron, ne se délivrent pas de leurs maux.*

composer l'un son Iliade , & l'autre ses Tragédies ; que ces idées paroissent postiches & venues après coup ; qu'Aristote , charmé d'avoir démêlé dans leurs ouvrages de quoi fonder le but & l'art de l'Epopée & de la Tragédie , a mis sur le compte de ces Auteurs des choses auxquelles , selon les apparences , ils n'ont pas songé ; qu'enfin je m'efforce vainement moi-même de leur prêter des vues qu'ils n'avoient pas. Mais croira-t-on que ces grands hommes aient travaillé sans dessein ? Je l'ai déjà dit d'Homère , & je dois le dire des Poètes Tragiques ses imitateurs. S'il est vrai qu'en effet l'art de la Tragédie résulte de leurs ouvrages , leur refusera-t-on le mérite de l'y avoir mis , & voudra-t-on leur ravir l'honneur d'avoir pû penser ce que nous n'avons pensé qu'après eux & par eux ?

Mais je veux qu'ils n'aient pas eu dans l'esprit ces réflexions aussi analysées qu'elles l'ont été depuis. On ne peut au moins nier raisonnablement , qu'ils n'en aient eu le fonds & la substance , qu'ils ont développée peu à peu à mesure qu'ils voyoient le succès bon ou mauvais de leurs

spectacles. Car alors , non contens d'étudier la nature dans leur propre cœur , ils jugeoient de ce qui devoit plaire par ce qui plaisoit en effet , & se conformoient au goût des peuples pour suivre de plus près la nature ; comme un sculpteur habile & éclairé étudie l'antique qui a plu , pour approcher de plus près du vrai beau qui doit plaire.

Je vais encore plus loin , & je suppose qu'Eschyle n'a pas connu tout d'un coup que le but de la Tragédie étoit de corriger la crainte & la pitié par leurs propres effets ; du moins on doit convenir que puisqu'il a tâché de les exciter dans ses pièces , il a eu en vue de réjouir ses spectateurs par l'imitation de la crainte & de la pitié , & que par conséquent il a senti le prix de ces passions mises en œuvre. S'il n'a voulu instruire , il a prétendu plaire. Et pouvoit-il imaginer deux moyens plus efficaces pour y réussir ? Ces passions seules , à les examiner de près , mettent en jeu tous les autres mouvemens de l'ame. Elles en sont le nœud invisible & le ressort tout-puissant. Il se fait un commerce si étroit entr'elles , & les autres pas-

sions , que celles-ci les réveillent , & en sont réveillées à leur tour. On desire , on espere , on aime , on hait par crainte ; & la crainte naît aussi du desir , de l'espoir , de la haine , & de l'amour. La crainte en un mot , & la pitié qui l'accompagne presque toujours , sont les premiers fruits de l'amour de nous-mêmes , parce qu'elles ont pour objet direct le mal présent que nous voulons fuir sur toutes choses. Mais ce qui les rend encore plus agréables dans le spectacle , c'est que leur talent particulier est d'y remplir l'ame de cette tristesse majestueuse que ne produisent ni l'amour , ni la haine , ni l'admiration ; & dont le sentiment est plus exquis que tous ceux qui naissent des autres passions inspirées par une représentation naïve. Les larmes qu'on verse sur le sort d'Andromaque ou d'Iphigénie par le moyen de la crainte & de la pitié , sont plus douces que le sentiment d'indignation & d'étonnement , tout noble qu'il est , que nous laisse Cléopatre expirante dans Rodogune.

Enfin Eschyle a conçu visiblement que la Tragédie devoit se nourrir de

passions , ainsi que le Poëme Epique , quoique d'une façon différente , c'est-à-dire avec un air plus vif & plus animé , à proportion de la différence qui doit se trouver entre la durée de l'un & celle de l'autre , entre un livre & un spectacle. Il s'est représenté l'Epopée comme une Reine auguste assise sur son thrône , & dont le front chargé de nuages , laisse entrevoir de vastes projets , & d'étranges révolutions ; au lieu qu'il s'est figuré la Tragédie éplorée & le poignard en main , telle qu'on la représente , accompagnée de la terreur & de la compassion précédée par le désespoir , & bientôt suivie de la tristesse & du deuil.

VIII. Mais pour exciter ces mou- Action
Tragi-
que &
ses qua-
lités.
vemens , il faut des intérêts, des chan-
gemens de fortune , des reconnois-
sances, des intrigues ; & tout cela sup-
pose une ou plusieurs actions. Or ,
Homère , guidé par la raison , n'en a
choisi qu'une seule qu'il a conduite
jusqu'à vingt-quatre chants fort éten-
dus. La raison veut donc beaucoup
plus encore , qu'on n'en traite qu'une
dans un spectacle de peu d'heures.
L'Illiade & le bon sens ont dû par le

même motif déterminer Eschyle à choisir pour le sujet d'une Tragédie une action grande , illustre & intéressante ; une action entière , parfaite , & dont les parties fissent un tout ; une action simple sans mélange d'actions indépendantes ; une action qui ne fût qu'une vérité enveloppée dans un cercle d'événemens unis les uns aux autres , & tendans de concert à la dévoiler à l'esprit , à mesure qu'ils se montrent aux yeux. Il est aisé de voir en effet que la Tragédie n'est que le Poëme Epique en raccourci. Car l'action , l'enchaînement des faits , la fable , (comme l'appelle Aristote ,) a chez Homère cette unité , cette simplicité , cette noblesse , cet intérêt , ce tout ensemble , cette continuité , cette intégrité , cette perfection , enfin toutes les qualités que les Grecs ont pris soin de faire entrer dans leurs Spectacles.

Durée
de l'Ac-
tion Tra-
gique.

IX. Ils ont compris encore après Homère , que ce n'étoit là , pour m'exprimer ainsi , que le cadavre d'une Tragédie. L'ordre & la proportion des parties leur ont paru le point le plus essentiel de l'Illiade , & conséquemment de la Tragédie. En effet

puisque le Poëme Epique fait un corps accompli avec ses justes dimensions, & que par-là il est conforme à la nature, il a fallu faire couler cet ordre & cet heureux arrangement dans le spectacle Tragique pour le rendre agréable. Il a fallu pour cela déterminer sa véritable durée, mais d'une maniere plus précise que n'a fait Homère dans son Iliade, & dans son Odyssée. Car un Poëme qu'on doit lire peut prolonger ou accourcir la durée de son action un peu plus ou un peu moins sans autre règle, sinon que l'étendue n'en soit pas, ou trop considérable, ou trop petite. Un Poëme Epique est un édifice dont on doit voir les dimensions d'un coup d'œil, après l'avoir examiné par parties & en détail. Que l'édifice soit plus ou moins grand, pourvû qu'il soit bien proportionné, & qu'il ne passe pas la portée de l'œil, il n'importe. Voilà la règle de la nature, telle qu'Homère l'a choisie, ainsi que je l'ai déjà insinué, & je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement en alléguer d'autres. Mais il n'en est pas de même d'une action mise en spectacle. C'est une autre sorte d'édifice,

qui non-seulement doit avoir une étendue beaucoup moindre que le premier, mais encore qui ne peut souffrir qu'une mesure déterminée, pour ne pas rebuter le spectateur obligé de le parcourir sans repos & sans interruption. Il est donc naturel que la mesure de l'action ne passe pas de beaucoup celle de la représentation. Telle est la règle du bon sens que la réflexion fit naître à Eschyle, & plus nettement à ses successeurs, en considérant qu'une action représentée doit essentiellement ressembler à l'action réelle dont elle est l'image. Car sans cela il n'y a plus d'imitation, plus d'erreur, plus de vraisemblance, & par conséquent plus d'enchantement.

Toutefois comme cette ressemblance ne sçauroit être toujours si parfaite, qu'elle n'admette quelque différence en faveur des beautés de l'Art; l'Art même, pour ménager ces beautés, pour faire illusion au spectateur, & lui montrer avec succès une action dont la durée exige huit ou dix heures, quoique le spectacle n'en emploie que deux ou trois. C'est que l'impatience du spectateur, qui aime

à voir la suite d'une action intéressante, lui aide à se tromper lui-même, & à supposer que le tems nécessaire s'est écoulé, ou que ce qui exigeoit un tems considérable s'est pû faire en moins de tems. Il ne va pas se chicaner lui-même, & il se prête si naturellement à son erreur, pour peu que l'Art la favorise, qu'il lui faudroit bien des réflexions pour s'en tirer; tant son impatience est ingénieuse à le séduire. Ainsi l'artifice joint à la nature justifie assez la conduite des premiers Poëtes Tragiques qui n'ont passé que de fort peu la durée de la représentation dans l'espace qu'ils ont donné à l'action de leurs Tragédies.

C'est une chose bien remarquable qu'Eschyle ait trouvé cet heureux secret, & qu'il s'y soit conformé aussi-bien que ses successeurs, tandis que nos Tragédies Françoises, (je parle de l'enfance de notre Théâtre,) & les Espagnols encore aujourd'hui ne connoissent d'autre unité que celle d'un même personnage qui naît & qui vieillit en un jour. Je ne dis rien des pièces, même les plus belles, qui regnent sur notre Scène. J'observerai dans la suite combien elles sont éloi-

gnées en ceci de la régularité des Grecs, toutes régulières qu'elles paroissent. On s'étonne qu'on se soit avisé si tard dans les divers renouvellemens du Théâtre de garder les trois unités, d'action, de tems, & de lieu. Quel mérite pour Eschyle de les avoir trouvées ! ne lui dût-on que cela, c'en seroit assez pour le rendre respectable.

X. Je viens donc par degrés à l'unité de lieu. Il n'a point pris celle-là d'Homère. Homère l'a dirigé pour l'unité d'action, & même pour l'unité de tems, quoique cette dernière soit, comme on voit, bien différente dans la Tragédie & dans le Poème Epique. Mais il n'y a que la nature, qu'Eschyle étudioit sur les vûes d'Homère, qui ait pû lui faire appercevoir que les spectateurs étant fixés dans un parterre ou dans un cirque, il falloit que l'action, pour être vraisemblable, se passât sous leurs yeux, & par conséquent dans un même lieu. Homère n'étant que narrateur, pouvoit faire voyager l'imagination avec ses héros, & changer la Scène sans dépayser les lecteurs. Rien n'eût été plus facile aux Poètes Tragiques & à Eschyle,

leur modèle , que de suivre un héros , tantôt dans le cabinet où il médite le plan de ses entreprises , tantôt dans une plaine où il combat. Mais cela étoit-il dans la nature ? non sans doute. Le spectateur peut aider à se tromper sur la durée , plus ou moins grande d'une action , pourvû qu'elle ne passe pas certaines bornes , & que les intervalles soient adroitement ménagés : mais il ne sçauroit s'abuser assez grossièrement sur le lieu de la Scène , pour s'imaginer qu'il passe d'un palais à une plaine , & d'une ville dans une autre , tandis qu'il se voit enfermé dans un lieu déterminé. Le changement de décorations au coup de sifflet est une puérilité que le bon sens défavoue , & qui ne rend supportable que la représentation d'une magie des Fées , qu'on suppose pouvoir changer au même endroit les cabanes en palais , & les villes en déserts. L'Art même ne va point jusqu'à séduire le spectateur sur le plus ou le moins d'étendue de la Scène ; il faut que la Scène se voye , & par conséquent qu'elle soit bornée , non pas en général dans l'enceinte d'une ville , d'un camp , d'un palais ; mais dans

un endroit limité d'un palais, d'une ville, ou d'un camp. La chose est si naturelle, qu'on auroit dû, ce semble, la trouver tout d'un coup de nos jours, ou se souvenir du moins qu'elle étoit déjà inventée par les Grecs. Cependant nous voyons qu'au siècle passé il a fallu une infinité de sçavans & de longs discours pour montrer le besoin de cette exacte unité, dont toutefois Corneille n'a jamais voulu entièrement convenir. Regardera-t-on pour cela comme une bagatelle cette heureuse découverte d'Eschyle? on auroit tort. C'est l'Oeuf de Christophe Colomb. Rien n'étoit plus facile, lui disoit-on, que de découvrir l'Amérique. » Et quoi de plus aisé que » de faire tenir un œuf sur sa pointe, » dit-il en le cassant : mais vous ne » l'avez point fait ; & je m'en suis » avisé le premier ». Tout ce qui est naturel paroît aisé quand il est une fois trouvé. La difficulté est d'être l'inventeur.

Division
de la
Tragédie.

XI. Eschyle l'a été quant aux choses dont je viens de parler, & l'on voit avec quelle habileté il les a fait éclore d'Homère. Il en a tiré de même la maniere naturelle de diviser l'œu-

vre Théâtrale. En effet une action ne ſçauroit être racontée ni jouée ſans avoir ce qu'on appelle exposition , intrigue & dénouement. Aristote nomme ces trois parties , *Prologue* , *Epifode* , *Exode* , & les Grecs de profession , *Protase* , & *Catastrophe*. Mais il n'est ici question ni d'Aristote ni des termes. Je prends les plus intelligibles ſans affecter un air Grec. Cela revient au même ; & à l'égard d'Aristote , il ne s'agit point de voir ce qu'il a remarqué d'après Eschyle , Sophocle & Euripide. Je ne veux qu'examiner comment ces Poètes ont imaginé tout cela d'après Homère. Les trois parties dont je parle ſe trouvent nettement dans l'Illiade. Le ſujet ſe développe d'abord par les prieres de Chrysès qu'on rebute , & qu'on écoute enfin , & par la querelle d'Agamemnon avec Achille qui en naît tout naturellement. Cette querelle donne lieu à de grands événemens qui font le nœud ; & tout ſe dénoue par la mort de Patrocle , qui porte Achille à ſe venger des Troyens , & à ſe réconcilier en quelque ſorte avec les Grecs. Mais l'artifice de ces trois parties eſt une choſe qui a dû occuper

92 DISC. SUR L'ORIGINE

Exposition.

extrêmement les inventeurs de la Tragédie. En effet l'exposition du sujet qui est la première, exige de grandes conditions pour plaire, ne fût-ce que la brièveté & la netteté.

* Que dès les premiers vers l'action préparée,

Sans peine du Sujet applanisse l'entrée.

Je me ris d'un Aïteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sçait pas m'informer,

Et qui débrouillant mal une pénible intrigue
D'un divertissement me fait une fatigue. . .

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Quantité de nos meilleures Tragédies pèchent extrêmement en ce point. Les entrées en sont quelquefois si embarrassées, & les chemins si raboteux, qu'on semble grimper sur des rochers escarpés pour arriver à une maison de plaisance. Il y faut des allées d'arbres avec une pente douce, & non pas des montagnes & des ravines.

Outre la brièveté & la netteté que la nature inspira d'elle-même aux Grecs pour exposer leurs sujets, elle

* DESPREAUX, *Art Poët. chant 3.*

leur apprend que cette ouverture doit montrer en gros toute l'action déjà commencée à un tel degré, qu'elle semble devoir finir bientôt ; tandis qu'au contraire un incident, qui en apparence la conduit à sa fin, ne fait que la reculer, & tromper l'attente du spectateur surpris. Il en est de cela comme d'un vaste Temple dont l'architecture est bien proportionnée. La proportion fait qu'il paroît moins grand, & qu'on voit l'espace d'un bout à l'autre, comme assez court, quoique fort long. Mais plus on avance, plus on apperçoit l'immense intervalle que la proportion avoit accourci à l'œil. C'est comme la fausse Ithaque qui fuyoit toujours devant Ulysse lorsqu'il se croyoit sur le point d'y aborder. Le bon sens apprend encore aux Grecs, du moins à quelques-uns, que l'ouverture de la Scène ne devoit pas découvrir tout le fonds de l'action ; mais en laisser seulement entrevoir une partie, pour rendre le plaisir de l'évolution plus piquant & plus nouveau.

Il est des faits qui ont précédé l'action, & qui ne sçauroient être ignorés du spectateur sans qu'elle en souf-

fre. Ils sont du ressort de l'exposition. Il en est aussi qui appartiennent au corps de l'action même, & qu'il est nécessaire de préparer. C'est l'exposition qui les indique. C'est elle qui découvre habilement au spectateur le lieu où se passe la Scène, le tems où elle commence, les Acteurs qui jouent & qui doivent jouer; choses dont il seroit instruit si l'action se passoit véritablement sous ses yeux; mais qu'il ne sçauroit sçavoir, si dans la représentation on n'a soin de les lui dire, sans qu'il paroisse qu'on les lui dise de la part du Poëte. Le Poëte ne parle point, il doit être oublié: autrement il seroit un Poëme Epique. Les Acteurs seuls ont droit de parler & d'agir. Mais quel art n'est-ce pas que celui de faire dire vraisemblablement par des Acteurs des choses qui doivent sembler n'être dites que pour eux, & qui le sont pourtant en faveur des spectateurs! Des trois Poëtes Grecs, Sophocle est le seul qui l'ait bien connu. Eschyle l'a ébauché; & Euripide l'a souvent négligé dans ses expositions. Il a cru qu'un Acteur ne pouvoit trop tôt faire connoître qui il est, & de quoi il s'agit. Il aimoit mieux

* Qu'il déclînât son nom

Et dît , je suis Oreste , ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit , étourdir les oreilles.

Pour sauver ce défaut nous avons imaginé les Confidens. Ils sont d'un grand usage pour aider à l'exposition du sujet , & pour instruire le spectateur de ce qu'il ne peut voir. Mais ces personnages n'ayant d'ordinaire d'autre part à l'action que d'être les dépositaires des secrets de leurs Souverains , il faut convenir qu'ils sont froids. Le Chœur des Anciens , qui a quelque air de nos Confidens , intéresse bien davantage. Nous en parlerons ailleurs. Je me contente de marquer , par ce que je viens de dire , la différence exacte des expositions du Poëme Epique , & de celles des Tragédies , afin qu'on distingue nettement ce qu'Eschyle & les Tragiques Grecs ont emprunté de l'Illiade , & ce qu'ils y ont changé quant à l'exposition du sujet. Homère n'a pas été gêné dans la sienne , n'étant que narrateur. Mais les Tragiques ont été

* DESPREAUX , *ibid.*

obligés d'en rectifier l'Art, pour l'ajuster à la Tragédie. Il faut des coups de maître pour exposer finement un sujet sur le Théâtre, au lieu qu'il n'est besoin que d'une belle simplicité, qui toutefois est rare, pour commencer un Poëme Epique. C'est donc un effort d'esprit considérable dans Eschyle d'avoir le premier apperçu cette différence de l'Epique & du Tragique, en faisant naître l'un de l'autre avec tant d'art, que le disciple en ceci l'emporte sur le maître.

Intrigue. XII. Après cet effort, il lui étoit bien moins difficile de transporter de l'Epopée à la Tragédie, ce qui s'appelle intrigue ou nœud. Car on vient plus aisément à bout de faire oublier le Poëte ou le narrateur quand on vient à brouiller différens intérêts & à nouer le jeu de divers personnages, que quand on veut mettre les spectateurs au fait d'une action sans paroître en rien, & sans qu'ils s'apperçoivent qu'on ait eu dessein de le faire. Le nœud est cependant la partie la plus considérable de la Tragédie. C'est ce qui lui donne cette espèce de vie qui l'anime, aussi-bien que le Poëme Epique. Les Poëtes Grecs
pleins

pleins du génie d'Homère y trouverent sans contredit ce balancement de raisons , de mouvemens , d'intérêts & de passions qui tient les esprits suspendus , & qui pique jusqu'à la fin la curiosité des auditeurs. Car Homère , comme nous l'avons déjà vû , auteur de ces grands ressorts , soulève Rois contre Rois , Peuples contre Peuples , & Dieux contre Dieux. Le destin qui fait l'équilibre , le maintient ou le rompt , comme il lui plaît , en faveur des uns ou des autres , mais presque toujours au détriment des Grecs ; & la colere d'Achille , oisive en apparence , est l'ame de ces agitations & de ces tempêtes. Le contre-poids de l'intrigue balance tour-à-tour la terreur & la compassion dans les cœurs de ceux qui lisent ou qui écoutent. On ne lit plus ; on n'entend plus. On est témoin de ces fameux événemens. L'esprit enlevé , transporté , ravi hors de lui-même , partage tous les périls des Troyens & des Grecs. Tel est l'effet que doit produire le nœud de la Tragédie ; effet néanmoins plus prompt & plus vif , puisque le trouble doit moins durer : d'où il s'ensuit qu'à consulter la nature , comme le

fit Eschyle, le nœud Tragique doit être moins intrigué, moins chargé, mais plus vivement conduit que l'Épique. Nous verrons dans la suite combien nous nous sommes écartés de l'ancienne simplicité en négligeant cette règle, & en donnant souvent plus de matière à nos Tragédies qu'il n'en faudroit pour de longs Poèmes héroïques. Remarquons en passant le vrai caractère qui doit distinguer ceux-ci de celles-là, & que les Anciens ont attrappé : caractère au reste fondé sur l'idée du spectacle, qui exigeant un tems assez court pour l'évolution de ses événemens, veut nécessairement être vif & simple pour être agréable.

Sur ce principe l'art de varier à l'infini les mouvemens de la balance du Théâtre se présente de soi-même à l'esprit. Deux ou trois incidens suffisent pour produire de grands effets, sans entasser, comme on fait souvent, un nombre prodigieux de machines qui marquent plus la disette que la fécondité. Un outrage vengé dans le Cid a enfanté seul ce chef-d'œuvre d'intrigue que le public révolté, comme dit Despreaux, s'est obstiné à toujours admirer, malgré une cabale puis-

fante, des raisonnemens spécieux, & quantité de visibles défauts. Le goût aidé du bon sens & de l'exemple d'Homère, est la plus sûre règle pour faire croître le trouble de Scène en Scène, & d'Acte en Acte. Mais la beauté des intrigues dépend du choix des actions, & ce choix est souvent l'effet du bonheur plutôt que du discernement. L'histoire & la fable en fournissent d'intéressantes, mais en plus petit nombre qu'on ne peut penser. Cependant c'est le fonds où il faut puiser pour se rendre croyable. Un sujet de pure imagination préviendrait le spectateur incrédule, & l'empêcheroit de concourir à se laisser tromper. Les changemens légers dont il peut ne pas s'appercevoir sont les seuls qu'il permette au Poëte, & que le Poëte doive employer pour l'artifice de l'intrigue. Son adresse consiste à inventer des situations délicates, où le pere se trouve en compromis avec ses enfans, l'amant avec la personne aimée, l'intérêt avec l'amitié, l'honneur avec l'amour. Plus la décision est embarrassante, plus le trouble s'accroît. L'action tend toujours à sa fin sans qu'on devine quelle

100 DISC. SUR L'ORIGINE
en fera l'issuë , & se termine souvent
d'une maniere bien différente de ce
qu'on avoit attendu.

* L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue ,
Change tout , donne à tout une face impré-
vue.

L'intrigue en un mot est un Dé-
dale , un Labyrinthe qui va & revient
toujours sur lui-même , où l'on aime
à se perdre , d'où l'on cherche pour-
tant à sortir ; mais où l'on rentre
avec plaisir , quand une fausse issue
nous y rejette. Pour cela il faut que
le fil qui conduit le spectateur sans
qu'il y pense , soit en effet si délié
qu'il ne le sente pas. L'art une fois
découvert fait évanouir tout le char-
me. C'est par le choc violent des
passions qu'on vient particulièrement
à bout de sauver l'Art. Ainsi Homère
l'apprit-il aux Grecs. Chez eux les
passions roulent , se heurtent , se bou-
leversent , & retournent sans cesse sur
elles-mêmes , comme les vagues de
la mer , jusqu'à la fin de la tempête ,

* DESPREAUX, *ibid.*

qui n'est autre chose que le dénouement.

XIII. Ce dénouement, autre invention des Grecs sur les pas d'Homère, ^{Dénouement.} résout l'embarras & démêle peu à peu ou tout-à-coup l'intrigue, quand elle est portée aussi loin qu'elle peut l'être. C'est encore la nature qui le veut ainsi. Car l'esprit impatient court avidement à l'issue. Piqué par le concours de differens projets & de diverses passions dont on a mêlé le jeu, il attend la main qui doit délier le nœud Gordien. Il veut envisager tout l'objet. Quand donc on a scû réveiller sa curiosité, il faut le satisfaire par un dénouement conforme à son attente. Il y en a de plusieurs sortes, suivant la qualité des actions Théatrales. Car où le héros de la pièce déjà malheureux arrive insensiblement au comble du malheur, comme Phédre & Hyppolyte; ou il passe de la félicité à l'infortune comme Oëdipe; ou enfin du sein du malheur à une fortune heureuse comme Nicomède. De plus l'action peut être disposée de maniere que de deux sortes de personnages, les uns criminels, & les autres vertueux, ceux-ci

& ceux-là renversant la balance , reçoivent à la fin le prix dû à la vertu & au crime , les uns la punition , les autres la récompense. Je croirois volontiers que c'est en ce dernier cas qu'on peut appeller l'action composée , au lieu qu'elle paroît simple dans les trois premiers. * Aristote ne met toutefois point d'autre différence entre les actions simples & les composées , sinon que les premières n'ont ni péripétie ou changement d'état , ni reconnoissance , mais seulement un passage uni de l'agitation au calme ; tel est le Philoctète de Sophocle , au lieu que les autres, comme Alceste , & la seconde Iphigénie d'Euripide , ont la reconnoissance & le changement d'état , ou l'une de ces deux choses. Quoi qu'il en soit de la simplicité ou de la composition des actions Tragiques , suivant l'idée du Philosophe , il est certain que toutes se réduisent aux quatre espèces que j'ai marquées , & par conséquent donnent lieu à quatre sortes de dénouemens. Car si le héros déjà supposé malheureux tombe insensiblement dans

* ARIST. Poët. chap. 10.

le dernier malheur, le dénouement renverse toutes les espérances qui le flattoient de s'en dégager, & l'y précipite sur le champ ou par degrés sans retour. S'il s'agit de rendre malheureux un homme comblé de bonheur & de gloire, le dénouement le fait en détruisant toute cette grandeur par les moyens mêmes qui sembloient devoir l'affermir. Si l'on veut tirer du malheur une personne infortunée, le dénouement le fera par un retour d'événemens qui produiront un effet tout contraire à celui qu'ils annonçoient. Enfin s'il faut en même-tems punir le coupable & sauver l'innocent, le dénouement fait une double opération comme dans les deux cas précédens; de manière qu'à le bien prendre le dénouement n'estant que le passage, ou du trouble à la tranquillité, ou d'un état à un autre, soit heureux, soit malheureux, il peut être réduit à ces deux espèces, de quelque façon qu'il se fasse, par une reconnoissance ou autrement.

Eschyle a dû observer que l'Illiade se dénoue par un événement qui leve les obstacles opposés à la réconciliation d'Achille avec les Grecs. Cet

événement est la mort de Patrocle, qui attire celle d'Hector, dont les funérailles terminent l'action. Il a vû de même que le dénouement de l'Odyssée est le retour & la reconnoissance d'Ulysse après le carnage des amans de Pénélope. C'est d'un côté cette reconnoissance, & de l'autre cet événement, qui ont donné l'idée aux Poètes Tragiques de faire entrer dans leurs spectacles le dénouement de l'Epique, comme ils y ont transmis l'exposition & le nœud. La ressemblance est trop marquée pour en douter. Aussi voyons-nous qu'on n'a rien imaginé de plus pour dénouer une intrigue, que ce qu'a employé Homère, un incident nouveau, ou bien une reconnoissance.

Mais l'art de rendre les dénouemens heureux & naturels a été perfectionné sur l'étude particulière du Génie Tragique. En effet les maîtres de cet Art ont trouvé en l'approfondissant qu'un dénouement ne pouvoit être conforme à la raison, s'il ne naissoit du fonds même du sujet; & c'est ce qui a engagé Horace à condamner les Dieux en machine, à moins que le nœud ne fût de nature à ne pouvoir

être autrement délié. On voit par exemple qu'une Tragédie sur le sacrifice d'Isaac ne peut finir que par la machine, c'est-à-dire, par une voix du Ciel, n'étant pas permis de rien changer d'essentiel à une histoire connue, sur-tout à l'Ecriture, & d'ailleurs l'action étant de caractère à mériter une pareille issue. Mais afin que le dénouement semble éclore du sujet même, il faut le préparer sans le prévenir, en jeter des fondemens sans le laisser conjecturer, & sans qu'on puisse dire qu'on l'ait vû avant qu'il ait paru en son entier. En un mot il veut être traité comme les autres incidens de la pièce, avec un rapport si juste à tout le reste du corps, qu'il paroisse qu'on ne pourroit, sans gâter l'ouvrage, le finir d'une autre façon. Le chef-d'œuvre des dénouemens est sans contredit celui de l'Oédipe dans Sophocle. Il commence avec le nœud même, & continue tellement à nouer ce qu'il dénoue, que le sort d'Oédipe s'embrouille, même en se dévoilant, & n'est enfin éclairci que par un seul mot, qui comme un rayon perçant porte tout-à-coup la lumière dans l'esprit d'Oédipe, lui

deffille entierement les yeux , & lui fait connoître qu'il est le meurtrier de son pere , & l'époux de sa mere.

Outre ce rapport & cette liaison avec l'intrigue , le dénouement veut encore une autre qualité non moins nécessaire , c'est une certaine équité qui réveille l'amour naturel que nous avons pour la justice. Les Anciens l'ont senti & pratiqué. C'est par-là qu'ils ont puni le vice & fait triompher la vertu. Mais leur adresse a été admirable à le faire d'une façon , qui loin de diminuer le plaisir de la terreur & de la pitié , ne fit au contraire que l'augmenter. Quelle merveille y auroit-il à produire sur la Scène un scélérat qu'on rendroit malheureux , ou une vertu irréprochable que l'on couronneroit ? cela ne peut exciter aucune passion bien vive. Mais d'exposer au spectateur une personne peu coupable & beaucoup malheureuse , voilà le grand secret de la crainte & de la compassion. Ses malheurs nous touchent , sa peine nous pénètre. Mais la comparaïson de ses vertus , de ses fautes & de ses malheurs nous enleve par un retour sur nous-mêmes , & nous fait sentir à la fin ce que les

deux passions Tragiques ont de plus vif & de plus doux.

Je ſçai bien que ce n'eſt pas d'Homère ſeul qu'Eſchyle a pris ces obſervations , puisque le dénouement de l'Illiade & de l'Odyſſée cauſent plutôt une admiration pleine de joie , que les derniers effets de la crainte & de la pitié ſatisfaites. Mais lui & ſes ſuccèſſeurs ont trop apperçu la différence de l'Epique & du Tragique pour ne pas joindre leurs réflexions particulières à celles d'Homère. On voit donc aſſez comment les premiers linéamens du Théâtre ont été tracés par ce Poète , & imités par Eſchyle. Il me reſte à montrer de quelle manière celui-ci a rempli ces premiers traits de la Tragédie ſur le modèle de l'Illiade avec tant d'adreſſe , que la fille en conſervant quelque air de la mère a toutefois ſon air propre & personnel. *

* » Celui qui jugera bien d'une Tragédie,
 » & qui connoîtra bien ſûrement ſi elle eſt
 » bonne ou mauvaiſe , pourra aſſi juger d'une
 » Epopée. Car toutes les parties de l'Epopée
 » ſe trouvent dans la Tragédie ; mais toutes
 » celles de la Tragédie ne ſe trouvent pas dans
 » l'Epopée. » ARIST. *Poët. ch. 3. trad. de M.*
 DACIER.

Les Per-
sonna-
ges.

XIV. Eschyle après avoir discerné dans le Poëme Epique l'idée, la fin, l'exposition, l'intrigue & le dénouement du spectacle, a vû qu'une pareille entreprise supposant des interlocuteurs en présence d'une assemblée, il falloit examiner ce qui est convenable aux personnages & à leurs mœurs, à la Diction & à ses ornemens, au Théâtre & à ses décorations. Et pour commencer par les personnages, il fit attention que les principaux devoient être illustres, comme dans Homère : car chez lui c'est Agamemnon, Menelas, Achille, Ulysse, les deux Ajax, qui jouent les premiers rôles. Voilà des héros pour une action héroïque. Mais on y voit aussi un Therfite, & des personnages d'un ordre inférieur contraster avec ceux du premier rang. On y voit même des armées, & des peuples en foule occuper le lointain & quelquefois le champ du tableau. Tous ces personnages furent transmis sur la Scène. On y vit, outre des Dieux, de grands Princes & des Rois démêler entr'eux des intérêts d'Etat, y perdre la couronne ou la vie, & étaler à une République jalouse

de sa liberté , des malheurs d'autant plus intéressans pour elle , qu'ils flattoient son orgueilleuse compassion , & qu'ils n'excitoient dans des cœurs Républicains qu'une majestueuse & noble terreur à la vûe des têtes couronnées qu'on sembloit lui immoler. On ressuscita les héros d'Homère , & ils reparurent dans des situations Tragiques , parce qu'il étoit question de plaire à des Grecs , dont l'oreille étoit faite aux noms augustes de tant de grands hommes de leur nation. A ces principaux rôles on en ajouta de moins relevés & de subalternes , pour donner par le moyen des uns plus de lustre , de saillie , & de jeu aux autres. On fit connoître aux spectateurs ce qu'ils ne pouvoient voir , par les narrations de ces moindres Acteurs. Ils animèrent le Théâtre par des nouvelles peu attendues , par des reconnoissances inespérées , & par le secours qu'ils prêterent aux Acteurs plus considérables. L'intervention même & le ministère des Dieux entra dans l'exposition , dans les nœuds , & dans les dénouemens.

XV. Les Chœurs auparavant occupés à chanter Bacchus ou quelqueau-

Les
Chœurs.

tre sujet , ne chanterent plus que dans certains intervalles pour délasser le spectateur , & pour donner lieu au cours de l'intrigue. D'oisifs qu'ils étoient ils devinrent agissans , tantôt Nymphes , tantôt Furies , quelquefois courtisans , souvent peuple , mais toujours intéressés à l'action. On conçut après Homère qu'une action grande & illustre ne pourroit se passer sans témoins , outre que ces témoins même sont un magnifique ornement au spectacle , & donnent beaucoup plus aux yeux qu'aux oreilles. Le Chœur étant donc tout trouvé , puisqu'il faisoit seul , ou presque seul , ce qu'on appelloit la Tragédie avant Eschyle , ce Poète ne l'exclut pas de la vraie Tragédie. Au contraire il crut devoir l'y incorporer comme Chœur pour chanter entre les Actes , & comme personnage mêlé dans l'action. Il jugea seulement qu'il étoit à propos d'abrégér ses chants qui ne devenoient plus qu'un délassement accessoire dans son idée , & ce fut par où il commença. Car à l'égard du nombre des personnes qui composoient le Chœur , nombre qui montoit jusqu'à cinquante , il ne le retranscha &

ne le réduisit à quinze que dans la suite & par ordre du Magistrat après le terrible effet de ses Euménides dont je parlerai. Il fit donc un double usage du Chœur. Le Coryphée, c'est-à-dire, la principale personne qui le conduisoit, entra dans l'action à la tête des autres, au nom desquelles elle prit la parole, soit pour donner d'utiles conseils & de salutaires instructions, soit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, soit pour être le dépositaire des secrets, & le vengeur de la Religion méprisée, soit enfin pour soutenir tous ces caractères ensemble, comme le dit * Horace. En effet le Chœur étoit à proprement parler l'honnête-homme de la pièce.

Quant à son autre fonction, qui consistoit à chanter dans les intervalles, il s'en acquittoit comme auparavant, en mêlant des marches graves & majestueuses au chant de toutes les voix réunies, avec cette différence, que depuis l'invention de la véritable Tragédie, ou même au tems de Thespis, il ne chantoit rien qui

* HORAT. *Art Poët.* v. 193.

ne fût lié à tout l'ouvrage. Il exprimoit ses sentimens , ou ceux des spectateurs , par des desirs & des craintes pour préparer les événemens à venir. Et voilà de quelle maniere le Chœur sans cesser tout-à-fait d'être ce qu'il avoit été , changea la matiere de ses chants , & ne devint qu'une partie d'un grand tout.

Quelques personnes ont pensé , (& le Théâtre de nos jours est pour eux une preuve parlante ,) que le Chœur étoit absolument inutile. Ils ont cru même que les premiers inventeurs de la Tragédie ne l'avoient admis dans ce nouveau genre de spectacle , que parce qu'ils avoient respecté son antiquité ; raison trop puérile pour en faire le motif de ces grands génies , qui trouverent le moyen de substituer la Tragédie à un spectacle qui lui ressembloit si peu avant eux. Certes , si le Chœur ne leur eût paru un secours nécessaire pour la perfection de leur Art , ils l'auroient rejeté avec la même facilité qu'ils en bornerent l'emploi. Je sçai qu'il a quelques inconvéniens , & qu'il a jetté quelquefois les Anciens dans des fautes contre la vraisemblance ; mais on verra

par l'usage qu'ils en ont fait le plus souvent, que les avantages l'emportent infiniment sur les inconvéniens. Sophocle a sçu écarter pour quelques momens son Chœur, quand il a eu besoin de le faire, comme dans l'Ajax. C'est donc à soi-même, & non au Chœur, que le Poète doit s'en prendre, quand le Chœur l'incommode, & le met à l'étroit. Quel avantage au contraire ne peut-il pas tirer d'une troupe d'Acteurs qui remplissent la Scène, qui rendent plus sensible la continuité de l'action, & qui la font paroître plus vraisemblable, puisqu'il n'est pas naturel qu'elle se passe sans témoins. On ne sent que trop le vuide de notre Théâtre sans Chœurs; & l'essai heureux de M. Racine qui les a fait revivre dans Athalie & dans Esther, devroit, ce semble, nous avoir détrompés sur cet article. Mais telle est la force de la coutume. On a accoutumé les spectateurs, dès le rétablissement du Théâtre, à des pièces qui se passaient de Chœurs, & qui ne laissoient pas de plaire. On s'est fait un mérite de s'en passer, & l'on se feroit scrupule aujourd'hui de les reprendre. Voilà

le génie des hommes. C'est assurément une perte considérable ; & le moins qu'on puisse dire , c'est que le Chœur rempliroit le vuide du Théâtre , comme le claveffin remplit celui de la musique dans les concerts. Je ne parle point de la vraisemblance que l'on choque , ni de la nature du spectacle dont on s'écarte par ce défaut. L'un & l'autre article ne touche plus , parce qu'on s'est mis dans l'habitude de n'y plus faire de réflexion. Je ne dis pas ceci pour justifier les Anciens , & moins encore pour balancer le mérite de leur Théâtre & du nôtre ; mais parce qu'il paroît injuste de condamner leurs Chœurs , uniquement par la raison que nous ne nous sommes pas avisés de nous en servir , comme s'il n'y avoit d'estimable en fait d'esprit , que ce qui est autorisé par nos usages & notre manière de penser.

Ces Chœurs dansoient & chantoient comme avant Thespis. Il est à propos d'expliquer comment , autant qu'il est possible de le faire. Ils s'arrangeoient de maniere que quand il y eut quinze Acteurs , ils paroissoient sur trois rangs de cinq , ou sur cinq

de trois , & de même à proportion lorsqu'on les réduisit à douze. Car l'arrangement rouloit alors sur les nombres trois & quatre. Ils faisoient ensuite diverses évolutions , & prenoient des airs différens , soit de joie , soit de tristesse , suivant l'impression que leur donnoit leur guide ou le Coryphée. Le mouvement le plus ordinaire étoit fort mystérieux , & venoit de la même superstition , qui regne encore aujourd'hui chez les Turcs , & qui consiste à imiter les révolutions des Cieux & des Astres , en tournoyant comme eux. Le Chœur alloit de droite à gauche pour exprimer le cours journalier du firmament d'Orient en Occident. Ce tour s'appelloit *Strophe*. Il déclinait ensuite de gauche à droite par égard aux planètes , qui outre le mouvement commun ont encore le leur particulier d'Occident vers l'Orient. C'étoit l'*Antistrophe* ou le retour. Les Latins & les François même ont retenu ces noms pour signifier les parties d'une Ode , parce que les Odes dans leur origine étoient faites pour le chant & la danse. Enfin le Chœur s'arrêtoit au milieu du Théâtre pour y chanter

un morceau qu'on nommoit *Epode* ; & pour marquer par cette situation la stabilité de la terre. Il est vraisemblable que ces évolutions accompagnées de chants & de danses , que l'on ne sçauroit bien figurer aux yeux, se varioient sur le Théâtre en mille formes différentes , comme il se pratiquoit dans les jeux. L'on sçait que Thésée en établit qui représentoient à l'œil , par le moyen des danses , le labyrinthe dont il avoit eu le bonheur de s'échapper. Quoiqu'il soit assez difficile de donner une idée bien nette de ces marches & contre-marches , on comprend aisément par les diverses figures des nôtres , qu'elles devoient être fort variées & fort agréables sur les vastes Théâtres d'une République polie , qui n'épargnoit rien pour l'agrément & la splendeur des spectacles.

Un esprit trop philosophique pourroit objecter ici que les Grecs n'ont pas dû puiser dans la nature l'usage qu'ils ont fait de la danse & de la musique dans la Tragédie. Mais cette objection s'évanouit d'elle-même , lorsqu'on fait réflexion que la danse n'est qu'une démarche plus gracieuse , & la

musique une façon de parler plus agréable. Or tout l'art consiste à imiter la nature d'une manière qui plaise. Si l'on condamne l'usage de la musique & de la danse, il faudra blâmer celui des vers, qui ne sont qu'un langage plus mesuré. Toutefois les hommes sont convenus dans tous les tems, que l'imitation faite pour le plaisir avoit beaucoup plus de grace lorsqu'on exprimoit ses pensées en vers. Il en est de même à proportion de la musique & de la danse, avec cette restriction, que l'une & l'autre ne peuvent s'employer avec quelque sorte de vraisemblance pour exprimer une action continue & entière, au lieu que la Poësie le peut faire, & le fait sans choquer les spectateurs. Quelle en est la cause ? c'est que la Poësie ne frappant que légèrement les oreilles, organes d'ailleurs plus lents que les yeux, on oublie insensiblement que les Acteurs parlent en vers : on regarde la langue des Dieux comme leur langue ; ou si l'on y fait une attention particulière, elle va au profit des auditeurs, plus touchés de l'harmonie des vers que de celle de la prose, & trop peu frappés de cette

cadence pour en être blessés ; tandis que la danse qui se produit aux yeux les choqueroit si elle étoit employée à exprimer toutes les situations des Acteurs dans une même action. Pour la musique elle participe de la poésie & de la danse. Car quoiqu'elle ne frappe que les oreilles , elle s'empare néanmoins des sens avec plus de force que la poésie , mais beaucoup moins que la danse avec qui elle s'allie , & qui par son moyen saisit ensemble les deux sens , l'ouïe & la vûe. De-là vient que bien qu'on souffre de nos jours les Opera , on a pourtant quelque peine à entendre certains morceaux qui devroient être plutôt déclamés que chantés. Que feroit-ce si la danse s'en mêloit encore ? le ridicule feroit accompli. Le chant & la danse ont donc leurs bornes beaucoup plus étroites que la versification : mais ces trois choses ne sont qu'un agrément nécessaire pour embellir la nature , & capable d'atteindre à ce but , quand on le place à propos. Une imitation trop exacte feroit choquante. Que deviendrait un tableau , si un peintre rendoit les visages précisément tels qu'ils sont ? si une action

d'hommes , ou même de héros , qui ne sont après tout que des hommes , se montroit précisément à nos yeux telle qu'elle s'est passée ? rien de tout cela ne plairait. Peut-être même tout nous offenserait. Tant il est vrai que l'esprit humain , qui cherche le beau & le parfait , veut le trouver dans l'imitation embellie. Voilà le nœud secret qui unit l'art & la nature. Celle-ci fournit les principaux traits : mais c'est à l'autre de les orner pour plaire. Tel est le but des Poètes , des Musiciens , & des Peintres. Tous sont imitateurs , chacun à sa manière ; & pour nous resserrer dans le spectacle d'une Tragédie , tous doivent y contribuer à propos , comme l'avoit conçu Eschyle. J'avoue qu'en ceci il n'est pas inventeur ; mais comme nous parcourons la route qu'il a tenue , il s'agit de voir , non-seulement ce qu'il inventa , mais encore comment il employa ce qu'il trouva déjà tout fait avant lui. Il retint les Chœurs avec le chant & la danse. Mais il abrégua l'un & l'autre , & ne les fit servir qu'aux intervalles de ses pièces , persuadé que l'imitation seroit plus gracieuse par ce mélange , & qu'elle n'au-

roit rien d'outré au moyen de cette restriction. Il en abusa cependant entr'autres une fois, & ce fut dans les Euménides, où les Acteurs du Chœur parurent si bien imités d'après les Furies, que le spectacle en fut troublé, des femmes enceintes en souffrirent, & des enfans moururent de frayeur. C'est que l'imitation étoit trop parfaite, & par conséquent vicieuse. C'est peut-être par cette raison que les statues peintes & les poupées Allemandes ne peuvent être goûtées. Les unes avec leur mouvement sans ame, les autres immobiles, font également peur, parce qu'elles ressemblent trop. De même une ressemblance trop vraie dans la Tragédie seroit comme un corps inanimé, plus capable d'effrayer que de produire le véritable plaisir qu'on attend de l'art. La musique & la danse contribuent donc à ce plaisir du spectateur, sans compter qu'elles le délassent en continuant doucement l'impression déjà commencée ; & c'est à quoi principalement les Anciens eurent égard. Ils n'exposèrent sur la Scène aucune chose qui ne conduisît au même but ; & ils scûrent non-seulement accom-

moder

moder leurs ornemens à leurs sujets , mais encore leur donner cette variété admirable que demandent les sujets différens dans le genre uniforme de la Tragédie. C'est ainsi qu'en liant ce que leurs Ancêtres leur avoient laiffé avec ce qu'ils inventerent eux-mêmes , je veux dire , deux spectacles très-distingués par leurs caractères , ils trouverent le fecret d'en former la Tragédie , & de l'enrichir d'un ornement que nous avons cru inutile , peut-être parce qu'ils cefferent eux-mêmes de s'en servir dans la dernière forme qu'ils donnerent à la Comédie.

Je me fuis un peu étendu fur les Chœurs , tant pour donner une idée complete du Théâtre ancien , que pour faire voir jusqu'où les Grecs portèrent l'attention pour plaire au fpectateur ; & c'est dans cette vûe que je dirai un mot dans la fuite des autres ornemens , qui font comme les dehors de la Tragédie. Reprenons feulement ici ce que nous avons observé fur les personnages , à fçavoir , que c'étoient des Acteurs illuftres , des Dieux & des Rois toujours accompagnés des Chœurs , tels que l'action les demandoit : qu'à ces personnages

on en joignoit d'autres moins considérables pour faire agir les premiers ; qu'enfin tout cela venoit originairement d'Homère , même les Chœurs , quoiqu'à les considérer par rapport à l'Hymne Bacchique , ils fussent peut-être plus anciens que lui.

Mœurs. XVI. Les personnages une fois inventés , il fallut les mettre en action , & pour le bien faire on songea d'abord à donner à chacun ses véritables traits. Voilà ce qu'Aristote appelle les Mœurs. Car il compare l'action à l'ordonnance & au dessein d'un tableau ; & quant aux mœurs qui distinguent chaque personnage , il dit qu'elles sont semblables aux couleurs qui donnent de la faillie à l'esquisse d'un dessein tracé. En effet Eschyle a pû voir dans Homère que les mœurs de ses Héros ont un éclat frappant & pareil à celui d'un beau coloris. Mais il a dû concevoir que dans un spectacle le coloris des mœurs devoit être plus fort. Car de même que les couleurs montrent aux yeux l'âge , la condition , les sentimens , les passions , les vertus , les défauts même d'un personnage peint ; ainsi dans un spectacle où tout parle aux yeux & à

l'esprit, il faut faire faillir les mœurs, moins par les paroles que par les actions. Hé, Homère même ne l'a-t-il pas fait dans le Poëme Epique ? ne croit-on pas voir agir Achille ? attend-on les discours pour comprendre qu'il est emporté, inexorable & supérieur aux loix ? par quels traits ce héros n'est-il pas représenté ? mais combien plus devroit briller son caractère dans un spectacle qui doit essentiellement être court & animé ? c'est là sans difficulté la partie du Théâtre que les premiers Auteurs Tragiques étudierent le plus dans l'Iliade & l'Odyssée. Ils remarquerent d'abord que les mœurs devoient être convenables aux personnes selon l'âge, la condition, & l'intérêt qui les fait agir. Un jeune homme n'agit pas comme un vieillard, ni un Roi comme un particulier, ni un homme passionné comme un homme tranquille & sans intérêt présent. Horace a pris plaisir à nous marquer ces délicatesses ; & sur la différence des âges il nous a laissé un portrait achevé. Aristote s'étend aussi sur cette matière. Mais je trouve que les anciens Poëtes ont porté plus loin qu'eux leurs ré :

flexions sur la convenance des mœurs. Car outre les observations générales sur l'âge, les conditions & les intérêts personnels, ils en ont fait sur des bienfaisances inimitables, & assez difficiles à exprimer. Pour l'âge, les enfans ne parlent pas chez eux. Ils feroient dégénérer un spectacle aussi noble que la Tragédie; ils paroissent seulement, ainsi que dans l'Oédipe de Sophocle, pour augmenter le trouble & l'agitation de la Scène. A l'égard de la dignité, quelle décence dans nos trois Poètes Grecs! non-seulement un Roi y parle & se conduit en Roi, mais il n'y paroît jamais en second, & pour des intérêts étrangers peu dignes de son rang. Il entraîne à lui toute l'action, & en fait l'ame, comme le bon sens l'exige dans la peinture & dans la poésie. C'est un point auquel nos meilleurs Poètes n'ont pas toujours pris garde. Quel rôle fait dans le Cid le Roi de Castille? ce n'est qu'un témoin presque oisif d'une action qui ne l'intéresse que peu. Rodrigue & Chimène attirent toute l'attention du spectateur, tandis que le Roi & l'Infante, qui devroient faire les principaux rô-

les, ou ne point paroître du tout, paroissent à peine en second pour ennuyer. Corneille le sentit bien : mais il ne fit qu'après coup cette importante remarque, qui fut mise en pratique par les Auteurs Grecs dès la naissance du Théâtre. Enfin quant à l'intérêt qui anime les Acteurs, avec quelle justesse de différences les Poètes Grecs n'ont-ils pas tracé les mœurs diverses d'un même personnage en différentes situations ! Chez Euripide Clytemnestre éplorée exhale ses fureurs contre un barbare époux devenu le bourreau de sa fille Iphigénie. Que ses fureurs ont une autre face dans *Electre*, où l'intérêt est tout autre ! ces changemens ne sont point du ressort de la peinture ; elle ne peut attraper qu'une situation unique, & tout au plus elle laisse deviner celle qui a précédé & celle qui suivra. Mais la Poésie dramatique peut & doit garder exactement ces différences fines, sur-tout dans le cours d'une même Tragédie, suivant le changement d'intérêts. Autre est le courroux de Philoctète contre les Grecs qui l'ont abandonné dans une isle déserte, lorsqu'il raconte ses malheurs ;

autre sa rage contre Ulyssé , lorsqu'il voit l'auteur de ses maux , & qu'il est la victime d'une seconde perfidie. Cela n'empêche pas que les mœurs n'aient une autre qualité qu'Homère & les Tragiques Grecs leur ont donnée , c'est d'être les mêmes , & de ne pas se démentir. Car nos Poètes observerent qu'Achille paroît toujours dans l'Illiade tel qu'il a paru dès le commencement. A la vérité sa colère a divers aspects ; mais elle subsiste toujours pour le fonds dans ses différens effets , aussi-bien que tout le reste du caractère de ce Héros. Ces deux qualités , à sçavoir la convenance & l'égalité , sont tout l'art des mœurs dans la Tragédie. Car pour ce qui concerne les deux autres qu'Aristote ajoute , elles se réduisent à la première. Il veut que les mœurs , surtout du personnage sur qui tout roule , soient bonnes , c'est-à-dire , qu'il ait cette probité commune qui le fasse plaindre dans ses malheurs ; ou bien , disent quelques-uns , (car le passage est équivoque ,) il demande en général que les mœurs soient bien marquées. Il veut de plus que celles des personnages tirés de la fable ou de

l'histoire, ne soient pas contraires à l'idée que l'histoire ou la fable nous en donnent ; qu'Ulysse , par exemple , ne passe pas pour un brave , & Achille pour un politique. Or cela ne signifie autre chose , si ce n'est ce qu'il a déjà dit , que les mœurs doivent être convenables. Car le feroient-elles si le héros de la pièce étoit un mal-honnête - homme , ou n'avoit pas des traits bien marqués , & si les personnages connus n'étoient représentés tels qu'on les connoît déjà ? mais sans entrer dans ces chicanes d'érudition , où il est assez indifférent de prendre l'un ou l'autre parti , puisque cela ne mène à rien dont on ne convienne d'une & d'autre part , je remonte à la source , & je retrouve par-tout Homère , particulièrement dans ce qui concerne les mœurs ; tant le Poëme dramatique doit à l'Épopée !

XVII. On l'en a vû naître & se dé- Diction.
velopper peu à peu. Il s'agit à présent de le revêtir de la diction qui lui convient. Les vers parurent à Eschyle plus propres à cela que la prose. Il crut qu'un ouvrage né d'un poëme , & poëme lui-même , devoit n'être énoncé qu'en langage des Dieux ,

fans doute parce qu'il remarqua la dignité & la grandeur qu'Homère avoit données à l'Iliade en l'écrivant en vers. Néanmoins pour suivre toujours la différence qu'il imagina entre l'Epique & le Tragique, il se persuada que le vers iambe convenoit au second, comme le vers héroïque au premier, non-seulement parce que le vers iambe a une noblesse Théatrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime; mais parce qu'approchant plus de la prose, il conserve assez l'air de la Poësie pour flatter agréablement l'oreille, & trop peu pour faire songer au Poëte qui doit être compté pour rien dans un spectacle où d'autres que lui sont censés parler & agir.

Avant Eschyle lorsque la Tragédie n'étoit encore qu'un simple Chœur, ou qu'un récit sérieux ou burlesque, mêlé avec le Chœur, on se servoit, au moins pour ce dernier genre, des vers tetrametres, c'est-à-dire, composés de pieds d'une longue & d'une brève, vers sautillans, comme s'exprime M. Dacier, & si propres au mouvement, à la danse, & à la satyre, que les Auteurs des pièces Atellanes

le retinrent dans leurs Chœurs. » Mais,
 » (ajoute * Aristote ,) après que la
 » diction qui étoit propre à la Tra-
 » gédie se fut établie , la nature in-
 » venta sans peine le genre de vers
 » qui lui convenoit. Car l'Iambe est
 » de tous les vers le plus propre pour
 » la conversation , & une marque très-
 » certaine de cela , c'est que nous fai-
 » sons fort souvent de vers Iambes
 » en parlant les uns avec les autres ,
 » & très-rarement les hexamètres , qui
 » ne nous échappent que lorsque nous
 » franchissons les bornes du discours
 » ordinaire pour changer d'harmonie
 » & de ton. » En effet le vers héroï-
 » que est plus harmonieux que les au-
 » tres. Sur quoi M. Dacier fait une ré-
 » flexion bien sensée : c'est que notre
 » Tragédie est malheureuse de n'avoir
 » qu'une sorte de vers , qui sert en mê-
 » me tems à l'Epopée , à l'Elégie , à
 » l'Idille , à la Satyre , à la Comédie.
 » On a beau en rendre le tour plus ou
 » moins simple , & plus ou moins ma-
 » jestueux : outre que cette souplesse à
 » changer de tour est beaucoup plus
 » facile au vers hexamètre des Latins

* ARIST. *Poët. ch. 4. trad. de M. DACIER.*

& des Grecs , dont les cadences sont susceptibles d'une extrême variété , elle ne suffit pas , ce semble , pour diversifier des Poèmes d'un goût si dissimblable ; du moins elle ne nous dédommage pas de tant d'espèces de versification que les langues sçavantes ont par-dessus la nôtre. Certes cette attention des Poètes Grecs à chercher une espèce de vers assez simple pour convenir à la Tragédie , qui n'étant qu'une imitation de l'histoire doit être très-simple , nous marque bien , comme dit Aristote , qu'ils étudierent la nature , & que la nature elle-même leur dicta cette sorte de vers qu'ils choisirent. Instruits par le même maître , ils adopterent pour les Chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant , parce qu'alors la Poësie doit étaler ses richesses , & qu'il ne s'agit plus d'une pure conversation entre de véritables Acteurs. C'est un embellissement au spectacle , & un délassement pour le spectateur. Ainsi il a fallu de la Poësie plus relevée pour la marier avec la danse & la musique. Ce sont là de ces attentions dont on ne sçait nul gré aux Anciens. Elles dispaçoissent

presque dans les traductions : & pour moi je n'ai pas cru qu'il fût possible de les faire sentir , même en tournant les Chœurs en vers , chose d'ailleurs très-difficile , & qui au jugement de ceux qui sçavent un peu manier la Poësie Françoisse , passera toujours pour ne pouvoir réussir qu'aux dépens des originaux ou du traducteur. Il étoit cependant juste de suppléer à ce défaut dans ce discours , en faisant voir jusqu'où Eschyle poussa la pénétration dans les premières Tragédies qui ayent jamais paru.

Outre la versification, je comprends encore sous le nom de diction les pensées & les sentimens qui en sont inséparables , puisqu'on ne les enfante qu'en les revêtant de l'élocution. Les sentimens & les pensées sont en partie l'expression des mœurs , & par conséquent un des articles auquel les Poètes Tragiques ont eu un égard particulier. Homère leur a servi de guide en ceci , comme en tout le reste. Car comment établit-il les mœurs de ses Héros ? c'est en leur donnant des pensées & des sentimens conformes à leurs caractères. Ils pensent & sentent tous de la même manière qu'ils

agissent : Agamemnon en Roi fier & jaloux de son autorité, Achille en Prince offensé & irrité, Ulysse en médiateur prudent & politique. Du mélange de tous ces caractères résulte un conflit de sentimens & de pensées qui en se croisant mutuellement forment ces contestations si propres du dramatique, ou ces passions qui en font tout l'esprit. Je ne m'arrêterai point ici à suivre pas à pas l'artifice de ces deux choses, ni à montrer comment une pensée, ou un sentiment, prennent leur naissance, leur progrès, & leur accroissement jusqu'au comble, comme Corneille nous l'a si bien fait voir dans la belle scène de Sertorius & de Pompée. Je ne veux que faire appercevoir comment cet artifice a passé de l'Épique au Tragique, toujours avec cette différence, qu'on ne peut trop répéter, à sçavoir, que le Tragique doit être non-seulement parsemé, comme l'Épopée, de pensées fortes, & de sentimens poussés au suprême degré ; mais encore qu'il doit en être entièrement nourri : différence en effet d'autant plus remarquable, qu'elle a été saisie par Eschyle & par ceux qui

l'ont suivi. Un spectacle tel que j'ai peint la Tragédie ne pouvoit vivre que d'idées grandes, majestueuses, énergiques, & de sentimens qui répondissent à ces idées. De-là sont nées ces pensées graves ou vives dont les œuvres de nos anciens Poètes sont remplies. Tantôt ce sont des traits naïfs qui finissent un caractère en un ou deux mots. Tantôt ce sont des discours étendus, des sentences raisonnées, discutées, prouvées. Tantôt enfin ce sont des gradations de mouvemens produits par tout ce que la passion a de plus animé. Tout cela est d'ailleurs si propre de la Tragédie, que bien que l'art en soit puisé d'Homère, il semble toutefois n'appartenir qu'au Tragique. Je ne fais qu'effleurer légèrement cette matière. Elle demanderoit seule de longs volumes pour la mettre dans tout son jour. Car il ne faut pas croire que les premiers maîtres, les crut-on fort imparfaits, aient marché à l'aventure en faisant agir ou penser leurs Acteurs. Il est évident au contraire qu'ils ont fait ce qu'Aristote & Horace conseillent, qu'ils se sont mis à la place de leurs personnages & dans

leurs mêmes situations , qu'ils se sont demandé à eux-mêmes comment ils agiroient & penseroient en telle ou telle conjoncture , qu'enfin ils ont alors fait passer leurs pensées & leurs sentimens dans les ames des Héros qu'ils évoquoient des enfers , pour leur faire jouer sur la Scène les mêmes rôles qu'ils avoient soutenu sur le théâtre du monde.

L'élocution d'Homère est proportionnée aux sentimens & aux pensées qu'il veut exprimer. C'est sur-tout par l'élocution qu'il est véritablement enchanteur. Si la forme de ses vers n'a pas été transmise à la Tragédie , au moins les graces de son expression , graces tantôt terribles , tantôt aimables , & presque toujours charmantes , passerent dans la bouche de ses héros ressuscités & produits sur le Théâtre d'Athènes. La Tragédie , à l'aide d'Eschyle son premier inventeur , prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Illiade. C'est le *magnum loqui* dont parle * Horace. Peut-être même Eschyle qui avoit conçu toute la grandeur du langage

* *De Art. Poët.* v. 280.

Tragique , le porta-t-il trop loin. Ce n'est point la trompette d'Homère , c'est quelque chose de plus. Sa diction trop fiere , trop enflée , & pour tout dire , quelquefois gigantesque , semble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des Guerriers que la noble harmonie des trompettes. L'élevation de son Génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son esprit Tragique paroît souvent se soutenir plutôt sur des échasses que sur le cothurne qu'il inventa. Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du Théâtre. Aussi imita-t-il de plus près celle d'Homère , en versant sur son style , outre la douceur du miel , ce qui le fit appeller une abeille , assez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité , comme s'exprime * Horace. Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire , quoique noble ; & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance , que de la force & de la grandeur. Les autres qui les sui-

* HORAT. *de Art. Poët.* v. 232.

virent , & que cite Aristote , se firent apparemment un style, chacun le sien, conformément à leur génie. Mais depuis Eschyle jusqu'à la décadence de la Tragédie en Grèce, elle se soutint par une maniere d'écrire qui lui fut propre , quoique diversifiée par les diverses plumes qui se mêlerent d'écrire pour le Théâtre. Ce style ne sçauroit aisément se définir. En général il est , chez les Anciens qui nous restent , naturel , magnifique , nombreux , rempli d'expressions fortes , de couleurs vives , de traits hardis , de figures énergiques. Mais cette naïveté ; cette pompe , ce nombre , cette force , cette vivacité , cette hardiesse , & cette énergie ne ressemblent point à ces mêmes qualités quand elles regnent dans l'Épique & dans les autres Poësies où elles ont lieu. C'est un je ne sçai quoi que le goût seul rend sensible ; chose si peu aisée à attrapper , qu'une Tragédie bien écrite passe aujourd'hui pour un chef-d'œuvre , si d'ailleurs il n'y a rien qui blesse trop le bon sens , au lieu qu'une Tragédie régulière & pleine de beaux traits tombera sûrement , si elle manque du côté du style & de la versifi-

fication. Cette délicatesse deviendra palpable pour peu qu'on veuille se donner la peine de comparer certaines pièces d'Auteurs morts qui ont eu un succès passager, que l'impression & le tems ont fait oublier, avec d'autres pièces peut-être moins fortes, mais écrites plus correctement, & qui par cette raison attirent les applaudissemens ou l'indulgence des spectateurs, & même des lecteurs. Ce n'est donc pas un léger mérite pour les Anciens d'être parvenus en si peu de tems au vrai goût du style Tragique sur les traces d'Homère; & c'est en même-tems un grand malheur pour eux de ne pouvoir être universellement & aisément entendus dans leur langue. Combien ne les jugent avec trop de rigueur, que parce qu'ils les voyent dépouillés de ce coloris précieux! combien peu de ceux même qui les lisent dans la langue originale la sçavent assez à fond pour en sentir toutes les finesses! les traductions les plus supportables ne sçauroient dédommager entièrement les Grecs de ce qu'ils perdent de ce côté-là, si le lecteur intelligent ne s'y prête pas, & je sens trop que les miennes ont

besoin de cette précaution , quelque soin qu'elles m'ayent coûté.

Le Théâ-
tre & ce
qui le
concer-
ne.

XVIII. Avant que de montrer par les Oeuvres de ces Poëtes comment ils s'y prirent pour la pratique dès qu'ils eurent saisi la Théorie , il est bon de dire un mot du Théâtre & de ses ornemens , puisque c'est une des inventions d'Eschyle. Avant lui Thespis n'y entendoit point d'autre finesse , si nous en croyons Horace , que de promener ses Acteurs sur un Théâtre ambulant , qui n'étoit autre qu'un chariot , spectacle sur lequel les Italiens & les Allemands ont raffiné. Eschyle s'avisa le premier de construire un Théâtre plus solide , & de l'orner de décorations convenables au Sujet. * Il masqua le visage des Acteurs , il les haussa sur le cothurne , & les revêtit de robes traînantes pour paroître avec plus de majesté. Voilà l'ébauche extérieure de la Tragédie. Mais ce ne fut qu'une suite de la principale invention d'Eschyle , qui est la Tragédie même , & qu'on ne balancera plus à lui accorder , si on joint à ce que j'ai dit le témoignage de Phi-

* HORAT. *de Art. Poët.* v, 279.

Iostrate , * qui assure qu'Eschyle introduisit sur la Scène les héros & tous les personnages qu'on y voit d'ordinaire. Sophocle depuis perfectionna les décorations ; il augmenta les Chœurs jusqu'au nombre de quinze personnes , après qu'Eschyle les eût bornés à douze , selon Vossius & quelques autres. Il inventa une chaussure blanche pour les danseurs , afin de rendre leurs mouvemens plus sensibles & plus brillans aux yeux des spectateurs. Enfin il étudia les talens de ceux qui jouoient ses pièces pour accommoder ses rôles à leur portée , adresse digne de remarque , puisqu'un rôle composé sur le goût & le jeu d'un Acteur ne peut manquer d'être bien joué.

† Pour revenir à l'appareil Tragique , le Théâtre d'Athènes fut d'abord composé de planches aussi-bien que

* JUL. CAES-BULENG. *de Theat. l. I. c. 2.*

† On peut voir un détail plus étendu de tout ceci dans deux dissertations de M. BOINDIN , l'une sur les Théâtres des Anciens , T. I. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions , pag. 136. l'autre sur les masques , T. IV. pag. 132. Voyez encore le Jésuite TARQUINIUS-GALLUCIUS , *de Trag. & Com. Roma an. 1621.* & avant eux VITRUVÉ.

les Amphithéâtres, qui s'élevoient par degrés. Mais un jour qu'un certain * Pratinas donnoit au public une de ses pièces, l'Amphithéâtre trop chargé se brisa & fondit tout-à-coup. Cet accident engagea les Athéniens, déjà fort entêtés de spectacles, à élever ces Théâtres superbes, qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Leur enceinte étoit circulaire d'un côté, & quarrée de l'autre. Le demi-cercle contenoit les spectateurs rangés par étages les uns au-dessus des autres, & le quarré long servoit aux Acteurs & au spectacle. Il y avoit des machines de toutes les sortes pour les Divinités des eaux, du ciel & des enfers. On y voyoit des palais, des temples, des places en perspective, & des villes dans l'enfoncement. Les changemens de décorations, les vols, les Gloires, & tout ce qu'étaient les Théâtres, d'Europe y étoit employé, mais avec plus de dépense & de grandeur. Car sans recourir à Vitruve & à ceux qui ont détaillé toute cette pompe des Grecs & des Romains, il suffit, pour

* SUIDAS in *Pratina*.

en juger , de se rappeler que les frais du Théâtre & des pièces se faisoient aux dépens de l'Etat chez les Athéniens , & qu'ils dépenserent plus pour ces sortes de divertissemens , que pour plusieurs de leurs guerres. *

Sous les demi-cercles concentriques où étoient les spectateurs , on avoit ménagé des portiques pour se retirer en cas de mauvais tems. Car il est remarquable que les anciens Théâtres fussent presque entièrement découverts. Pour se garantir des ardeurs du soleil on étendoit des voiles , quelquefois précieux , sur des cordages attachés aux extrémités , & afin qu'il ne manquât rien à la commodité & au plaisir des spectateurs , on porta la délicatesse & le luxe jusqu'à pratiquer

* PLUT. trad. d'Amyot au *Traité intitulé : Si les Athéniens ont plus excellé en armes qu'en lettres* , dit en parlant d'eux , » qui voudra faire » le compte combien leur a coûté chacune Co- » médie , il se trouvera que le peuple Athénien » a plus dépensé à faire jouer les Tragédies » des Bacchantes , ou des Phœnissés , ou des » Oédipes , ou Antigone , ou à faire représen- » ter les Actes d'une Médée , ou d'une Électre , » que non pas à faire la guerre aux Barbares , » pour acquérir empire sur eux , ou pour dé- » fendre la liberté contr'eux.

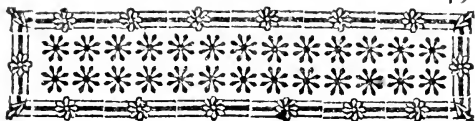
dans les statues qui faisoient le couronnement , de petits canaux sans nombre , d'où tomboit une rosée d'eaux parfumées.

L'emploi de Comédien fut long-tems en honneur chez les Grecs. Leurs Poètes représentoient eux-mêmes les principaux rôles , & Sophocle qui s'en dispensa le premier ne le fit que par le défaut de voix & de talent. Eschine & Aristodeme , ces deux grands Orateurs Athéniens, dont le dernier fut envoyé en ambassade à Philippe , n'avoient pas rougi de monter sur le Théâtre. Eschyle avant eux n'en fit pas difficulté. Aussi voit-on par tout ce que je viens de dire , qu'il ennoblit la Scène , après en avoir été , pour ainsi parler , le créateur. Il fut le premier qui au lieu de défigurer avec la lie les visages de ses Acteurs , les *habilla* , comme s'exprime Boileau , *d'un masque plus honnête*. Il faut toutefois convenir que ce masque joint à tous les autres ornemens devoit ôter en partie la grace de l'action. Mais d'un autre côté les spectateurs éloignés n'auroient pû en apercevoir les traits délicats. Ainsi ce fut un sacrifice devenu nécessaire à

mesure que les Théâtres augmentent. Un homme qui représentoit un Dieu ou un héros paroissoit un Géant. Il avoit une tête, des jambes, des bras postiches; & tout le reste répondit à cette énorme grandeur pour égaler la taille des héros, surtout d'Hercule, qu'on dit avoir été de huit pieds. Car tel étoit le préjugé populaire que les grands hommes des tems héroïques avoient eu une taille extraordinaire. Aussi Juvenal nous peint-il des enfans effrayés à la vûe de ces personnages, & se cachans dans le sein de leurs meres. Le masque avoit quelque chose de singulier. L'immense ouverture de la bouche étoit tellement figurée, qu'elle augmentoit le son de la voix, vrai porte-voix en effet, nécessaire d'ailleurs pour remplir la capacité du lieu, aussi-bien que les vases d'airain placés dans les intervalles de l'amphithéâtre. Ces vases ajustés aux différens tons de la voix humaine & des instrumens rendoient par leur consonnance les sons plus agréables, plus forts, & plus distincts. La voix étoit le principal objet du soin des Acteurs. Ils n'omettoient rien pour se la ren-

144 DISC. SUR L'ORIGINE &c.
dre sonore. Dans le feu même de
l'action ils suivoient le ton que leur
donnoient les instrumens, pour le
hauffer ou le baiffer à propos, &
pour marquer juste les éclats que de-
mandoient les passions. C'est appa-
remment ce qui a fait croire à quel-
ques-uns que les Tragédies Grecques
se chantoient entierement, ou du
moins que c'étoit une déclamation
modulée & notée dans les formes.
Il n'y a nulle apparence à ceci. Tout
cet assemblage, comme on voit, étoit
trop machinal, & n'avoit point le na-
turel de l'action toute nue. Mais c'est
un article que j'ai cru devoir indiquer
en passant, pour donner une idée com-
plette du Théâtre des Grecs.





DISCOURS

SUR LE PARALLELE DES THEATRES.

I. **O**N ne fait aucune difficulté de comparer la peinture ou la sculpture moderne avec l'ancienne ; ceux même qui excellent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces Arts conviennent sans en rougir , que malgré les efforts des plus sublimes Génies dont les œuvres feront l'admiration de tous les siècles qui les verront , l'Antique Grec conserve toujours la supériorité sur ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Il n'y a pas deux voix là-dessus : mais il n'en est pas ainsi des ouvrages d'esprit. La comparaison du moderne avec l'ancien semble odieuse à quelques-uns , téméraire à plusieurs , hardie à ceux qui sans être idolâtres de l'Antiquité , ne laissent pas de la respecter encore.

Compara-
raison
des écrits
plus dif-
ficile que
celle des
autres
Arts de
goût.

Le goût , qui doit être le souverain juge dans ces deux genres , n'est-il donc pas le même ? il l'est sans doute. Mais il va plus sûrement en fait de peinture & de sculpture , étant guidé par les yeux , & plus timidement en matiere d'écrits , où il n'a pour guide qu'une vûe toute spirituelle , qu'une lumiere si épurée , si fine & si déliée , (s'il est permis de parler ainsi ,) que les moindres ombres du préjugé la brouillent sur le champ , & la changent en ténébres. Osons toutefois hazarder l'usage de cette lumiere , & confronter le Théâtre ancien avec le moderne , pour atteindre du moins à marquer à-peu-près l'étendue & les limites que le goût donne à ce parallele , & pour tirer en faveur de l'un & de l'autre des conséquences si nettes que la partialité ne puisse les défavouer.

Nécessité
de con-
noître le
génie des
specta-
teurs
Grecs.

II. Comme les spectacles ont été faits pour les spectateurs & suivant leur goût , que l'on a eu grand soin d'étudier , il faut avant toutes choses se bien représenter le génie des spectateurs anciens & modernes. On connoît assez ceux-ci ; il est juste de se faire une idée précise de ceux-là.

Pour y réussir , reprenons les choses de plus haut ; & loin de nous écarter de notre sujet , tout ce que nous dirons ne servira qu'à nous faire entrer plus profondément dans l'esprit des Tragédies Grecques : esprit qu'on ne reconnoîtroit plus en elles sans tous les préparatifs que j'apporte pour le rallumer , pour le tirer de ses cendres , & pour en remplir mes lecteurs , avant que de les introduire dans le Cirque des Grecs.

III. A la naissance de la Tragédie sous Eschyle , suivant l'époque déterminée dans le second Discours , Athènes s'éleva au plus haut point de sa gloire. Elle avoit eu des Rois dès son origine ; mais des Rois tels que Sophocle & Euripide peignent * Thésée , c'est-à-dire , des Rois qu'une autorité très-bornée faisoit plutôt regarder comme les premiers citoyens que comme les chefs de l'Etat. Ces Souverains populaires faisoient consister leur autorité à partager avec le peuple , ou plutôt à lui conserver l'autorité souveraine. C'étoit se conserver eux-mêmes ; tant la Démocratie

Idée générale d'Athènes.

* Voyez l'Oedipe à Colone , & les Supplantes d'EURIPIDE.

avoit toujours eu d'appas pour les Grecs ; je dis pour tous les Grecs ; car * les Rois de Thèbes & de Lacédémone n'étoient pas beaucoup plus privilégiés que ceux d'Athènes. Ceux de Lacédémone se faisoient honneur d'obéir aux loix, jusqu'au point d'abandonner des conquêtes avancées, sur un seul mot des Ephores. La Royauté dans toutes les parties de la Grèce n'étoit guère que l'appui de la liberté ; & jamais la liberté Grecque ne fut si heureuse ni si entiere que sous les auspices de cette espèce singuliere de Monarchie. Les révolutions arrivées depuis, montrerent bien que c'étoit là le point fixe de la véritable liberté, & le milieu précis entre la licence Républicaine, & le despotisme tyrannique des Denys. C'est sous ce point de vûe qu'il faut envisager les Rois que nous représentent nos Poëtes Tragiques, Rois dont les mœurs & la popularité cesseront de choquer quand on aura bien conçu comment & à quel prix ils étoient Rois. Creon chez Sophocle, & Hip-

* Ceux-là étoient pourtant Monarques ; & c'est pour cela qu'Athènes méprisoit leur gouvernement. Voyez les Supplantes d'EURIPIDE,

polyte chez Euripide, dédaignent la couronne. Cela paroîtroit incroyable de nos jours. En effet, suivant les idées reçues, cela passe la vraisemblance du Théâtre ; la modération du cœur humain ne va point là. Mais les idées étoient bien différentes, parce que la chose l'étoit. Le rang seul distinguoit les Rois Grecs, & presque rien au-delà. Toutefois ce rang, tout stérile qu'il étoit, ne laissoit pas de flatter extrêmement l'ambition humaine, comme il paroît par l'histoire * d'Eteocle & de Polynice. Régner en un mot, ce n'étoit qu'être parmi les Grecs, l'homme de l'Etat, la tête dans le cabinet, & le bras dans la guerre. La guerre même faisoit le capital de cette souveraine dignité, qui en tiroit toute sa grandeur, à-peu-près comme le titre de Général d'armée de nos jours, titre si approchant de la Royauté, au gré des Romains, que par une défiance politique ils ne manquèrent presque jamais de révoquer leurs plus habiles Généraux avant la fin de la plus brillante campagne. Telle est l'idée de la Royauté

Dans
l'Oedipe
Roi.

Dans
l'hippo-
lyte.

* Aussi étoit-ce à Thèbes, non à Athènes.
Voyez les *Phéniciennes* d'EURIPIDE.

dont jouirent les dix-sept Rois que l'on compte pour Athènes depuis Cécrops jusqu'à Codrus, dont on sçait le généreux dévouement pour sa patrie.

Après lui, cette ombre de dignité fut convertie en Magistrature ou Préture, sous le nom d'*Archonte*, qui parut moins odieux, & plus propre à dissiper les ombrages attachés à la qualité de Monarque. Ces Magistrats ou Archontes étoient perpétuels, & il y
 316. ans. en eut treize qui remplirent successivement un peu plus de trois siècles, à compter depuis Medon jusqu'à Alcméon. Mais comme la perpétuité parut encore avoir un air trop impérieux à un peuple devenu chatouilleux sur la liberté à force d'être libre, on réduisit la durée de cette charge à dix années, & il y eut de suite sept Archontes décennaux. Enfin la licence croissant avec la liberté, on les rendit annuels * dans la vingt-troisième Olympiade, & ceux-ci continuèrent long-tems.

Il est remarquable que les Athéniens ne soient arrivés que par degrés à la forme de gouvernement qui fut

* Année 2. de la 23. Olympiade : de la fondation de Rome 67. avant notre Ere 687.

depuis établie tout d'un coup par les Romains après qu'ils se furent défaits des Rois. Cette différence même est d'autant plus considérable, que les Romains n'établirent & ne prolongerent l'administration extraordinaire de leurs Dictateurs, que dans les besoins pressans de l'Etat, au contraire des Athéniens, qui allèrent toujours en diminuant celle de leurs Archontes, à mesure que la nécessité croissoit; comme ils n'avoient guère d'ennemis au-dehors, la liberté mal entendue leur en suscitoit au-dedans. Les dissensions domestiques produisirent presque les mêmes effets dans Athènes que dans Rome. Mais les Athéniens, naturellement plus inconstans que les Romains, se déterminèrent à changer la forme de leur Gouvernement. Ils crurent que des loix écrites, (& écrites avec le sang,) seroient plus respectées que la voix des hommes. Dracon fut choisi pour Législateur, & leur en fit de si rigides, qu'elles ne durèrent que 26 ans jusqu'à Solon. Celui-ci pria d'en faire d'autres, étudia avec soin le génie de sa nation, médita beaucoup, fit de son mieux, & réussit peu. Toutefois

durant les 24 années ou environ qu'Athènes se régla par ses loix, elle sentit la différence qu'il y a entre une autorité raisonnable, & une rigidité inflexible, ou une licence effrénée. Mais comme l'empire de la raison n'est pas ordinairement plus durable que celui de la sévérité, cet empire si doux ne survécut pas dans toute sa pureté à son auteur. Solon ne put prévenir les factions au sujet du gouvernement. Il s'en forma plusieurs : & Pisistrate profitant habilement de cette division intestine, se servit d'une de ces factions pour s'établir un trône. Cette usurpation imprévue réunit tous les partis, & fit ouvrir les yeux aux Athéniens. Mais il n'étoit plus tems. Trois fois le Tyrان fut chassé ; sa constance l'emporta enfin sur les efforts redoublés. Il regna : son regne fut long : mais il le rendit heureux par sa modération & par son exactitude à observer les loix. Cependant les Athéniens, secondés des Spartiates, & se rappelant le goût de leur ancienne liberté, secouèrent le joug pour toujours. Ils chassèrent Hippias, fils aîné de Pisistrate, & son successeur. Il se réfugia

en Perse chez Darius fils d'Hyftafpes ; il revint même avec des troupes : mais inutilement. Les négociations entre Athènes & Darius furent suivies d'une guerre ouverte ; & voilà le commencement du siècle le plus brillant d'Athènes , du siècle de la grandeur , de la magnificence , des richesses , des monumens & des spectacles ; du siècle des Poètes , * des Philosophes, des Orateurs, des Historiens, des Héros, & des grands hommes en tout genre. C'est celui de la Tragédie sur-tout , & de ses trois Auteurs qui l'éleverent au point où nous la représentons aujourd'hui dans cet ouvrage.

Après avoir coulé légèrement sur les siècles antérieurs d'Athènes , il me paroît nécessaire d'insister un peu plus sur celui qui fut la source de tant de merveilles , soit en paix , soit en guerre. Il semble que le destin de chaque nation soit d'avoir son bel âge & son comble de grandeur où elle arrive par des progrès insensibles , & dont elle descend ensuite imperceptiblement & par degrés. Tel fut le siècle d'Au-

* ANAXAGORAS , SOCRATE , PERICLES , THUCYDIDE , &c.

guste ; & tel a été long-tems auparavant celui d'Athènes. Athènes osa compter sur ses forces qui n'étoient rien en comparaison de celles de la Perse & du grand Roi ; ainsi nommoit-on le Roi de Perse. Une République très-bornée eut la hardiesse de porter ses armes dans le sein d'une vaste Monarchie , & mit toute sa politique à empêcher l'ennemi de la pénétrer elle-même. Elle y réussit. Datis , Général des Perses , voulut par représailles entrer bien avant dans l'Attique. Les Athéniens le prévinrent. Ils allèrent à sa rencontre. Secondés seulement de ceux de Platée ; & conduits par Miltiade , ils gagnèrent la célèbre bataille de * Marathon , où se trouva Eschyle aussi grand guerrier que bon Poète. Cette victoire qui coûta la vie à Hippias , 6400 hommes aux ennemis , & moins de deux cens aux Athéniens , enfla extrêmement le cœur de ces peuples redevenus libres & républicains. La terreur qu'elle répandit chez les Perses , les préparatifs de trois années auxquels

* La 3. année de l'Olymp. 72. & 400. ans devant notre Ere , de la fondation de Rome an. 264.

elle les engagea pour réparer cet échec , l'estime où elle mit Athènes dans toute la Grèce & chez les nations voisines , lui inspirerent ces sentimens de grandeur & de fierté dont les Tragédies d'Eschyle sont remplies. Les Athéniens se crurent les arbitres supérieurs de la Grèce qu'ils défendoient , & par cette orgueilleuse opinion ils se frayerent peu à peu une route pour le devenir en effet. Ce fut alors qu'Eschyle , nourri dans les idées & dans les exercices de la guerre , forma & enfanta la véritable Tragédie , comme nous l'avons expliqué. Ses exemples lui susciterent des rivaux. Mais l'inventeur l'emporta souvent par le succès de l'exécution. Tandis qu'il florissoit , on vit naître Sophocle qui devoit l'imiter & le surpasser. Quinze ans après naquit Euripide , concurrent de ces deux grands Poètes , & qui a laissé la victoire indécise entre Sophocle & lui. Il vint au monde dix ans après la bataille de Marathon , l'année même que se donna sur mer celle de * Salamine , où Léonidas commandoit en chef à la

* An. 1. de la 75. Olymp. avant notre Ere 480. de la fondation de Rome 274.

tête des Lacédémoniens , tous les alliés Grecs , quoique les Athéniens , sous la conduite de Thémistocle , eussent mené la plus grande partie des vaisseaux. Aussi s'en attribuerent-ils tout l'honneur. Cette journée si honteuse pour Xerxès , & si glorieuse pour eux , fut suivie de celle de Platée. Mardonius que Xerxès avoit laissé en Grèce à sa place y fut tué ; & pour dernier effort de gloire & de succès , un combat naval à Mycale délivra entièrement les Grecs de l'inondation des Perses. Les Athéniens célébrèrent à Salamine ces éclatantes victoires par un trophée & par des hymnes que * chanta Sophocle , encore jeune , à la tête de la jeunesse Athénienne. Athènes † de plus en plus enorgueillie par ses succès redoublés , prit un nouvel éclat de cet orgueil même , dont elle anima le génie de ses guer-

* ATHÉNÉE *Deipnosoph. l. i.*

† » Athènes fut très-florissante , tant que le
 » luxe y regna. Ce fut le regne des héros. Ils
 » étoient revêtus de manteaux de pourpre , &
 » ils portoient dessous des vestes rayées de di-
 » verses couleurs. Ils avoient les cheveux
 » noués décemment , & ils y mettoient de pe-
 » tits ornemens d'or en forme de cigales , qui

riers , de ses Orateurs , & de ses Poëtes. Elle possédoit l'empire de la mer par ses nombreux vaisseaux ; & ce point seul lui faisoit regarder les autres villes de la Grèce , comme des Etats destinés à devenir ses provinces. Lassée de céder le pas , elle affectoit une émulation dédaigneuse avec Lacédémone , & avec Thèbes ; & cette émulation dégénéra en haine pour l'une , & en mépris pour l'autre. Ce fut là dans la suite la source de sa perte ; mais elle en tira d'abord sa suprême grandeur. Cependant ces sentimens n'éclatoient pas encore ouvertement. Elle mit toute son attention à se bien fortifier , sous le prétexte réel & non suspect de se mettre en état de n'être pas insultée par les Perses , & d'oser continuer la guerre à leurs dépens. La guerre fut en effet résolue. Xerxès qui avoit trop éprouvé les forces d'une République dont

» environnoient la chevelure & le front. Des
 » valets portoit derrière eux des sièges
 » plians , pour s'arrêter plus commodément
 » quand il leur plaisoit. Tels furent les héros
 » de Marathon , &c. ». ATHÉNÉE *Deipnosoph.* l. 12. *ÆLIEN Var. Hist.* l. 4. c. 22. & autres avant eux.

les citoyens naissoient guerriers , eut recours à la négociation. Il offroit même de réparer le dégât dont il avoit laissé de tristes vestiges dans l'Attique ; & ces offres de la part d'un ennemi puissant , quoi qu'humilié , paroissoient n'être pas à dédaigner. On y prêtoit l'oreille. Mais Themistocle s'y opposa si vivement , qu'il fit changer les avis , & conclure à la guerre. Jusques-là toute la Grèce avoit déferé le commandement de ses armées aux Lacédémoniens. Pausanias leur chef avoit commandé dans l'affaire de Platée. Mais depuis il devint suspect ou coupable de trahison ; & ce fut un prétexte aux Athéniens pour lever le masque. Ils saisirent avidement ce prétexte ; ils le firent valoir dans toutes les villes Grecques ; & après les avoir gagnées , ils obtinrent le commandement de la guerre de Perse. C'en fut assez pour aller plus loin. De la primauté ils passerent à la souveraineté , & de la souveraineté à la tyrannie. Leur délicatesse s'offensoit de tout , & alloit jusqu'à traiter les Grecs moins en alliés qu'en sujets. Cependant ils amassoient des richesses sans nombre , & ils acqué-

roient une autorité fans bornes. Car fuivant la convention chaque ville Grecque leur payoit une fomme annuelle ; & ils l'exigeoient moins à titre de quote-part pour la guerre dont ils s'étoient chargés , qu'à titre de tribut. Dans les commencemens ce n'étoit qu'un dépôt confacré au bien public , & que l'on cachoit avec foin dans le Temple de Delphes. L'on n'y touchoit qu'avec de grandes précautions pour les frais de la guerre , foit pour l'écarter , foit pour la prévenir. Mais bientôt les Athéniens s'en firent les arbitres fans fe rendre comptables ; & la République , fous prétexte qu'elle étoit feule le bouclier & l'épée de la Grèce , difpofa à fon gré du tréfor commun. Ainfi trouva-t-elle le moyen de fournir , non - feulement aux frais des guerres , mais encore & beaucoup plus à fon luxe , qu'elle porta au degré fuprême , tandis que Lacédémone , quoique très-riche , s'en tenoit encore à la frugalité ordonnée par les loix de Lycurgue. C'eft à la faveur de cet argent & de fes grands revenus qu'Athènes s'orna de Temples , de Théâtres , de Cirques , de Colonnes , de Statues , de Portiques ,

de Bains & d'une quantité prodigieuse d'édifices , où toute la délicatesse des arts , & toute la somptuosité d'un grand & riche Etat s'immortaliserent pour servir un jour de modèle au luxe des Romains , & à celui des autres nations futures , en fait de magnificence & de goût.

Un demi siècle se passa ainsi depuis les victoires remportées sur les Perses , sans que Lacédémone renfermée dans sa vertu philosophique , osât réprimer ouvertement la fierté d'une République qui l'emportoit si fort sur le reste de la Grèce par la splendeur , les richesses , & la supériorité d'un Empire usurpé. Mais le terme de la patience arriva enfin. Ces ressentimens de Sparte , secondés de plusieurs villes Grecques , éclatterent tout-à-coup contre Athènes , & donnerent le branle à la guerre du Péloponnèse , qui commença à la cinquantième année d'Euripide. * Athènes , soutenue par ses armées navales & par les Etats Grecs que sa puissance & la crainte retenoient dans ses intérêts , soutint durant 20 ans cette guerre sans beau-

* L'an 2. de la 87. Olymp. avant notre Ere 431. de la fond. de Rome 323.

coup d'embarras , & fans presque le ressentir de ses pertes qu'elle étoit en état de supporter. Mais le siège de Syracuse , témérairement entrepris , l'épuisa d'hommes & d'argent. La peste acheva ce que la guerre avoit commencé. Ses alliés mirent bas toute crainte , & l'abandonnerent. Véritablement son nom & son courage la maintinrent encore sept années. Mais il lui fallut enfin succomber sous les efforts des Lacédémoniens , qui appellerent les Perses à leur secours. Athènes * fut prise par Lyfander , un an après la mort de Sophocle , & perdit son empire qui passa aux Lacédémoniens , pour y durer peu. Car trente ans après , Athènes , avec le même secours dont on s'étoit servi contr'elle , reprit le dessus , & tira du moins les Grecs de l'esclavage de Sparte , qui n'avoit pas mieux usé de son pouvoir qu'elle. Thèbes parut à son tour sur la scène avec son Epaminondas ; & depuis , la balance pencha tantôt d'une part , tantôt de l'autre , jusqu'à ce que Philippe , pere

* L'an 1. de la 94. Olymp. avant notre Ere 404. de la fond. de Rome 350.

d'Alexandre le Grand , fixa enfin à la Macédoine l'empire sur la Grèce , que ces trois Etats s'étoient si long-tems & si opiniâtrément disputé. En voilà assez pour donner une idée générale de la situation où étoit la Grèce dans le siècle de nos Poètes tragiques.

Revenons au génie de leurs spectateurs. L'orgueil fomenté par les victoires & les grandes richesses , l'indépendance , fruit d'une liberté portée à l'excès , & je ne sçai quoi d'impérieux dans l'air & les manieres que donne ordinairement à ses moindres citoyens la supériorité de ville souveraine , tout cela formoit d'Athènes une assemblée de gens qui se regardoient comme autant au-dessus des autres hommes , que l'homme est au-dessus de la bête. Cette vanité alloit jusqu'à traiter de barbares , non-seulement les Etrangers , mais les Grecs mêmes qui n'étoient pas de l'Afrique. L'Attique , idolâtre d'elle-même , ne songe qu'à s'encenser , & folle de ses chimeres , elle les transforme en divinités. C'est Minerve , la Déesse des beaux arts , qui lui accorde son nom

& sa protection. * La statue de Diane ne peut rester chez les Thraces, barbares indignes d'elle. Oreste la vole de concert avec Iphigénie, & la transporte dans l'Attique son véritable séjour. Le célèbre Aréopage soumet à ses décisions, non-seulement des héros, mais des Dieux. Mars lui-même est obligé de subir son jugement. Les Euménides, toutes fieres qu'elles sont, perdent leur procès contre Oreste à ce tribunal, trop heureuses d'accepter des autels à Athènes pour faire leur paix. L'Attique seule possède les monumens les plus redoutables à ses ennemis, tels que le corps d'Oedipe, qui lui sert de boulevard contre les entreprises des Thébains, & les corps des chefs Argiens qui la maintiennent contre Argos. Tout son terrain est illustre par des prodiges. Tout en un mot est grand & divin chez les Athéniens. L'abondance & la prospérité y produisent le goût des arts & des sciences. La Tragédie & la Comédie y naissent successivement, & y sont reçues avec une espèce d'idolâtrie.

* *Iphigénie en Tauride*, d'EURIPIDE. Les *Euménides*, d'ESCHYLE. Les *Eleâtres*, des trois Poètes. *Oedipe à Colone*, de SOPHOCLE, &c.

Les cérémonies sacrées le changent en divertissemens. L'émulation multiplie les Poëtes, & leur nombre fait établir des disputes, des prix, des couronnes. Le peuple passionné pour les amusemens du Théâtre, en devient infatiable. Les Théâtres s'agrandissent, l'emportent sur les Temples, & toute Athènes se trouve rassemblée dans leur enceinte. On s'infatue de vers jusqu'à apprendre par cœur les Tragédies entières, à mesure qu'on les joue; manie, qui devint utile aux soldats faits prisonniers dans la défaite de Sicile. C'étoit assez de sçavoir des vers d'Euripide pour enchanter les Siciliens, ce qui fonda ce proverbe, *il est mort en Sicile, ou il y récite des vers*. Les Rois même des États voisins combloient de caresses les bons Poëtes Athéniens, & se croyoient heureux de pouvoir les attirer à leur Cour. Euripide éprouva souvent leurs faveurs; mais la plus flatteuse étoit l'applaudissement d'un peuple aussi éclairé qu'avidé de spectacles & de nouveautés. Car ce n'étoit pas seulement la Poësie qui faisoit fortune à Athènes. La Philosophie y tenoit un rang distingué. Socrate ne parut sur

les rangs qu'après quantité d'autres qui y avoient joué de grands rôles. L'Eloquence sur-tout, y tenoit la première place. Athènes en un mot, passoit (comme le dit Cicéron) pour l'inventrice & la mere de tous les arts.

IV. L'inconstance & la légèreté, défauts si naturels à une multitude libre & indocile, étoient particulièrement ceux des Athéniens de ce siècle. Leurs Héros guerriers, les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Periclès, l'éprouverent à leurs dépens, & à la honte de leur patrie. Nos Poètes même en ressentirent quelquefois de tristes effets. La superstition étoit à la mode, comme elle le fut depuis à Rome. Mais il paroît par les ouvrages de nos Poètes, qu'elle n'y dominoit pas au point de s'allarmer de quelques railleries. Il est vrai qu'Eschyle, accusé une fois comme impie, auroit été victime de la vengeance Athénienne, si un de ses freres, qui avoit perdu un bras à la bataille de Salamine, n'eût redemandé au peuple un frere qui avoit lui-même si bien payé de sa personne en faveur de la patrie. Mais d'un autre côté il est difficile d'accorder les ri-

Caractère des Athéniens.

féés de ce peuple au sujet des raille-
ries sur les Dieux , qu'Aristophane met
dans la bouche de Socrate , avec la
condamnation de ce même * Socrate.
Généralement parlant , les Athéniens
d'alors étoient vains , dissimulés , poin-
tilleux , intéressés , médifans , & grands
amateurs des choses nouvelles. Quant
à leurs mœurs populaires , elles sont
peintes dans les Tragédies Grecques.
L'égalité qui regnoit entre des ci-
toyens libres , les faisoit tous marcher
de pair sans attirail , sans cérémonie ,
sans pompe , sans esclaves , sans ar-

* Dans la Comédie des Nuées & ailleurs ,
voyez la troisième partie , & l'explication de ce
Problème à la fin de tout l'ouvrage. En atten-
dant , je prie le lecteur de faire attention à cette
Note. PLUTARQUE (*traité de la maniere de lire
les Poëtes , traduit. d'Amyot*) parlant des fic-
tions des Poëtes bien différentes de la religion
payenne , cite entr'autres choses le bel endroit
où HOMERE dit de Jupiter , qu'il pesa dans la
balance les forts d'Achille & d'Hector. » Es-
» CHYLUS , continue-t-il , a ajouté à cette fic-
» tion toute une Tragédie entière , laquelle il
» a intitulée , le poids ou la balance des ames ,
» faisant assister à l'un des bassins de la balan-
» ce , d'un côté Thétis , & de l'autre l'Aurore ,
» lorsqu'elles prient pour leurs fils qui com-
» battent : & néanmoins il n'est homme qui
» ne voye clairement que c'est chose feinte ,

mes. On voyoit le Magistrat aller acheter lui-même au marché les choses dont il avoit besoin. Les rues & les places publiques étoient remplies de gens oisifs en apparence , & souvent en effet. On les eût pris pour tels dans tous les tems , à les voir s'entretenir par groupes dans les rues , ou s'attrouper dans les Amphithéâtres pour y raisonner des affaires d'Etat , de Philosophie , ou de nouvelles. La ville entière étoit à la République & au particulier , comme une maison est à l'égard d'une nombreuse famille.

» & fable controuvée par HOMERE pour donner plaisir & apporter ébahissement au lecteur , &c. ». Voilà , je crois , la solution d'une difficulté très-grande qui se rencontre dans les Ecrits des Poètes Grecs , sur-tout d'ARISTOPHANE , sçavoir leur extrême liberté à railler les Dieux. La précision est aisée à faire. Il y avoit une Religion sérieuse , & une fabuleuse , l'une de pratique , & l'autre de Théâtre. Celle-ci ne laissoit pourtant pas de nuire à celle-là : c'est pourquoi PLATON , l. 2. de la Republ. blâme ESCHYLE d'avoir admis une fable indigne des Dieux. Il condamne en partie HOMERE par la même raison. Mais son sentiment particulier ne conclut rien contre l'usage. La fable en un mot étoit reçue pour la Poësie & le Théâtre , malgré ses inconvéniens.

Ils auroient été bien surpris de voir un Paris où l'on passe rapidement sans se connoître, & sans se parler. Rien de plus simple que leurs manières : mais rien de plus raffiné que leur goût. L'Atticisme dont ils étoient si jaloux, se communiquoit aux derniers du peuple. Chacun dans le commerce ordinaire se piquoit de parler juste & poliment, témoin cette femme qui vendoit des herbes, & qui reconnut Théophraste pour étranger, à je ne sçai quoi d'Attique qui lui manquoit, soit dans quelques expressions, soit dans l'accent, dont un long séjour à Athènes n'avoit pû le corriger.

Cet Atticisme, qui devint urbanité chez les Romains, passa plus tard chez eux à proportion. Ils ne l'acquirent qu'à force d'années & de travail. Mais la nature en fit présent aux Grecs. Les Romains s'aviserent tard des pièces Théatrales, & ils eurent de la peine à y réussir. Ce ne fut que du tems d'Auguste que la Tragédie exilée d'Athènes reprit tout son éclat, au lieu qu'elle s'étoit perfectionnée chez les Athéniens dès sa naissance. Cicéron contribua des premiers à attirer la Philosophie d'Athènes à Rome.

me. Enfin tous les arts se transportèrent lentement de l'une à l'autre République, ce qui fait bien voir la différence de leurs génies, quoique l'indépendance & la fierté fussent également l'ame de ces deux Etats. Mais cette liberté & cet orgueil étoient choses fort différentes de part & d'autre. Les vieux Romains approchoient plus des Spartiates que des Athéniens. Chez ceux-là on alloit plus au solide qu'au brillant : & chez ceux-ci on trouvoit le secret d'allier la politesse à l'utilité publique. On peut regarder Rome comme un plan d'arbres tardifs, mais dont les fruits devinrent exquis ; & Athènes comme un verger de plantes & de fleurs qui forment un printems perpétuel.

V. Par le caractère du peuple Athénien, l'on peut marquer celui des Tragédies Grecques. Les Athéniens étoient fous de la liberté, idolâtres de leur patrie, adorateurs de leurs usages, dédaigneux ou indifférens pour tout ce qui n'étoit point d'eux. C'est par-là principalement qu'Eschyle & ses successeurs les ont flattés. Les Rois représentés sur leur scène sont plus souvent immolés à l'orgueil

Conformité des Tragédies Grecques au caractère des Athéniens.

Athénien qu'à leurs infortunes. Quels éloges d'Athènes ! il n'y a presque pas une pièce de celles qui nous restent , où elle ne soit encensée , soit pour la sagesse de sa politique , soit pour la prééminence des arts , soit pour la primauté sur le reste de la Grèce. Tout semble tendre à la flatter. Il y a des Tragédies entières dont c'est l'unique but. A l'égard des coutumes & des usages , on les voit imités dans tous ces spectacles. Même façon de contester , de haranguer , de se défendre , de pleurer les morts , d'avoir recours aux Dieux ; même liberté dans les chœurs , images du peuple ; même choix de sentences ; en un mot même tour d'esprit , & toujours Athénien. Non pas que tous les héros des trois Poètes soient purement Athéniens , comme on nous a reproché de rendre tous les nôtres François. Ils ne démentent ni leur caractère , ni leur pays. Mais comme ils sont tous tirés de la fable ou de l'histoire Grecque , il a été plus aisé de leur donner un air Attique , sans les déguiser tout-à-fait , qu'il ne l'a été à Corneille de peindre de vieux Romains devant les François , sans

leur donner un peu les manieres Françoises , ou du moins un air uniforme. L'air des héros tragiques de l'Antiquité n'est diversifié qu'autant qu'il faut pour les reconnoître. Ils devoient en effet être peu différens , puisqu'ils étoient tous Grecs. Car les trois Poëtes n'ont point cherché leurs sujets ailleurs que dans la Grèce. Les Grecs étoient trop fiers pour goûter le spectacle des mœurs barbares qu'ils méprisoient , à moins qu'il ne fût question des Perses avec qui ils s'étoient mesurés , & qu'Eschyle leur sacrifia , pour ainsi dire , dans la pièce qui porte ce nom. D'ailleurs l'amour naturel pour ce qui touche de plus près , portoit les Grecs à n'estimer que ce qui venoit de leurs fonds , bien différens en ceci des François , qui contens d'eux-mêmes pour l'esprit & le goût , préfèrent ordinairement , en fait de plaisir , ce qui est étranger & rare à ce qui naît chez eux. Nous parlerons bientôt de cette différence de goût qui caractérise les sujets des Tragédies Grecques & Françoises. Remettons-nous seulement ici devant les yeux l'amour-propre d'Athènes dont les Poëtes étudioient le foible , & qui

vouloit des éloges éternels pour elle , des Rois humiliés par contraste à la liberté Républicaine , des personnages tout Athéniens , ou du moins tout Grecs , des origines Romanesques de leurs fêtes , de leurs jeux , de leurs villes ; choses dont les Tragédies Grecques sont remplies. Car tous les Poètes suivirent ce goût jusqu'à nous peindre Athènes & ses mœurs , telles que je viens de les ébaucher.

Ils allerent plus loin. Non-seulement le Théâtre Comique , mais le Tragique même , devinrent une satire des peuples ou des personnes qui déplaisoient au public. Je ne parle pas seulement d'Aristophane qui épargna si peu nos trois Poètes avec leurs partisans ou leurs censeurs , & dont la Muse Parricide fit périr (dit-on) * le plus sage des Grecs. Je parle encore du Théâtre sérieux , dont les sujets semblent prêter moins à la satire ou à la politique. L'une & l'autre fit pourtant couler plusieurs traits de la plume des Eschyles , des Sophocles , & sur-tout d'Euripide. On y voit un progrès d'émulation & de rivalité en-

* SOCRATE. On verra en son lieu le dénouement de ce *dit-on*.

tre Athènes & Sparte , très-bien marqué. On éleve Athènes aux Cieux ; on met Sparte , par grace , au second degré , parce qu'Athènes aspirait au souverain. Quelquefois la haine se découvre , & on lance sur les Lacédémoniens des mots extrêmement piquans. L'on n'épargne pas plus les Thébains , quand ils commencent à faire parler d'eux pour la primauté. Disons un mot de ces deux Etats. Ce sera la clef de ce qu'on trouvera sur leur compte dans les Tragédies , à mesure qu'on les lira.

VI. Sparte fut long-tems l'arbitre de la Grèce. La vertu , le désintéressement , & la confiance qui en résulte , lui procurerent cet empire. Sa dureté & la jalousie d'Athènes le lui enleverent. Les Lacédémoniens soumis à des Rois , ou , pour mieux dire , à des Loix souveraines , prirent de Lycurgue le caractère qui leur est resté depuis. Il leur dicta ses Loix , les obligea par serment de les garder jusqu'à son retour , & disparut pour toujours. Ces Loix , à quelques articles près , ont toute la sévérité de la vertu la plus épurée. On y bannit le luxe & le plaisir , au point de porter la mo-

Idée de
Lacédé-
mone.

destie & la frugalité à quelque sorte d'excès , ce qui faisoit dire à Alcibiade : *Ils exposent volontiers leur vie : j'en suis peu surpris ; la mort est un présent pour eux.* L'argent s'y introduisit sans les corrompre ; c'est la pierre de touche pour la vertu. L'Etat étoit riche , * & le particulier laborieux. La fourmi avoit été sans doute le modèle que Lycurgue s'étoit proposé pour faire de Sparte une communauté de citoyens uniquement appliqués au travail , & jaloux de l'épargne jusqu'à la pratiquer dans les paroles. Le style Laconique a passé en proverbe. Par cette simple ébauche on voit qu'il y avoit entre les Lacédémoniens & les Athéniens , la même différence qu'y trouva Diogène , quand il dit à son retour de Sparte dans l'Attique , qu'il passoit de l'appartement des hommes à celui des femmes. Les Athéniens polis , doux , amis d'une joie modérée & de l'humanité , ne pouvoient souffrir la vertu trop pure, pour

* Dans le 1. Alcibiade de PLATON , Socrate dit qu'on peut appliquer la fable d'Esopé à Lacédémone , & qu'on voit les traces de l'argent immense qui y entre , mais nul vestige d'argent qui en sorte.

ne pas dire , un peu trop sauvage , des Spartiates. Les Poëtes qui amusoient si agréablement les uns , devoient être fort mal satisfaits des autres , qui avoient banni les spectacles. L'ambition & la soif de l'empire souverain se mêla à l'antipathie , & la fortifia de plus en plus. Mais on ufoit de ménagemens ; & ce n'étoit pas l'affaire d'un jour pour Athènes , de délivrer la Grèce de la dépendance de Lacédémone pour l'affervir à son tour. Ainsi les traits qui échappent à nos Poëtes sur le compte de Sparte , font voir , selon qu'ils font plus ou moins acérés , le degré de haine ou de crainte qui regnoit dans le cœur des spectateurs Athéniens , & la disposition présente d'Athènes à l'égard de ses voisins.

VII. Il en est de même de Thèbes. Idée de Thèbes.
Car Thèbes voulut aussi jouer son rôle & prétendre à l'Empire. Ce fut assez tard , & après les Poëtes dont nous parlons : mais de leur tems même elle se préparoit les voyes , & ne laissoit pas de figurer dans la Grèce , & de mériter l'attention d'Athènes , en bien ou en mal. Son ancienneté la rendoit respectable , aussi-bien que les

événemens, tant vrais que fabuleux, de ses premiers siècles, comme l'aventure de Cadmus & celle d'Oedipe. Elle comptoit des Dieux pour citoyens, sur-tout Bacchus & Hercule. Le siège qu'elle avoit soutenu contre les sept Chefs, est célébré par Eschyle : & c'est le plus ancien des sièges de la Grèce. La fin tragique d'Eteocle & de Polynice, les malheurs de leur sœur Antigone, & de toute la postérité d'Oedipe, les crimes involontaires de ce dernier, & son tombeau à Colone, * outre quantité d'autres particularités, sont la matiere brillante des plus belles Tragédies Grecques. Toutefois l'air épais de Béotie, qui passoit quelquefois jusqu'à l'esprit, rendoit les Thébains un objet de raillerie, & un sujet de proverbe aux Athéniens, dont la fine politesse se choquoit aisément de la grossièreté & de la rudesse Béotienne. Thèbes avoit pourtant des Pindares à opposer aux Sophocles. Loin de paroître aspirer au premier rang dans le siècle dont nous parlons, elle se contentoit, en apparence, de se maintenir, & de s'appuyer tantôt d'Athènes contre

* Bourg de l'Attique.

Sparte , & tantôt de Sparte contre Athènes. C'est par ces différens intérêts de liaison , qu'on peut expliquer ce qu'en disent nos Poètes , tantôt en bien , tantôt en mal , sur-tout Sophocle dans son Oedipe à Colone. Ce malheureux Prince dit à Thésée , comme par un esprit prophétique , que Thèbes & Athènes auront un jour des démêlés cruels : * mais que le tombeau d'Oedipe sera souvent rougi du sang Thébain , & deviendra le plus ferme rempart d'Athènes. Il est visible que dans cette pièce Sophocle fait allusion aux guerres des deux Etats , & que son but est de faire envisager le tombeau d'Oedipe comme un épouvantail pour les Thébains , ce qui rend cette Tragédie toute politique , ainsi que quelques autres dont la lecture nous deviendrait plus agréable , si nous scavions au juste les anecdotes d'Etat sur lesquelles on les faisoit rouler à mots couverts.

VIII. En effet la Tragédie même ne laissoit pas d'avoir ses vûes † poli- Tragédie politique ,

* Il fut joué durant la guerre de Peloponèse. Voyez T. III. Act. II.

† Voyez T. V. Discours & Comédies d'ARISTOPHANE.

ainsi que
la Comé-
die.

tiques chez des Républicains qui met-
toient tout à profit pour donner des
avis énigmatiques & colorés. Il y a
quantité de Sentences dans les Tra-
gédies Grecques, dont le sens natu-
rel ne nous frappe plus ; mais qui en
avoient un très-fin, quoi qu'envelop-
pé, par l'application qu'en faisoit le
parterre qui n'étoit rempli que de
bons entendeurs. C'est ce que les Ro-
mains n'ont pas compris, eux qui ne
firent des Tragédies que pour imiter
les Grecs, & pour faire des Tragédies.
Les Sentences éternelles de Sénèque
sont des lieux communs qui ne disent
rien, ou qui n'ont qu'une morale phi-
losophique & guindée. Celles des
Grecs, quoique générales en appa-
rence, avoient leurs allusions en effet.
Il en est de ces traits comme des Epi-
grammes de Martial, dont plusieurs
nous paroissent vuides de sens & de
sel, parce que le sens délicat & vrai
nous est inconnu aujourd'hui ; ou,
(pour faire une comparaison plus pro-
pre à notre sujet,) il en est de ces
traits comme de quelques vers de
Corneille ou de Racine, qu'on sçait
avoir été faits par allusion aux mœurs
du tems, & qui ne s'entendront plus

que dans un sens plus général par la postérité. Si nous ne pouvons rendre raison par - tout des allusions Grecques dont je parle, c'est parce qu'on ne les a pas toutes conservées jusqu'à nous, & qu'il seroit ridicule de deviner. Mais il est sensé, & il suffit de remarquer que les Grecs étoient extrêmement amateurs de ces allusions, * parce que cette observation seule nous porte à ne pas blâmer dans eux ce que nous n'entendons pas, & contribue à marquer le caractère de leur Tragédie, but unique qu'il faut ici se proposer. On comprendra assez quelques-uns de ces traits, quand il ne sera question que de l'éloge de l'Etat Républicain, & de ses avantages prétendus sur l'Etat Monarchique, choses qu'on trouvera semées dans ces écrits, & quelquefois traitées à fonds, même assez malignement. Mais on aura plus de peine à démêler les petits traits particuliers & malins sur le gouvernement même des Athéniens, traits qui coûtoient quelquefois plus d'un repentir à l'auteur, quand ils étoient décochés trop ouvertement,

* Nous en verrons bien nettement la preuve dans les Comédies d'ARISTOPHANE.

& sans adresse ; mais qu'on passoit lorsqu'ils parloient avec finesse & avec art. Car les spectateurs Athéniens avoient cela , qu'ils ne s'offensoient pas d'un bon mot , même contr'eux , quand il étoit assez fin & assez voilé pour les saisir d'abord , & pour enlever leurs premiers applaudissemens. Ils aimoient mieux rire d'eux-mêmes , que de ne point rire du tout. Ainsi passèrent-ils à Euripide le portrait qu'il fait assez évidemment d'eux dans son *Hippolyte* , & qu'il met dans la bouche de Phédre. Ainsi firent-ils grace à la préférence que le Chœur donne à l'Etat Monarchique * sur le Républicain , dans *Andromaque* , ou du moins à la peinture satyrique de ce dernier Etat. Ainsi ne se formaliserent-ils pas de voir dans l'*Hélène* le gouvernement des Spartiates finement préféré à celui d'Athènes : c'est-à-dire , l'Aristocratie à la Démocratie. Mais il falloit que le Poëte étudiât bien son parterre , & mesurât bien son coup pour ne pas le porter à faux.

* PLATON , l. 9. de la République , loue EURIPIDE comme un Poëte excellent. Mais il lui reproche d'avoir loué les Rois & la Monarchie.

Ceci fuffit pour montrer à quel point le génie Grec étoit monté par rapport à la Tragédie. Nous viendrons à un détail plus circonftancié, quand nous aurons dit quelque chofe de perfonnel des trois Poëtes Athéniens qui nous reftent. On ne fera pas fâché de les connoître fur le peu de faits que nous en ont laiffé les Anciens : mais on les connoîtra mieux encore par leurs propres écrits. Je commence par Efchyle.

IX. Efchyle naquit à Athènes la Efchyle;
 première année de la 60. Olympiade ,
 540. ans avant notre Ere. * Il naquit
 brave , & il embraffa la profeflion des
 armes dans un tems où les Athéniens
 comptoient autant de héros que de
 citoyens. Il avoit deux freres guer-
 riers & braves comme lui. Avec l'un ,
 nommé Cynegire , il fe trouva à la
 journée de Marathon , & depuis à cel-
 les de Salamine & de Platée avec
 l'autre , appellé Amynias , & avec Cy-
 negire. Tous trois firent bien leur de-
 voir. Cynegire fut tué à la journée
 de Salamine , & Amynias y perdit un
 bras. L'air militaire paroît bien dans

* De la fond. de Rome 214.

les pièces d'Eschyle. Tout y respire les combats ; & il semble , en le lisant , que l'imagination soit frappée d'un bruit de guerre. Ce pere de la Tragédie , confus d'avoir été vaincu par Sophocle encore jeune , ou , selon d'autres , par Simonide , dans un combat d'Elégie sur les braves de Marathon , se retira de dépit en Sicile chez le Roi Hiéron , le protecteur & l'ami des Sçavans mécontents d'Athènes. Il y fit même , à ce qu'on dit , une Tragédie au sujet d'une ville qu'Hiéron avoit bâtie & nommée *Ætna*. Quelques-uns disent qu'il y vécut trois années comblé d'honneurs , & qu'il y mourut * enfin à l'âge de 65. ans , d'une maniere fort singuliere , suivant un prétendu Oracle , qui disoit qu'il ne mourroit que d'un trait du Ciel. En effet , ajoute-t-on , un Aigle qui avoit enlevé une tortue lâchant sa proye , ou par hazard , ou pour la briser sur un rocher , la tortuë tomba malheureusement sur la tête d'Eschyle , & lui fracassa le crâne. On lui fit de magnifiques funérailles , & l'on grava sur son tombeau une Epitaphe

* La 2. année de l'Olymp. 76 : avant notre Ere la 475. de la fondation de Rome 279.

Grecque , qu'un traducteur de la vie d'Eschyle , faite par un Auteur incertain , a rendue en cette maniere :

*Euphorione patre , & patriâ Eschylus ortus
Athenis*

Mortuus ad lati conditur arva Gela.

*Virtutis specimen , Marathonie campe , fa-
teris ,*

Atque experte tuo , Mede comate , malo.

Cette Epitaphe donne à Eschyle un Euphorion pour pere , Athènes pour patrie , Marathon pour champ de bravoure , & les Etats d'Hiéron pour tombeau. On y dit que les Médes , (ainsi appelloit-on les Perses dans le cours de la guerre contre les Grecs ,) avoient éprouvé sa valeur à leurs dépens. Mais on ne parle point de ses Tragédies. * C'est qu'elles étoient as-

* ATHENÉE (*Deipnosoph.* l. 14.) dit que
» bien qu'ESCHYLE se fût acquis une gloire
» immortelle par ses Tragédies , il préféra les
» honneurs de la bravoure à ceux de la Poësie ,
» & voulut lui-même qu'on gravât cette Epi-
» taphe sur son tombeau ». Il faut donc join-
dre l'Auteur incertain avec ATHENÉE.

Le même ATHENÉE (*Deipnos.* l. 8.) dit
» que ce Poëte étoit un grand Philosophe , &
» qu'ayant quelquefois été vaincu par d'indi-
» gnes concurrens , (selon le témoignage de

sez connues. Elles furent plus applaudies après sa mort que durant sa vie. Dans la carrière tragique il remporta treize victoires de son vivant, & quantité d'autres étant mort. Car l'estime des Athéniens pour ce Poëte, alla jusqu'à porter un decret par lequel l'Etat s'engageoit à fournir le Chœur, c'est-à-dire, les frais du spectacle qui alloient très-loin, à quiconque voudroit représenter les pièces d'Eschyle. Honneur unique, & qui confirme, pour le dire en passant, ce que j'ai avancé sur l'origine de la Tragédie entièrement due à Eschyle. C'étoient quelquefois des particuliers qui faisoient généreusement ces dépenses.

» THEOPHRASTE ou de Chemæleon, au liv.
 » du plaisir,) il disoit qu'il consacroit ses
 » œuvres à la postérité, sçachant bien qu'on
 » leur rendroit un jour la justice qu'elles mé-
 » ritoient.

» ESCHYLUS (dit *Plutar.* traité de la man-
 » de lire les Poëtes, trad. d'AMYOT) étant un
 » jour à regarder l'ébattement des jeux Istmi-
 » ques, l'un des combattans à l'escrime des
 » poings ayant reçu un grand coup de poing
 » sur le visage, l'assemblée s'en écria tout haut;
 » & lui se prit à dire : Voyez ce que fait l'ac-
 » coutumance & l'exercitation : ceux qui re-
 » gardent crient, & celui qui a reçu le coup ne
 » dit mot.

Thémistocle la fit une fois pour Phrynicus.

X. Sophocle, fils de Sophile, naquit à Colone, Bourg de l'Attique, la deuxième année de la 71. Olympiade *. Sophocle. Il célébra sa patrie par son Oedipe à Colone. Son pere, selon quelques-uns, étoit forgeron, & selon d'autres, maître d'une forge. C'est par la différence de ces mêmes emplois que les uns ont avili, & les autres un peu relevé Démosthène, qui se trouva dans le même cas que Sophocle. Quoiqu'il en soit de leur origine, comme Démosthène devint depuis le plus ferme appui d'Athènes contre Philippe Roi de Macédoine, ainsi Sophocle devint-il avant lui un citoyen considérable, un guerrier distingué jusqu'à commander une armée † avec Périclès. Mais le plus grand lustre qui lui reste, est celui de son mérite Poétique, qu'il porta jusqu'au suprême degré. Après avoir été écolier d'Eschyle, il se mit en état de lutter avec lui,

* Avant notre Ere la 495. de la fond. de Rome 259.

† PERICLÉS disoit de SOPHOCLE, qu'il étoit bon soldat & mauvais Capitaine. ATHEN. *Deipnos. l. 14.*

& même de le surpasser. Il ne repré-
senta pas toujours ses pièces , comme
faisoient les autres Poètes , à cause
de son peu de voix. Mais il donna
tout un autre air à la Tragédie. * Il
eut plusieurs enfans , dont un entr'au-
tres se signala dans le talent de son
pere. Il éprouva leur ingratitude vers
la fin de ses jours. Comme ils s'en-
nuoyoient d'une dépendance trop lon-
gue à leur gré , ils s'aviserent de le dé-
férer en justice , comme incapable de
gouverner ses biens & sa famille. So-
phocle les confondit par un trait au-
quel on ne s'attendoit pas. Pour tout
plaidoyé il pria les juges de lui per-
mettre de lire la dernière Tragédie
qu'il avoit composée. (C'étoit Oedi-
pe à Colone.) Ils en furent si charmés
qu'ils le renvoyerent comblé d'élo-
ges , & ses enfans chargés de confu-
sion. A cette petite histoire que rap-
portent Cicéron † & Plutarque , l'Au-

* » SOPHOCLE disoit qu'il vouloit changer
» la hauteur de l'invention d'ESCHYLUS , puis
» sa fâcheuse & laborieuse disposition , & en
» tiers lieu l'espèce de son élocution. » PLU-
TARQ. *Traité du profit dans la vertu* , trad.
d'Amyot.

† » SOPHOCLE étant appelé en justice par
» ses propres enfans , qui lui mettoient sus qu'il

teur incertain de la vie de Sophocle , ajoute que ce Poëte fit une espèce de Comédie où il peignoit au naturel cet événement. Je ne m'arrête point aux petites fables que rapporte cet Auteur sur une vision d'Hercule , & choses semblables. Il en résulte seulement que Sophocle étoit un parfaitement honnête homme , & qu'il crai-

» radotoit & étoit retourné en enfance pour
 » son grand âge , afin que par autorité de jus-
 » tice il lui fut baillié un curateur , leut devant
 » les juges l'entrée du Chœur de sa Tragédie ,
 » que l'on surnomme Oedipus en Colone , qui
 » se commence ainsi :

Est ranger , tu as fait entrée
 En cette fertile contrée
 Par le Bourg Colone nommé ,
 Pour ses bons chevaux renommé ,
 Là où le gracieux ramage
 Du Rossignol fait le bocage
 Des vaux verdoyans resonner
 Plus qu'ailleurs on ne l'oit soner.

» Et pour ce que le Cantique en pleut merveil-
 » leusement à l'assistance , chacun se leva ,
 » l'accompagna , & le reconduisit jusqu'à sa
 » maison avec de grandes acclamations de
 » joie , & battemens de mains à son honneur ,
 » comme l'on faisoit au sortir du Théâtre ,
 » quand il avoit fait jouer quelque-une de ses
 » Tragédies. » PLUTARQ. *tr. si le vieillard*
doit encore se mêler des affaires publiques.

gnoit les Dieux , quoiqu'Athenée * ne le peigne pas d'une maniere si favorable. Il fut couronné vingt fois ; & nul mécontentement ne l'obligea d'écouter les propositions des Rois voisins qui vouloient l'attirer à leur Cour. Il fit en cela plus qu'Eschyle & qu'Euripide. On raconte sa mort différemment. Les uns veulent qu'il soit mort étouffé d'un grain de raisin qui ne put passer ; d'autres , qu'il ait rendu l'ame en récitant son Antigone , faute de pouvoir reprendre son haleine , après un effort violent pour prononcer de suite une longue période ; d'autres enfin , que la joie de se voir un jour couronné le fit expirer sur le champ. On mit sur son tombeau la figure d'un

* SOPHOCLE & EURIPIDE étoient fort débauchés dans le particulier. ESCHYLE & ARISTOPHANE aimoient le vin , & ne composoient jamais que dans le vin , ce qui fait dire à SOPHOCLE : » Je sçais , ESCHYLE , que vous réussirez , mais vous faites bien sans le sçavoir. » ATHEN. *Deipnos.* l. 10. & ailleurs. Cependant PLATON , l. 1. de la République , dit que SOPHOCLE étant interrogé sur ce qu'il pensoit de l'amour , répondit , » qu'il s'en étoit échappé comme d'un maître dur & impitoyable. » PLATON est plus digne de foi qu'ATHENÉE.

essain d'Abeilles , pour perpétuer le nom d'Abeille , que la douceur de ses vers lui avoit procuré ; ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées sur ses lèvres , lorsqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90 ans * , après avoir survécu à Euripide , qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

XI. Ce dernier naquit , comme j'ai dit , à Salamine , † où Mnesarque son pere , & sa mere Clito , s'étoient retirés , quand Xerxès préparoit sa grande expédition contre la Grèce. Il vint au monde au milieu de la pompe , des trophées & des triomphes , au sujet des batailles de Salamine & Platée. Il n'avoit pas le génie guerrier comme ses deux prédécesseurs. Son pere & le train des affaires le porterent à s'attacher aux Philosophes. Son maître principal fut le célèbre Anaxagoras , de la Philosophie duquel Cicéron , après d'autres Anciens , nous dit tant de belles choses. La Philosophie en

Euripi-
de.

* La 4. année de la 39. Olymp. avant notre Ere la 405. de la fond. de Rome 349. D'autres marquent leur mort la même année.

† La 2. année de la 75. Olymp. avant notre Ere la 479. de la fond. de Rome 275.

effet devint plus brillante & plus éclairée au tems d'Euripide. Mais l'attachement de ce Poète aux Philosophes répandit sur ses œuvres je ne sçai quel air d'école que les Critiques anciens & modernes lui ont un peu reproché. Comme Anaxagoras pensa être la victime de ses sentimens philosophiques, & qu'il eut de la peine à sauver sa vie par l'exil, (même en employant la faveur de son disciple Périclès,) pour avoir avancé que le soleil n'étoit qu'un globe de feu, Euripide, effrayé de ce traitement, abandonna la profession de Philosophe, qu'il changea en celle de Poète. Il se trouva pour le Théâtre un talent qu'il ignoroit, & il le mit si heureusement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous venons de parler. Socrate même, le sage Socrate qui n'avoit point la folie des spectacles comme les autres Athéniens, ne manquoit guère d'aller aux nouvelles représentations des pièces d'Euripide, par pure estime pour sa sagesse & pour sa vertu, que Socrate, (au rapport * d'Ælien) croyoit voir exprimées dans

* ÆLIAN, *Var. Hist.* c. 13. Voyez ce chap. dans les *Nuées* T. V.

les pièces de ce Poëte Philosophe. Aussi le P. Thomassin y a-t-il plus trouvé de matiere pour son dessein que dans aucun autre Poëte de l'Antiquité ; & pour citer une autorité plus ancienne , Cicéron , par cet endroit , étoit sur-tout épris d'Euripide. On l'a accusé d'avoir trop maltraité , outre les Lacédémoniens (nous en avons apporté la raison ,) Menelas leur Roi , les femmes en général , & sur-tout Medée. On veut même qu'il ait reçu des Corinthiens cinq talens pour jeter sur cette Princesse l'horreur du meurtre de ses fils , dont les Corinthiens même étoient les auteurs. D'autres le justifient de cette accusation. Mais sans discuter cent choses pareilles , qui sont peu importantes pour le but que nous nous proposons , attachons-nous à ce qui regarde la personne d'Euripide. Athenée , après Ion & Theopompe , ne dit pas grand bien des mœurs de ce Poëte. Il traite aussi mal Sophocle & Socrate , le tout à cause de Socrate. Mais tous les trois ont aussi leurs défenseurs qui paroissent plus croyables. Euripide ne remporta que cinq vic-

toires selon * Aulugelle , & quinze
 suivant d'autres qu'il corrige son tex-
 te. Aussi étoit-ce une multitude sou-
 vent passionnée qui prononçoit , de
 sorte que † Menandre , loin de rou-
 gir d'avoir été vaincu par un certain
 Philémon , n'en avoit tenu compte ,
 & lui demandoit froidement à lui-
 même , s'il ne rougissoit pas d'avoir
 été son vainqueur. Euripide , dans sa
 jeunesse , se brouilla avec Sophocle ,
 chose peu surprenante entre beaux
 esprits qui couroient la même carri-
 ère. Mais ils devinrent depuis fort
 amis. Cette amitié & cette brouille-
 rie sont détaillées dans une des cinq
 lettres attribuées à Euripide. Mais
 comme il est bien difficile de décider
 qu'elles ne sont pas supposées , nous
 n'y insisterons point. On sçait par
 d'autres sources qu'Euripide fut si bien
 reçu d'Archelaüs , Roi de Macédoine ,
 qu'il devint son favori , & son confi-
 dent. L'honneur est presque égal pour
 la mémoire , & d'un Poète de ce mé-
 rite , & d'un Roi qui tâchoit d'attirer
 à sa Cour tout ce qu'il y avoit de

* AUL. GELL. *not.* Art. I. 17. c. 4.

† *Idem. Ibid.*

meilleur, en fait d'arts & d'esprits, dans Athènes. Euripide passoit pour être fort désintéressé, quoiqu'à en croire ses lettres il fut accusé par ses ennemis d'avoir quitté Athènes pour s'être laissé éblouir de la faveur & des présens d'Archelaüs. Ce Prince l'en avoit en effet comblé. Il lui fit entr'autres un présent plus honorable que précieux. * Un courtisan lui demandoit en termes assez clairs un vase d'or dont il avoit envie, *Qu'on le porte, dit Archelaüs, à Euripide : vous mériteriez de le demander, & il mérite de le recevoir sans l'avoir demandé.* Un jour le Roi lui fit reproche en badinant de ce que, contre l'usage des courtisans, il ne lui avoit rien apporté au jour de sa naissance : *Vous donner, répartit le Poëte, ce seroit vous demander.* Archelaüs avoit envie que le Poëte le célébrât par quelque œuvre Tragique. Mais Euripide répondit ingénieusement : *Plaise au Ciel qu'il ne vous arrive jamais rien qui vous rende le sujet d'une Tragédie.* Un brutal lui reprocha une fois d'avoir l'haleine forte. *C'est, dit-il, que j'ai bien des secrets ensevelis dans mon sein.*

* PLUTARQ. traité de la mauvaise honte.

Après trois ans de séjour en Macédoine , il eut le malheur de se trouver seul dans un lieu écarté , où des chiens furieux se jetterent sur lui & le déchirerent à belles dents , de maniere qu'il mourut quelque tems après , âgé de 75. ans. * Aulugelle dit que les Athéniens envoyèrent en Macédoine pour demander le corps d'Euripide ; mais que les Macédoniens le refuserent constamment , afin d'honorer leur contrée par le tombeau magnifique † qu'ils lui firent dresser : ce qui obligea Athènes de se contenter d'un monument vuide sur lequel on grava le nom d'Euripide.

Il est certain que malgré la Comédie d'Aristophane , intitulée les *Grenouilles* , ¶ où cet ancien Comique , contemporain des Auteurs de la Tragédie , traite assez cavalierement nos

* Un Auteur de sa vie assure que ce genre de mort lui fut procuré par un Poète jaloux.

† Il mourut en Macédoine , & fut enterré près de la ville d'Aréthuse. La foudre tomba sur son tombeau , comme elle avoit fait sur celui de Lycurgue. Voyez PLUTARQ. dans *Lycurgue* , voyez aussi AMMIEN MARCELLIN , l. 27.

¶ Voyez-la dans la III. Partie de cet Ouvrage.

trois Poëtes , on rendit alors & depuis , tant à leurs ouvrages qu'à leur mémoire , des honneurs très-distingués. On leur érigea des statues par Edit , & l'on conserva leurs ouvrages , la plûpart autographes , dans les archives publiques. Ce fut apparemment ceux qu'un Roi d'Egypte vouloit avoir , au rapport de Galien , surtout les manuscrits d'Euripide , qui contenoient 75 Tragédies , pour embellir sa Bibliothèque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens , qui les refuserent. Il leur refusa à son tour des bleds dans un besoin , jusqu'à ce qu'ayant enfin reçu ce qu'il demandoit , il oublia le refus & la mauvaise grace du présent , témoigna noblement sa reconnoissance , & permit aux marchands d'Athènes d'emporter autant de bled qu'il leur plairoit , sans payer le tribut ordinaire. Il est inutile de rapporter tous les éloges que les Grecs & les Romains ont prodigués aux trois Poëtes.

XII. Tels étoient les maîtres de la Scène Athénienne. Mais le caractère de leurs Ecrits nous intéressant beaucoup plus que celui de leurs personnes , c'est ici le lieu de le marquer si

Distinction du caractère général & particulier des Oeu-

vres Poë-
tiques.

bien qu'on puisse ne le perdre pas un moment de vûe dans le parallèle que nous entreprenons. Faisons d'abord attention que les hommes contemporains & citoyens du même pays ont dans leur caractère quelque chose de général qui s'étend à tous, & quelque chose de personnel qui les distingue entr'eux. On reconnoît un Italien, un Anglois, un Espagnol, un François d'un coup d'œil. Tous marchent, tous pensent, tous agissent. Mais ils n'agissent, ni ne pensent, ni ne marchent du même air. La différence saute aux yeux. Une différence plus fine & moins apperçue est celle qui se trouve dans chaque homme de la même nation. Car le caractère universel se sous-divise presque à l'infini; & plus cette division est étendue, plus a-t-on de peine à la déchiffrer. Le livre immortel de la Bruyere, nos bonnes fables, & nos meilleures Comédies ne sont que des ébauches de ces chiffres nombreux qui caractérisent les hommes d'un même climat. Il en est de même des ouvrages poétiques. Eschyle, Sophocle, & Euripide, ont un air Athénien, sans se ressembler. Corneille & Ra-

cine ont la phyſionomie Françoisé , ſans aucun autre rapport. Il y a plus : car les Théâtres de la Grèce , de l'ancienne Rome , de l'Italie moderne , de l'Eſpagne , de l'Angleterre & de la France , ont quelque choſe de commun ; mais ils ont en même tems des différences ſi marquées , qu'une ſeule Scène ſuffit pour les faire ſentir aux moins connoiſſeurs , même en ſupprimant le nom du pays. Le terroir ſe fait d'abord reconnoître au fruit. Il y a un tour d'eſprit qui frappe auſſi vivement l'imagination qu'un accent étranger frappe l'oreille. Or c'eſt , eu égard à ces différences , que le parallèle devient difficile. On peut le porter juſqu'à un certain point , au-delà duquel le fil de la comparaifon ſe perd. C'eſt qu'il y a une règle fixe , & une règle arbitraire , dont l'une eſt inſéparable de l'autre quand il s'agit de comparer le moderne avec l'ancien. Preſque toute comparaifon a ce défaut ; mais particulièrement celle dont nous parlons , dans laquelle le goût univerſel n'eſt le ſouverain juge que juſqu'aux limites , où le goût arbitraire commence ſon empire avec un deſpotiſme qui empiète le plus

souvent sur la juridiction du premier. Entrons dans le détail, & déterminons, autant qu'il est possible, les bornes de ces deux goûts.

Principe
du paral-
lele.

XIII. Les Poètes Grecs, ainsi que les nôtres, avoient à divertir & à instruire des hommes raisonnables par un spectacle majestueux ; car il ne faut considérer d'abord les spectateurs que comme des hommes. Les Anciens & les Modernes s'y sont pris par les mêmes voyes générales pour leur plaire. Même but, mêmes sujets, même œconomie, pour le fonds : c'est-à-dire, dessein d'émouvoir une agréable tristesse, sujets grands & nobles de part & d'autre, œconomie régulière, selon l'idée de régularité que chacun s'est formée. Tout cela mérite un examen sérieux. Mais pour ne pas répéter ce que nous avons dit au second discours sur les parties principales de la Tragédie, ne les considérons ici que du côté qui touche les spectateurs, je veux dire par les rapports qu'elles ont avec des hommes, & des hommes de telle ou telle nation.

Sujet.

XIV. Il n'est pas surprenant que le but de la Tragédie ayant été bien

conçu dans les divers tems de sa splendeur , on se soit accordé à ne choisir que des sujets nobles. Quoique l'architecture soit différente selon les tems , la grandeur & la magnificence y sont toujours égales pour les Temples & pour les Edifices publics. On n'a point varié là-dessus , non plus que sur l'idée d'une grande & riche taille. Mais il paroît d'abord étonnant que la Tragédie n'ait jamais souffert de sujets feints. Car combien peu d'Auteurs modernes l'ont tenté , & avec quel succès ? La Comédie toutefois donnoit quelque lieu de le faire ; au moins la nouvelle. On sçait que les sujets étoient réels dans l'ancienne , aussi-bien que les noms , qu'il n'y avoit que les noms de supposés dans la moyenne , & qu'enfin la nouvelle se servoit de noms & de sujets supposés. Cela , dis-je , a dû souvent faire naître l'idée de donner des Romans au lieu de Tragédies. Cependant aucun siècle n'en a été duppe ; & la Tragédie ne s'est point sous-divisée en Tragédie réelle , & Tragédie de pure imagination. Je crois en trouver une raison dans la nature de l'esprit humain. Il n'y a que la vraisemblance

dont il puisse être touché. Or il n'est pas vraisemblable, que des faits aussi grands que ceux de la Tragédie, des faits qui n'arrivent que dans les maisons des Rois, ou dans le sein des Empires, soient absolument inconnus. Si donc le Poëte invente tout son sujet jusqu'aux noms, l'esprit du spectateur se révolte; tout lui paroît incroyable, & la pièce manque son effet faute de vraisemblance. Mais comme la Comédie ne touche que la vie commune & ses ridicules, le spectateur peut supposer & suppose en effet, en se laissant aller à l'enchantement du spectacle, que le sujet qu'on lui présente est un fait réel, quoiqu'il ne le connoisse pas. Il n'en seroit pas de même si le sujet comique avoit du merveilleux. Car il faudroit alors l'autoriser sur des fables connues, qui font le même effet que l'histoire, parce que l'habitude nous les a fait ranger dans l'ordre du vraisemblable. Il est aisé de tirer de cette raison une règle sûre pour sçavoir comment & jusqu'où l'on peut insérer des changemens dans un sujet connu pour ajuster la pièce au Théâtre.

Outre que le sujet Tragique n'est

pas feint chez les Grecs , non plus que chez nous , il est tiré de l'histoire ou autorisé par les traditions populaires , qui font des annales vivantes. Mais en ceci nous commençons à appercevoir une différence notable entre nous & les Grecs. Nous puisons à la vérité dans la source de l'histoire , comme ils y puiserent. Mais cela même fait la différence dont je parle. Car les Grecs ne tiroient point leurs sujets hors de l'enceinte de la Grèce. L'histoire ou les fables de leur pays étoient pour eux des fonds inépuisables , & leurs uniques fonds. Le reste du monde étoit presque aussi étranger à leur Théâtre qu'à eux-mêmes. Nous faisons tout le contraire. Notre Théâtre tragique emprunte d'ailleurs sa matiere , & très-rarement la prend-t-il dans l'histoire du pays. L'Italie & la Grèce , voilà nos mines les plus fécondes ; l'Univers entier nous en fournit. Quant à nos Rois & à nos événemens , ils ne nous plaisent guère sur le Théâtre. Et c'est ici qu'il faut commencer à regarder les spectateurs François & Athéniens , non plus comme de simples hommes , mais comme des peuples dont les

idées ordinaires ne se ressembloit plus. L'orgueilleuse Grèce n'estimoit qu'elle, & comptoit les autres nations pour rien. Athènes sur-tout, se regardoit comme le centre de l'esprit & de la politesse des Grecs. A peine croyoit-elle qu'il y eût du sens commun ailleurs. Tout étoit barbare à son égard. Ce double orgueil déterminâ les Poëtes à servir les Athéniens & les Grecs à leur gré. Leurs nombreuses Tragédies ne furent que l'histoire fabuleuse ou véritable de la Grèce, matière propre à flatter & à nourrir la vanité Athénienne. La nôtre, quoiqu'elle soit la même à certains égards, ne va pas à exclure de notre Scène ce qui est étranger. Elle ne va qu'à lui donner un air François. Auguste & Mécène, tels que nous les peint Horace, ne nous plairoient pas. Il faut qu'ils prennent un peu nos manières. Pour l'antiquité de notre Monarchie, la grandeur de nos événemens, & les exploits de nos héros, ces sujets nous font plaisir dans l'histoire. Ils nous intéressent nécessairement par l'amour naturel de la patrie. Mais nous ne les souffrons pas aisément sur le Théâtre, soit que

notre vanité se choque de voir des vérités prendre l'air de la fable dans un pur spectacle ; soit que notre curiosité veuille une sorte de merveilleux que nous ne trouvons pas dans la simplicité de nos annales ; soit enfin qu'une longue habitude , née d'une tradition presque immémoriale , ait comme consacré au Théâtre des faits étrangers , dont l'antiquité ou l'éloignement impose beaucoup plus que des objets nouveaux ou présents. Encore une raison imperceptible , quoique réelle , c'est que la plupart de nos noms antiques , tout respectables qu'ils sont , portent à l'oreille je ne sçai quoi de barbare & de gothique qui la choque & qui gâte la plus belle Poësie. C'est par ces raisons secrètes que le siège de Troye , qui au fonds n'approche pas de nos moindres sièges , fait pourtant sur notre esprit une impression de respect qui nous enchante & qui enlève nos suffrages. Il en est comme des médailles. Les étrangères nous sont plus précieuses que les nôtres. Chez les Grecs le goût étoit bien différent , parce que la Tragédie étant née Grecque , ils lui donnerent la destination qu'ils vou-

lurent , & la tournerent en intérêt domestique. Aussi voyons-nous qu'il n'y a pas une ville , pas une fête , pas un monument chez eux dont l'origine n'ait été célébrée par un ou plusieurs spectacles. Il n'a donc pas été inutile de montrer d'abord , comme nous l'avons fait , quel étoit le génie des spectateurs Grecs , & de les rapprocher des spectateurs d'aujourd'hui , qui n'ont hérité de la Tragédie , (aussi-bien que les Romains ,) que comme d'un plaisir étranger dont l'ame par conséquent devoit être toute étrangere. A la vérité la Comédie que nous avons aussi reçue par imitation n'a pas eu le même sort. Elle a pris les mœurs & les manieres de tous les peuples qui l'ont adoptée. Mais c'étoit son unique destination : sans cela elle n'auroit jamais pû atteindre à son but , qui est de rendre ridicules les vices populaires. Cependant combien n'a-t-il pas fallu de tems pour la rendre toute Françoise ? Ce n'est que par Moliere qu'elle l'est devenue.

Person-
nages.

XV. Après avoir réfléchi sur les sujets , jettons les yeux sur les personnages que présentent la Scène Grecque

& celle de nos jours. Ce sont des héros & des Rois de part & d'autre : mais les idées de l'héroïsme & de la Royauté ont si fort changé, qu'Agamemnon & Achille, l'un Roi des Rois, & l'autre héros des héros, (s'il est permis d'user de cette expression,) ne sont plus les mêmes hommes dans Euripide & dans Racine, quoique le fonds de leur caractère soit le même ; & il a fallu sans doute que cela fût ainsi, parce que le point de vue & les yeux étant tout différens, les objets ont aussi dû l'être. Imaginons-nous une assemblée innombrable de Républicains d'un côté ; & de l'autre une foule assez petite de citoyens habitans de la plus riche Monarchie. Ceux-là n'ont eu l'idée que de petits Rois dont l'Empire avoit souvent les mêmes bornes que leur ville, Rois si peu Monarques, qu'ils n'en avoient pas même le nom. Ceux-ci, après une longue révolution d'années, ont vu passer sous leurs yeux des Empires & des Monarchies redoutables par leur pouvoir & par leurs richesses, particulièrement l'Empire Romain devenu presque Monarchique. Les premiers ne veulent de Rois sur la Scène que

pour jouir de leur abaiffement , par une haine implacable de la dignité fuprême : les feconds ne peuvent les voir humiliés que pour rehauffer la majefté ou plutôt la tyrannie Romaine. Les uns ne connoiffent de héros que des hommes diftingués du vulgaire par les qualités personnelles autant du corps que du cœur , par la force & la taille autant que par la valeur & la prudence. Les autres accoutumés à une efpèce de bravoure plus fine , regardent les héros par les fentimens & par les paroles beaucoup plus que par les effets. Les Rois & les héros ne font que des hommes chez les premiers , ou du moins ils ne ceffent pas de l'être. L'égalité Républicaine les ramène à leur condition naturelle. Ils font un ordre à part chez les feconds : ce ne font plus des hommes , ce font des Dieux , & même quelque chofe de plus. Ils ne refemblent aux Dieux & aux hommes que par les foibleffes de l'amour. Du refte ils font infiniment au-deffus des hommes ; & fur la Scène ils s'arrogent le droit d'infulter les Dieux. De ces idées contradictoires des fpectateurs anciens & modernes , nous tire-

rons des conclusions bien précises. Car il faut juger des autres personnages subalternes par ce que nous venons de dire des plus considérables. Je ne dis rien ici des Esclaves & des Divinités qui paroissent sur la Scène Grecque. Le changement d'idées est visible en ce point. Nous en apporterons bientôt la raison. Pour suivons le parallèle des spectateurs, & passons à l'œconomie des Tragédies.

XVI. Celle qu'avoient imaginé les Grecs étoit si naturelle & si conforme au bon sens, qu'on n'a pû se dispenser de la suivre, ou plutôt d'en approcher, autant que le génie des spectateurs, qu'il a fallu contenter, a pû le permettre. On a conçu de part & d'autre, tout-à-coup en Grèce, & peu-à-peu en France, que le vraisemblable seul devoit régler & arranger le spectacle. On s'est donc fixé à disposer tellement son sujet, qu'il y eût au moins une apparence d'unité de tems & de lieu, une ombre d'action ou une action réelle, une sorte de commencement, de progrès, & de fin; une exposition, une intrigue, & un dénouement. Nous nous sommes assez étendus à ce sujet au second

Oecono-
mie des
pièces
Tragi-
ques.

discours ; & il fuffit qu'on fente que les Poètes de tous les tems n'ont fait que reflerrer ou étendre les bornes de ces principes. Les Grecs , par une raifon fcrupuleufement exacte , les ont rendues très-étroites. Les Efpagnols les ont reculées tant qu'il leur a plu. Mais les autres nations chez qui le Théâtre a le plus éclaté , & (pour venir au vrai point de fa fplendeur ,) les Corneilles & les Racines ont cherché plus ou moins à entrer dans ces bornes , fans fe mettre à l'étroit. On fçait affez combien l'un vouloit plus que l'autre fe réduire à la févérité des Grecs. On verra de combien les Grecs l'emportent de ce côté-là fur eux. Mais il ne fera pas hors de propos de rechercher comment & pourquoi nos grands maîtres avec tant de lumieres fe font cru obligés de pêcher contre l'art pour embellir l'art. Il en réfultera une différence effentielle entre le Théâtre ancien & le moderne , tirée encore du côté des fpectateurs.

Simpli-
cité des
Grecs ; &
multi-
plicité
d'évène-

XVII. Les Grecs avoient un goût conforme à leurs mœurs ; & la fimplicité de ces mœurs faifoit celle du goût. Un objet fimple , mais confi-

déré dans toutes les situations, suffi-^{mens}
 soit pour les réjouir ou pour les oc-^{dans le}
 cuper. La variété chez eux consistoit ^{Théâtre}
 moins dans la multitude des objets, ^{moder-}
 que dans les manieres diverses de les ^{ne.}
 envisager. Une question agitée à
 fonds, soit dans les entretiens ordi-
 naires, soit dans le barreau, soit dans
 le lycée, attachoit leur esprit ami de
 l'application. Le génie Républicain
 les rendoit attentifs, & par consé-
 quent capables de contempler long-
 tems un même objet sans souhaiter
 de passer rapidement de l'un à l'autre.
 Notre génie est fort différent, quelle
 qu'en soit la cause, qui peut venir,
 ou de la nature du climat, ou de no-
 tre paresse naturelle, entretenue par
 l'éducation un peu molle, ou enfin
 d'une certaine légèreté attachée au
 caractère vif de la nation, qui nous
 porte à effleurer divers objets sans
 nous arrêter à un seul. De ces deux
 caractères naît la diverse constitution
 des pièces antiques & modernes en
 fait de Théâtre. Car les Poètes ont
 suivi le goût dominant.

Rien de plus simple que les actions
 des Tragédies Grecques. Nul Episo-
 de, nul personnage étranger, nul res-

fort pour ménager ce qu'on appelle aujourd'hui des situations ; non qu'il n'y en ait , & des plus intéressantes : mais le progrès tout uni de l'action les amène sans machine , & sans recherche affectée. Ce sont des fleurs qui naissent sous les pas. On ne les verse point à pleines corbeilles. Nos grands maîtres ont cru devoir prendre un tout autre procédé pour piquer leurs spectateurs , ou trop lents à se passionner , ou trop amateurs d'une grande multiplicité d'événemens. Ils ont fait ce que Térence fit des Comédies de Ménandre , dont deux lui suffisoient à peine pour en faire une. Chaque personnage a souvent chez nous son intérêt & son action à part ; & nous avons vû des pièces où il a été difficile de démêler l'action principale d'avec les actions subalternes , dont elle étoit composée , pour ne pas dire accablée. Du moins n'y en a-t-il presque aucune , & même des plus brillantes , où il n'y ait tourbillon dans tourbillon , événement sur événement , complication d'intérêts , c'est-à-dire , ce qu'on est convenu de nommer *Episodes*. *Athalie* est la seule , que je sça-

che , où il n'y en ait point , non plus que de Confidens. Mais pour y suppléer , l'Auteur a sous-divisé son événement , & l'a multiplié avec tant d'art , qu'il a joint en quelque sorte la simplicité Grecque avec toute la vivacité François.

Il ne faut pourtant pas croire que les Grecs manquent de feu. Tout s'anime au contraire , tout parle , tout agit dans leurs Ecrits. Mais c'est plus l'action & le spectacle que les paroles , & plus la passion & le sentiment que le discours ; au lieu que les François ont souvent donné dans le discours & les paroles pour suppléer au spectacle ou à la passion. Combien de portraits , de sentences , & de lieux communs bien frappés , ont arraché des applaudissemens qui devoient être réservés à l'émotion Théâtrale qu'on ne sentoît pas ? ce n'est que le sang froid qui applaudit à la beauté des vers dans un spectacle.

Revenons aux Scènes de surprise & de situation ; pour les faire éclore coup-sur-coup , il a fallu lier plusieurs incidens , & pour venir à bout de les coudre , il a été nécessaire de se relâcher de la rigueur des règles. Com-

ment aurions-nous sans cela un Cid, un Cinna , & des Horaces ? verroit-on Rodrigue & Chimène s'entretenir deux fois dans le même lieu où s'est passé la querelle du Comte de Gormas , & où se prononce la sentence du Roi ? verroit-on une conjuration tramée dans l'appartement d'Auguste , & presque sous ses yeux ? verroit-on dans l'espace de peu d'heures des amours , des combats , des meurtres , un jugement dans les formes , & cent choses qui demanderoient une longue suite de tems ; en un mot verroit-on tant de beautés rassemblées , si l'on s'étoit fixé à faire un Tout-ensemble bien proportionné ? il n'y avoit point de milieu. Il falloit opter entre l'exactitude & la variété ; & l'on a cru devoir sacrifier l'une à l'autre , & devenir moins sévère , afin d'être plus agréable à des esprits assez vifs pour voltiger d'objets en objets , & trop peu attentifs pour se choquer du passage subit des uns aux autres , ou d'un manque de régularité.

Le
Chœur.

XVIII. Le retranchement du Chœur a été encore une suite nécessaire de l'attention des François à prendre toutes sortes de sujets , & à charger

toute l'action d'événemens & de surprises. Car comment ces sujets, ces surprises, & ces événemens auroient-ils pu avoir lieu dans un endroit public exposé à la vûe des Courtisans ou du peuple, tandis que le fonds de la plûpart de nos Tragédies ne roule que sur des affaires particulieres, où la Cour & le peuple n'entrent souvent pour rien ? Les spectateurs Athéniens, accoutumés à se mêler des affaires publiques avoient sur cela un tout autre goût que les spectateurs François, qui ne se mêlent de rien dans une Monarchie heureuse & tranquille.

Je ne parle point d'une autre raison pour retrancher les Chœurs. C'est la trop grande régularité qu'ils exigent pour la constitution d'une Tragédie. La nécessité d'un Chœur nous auroit certainement privés de quantité de magnifiques sujets, que nous voyons si heureusement & si noblement traités. L'on s'est ôté un bien pour s'en procurer un autre qu'on juge plus solide. Sans examiner ici si l'on a bien ou mal fait, ni si l'inconvénient des confidens, & la perte de la partie la plus pompeuse du spectacle sont assez

dédommages par d'autres avantages , il faut nous contenter de faire quelque attention à ce retranchement des Chœurs , à sa cause , & à son effet , afin de sçavoir où s'en tenir dans la comparaison des deux Théâtres.

L'A-
mour. XIX. Une autre différence très-considérable , prise entièrement du côté des spectateurs , c'est la galanterie & l'amour. Il n'y en a presque point chez nos Poètes Grecs. Les spectateurs plus politiques & plus ambitieux que tendres & galans , s'en seroient choqués comme d'une foiblesse indigne de la majesté du Théâtre Tragique. Le renversement des Etats , la splendeur des Républiques , le jeu des grandes passions , étoient pour eux des objets conformes à leur caractère orgueilleux & fier , quoique poli. La politesse Françoisse devenue moins fiere & moins ambitieuse dans l'Etat florissant du gouvernement Monarchique , s'est fait par habitude un goût tout contraire , que les faiseurs de Spectacles & de Romans ont eu grand soin d'entretenir par leur attention à gagner les suffrages des souveraines arbitres du goût. Les spectatrices Athéniennes n'étoient pas celles qui

donnoient la vogue. Différence si marquée , que l'amour occupe souvent les trois quarts des Tragédies Françoises , au lieu que les Grecques se soutiennent d'un bout à l'autre par la seule force de l'action qui en est le fonds.

XX. L'étude égale des Poètes de différens tems à plaire à leurs spectateurs, a encore influé dans la maniere de peindre les caractères. Ceux qui paroissent sur la Scène Angloise, Espagnole , Françoises , sont plus Anglois , Espagnols , ou François , que Grecs ou Romains, en un mot que ce qu'ils doivent être. Il ne faut qu'un peu de discernement pour s'appercevoir que nos Césars & nos Achilles, en gardant même une partie de leur caractère primitif, prennent droit de naturalité dans le pays où ils sont transplantés, semblables à ces portraits qui sortent de la main d'un Peintre Flamand, Italien , ou François , & qui portent l'empreinte du pays. On veut plaire à sa nation , & rien ne plaît tant que la ressemblance de manieres & de génie. Les Poètes Grecs n'ayant eu presque à peindre que des Grecs ou des Barbares voi-

lins, ont eu moins de peine à donner des caractères tout-à-fait vrais, & sans mélange ni altération. Peut-être aussi ont-ils pris plus à tâche d'attrapper cette partie essentielle du spectacle.

Caractère
commun des
Poètes
Tragi-
ques.

XXI. Reprenons nos brisées, & après avoir distingué ce que le Théâtre moderne & ancien ont de commun & de particulier par rapport au goût des spectateurs anciens & modernes, voyons d'abord ce qui frappe le plus les mêmes hommes, (les François par exemple,) dans les Tragédies Grecques & Françaises, soit en bien, soit en mal. Ce sera là le caractère commun des unes & des autres.

L'intervention des Dieux est un des pivots du Tragique Grec, comme de l'Épique. Presque point de pièces où les Dieux mêlés avec les hommes ne fassent leur rôle; &, (ce qui choquoit le plus M. de Saint Evremond,) les Dieux y jouent avec des passions toutes humaines. Ils n'ont par-dessus les hommes que leur dignité de Dieux, &, à cela près, ce sont de véritables hommes divinifiés. La Scène Française ne les a point admis, ou les a relégués à l'Opéra & aux Comédies.

Elle

Elle a eu égard au vraisemblable du siècle avec grande raison. Les mœurs & les idées ayant changé, il auroit été ridicule de prétendre faire envisager aux François les Divinités payennes avec des yeux Grecs. Racine même qui étoit si fort amateur du goût Grec, ne les a employées qu'indirectement & sans les faire paroître, comme Neptune & Venus dans Phèdre. Mais si l'on accorde que ces Dieux feroient un mauvais effet aujourd'hui, il ne faut pas croire qu'il en fût ainsi autrefois. La pensée même de M. de Saint Evremond & de ses partisans est trop forte, quand ils blâment généralement les Poètes Chrétiens d'avoir perpétué la fable payenne. Le pays de la fable considérée comme fable, est si fertile en beautés poétiques, que d'en vouloir bannir la Poësie, ce seroit la dépouiller de son plus riche domaine. D'ailleurs ce pays fabuleux est un climat universel, où les Poètes de toutes les nations devenus contemporains peuvent se rassembler en citoyens, & s'entendre sans avoir besoin d'interprète. La Religion Chrétienne est trop respectable, &

ses mystères sont trop sublimes pour fournir à la Poésie un supplément à la fable , comme le souhaitent M. de Saint Evremond , & quelques-uns après lui , aussi peu Poètes que lui. Car les vrais Poètes sont bien éloignés d'admettre cette réforme chimérique. Il vaut mieux écouter * Boileau , qui dit très-bien ,

De la Religion les mystères terribles ,
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles.

Et qu'on ne dise pas , après avoir examiné en Philosophe ou en Géomètre la plûpart des fables anciennes , qu'elles pèchent contre le bon sens. Elles ont sans doute peu de solidité à les regarder avec la sévérité Philosophique. Mais leur merveilleux a l'air d'un enchantement , & cet enchantement est reçu de tout le monde. C'est un style , & cela suffit pour les justifier du crime de choquer la raison , & beaucoup plus pour ne les pas trouver étrangères dans les Tragédies Grecques , où elles se sont incorporées , après avoir régné dans le Poème Epi-

* BOILEAU , *Art Poët. chant 3.*

que , source unique du Tragique. Quelle que soit enfin l'impression qu'elles nous font , il est toujours certain que le Théâtre ancien les admettoit comme un ornement , & que le moderne ne les souffre plus qu'avec beaucoup de précaution.

Ce n'est pas que nos Tragédies Françoises , dépouillées de ce merveilleux , en aient moins de noblesse & de grandeur. C'est au contraire par ce point là même qu'elles se font remarquer. Quelle pompe que celle de notre Théâtre élevé , ce semble , au-dessus même de la grandeur Romaine par le grand Corneille ! les merveilles éteintes revivent pour nous , & revivent d'autant plus divinement , que leur nouvelle vie a quelque chose de plus magnifique encore que la première. Les Romains furent-ils jamais si majestueux dans leurs sentimens & dans leurs idées qu'ils le sont sur notre Théâtre ? quelle profondeur de politique ! quel raffinement de fierté ! sont-ce des héros de ce monde ? sont-ce des génies d'un monde supérieur ? tout tremble , tout s'abaisse devant eux ; & ils croient faire honneur aux

Rois de les fouler aux pieds. Mais quelle autre espèce de noblesse élégante dans Racine ! s'il nous rappelle au monde que nous voyons , sans nous élever à cet autre Univers qui n'appartenoit qu'à Corneille , avec quel charme nous fait-il retrouver nous-mêmes dans ceux qu'il nous présente ! de quelles couleurs sçait il relever & embellir les objets sans les rendre méconnoissables ! les héros de l'Antiquité , si célèbres dans les Tragédies Grecques , ne seroient-ils point agréablement surpris de se trouver ainsi rehaussés par de nouvelles mœurs , qui à la vérité leur étoient inconnues , mais qui ne leur meslieroient point ? Il faut l'avouer , en mettant à part des défauts souvent nécessaires , le Théâtre François a un air de dignité & d'élégance qui lui est propre , qui le caractérise : & cet air couvre si bien ses défauts qu'ils disparoissent presque entièrement sur la Scène , quelques visibles qu'ils soient d'ailleurs au moyen d'une lecture réfléchie. C'est ce que devroient observer les censeurs étrangers , dont la critique ne s'attachant qu'aux défauts , sans met-

tre les beautés dans la balance , se trouve démentie aux représentations des pièces de Corneille ou de Racine. Ces Poètes n'ont en effet qu'à se remontrer pour faire de leurs critiques autant d'admirateurs & de partisans.

Il en étoit autrefois ainsi des Poètes Grecs. Mais ils ne peuvent plus espérer la même grace aujourd'hui que les mœurs anciennes sont devenues aussi odieuses & aussi barbares que les modernes nous sont chères & personnelles. Le caractère singulier qui perce à travers ces mœurs antiques , & que l'on ne peut s'empêcher de sentir , si l'on n'est entièrement dépourvu de goût , n'est véritablement pas cette noblesse , cette pompe , cette magnificence élégante & recherchée des sentimens de notre Théâtre. On y voit tout cela , mais réduit aux bornes de la simple nature , & dépouillé de cet éclat qui est propre des Monarchies , & de cet art que l'éducation ajoute à la nature. En récompense la simplicité , la régularité , la vérité , la justesse de la conduite , & des passions sont le coin auquel sont marquées les Tragédies anciennes. Tout

l'appanage de la pure & belle nature y est étalé , mais avec une précision , une délicatesse , & une naïveté qui semblent ne tenir rien de l'Art. Qu'on mette à part les mœurs & les coutumes, Oedipe , Philoctète , Iphigénie , Hippolyte , sont des ouvrages divins ; & Scaliger n'en aura point trop dit en les qualifiant de ce nom. Je ne crains pas même d'en être désavoué par des lecteurs judicieux , qui auront la tête assez forte pour se mettre au-dessus du préjugé des mœurs. Ils reconnoîtront la belle Antiquité à ce caractère général , caractère simple & noble par la simplicité même , dénué d'ornemens empruntés & d'épisodes , régulier jusqu'au scrupule , vrai comme le naturel , & si juste dans le jeu des passions , qu'elles vont frapper l'ame du spectateur à coup sûr , & jamais à faux , comme le font beaucoup de Scènes Françoises.

Carac- XXII. Ce caractère général laisse
tère par- toutefois entrevoir dans les trois Poë-
ticulier. tes Grecs des différences qui font leur caractère particulier , comme les maîtres de la Scène Françoisse ont chacun le leur. Car de même que Corneille ,

après s'être ouvert une carrière toute nouvelle, & , (si j'ose parler ainsi ,) un nouveau Ciel & des routes inconnues aux Anciens , semble un aigle qui s'élance jusqu'aux nues par la sublimité , par la force , par la suite non interrompue , & par la rapidité de son vol ; de même que Racine , en suivant les traces des Anciens d'une manière nouvelle , imite les Cignes qui tantôt planent , tantôt s'élèvent , tantôt s'abaissent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux , ainsi voit-on qu'Eschyle , Sophocle & Euripide ont leur marche & leur conduite toute particulière. *

* CICERON , au troisième Livre de l'Orateur , dit : » La sculpture n'est qu'un même
» art. Mais Myron , Polyclète & Lysippe , qui
» y ont excellé , ont été très-différens dans
» leur manière , quoique si semblables à eux-
» mêmes , qu'on ne peut s'empêcher de les
» reconnoître. Il en est de même de la pein-
» ture. Zeuxis , Appellès , Aglaophon ne se
» ressembloit point , & ils paroissent parfaits
» dans leur genre. Or si cela est aussi mer-
» veilleux que véritable dans des arts muets ,
» pour ainsi parler , combien l'est-il plus dans
» le discours qui admet ces différences , quoi-
» qu'il soit composé de mêmes paroles & de
» mêmes sentimens ? différences qui ne font

Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, est un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices. Le second est un canal qui arrose des jardins délicieux; & le troisiéme un fleuve qui ne suit pas toujours sa course de droit fil, mais qui aime à serpenter

» pas que l'un soit bon, l'autre mauvais; mais
 » que tout soit bon & louable dans des genres
 » différens. Rien de plus sensible dans les
 » Poètes. Car on voit combien ESCHYLE,
 » SOPHOCLE & EURIPIDE sont différens, &
 » cependant on les loue presque également
 » chacun dans son genre. *Una fingendi est ars*
 » *in quâ præstantes fuerunt Myro, Polycletus,*
 » *Lyssippus, qui omnes inter se dissimiles fue-*
 » *runt; sed ita tamen ut neminem sui velis esse*
 » *dissimilem: una est ars ratioque picturæ. Dis-*
 » *simillimi tamen inter se Zeuxis, Apelles,*
 » *Aglaophon; neque eorum quisquam in arte*
 » *suâ deesse videtur. Et si hoc in his quasi mutis*
 » *artibus est mirandum, & tamen verum, quan-*
 » *to admirabilius in oratione & linguâ quæ*
 » *cum in iisdem verbis sententiisque versetur*
 » *summas habet dissimilitudines? non sic ut alii*
 » *vituperandi sunt, sed ut ii quos constat esse*
 » *laudandos, in dispari genere laudentur. Id-*
 » *que primùm in Poëtis cerni licet quam inter*
 » *se Æschylus, Sophocles, Euripides dissimiles*
 » *sint quanquam omnibus par pœnè laus in dis-*
 » *simili scribendi genere tribuatur.* » Ce passage
 est le dénouement de toutes les difficultés sur

dans des prairies émaillées de fleurs. Tous les trois ont fait pour la Tragédie ce que les Dieux firent en faveur de Pandore , suivant la fable. Eschyle qui fit éclore la Tragédie lui donna un air un peu rude , des traits trop forts , une démarche trop fougueuse , & un port de Géante plutôt

le goût , & montre bien qu'il n'est pas purement arbitraire. Toutes les manieres de peindre sont bonnes. Oui , quand elles participent également du bon goût. Il en est de même des styles. Aussi quand on dit qu'il faut imiter pour l'éloquence le style de CICERON ou de DEMOSTHENE , ce n'est pas à dire qu'il faille copier grossièrement leur maniere ; mais il faut prendre la goût périodique , nourri & sensé des beaux siècles où ils vivoient , ce qui n'empêchera pas qu'on n'ait une maniere propre. Ainsi l'ont pratiqué les PATRU , les LE MAÎTRE , les PELISSON , &c.

» On reproche souvent aux Poètes qu'ils
 » ne suivent pas la vérité dans les caractères
 » qu'ils forment : mais on fait voir qu'ils les
 » forment comme ils devoient être , ou comme
 » ils sont. Et c'est ainsi que SOPHOCLE &
 » EURIPIDE répondirent à leurs censeurs , SO-
 » PHOCLE en disant , *qu'il faisoit ses héros com-*
 » *me ils devoient être* , & EURIPIDE *qu'il les*
 » *faisoit comme ils étoient* , &c. » ARIST. Poët.
 chant 26. On a appliqué ce mot à CORNEILLE
 & à RACINE.

que d'Héroïne. Sophocle la réduisit , selon l'expression d'Horace que nous avons déjà citée , à paroître avec la décence d'une matrone. Euripide enfin , en lui donnant de nouvelles graces , la fit quelquefois un peu philosophe.

Tous ces caractères une fois supposés , & bien établis par les pièces qu'on verra traduites , il est aisé d'appercevoir jusqu'où l'on peut pousser la comparaison , & quel en doit être le résultat. J'ai touché légèrement tous ces articles pour n'en pas laisser perdre le fil ; & pour les rapprocher du parallèle.

Parallèle des deux Théâtres.

XXIII. 1^o. L'ancien Théâtre & le moderne s'accordent à ne point admettre de Sujets feints & nés de l'imagination du Poëte. Mais ils diffèrent essentiellement dans le choix des Sujets historiques & fabuleux. Tous les Sujets sont bons aux François , pourvû qu'ils soient Tragiques , & capables de la sorte de régularité que l'usage a jugé suffisante. Pour les Grecs ils ne veulent de Sujets que ceux qui peuvent s'allier avec la rigueur des trois unités & des Chœurs.

Les premiers ne souffrent guère que des Sujets étrangers : les seconds n'en veulent que de domestiques , tirés de leurs annales vieilles ou nouvelles. L'un & l'autre goût est fondé en raison par la diversité des esprits , & par la différence d'intérêts qui se trouve entre un Etat Monarchique & un Etat Républicain. Il n'est donc pas question d'abord de faire le procès aux uns ou aux autres dans la comparaison des Sujets. Nos sources sont-elles plus fécondes que celles des Grecs ? cela paroît être au premier coup d'œil , puisque l'Univers entier , (sur-tout depuis le rôle que les Romains y ont joué ,) fournit , ce semble , beaucoup plus au Théâtre qu'un coin de la terre , tel que la Grèce & ses environs. Mais si l'on considère le nombre prodigieux de Tragédies tirées de ce seul fonds , qui sont sorties de la seule plume des trois Poètes Grecs , & dont il nous reste au moins une partie des titres , on suspendra un peu son jugement. Il est des pays plus fertiles en or que le reste du monde. Telle étoit la Grèce par rapport aux Sujets tragiques. Sa fable

mêlée à son histoire est une source intarissable. Mais sans insister sur ce point, tout ce que l'on peut accorder au Théâtre moderne au-dessus du Théâtre ancien à l'égard des Sujets, c'est la variété prise du côté des mœurs. En mettant sur la Scène divers peuples, des Grecs, des Romains, des Espagnols, des Turcs, on est obligé de varier au moins les habits. C'est pour le Théâtre un profit auquel les Anciens sembloient avoir renoncé.

2°. Quant aux personnages, comme les Dieux, les Rois, les Héros & les subalternes, c'est encore un article qui ne peut nullement entrer dans la comparaison, vû le changement des idées de fable, d'héroïsme & de diadème. Qui sçait si dans le tems que devenus seuls juges entre nous & les Grecs, nous les condamnons si fièrement sur le défaut de noblesse dans les mœurs, eux-mêmes revenant au monde ne nous condamneroient pas à leur tour sur la folle hauteur de nos idées qui paroît dédaigner la nature & l'humanité ? hé qui en devroit être cru ? mais ne chicanons

point sur le parallèle des idées & des mœurs. Si l'on s'obstine à comparer les deux Théâtres par cet endroit , le moderne l'emportera sans difficulté sur l'ancien au jugement des idées présentes.

3°. Il n'aura pas le même avantage pour l'œconomie & la conduite des pièces. Ses défauts fréquens d'unité , de liaison , & d'art à faire entrer ou sortir les Acteurs ; ses Episodes éternels ; & ses cascades dont les degrés sont souvent brisés & interrompus , donnent à cet égard une supériorité incontestable au Théâtre Grec.

4°. D'où il s'ensuit une autre supériorité qui n'est pas moins précieuse. C'est la simplicité qui la lui donne. L'imagination n'y est point détournée , comme dans le nôtre , de l'objet principal ; & ce qui est encore plus remarquable , c'est que par cela même le jeu de la passion y est conduit avec plus de précision , de sagesse , & de vérité. Cela est trop frappant pour n'en être pas touché dès une première lecture.

5°. Comme le Chœur a ses avan-

tages & ses inconvéniens, c'est encore une chose qu'on devroit exclure de la comparaison. Le Théâtre moderne, en s'en passant, y gagne un plus grand nombre de beaux Sujets : mais, outre qu'en revanche il se charge de confidens, il y perd la continuité de l'action, & un spectacle magnifique qui sert à la soutenir, & qui est, pour ainsi dire, le fonds ou l'accompagnement du tableau.

6°. Pour ce qui est de la galanterie que le Théâtre ancien rejettoit, & dont le François fait son capital, le bon sens & la raison, en dépit du goût dominant, se mettent du côté des Grecs. Car outre le scandale inconcevable que donnent des Chrétiens moins scrupuleux sur la pureté du Théâtre que des Païens, peut-on avoir quelque élévation dans les sentimens, sans être choqué de voir la Tragédie dégradée par une tendresse vaine qui n'a rien de sérieux, & dont tout l'art, vû la manière dont on l'employe, est d'arrêter à chaque pas l'impression que devroient faire la terreur & la pitié, ou la passion principale de la pièce. Cette passion peut-

elle produire un effet durable , & laisser d'elle *un long souvenir* , comme s'exprime Boileau , tandis qu'on l'interrompt par des huit ou dix Scènes de galanterie ? Le jeu d'une passion Théatrale consiste à se développer par un enchaînement d'impressions qui la mènent insensiblement à son comble. Mais cette chaîne se rompt à chaque instant. Aussi l'impression primitive s'efface-t-elle par les Scènes galantes. Les Grecs n'ont eu garde de troubler ainsi leur action par des tendresses doucereuses. C'est pour cela qu'il leur en coûtoit beaucoup plus pour nourrir une pièce de son propre suc , & pour lui donner ses justes proportions , qu'il n'en coûte d'ordinaire aujourd'hui , pour ajuster une action simple au moyen d'Episodes & d'événemens d'amour. Loin de leur en sçavoir gré on s'obstine à les blâmer par l'endroit même qui les rend plus estimables. Hé , la force du génie ne paroît-elle pas davantage à suivre le fil d'une passion durant cinq Actes , & toujours en croissant , qu'à y coudre divers morceaux étrangers , pour remplir cette étendue ?

certainement l'on pourroit dire que cette méthode nouvelle seroit venue de défaut d'haleine & de force dans les Poëtes, si Corneille le plus fort & le plus ferme des génies tragiques ne l'eût suivie par déférence pour son siècle beaucoup plus que par goût : & quels ménagemens n'y a-t-il pas apportés ! si l'amour fait un grand rôle dans ses pièces, du moins il n'y fait pas le principal ; & il y est subordonné à l'ambition, dont souvent il devient le ministre & l'esclave.

7°. Enfin pour finir par les caractères, on ne sçauroit disconvenir que les Grecs les ont marqués avec plus de vérité que les François, quoique ceux-ci ayent peut-être dû en user comme ils ont fait, pour plaire à leurs spectateurs. Je n'en répéterai point la raison.

Conclu-
sion.

XXIV. C'est donc par la nature, qui est la même dans tous les tems, & non par les choses que l'éducation & l'habitude y ajoutent de siècle en siècle, qu'il faut comparer le Théâtre ancien avec le moderne. Sur ce pied-là on les regardera comme deux

genres tout différens à certains égards , & par conséquent peu susceptibles d'une comparaison fort exacte , puisque l'impression résulte d'un certain total qui comprend l'imitation , tant de la nature , que des choses qui y sont ajoutées , ou qui en sont retranchées par la diversité des siècles. Quiconque aura l'œil assez fin pour démêler les ressorts de cette impression , trouvera sans doute que si notre Théâtre est plus noble par les mœurs , le Théâtre Grec ne l'est pas moins par la nature , que l'un est plus chargé , l'autre plus simple ; l'un moins régulier , l'autre plus exact ; le premier plus intéressant , le second plus touchant , celui-là plus fougueux & plus sublime , celui-ci plus animé & plus naturel. Le Théâtre Grec sera regardé comme une statue antique avec ses linges mouillés , peu ornée à la vérité , mais où tout est naïf & vrai ; & le François , comme une statue moderne dont les attitudes & les draperies ont plus de dignité & de richesse , moins d'agrément & de vérité. Si nous en croyons M. de Saint Evremond , » chez nous ce qui doit

» être tendre n'est souvent que doux ;
 » ce qui doit former la pitié fait à
 » peine la tendresse ; l'émotion tient
 » lieu du saisissement ; d'étonnement
 » de l'horreur. Il manque à nos sen-
 » timens quelque chose d'assez pro-
 » fond ; les passions à demi touchées
 » n'excitent en nos ames que des
 » mouvemens imparfaits, qui ne sça-
 » vent ni les laisser dans leur assiette ,
 » ni les enlever hors d'elles-mêmes. »
 Cela n'est pas généralement vrai. Car
 qui jamais poussa plus loin une pas-
 sion que Corneille , sur-tout celle des
 dialogues particuliers où il s'agit de
 contestation ? l'on pourroit se plain-
 dre au contraire que souvent la pas-
 sion est outrée. Où ne la porte pas
 Cléopâtre dans Rodogune ? » nos hé-
 » roïnes se lamentent trop , ou s'ex-
 » halent souvent en des sentimens
 » trop beaux pour une douleur véri-
 » table , » autre reproche de M. de
 Saint Evremond. Ce trop ou ce trop
 peu sont les appanages du goût où
 l'on a monté le Théâtre moderne.
 La justesse & la vérité , choses si ché-
 ries des Anciens , font le partage du
 leur. Il se passionne ; mais sa passion

a son origine , son étendue , ses bornes & ses expressions , comme dans la nature. C'est un tableau dont la simplicité , la vie & la ressemblance font le principal mérite. Le nôtre est un tableau plus brillant , & dont les traits sont plus hardis. Si ce dernier frappe & saisit davantage , le premier n'a pas moins droit d'attacher & de plaire. Ce que l'un perd dans l'examen rigoureux de la raison , l'autre le gagne par ce même examen , & c'est le sort des belles choses. Plus on les voit avec des yeux critiques , plus on les trouve belles. Mais comme il ne s'agit point ici de préférence , ni même de comparaison rigide entre deux Théâtres qui ont si peu de rapport , c'est assez d'avoir fait connoître comment & en quoi on peut les comparer pour juger mieux de l'un , qui est moins connu , par le contraste de l'autre , qui l'est plus. C'est tout l'avantage que j'ai prétendu procurer au Théâtre Grec , sans aucun préjudice pour le François. Ce seroit beaucoup d'avoir mis par ce moyen les lecteurs en goût & en situation de juger par eux-mêmes du degré d'estime qu'on

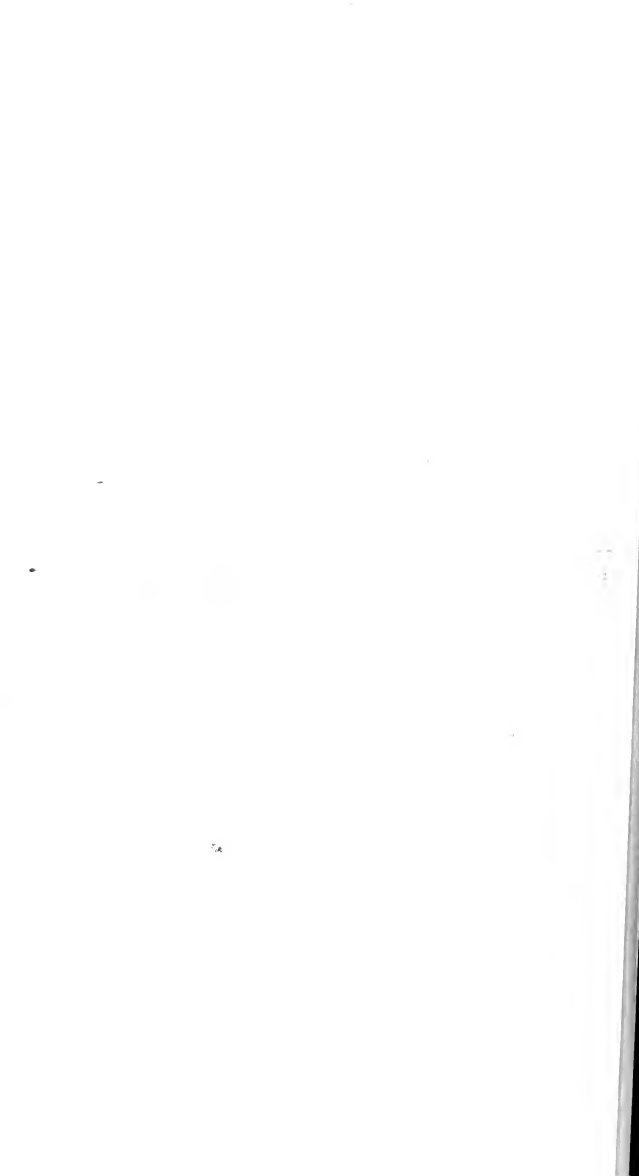
236 DISC. SUR LE PARAL. &c.
peut accorder aux inventeurs de la
Scène Grecque , sans intéresser le
moins du monde l'admiration si juste-
ment dûe aux grands Maîtres de no-
tre Scène.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.





AVERTISSEMENT.

OUTRE l'*Œdipe* de M. Dacier ,
 qui ne m'avoit pas rebuté malgré
 mon respect sincère pour la mémoire de
 ce Sçavant , il en a paru un autre en
 1729. de feu M. Boivin. Comme le
 mien étoit fait plusieurs années avant le
 sien , j'ai cru devoir le donner tel qu'il
 étoit , avec la scrupuleuse attention de
 n'y rien changer , sans prétendre pour
 cela me comparer , & moins encore me
 préférer à un homme de ce mérite.



S U J E T.

POUR l'exposer il fuffit de citer les paroles de M. Dacier , qui a traduit Oedipe avant moi. Il démêle très-bien en peu de mots ce que l'Histoire a fourni au Poëte , & ce que le Poëte y a ajouté.

» Le Royaume de Thèbes * étant
 » défolé par une peste très-cruelle ,
 » on envoya confulter l'Oracle d'A-
 » pollon , qui répondit qu'elle ne ces-
 » feroit qu'après que l'on auroit vengé
 » la mort de Laius fur Oedipe , qui
 » étoit fon fils & fon meurtrier. On
 » vérifia cet Oracle , & l'on trouva
 » en effet qu'Oedipe étoit ce même
 » fils de Laius & de Jocaste , qui ayant
 » été expofé par l'ordre de les parens
 » avoit été fauvé par des Pasteurs , &
 » porté à Polybe , Roi de Corinthe , †
 » qui l'avoit élevé comme fon fils....
 » Après cette reconnoiffance , Jocaste
 » fe pendit de défefpoir , Oedipe fe

* Capitale de Béotie , Province la plus voi-
 fine de l'Attique.

† Ville célèbre dans l'Isthme du Péloponèfe.
 creva

» creva les yeux , & on le chassa du
 » Royaume. Voilà ce que l'Histoire
 » Grecque a fourni à Sophocle : voilà
 » ce qu'il y a de propre. Le reste sont
 » les Épisodes , c'est-à-dire , les cir-
 » constances des tems , des lieux , &
 » des personnes , dont Sophocle se
 » sert pour étendre & amplifier son
 » action. Ces circonstances sont l'as-
 » semblée des Sacrificateurs , qui , sui-
 » vis d'un très-grand nombre d'en-
 » fans , vont se prosterner aux pieds
 » d'un Autel qu'on avoit élevé à
 » Oedipe dans la cour de son Palais ,
 » les Sacrifices qu'on fait dans toutes
 » les places , l'ambiguïté de l'Ora-
 » cle , * l'emportement d'Oedipe con-
 » tre Tirésias , ses injustes soupçons
 » contre Créon , la querelle de ces
 » deux Princes , la sortie de Jocaste
 » qui veut les appaiser , le trouble
 » qu'elle jette dans l'esprit d'Oedipe
 » en voulant calmer ses inquiétudes ,
 » l'arrivée du Pasteur de Corinthe ,
 » qui vient lui apprendre la mort de
 » Polybe , & qui , pour guérir ses
 » frayeurs , croyant lui donner une
 » très-bonne nouvelle , lui découvre

* Celui de Delphes , ville & temple d'Apol-
 lon , au pied du mont Parnasse dans la Phocide.

» que le Roi & la Reine de Corinthe
» n'étoient pas ses parens , l'opiniâ-
» treté d'Oedipe , qui veut éclaircir
» sa naissance malgré les efforts de
» Jocaste ; la déposition du Pasteur
» de Laius , qui étoit le même qui
» avoit eu ordre de l'exposer ; enfin
» toutes les circonstances de la mort
» de Jocaste , & de la punition d'Oe-
» dipé. . . . Le but du Poète est de faire
» voir que la curiosité , l'orgueil , la
» violence , & l'emportement préci-
» pitent dans des malheurs inévita-
» bles les hommes qui ont d'ailleurs
» de fort bonnes qualités.



PERSONNAGES.

OEDIPÉ, Roi de Thèbes en Béotie.

LE GRAND PRÊTRE de Jupiter.

CRÉON, frere de Jocaste.

LE CHŒUR composé des Anciens de
la Nation Thébaine. *

TIRESIAS, Prophète.

* M. DACIER veut que le Chœur soit composé des Sacrificateurs de divers Temples. Il se fonde sur deux passages de Sophocle ; l'un où le Grand Prêtre dit à Oedipe , Act. I. Sc. I. *Voici des Sacrificateurs courbés sous le poids des années.* οἱ δὲ τ' οὖν γῆρα βαρεῖς ἰερεῖς. L'autre , Scène IV. Acte IV. où Oedipe dit , en parlant au Chœur , *O Vieillards* , πρεσβεις. Celui-ci prouve seulement que ce sont des Vieillards , outre que HENRI ETIENNE lit πρεσβον , ce qui fait un autre sens. Quant au premier passage , il montre seulement que le Théâtre est rempli de Sacrificateurs & de Prêtres à la premiere Scène : mais ce passage ne prouve pas que ces Vieillards qui paroissent d'abord soient le Chœur , non plus que les enfans qui les accompagnent. Un autre endroit plus décisif me fait pencher à croire que le Chœur est formé des plus notables Thébains ; car Jocaste les appelle , *χάρεις ἀνδρες* , *les principaux du pays*. J'ose assurer que j'avois fait cette remarque avant que d'avoir lû M. BOIVIN.

JOCASTE, veuve de Laius Roi de Thèbes, & femme d'Oedipe.

UN OFFICIER de la Cour d'Oedipe.

UN VIEUX BERGER qui vient de Corinthe.

PHORBAS, Berger des Troupeaux de Laius.

PERSONNAGES MUETS.

UNE TROUPE D'ENFANS qui suivent le Grand Prêtre.

DEUX FILLES d'Oedipe.

*La Scène est à Thèbes devant
le Palais d'Oedipe.*





ŒDIPÉ,*

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. †

OEDIPE, Suite, LE GRAND PRÊTRE,
UNE TROUPE D'ENFANS.

OEDIPE.

INFORTUNÉS Enfans, tendre race
de l'antique Cadmus, quel sujet de
tristesse vous rassemble en ces lieux ?

* *O'idiuous Géauvos*, est le titre Grec de cette Pièce, qu'il falloit rendre par *Oedipe Roi*, de l'Éditeur. pour la différencier d'Oedipe à Colone, où ce Prince n'est plus qu'un Vicillard aveugle & proscrit.

† Rien de plus superbe que l'ouverture de cette Scène. Elle présente aux yeux une Pla-

que veulent dire ces * bandelettes, ces branches, ces symboles de supplians ? Thèbes fume d'encens : tout retentit de cris & de prières. † Quel spectacle pour Oedipe ! oui, cet Oedipe votre Roi, si célèbre par tout le monde, a voulu en être le témoin. Je pouvois envoyer vers vous pour apprendre la cause d'une si triste cérémonie ; je viens moi-même m'instruire par votre bouche. Mais non, c'est à vous, ô Vieillard, de parler pour eux. Quelle est votre dessein ? quelle crainte, quelle calamité, quel malheur présent ou futur, vous réunit autour des

ce, un Palais, un Autel à la porte du Palais d'Oedipe, des Enfans & des Vieillards prosternés ; on apperçoit même, suivant le texte, tout un peuple qui paroît au loin environner les deux Temples de Pallas, & l'Autel d'Apollon.

* Les Anciens portoient, ou à la main, ou sur la tête, des rameaux & des bandelettes, quand ils alloient demander quelque faveur considérable ou aux Dieux, ou aux hommes.

Note
de l'Édi-
teur.

† Ces prières, dans Sophocle, sont des *παιῖνες*, c'est à-dire, des Hymnes chantées en l'honneur d'Apollon sur-tout, & des autres Divinités. Ce passage constate que ce *παιῖν* n'étoit pas toujours un chant d'allégresse, mais quelquefois une plainte lugubre.....Au reste le P. B. a supposé les *Bandelettes* ; le texte Grec n'en dit pas un mot.

autels ? * parlez , me voici prêt à vous secourir : je serois insensible si je n'étois ému d'un spectacle si touchant.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous voyez, Grand Roi, cette troupe inclinée au pieds de vos autels. Voici des Enfans qui se soutiennent à peine, † des Sacrificateurs courbés sous le poids des années , & de jeunes hommes choisis. Pour moi je suis le Grand Prêtre du Souverain des Dieux. Le reste du peuple orné de couronnes est dispersé dans la place ; les uns entourent ¶ les deux

* On voit qu'Oedipe ne pouvoit ignorer le sujet de la consternation publique ; il s'en explique assez quelques vers après : *Oui , Thébains , votre triste situation ne m'est que trop connue.* C'est un manque d'attention dans le Poète Grec , qui ne devoit pas échapper à son Traducteur.

Note
de l'Edi-
teur.

† M. DACIER , aussi-bien que les autres , a raison de s'écarter du Scholiaste , qui prétend que ce passage *οἱ δὲ αὖ γένα βαρεῖς ἰστέῖς* , *Voici des Sacrificateurs courbés sous le poids des années* , ne doit s'entendre que du Grand-Prêtre qui parle de lui seul au pluriel , & qu'ainsi il est le seul Vieillard avec les Enfans , cela est insoutenable. La pensée de M. DACIER est conforme à celle du Seigneur Italien ORSATTO GIUSTINIANO , qui traduit . . . *alcuni poi son sacerdoti d'anni gravi.*

¶ Il y avoit à Thèbes deux Temples de Pal-

Temples de Pallas ; * les autres sont autour † des autels d'Apollon sur les bords du fleuve. La cause d'une si vive douleur ne vous est pas inconnue. Hélas ! Thèbes presqu'enfvelie dans un océan de maux , peut à peine lever la tête au-dessus des abysses profonds qui l'environnent. Déjà la terre a vu périr les moissons naissantes , & les tendres troupeaux. ¶ Les enfans expirent dans le sein de leurs meres. Un Dieu ennemi , un feu dévorant , une peste cruelle ravage la ville , & enleve les habitans. Le noir

las , l'un qu'on appelloit Minerve *secourable* ; l'autre nommé Minerve l'Ismenienne , à cause du fleuve Ismenus , & Cadmée à cause de Cadmus.

Note
de l'Edi-
teur.

* Il est bien vrai qu'il y avoit à Thèbes deux Temples de Pallas , tels que le P. B. les nomme. Mais il s'agit ici de celui des deux qu'on voyoit dans la Place publique , ἀγορῆσι ; il étoit consacré à Minerve *secourable* , & il est appelé double , διπλος , sans doute à cause de ses deux aîles , αἰς διπτερος.

† Au lieu des *Autels* , le grec dit , *les cendres fatidiques d'Ismenus* ; cendres , parce que l'avenir se dévoiloit dans ce Temple en consultant le feu ; d'*Ismenus* , parce que ce Temple étoit sur le bord du fleuve.

Note
de l'Edi-
teur.

¶ Α'γέλαις βουόμοις. Il est question ici de troupeaux de bœufs , auxquels l'épithète de *cendres* n'est pas trop bien assortie.

Pluton enrichi de nos pertes , se rit de nos gémissemens & de nos pleurs. Tour-
nés vers * les autels de votre palais ,
nous vous invoquons, sinon comme un
Dieu , du moins comme le plus grand
des hommes , seul capable de soulager
nos maux , & d'appaîser la colere du
Ciel. C'est vous, grand Roi, qui affran-
chîtes Thèbes du tribut fatal qu'elle
payoit au Sphinx; † vous que les Dieux,
sans le secours des hommes, inspirerent
alors ; vous enfin que les Thébains ho-
norent comme leur libérateur & leur
pere. En vous seul est notre ressource.
Prosternés à vos genoux, hélas ! nous
vous conjurons tous de trouver quelque
remede à nos calamités. Intéressez à no-
tre secours le ciel & la terre ; consultez
les hommes & les Dieux , en un mot

* On le regarde comme un homme divin
dont la sagesse avoit déjà délivré Thèbes du
Sphinx. Cela augmente le Tragique , puisque
cet Oedipe adoré de son peuple doit bien-tôt en
devenir l'exécration.

† On peut conclure de cet endroit que les
Thébains étoient obligés de présenter de tems
en tems quelqu'un qui s'efforçât de deviner
l'Enigme : sans quoi personne n'eût osé l'entre-
prendre , à la vûe de tous ceux qui n'y avoient
pas réussi , & que le Sphinx avoit mis en pièces.

Note
de l'Edi-
teur.

savez-nous. La prudence des sages , tels que vous , est supérieure aux événemens. Hâtez-vous donc, ô le meilleur des Rois, hâtez-vous de sauver Thèbes. Rendez-lui son ancien éclat, & souvenez-vous de l'obligation que vous imposent vos premiers bienfaits. Libérateur de cette contrée , ce beau titre ne s'effacera-t-il point des cœurs de vos sujets, si déjà délivrés par vos soins ils sont replongés dans de plus grands malheurs? Encore une fois, Seigneur, savez-nous. Rappelez cette prudence qui nous a gouvernés sous de plus heureux auspices , soyez toujours semblable à vous-même , & songez que si le Ciel vous conserve pour regner encore sur ces climats, un Royaume dépouillé de citoyens est un bien aussi inutile pour un Roi , qu'une forteresse sans soldats, & un vaisseau sans matelots.

Œ D I P E.

* Déplorables enfans, je n'ignore pas vos douleurs ; oui, Thébains, votre triste situation ne m'est que trop connue. Tout

* Oedipe parle en cet endroit non-seulement aux enfans , mais aux Sacrificateurs & au peuple. Il parle en pere , c'est pourquoi il se sert du terme *παῖδες* qui d'ailleurs s'attribue aux hommes aussi-bien qu'aux enfans.

pleure, tout gémit ; mais dans cette affliction générale, croyez - moi, je souffre comme vous , & plus que vous ; les malheurs publics retombent sur votre Roi ; Oedipe seul en porte tout le faix : j'ai vos maux , ceux de mon peuple , & les miens à supporter. * Ma prudence , vous le savez , ne s'endort point sur ce qui vous touche ; vos cris ne l'ont pas réveillée. Témoins de mes larmes & de mes inquiétudes , vous n'ignorez pas combien j'ai tenté de voies pour vous soulager. Il restoit un remede, je ne l'ai pas négligé. † Créon mon beau-frere est allé par mon ordre au Temple de Delphes. Il doit apprendre du Dieu comment je puis procurer le salut de mon peuple. Je compte les momens. Hélas ! il ne revient point. Funeste délai ! cruelle inquiétude ! il a déjà passé le temps espéré du retour. Mais quand il sera revenu , regardez-moi comme le dernier des humains, si je n'exécute de point en point les ordres d'Apollon.

* Il me semble que c'est là le sens fin de SOPHOCLE , & qu'il a échappé à M. DACIER qui s'est contenté de traduire , *Ne croyez pas que vos cris m'ayent éveillé.*

M. ORSATTO a suivi le sens que je donne.

† Grec , *Fils de Ménécée.*

LE GRAND PRÊTRE.

Heureux événement ! ces enfans
m'apprennent l'arrivée de Créon.

O E D I P E.

O Apollon , justifiez par le succès
l'allégresse qui paroît sur son visage.

LE GRAND PRÊTRE.

* La couronne de laurier qui pare sa
tête nous annonce un succès fortuné.

S C E N E I I.

CRÉON , les mêmes.

O E D I P E.

Contentons notre impatience. Il ap-
proche. . . ah, cher Créon, quelle est la
réponse de l'Oracle ? parlez.

C R É O N.

Rassurez-vous, Seigneur, la voici. † Si
nous écartons la cause de nos malheurs,
nous cesserons d'être malheureux. ¶

* La couronne de laurier qu'on portoit en
revenant de Delphes , marquoit qu'on avoit
reçu une réponse favorable.

† La maniere énigmatique , dont parle d'a-
bord Créon , excite la curiosité & l'attention.

Note de l'Edi-
teur. ¶ Ce n'est point là la réponse de l'Oracle,
mais la pensée de Créon lui-même qui en in-
terprète le sens. λέγω γὰρ , &c. *Je vous assure ,*

O E D I P E.

Quoi ? que dites-vous ? ce discours ne peut ni m'intimider , ni me rassurer.

C R É O N.

M'expliquerai-je en présence de cette assemblée ; ou entrerons-nous dans le Palais ?.

O E D I P E.

Non ; parlez devant ce peuple. Son intérêt me touche beaucoup plus que le mien.

C R É O N.

Ecoutez donc la réponse du Dieu. Il déclare nettement qu'il faut exterminer de cette terre le monstre qu'elle nourrit depuis trop long-tems.

O E D I P E.

Quel est ce monstre ? quelle expiation demande le Dieu ?

dit-il à Oedipe , *qu'il y a remède à nos maux.... le tout dépend de notre diligence à réparer une certaine faute.* Cette faute n'est autre chose que l'impunité du meurtre de Laïus , & la négligence à en rechercher les auteurs. Quant aux propres paroles de la réponse d'Apollon Pythien , elles sont rapportées un peu plus haut : *Ecoutez donc la réponse du Dieu , &c.* On ne voit pas pourquoi M. DACIER & le P. B. s'embarassent de justifier ici SOPHOCLE. C'est cette négligence même d'Oedipe & de Jocaste que les Dieux ont droit de punir dans l'un & dans l'autre,

L'exil ou la mort du coupable. Un sang injustement répandu crie vengeance.

O E D I P E.

Quel est donc ce coupable ! quel est l'objet du couroux d'Apollon ?

C R É O N.

Seigneur, il fut un Roi qui gouverna ce pays avant vous. Laius....

O E D I P E.

Je le fai. Jamais mes yeux n'ont vû ce malheureux Prince.

C R É O N.

Il fut tué. Sa mort n'est pas vengée. C'est ce crime en un mot dont Apollon exige qu'on punisse les auteurs.

O E D I P E.

Comment découvrir les traces obscures d'un crime si ancien ? où sont les meurtriers ?

C R É O N.

Dans cette contrée, (a dit le Dieu.) N'alléguez point, Seigneur, la difficulté de remonter aux vestiges de ce crime. On trouve ce qu'on cherche avec soin. La négligence seule sert de voile aux attentats impunis.

O E D I P E.

Mais quoi ? le meurtre de Laius s'est-il commis à la ville ou dans un voyage ,

dans ces climats ou ailleurs ? répondez. *

C R É O N.

Laius partit pour aller, disoit-il, consulter l'Oracle , & depuis il n'a plus reparu.

* » Il faut absolument que dans tous les
» incidens qui composent la Fable , il n'y ait
» rien qui soit sans raison , ou si cela est im-
» possible on doit faire en sorte que ce qui est
» sans raison se trouve toujours hors de la
» Tragédie , comme SOPHOCLE l'a sagement
» observé dans son Oedipe. » ARIST. *Poët.*
chap. 16. Sur quoi M. DACIER dit : » Il étoit
» *sans raison* qu'Oedipe eût été si long-tems
» marié avec Jocaste , sans avoir sçu de quelle
» maniere Laius avoit été tué , & sans avoir
» fait une recherche exacte de ce meurtre. Mais
» comme ce sujet qui est d'ailleurs le plus
» beau du monde ne pouvoit subsister sans
» cela , SOPHOCLE n'a pas laissé de l'employer,
» & il l'a mis sagement hors de l'action qu'il
» a prise pour le sujet de la pièce. Cet incident
» y est rapporté , comme une chose déjà faite
» & qui a précédé le jour de l'action. Le Poète
» n'est responsable que des incidens qui entrent
» dans la composition de son sujet , & non pas
» de ceux qui le précèdent ou qui le suivent. »
Il me semble que c'est là jeter de la poussiere
aux yeux pour excuser un défaut visible , quoi-
que nécessaire. J'aime mieux croire qu'ARIS-
TOTE loue SOPHOCLE d'avoir sauvé ce défaut
du mieux qu'il a pû , en le rendant en quelque
sorte si étranger à son action , qu'on ne s'avise
pas de l'y trouver sans y réfléchir.

Ne revint-il personne de sa suite, qui puisse nous donner des lumières sur cet attentat ?

C R É O N.

Tout périt, hors un seul homme que la crainte fit fuir, & qui de tout ce qui s'est passé n'a rapporté qu'un seul fait peu considérable.

Œ D I P E.

Quel fait ! ne négligeons rien : souvent la moindre lueur conduit à d'importantes découvertes.

C R É O N.

A l'entendre, Laius étoit tombé entre les mains d'une troupe de brigands, & il fut accablé par le nombre.

Œ D I P E.

* Comment des brigands auroient-ils eu l'audace d'attaquer un Roi, si quelque intérêt secret n'eût conduit leur main?†

* Il paroît ici qu'Oedipe soupçonne déjà Créon d'avoir trempé dans le meurtre de Laius pour s'emparer du Trône.

Note de l'Editeur. † Le sens du texte est un peu différent. Oedipe dit : *Laius marchoit sans porter ses trésors. Quel intérêt des voleurs eussent-ils eu à l'attaquer ?* Créon lui répond : *Aussi soupçonna-t-on quelque autre motif.*

On soupçonna des intrigues & des embuches. . . . Mais enfin, le Roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux. *

O E D I P E.

Quel si grand malheur a donc pû empêcher qu'on ne recherchât les auteurs d'une mort si déplorable ?

C R É O N.

† Le Sphinx & ses pièges cruels. Les

* Rien n'est plus éloigné du Grec que cette version. Voici SOPHOCLE :

Note
de l'Édi-
teur.

λαΐου δ' ὀλωλότος
οὐδεὶς ἀρωγῆς ἐν κακῷ ἐγένετο.

Ce qui veut dire clairement : *Laius mort n'eut point de défenseur*, c'est-à-dire, de vengeur. Les paroles suivantes d'Oedipe démontrent la vérité de cette explication.

† On sçait l'histoire du Sphinx, ce monstre aigle, femme, lion, qui égorgeoit tous ceux qui ne pouvoient expliquer ses énigmes. Des Auteurs disent que ce fut une flotte qui s'empara de la Béotie, & infesta le pays Thébain sous la conduite d'une méchante femme qu'Oedipe tua. D'autres prétendent que *Sphinx* étoit une fille naturelle de Laius, laquelle fit mourir ceux des Thébains qui alléguoient l'oracle d'Apollon à Cadmus sur la succession de ses enfans, pour empêcher les bâtards de monter sur le Thrône; que cette fille voulut qu'on produisît cet Oracle; qu'Oedipe instruit en songe le récita, & fit mourir sa sœur.

maux présens & sensibles firent oublier un crime obscur & passé.

O E D I P E.

Hé - bien , je saurai moi le découvrir dès son origine. Les ordres d'Apollon & vos conseils sont justes. Je vous seconderai. La Patrie trouvera en moi un libérateur , l'Oracle un Prince obéissant ; & Laius un vengeur. Mon intérêt propre m'y engage. Cet attentat me regarde , si je ne prends en main la cause de Laius , j'enhardis contre mes jours des sujets perfides & rebelles. Assurons ma couronne en le vengeant. Ça, levez-vous , enfans , & reportez ces rameaux sacrés. (*A quelqu'un de sa suite.*) Vous , qu'on assemble ici le peuple. Je veux tout tenter , & ce jour , si les Dieux nous sont favorables , terminera ou nos maux , ou nos vies.

LE GRAND PRÊTRE.

Allons , chers enfans , levons - nous. Nos vœux sont exaucés. Puisse Apollon , auteur de l'Oracle , finir nos peines & sauver nos jours.



PREMIER INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Divin Oracle , que nous annoncez-vous ? Venu récemment du * Temple de Delphes à Thèbes , vous tenez nos esprits en suspens. Je tremble, je frémis dans l'incertitude du destin que vous nous préparez. Puissant Dieu des maladies, j'adore vos impénétrables décrets. Qu'ordonnez-vous de notre sort présent & à venir ? daignez m'en instruire, Oracle , fils immortel de l'Espérance. C'est à vous que d'abord j'adresse mes vœux , ô Minerve fille de Jupiter : ô Diane, Déesse tutélaire de cette terre , qui êtes assise sur un trône au milieu de Thèbes , & vous , ô Apollon , qui perçâtes le serpent Python de vos inévitables traits, Divinités secourables, qui remédiez à tous les maux des humains, montrez - vous sensibles à ceux dont nous

* Le Temple de Delphes étoit enrichi de dons innombrables , dit le Scholiaste , & depuis, le lieu de l'Oracle fut bâti de mille suiles d'or qu'envoya Crésus.

sommes accablés. * Si vos mains salutaires ont éteint le feu qui commençoit à embraser notre ville, c'est maintenant, grands Dieux, que vous devez nous secourir. Hélas, nos maux sont innombrables. Vous voyez tout un peuple victime de la mort, descendre dans le tombeau. Plus d'espoir, plus de ressource. La terre ferme son sein & se refuse à nos travaux; les meres meurent dans les douleurs de l'enfantement: Pluton, le fier Pluton voit tomber les morts sur la rive du Styx plus promptement que les éclairs, & comme une foule d'oiseaux qui se précipitent les uns sur les autres. Des monceaux de cadavres privés des derniers devoirs couvrent la campagne. On voit de tous côtés de jeunes épouses & des matrones respectables par leur vieillesse, embrasser les autels † comme un asyle sacré, & percer les airs de leurs gémissemens. On n'entend de toutes parts que de lugubres accens; & le nom d'Apollon mille fois répété se confond avec les cris douloureux. Témoin de

* En inspirant Oedipe qui délivra Thèbes du Sphinx.

† Ou bien, embrasser les autels qui sont sur le rivage, *παρὰ τῶν ἁγίων*. Ce sens est peut-être le plus vrai, l'autre est plus beau.

tant de miseres , Minerve, volez à notre secours. Mettez en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui plus redoutable que le Dieu des combats , nous fait impitoyablement périr sans armes, sans égide, sans appareil de guerre. Ecartez-le de nos climats , précipitez - le ou dans le vaste sein d'Amphitrite , ou dans les abysses profonds de la mer Thracienne & du Pont-Euxin.* Hélas ! ce qu'une nuit a épargné devient la proie du jour suivant. Grand Jupiter, qui faites gronder le tonnerre , écrasez le génie de vos foudres. Dieu de Lybie, Apollon, préparez pour nous secourir , votre arc , votre carquois d'or , & vos fleches : Et vous , † Diane , lan-

* SOPHOCLE appelle cette mer , aujourd'hui Mer Noire, non pas Εὐξενον , mais ἀπὸξενον , comme s'il disoit : *Pontum inhospitalem* , funeste à ses Navigateurs ; & cela pour plusieurs raisons : parce qu'elle est fort orageuse , semée d'écueils , mal pourvue de bons ports ; mais sur-tout , à cause des Nations féroces qui habitoient en ces tems-là. Si dans la suite on l'a nommée Εὐξενος , Hospitaliere , on sçait que c'est par antiphrase , ou contre-vérité.

† Diane , ou Hécate , étoit censée agiter les hommes par des fureurs , aussi-bien que Bacchus. Ce sens est plus naturel que celui qu'y donne M. DACIER.

Note
de l'Édi-
teur.

cez sur lui, comme des traits enflammés, ces rayons & ces feux que vous dardez sur les montagnes de Lycie. * Recevez enfin nos vœux, ô Dieu qui portez le nom de Thébain, & que nous parons d'une Thiare d'or, chef des Menades, puissant Bacchus, † venez avec vos torches allumées, écarter loin de nous cette horrible divinité.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

Œ D I P E, Suite, L E C H Œ U R,
le peuple assemblé. ¶

Œ D I P E *au Peuple.*

J'ai entendu vos demandes, écoutez-

* Province d'Asie entre la Carie & la Pamphilie. Elle tira son nom de Lycus, un des fils de Pandion.

† M. DACIER dit que le Chœur appelle ici Bacchus avec ses flambeaux, parce que le vin & le feu sont des préservatifs contre la peste. Mais sans y entendre autrement finesse, il suffit de dire que Bacchus étoit honoré à Thèbes d'un culte particulier, & que le Chœur l'invoque comme les autres Dieux du pays.

¶ L'ouverture de cet Acte n'est pas moins

moi à mon tour, secondez mes soins, & je réponds d'un heureux succès. Etranger en ces lieux, & libre de tout soupçon sur le meurtre de Laius, dont le détail n'étoit pas même venu jusqu'à moi, je vais déclarer avec liberté mes sentimens. Croyez que je n'irois pas réveiller un crime enseveli dans l'oubli, si je n'avois des indices certains. Sachez donc, Thébains, qu'Oedipe autrefois étranger, à présent votre concitoyen & * soumis aux loix qu'il prescrit, ordonne à tous les habitans de dénoncer l'assassin de Laius. † Si la crainte du châtiment empêche le coupable de se déclarer, qu'il mette bas toute frayeur; il en fera quitte pour l'exil. Si l'assassin est un étranger, qu'on le déclare : cet important service fera récompensé. Que si malgré mes

magnifique que celle du premier. Le peuple en foule est assemblé, comme l'avoit ordonné Oedipe, pour entendre sa dernière résolution & ses ordres touchant l'exécution de l'Oracle, & touchant la recherche du meurtrier de Laius.

* J'ai ajouté ce mot au texte pour en expliquer le sens. SOPHOCLE en effet veut nous faire entendre qu'Oedipe se soumet aux ordres qu'il va donner, & aux imprécations qu'il va prononcer.

† Grec, *fls de Labdacus, petit-fls de Cadmus.*

soins , la crainte ou l'amitié plus fortes que le devoir nous cachent ce fatal secret , écoutez les imprécations * & les ordres de votre Roi. Je défends qu'en toute l'étendue de mes Etats le malheureux soit reçu dans les sacrifices ou dans les conversations : je défends qu'on ait rien de commun avec lui , pas même la participation de † l'eau lustrale ; & j'ordonne qu'on le bannisse des maisons où il se retireroit , comme un monstre capable d'attirer le courroux du ciel. Ainsi le commande l'Oracle : ainsi commençai-je d'accomplir ses ordres, & de prendre en main la cause de Laïus & des Dieux. Puisse le coupable , soit qu'il ait commis seul cet horrible forfait , soit qu'il ait eu des complices, éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui ! qu'il traîne une vie misérable, sans feu, sans lieu, sans espoir, sans

* Ces imprécations & ces ordres nous peignent au naturel l'excommunication des Anciens ; châtiment terrible dans le Paganisme. EURIPIDE entre encore en un plus grand détail dans son Iphigénie en Tauride.

† L'eau lustrale servoit à purifier le peuple dans les sacrifices. On s'en lavoit les mains ; on y mettoit un tison ardent , & on la répandoit sur l'assemblée.

secours

secours ! Si je le cache volontairement dans mon Palais , puissent retomber sur ma maison & sur moi ces funestes imprécations ! Enfin, Thébains qui m'écoutez, je vous ordonne en Roi , par l'obéissance que vous me devez , par le respect dû à l'Oracle , par l'intérêt de la Patrie si tristement défigurée , d'exécuter ponctuellement les ordres que vous venez d'entendre. Hé quand même les Dieux n'auroient pas parlé, convenoit-il de laisser impuni un attentat si criant ? Le sang du meilleur des hommes & des Rois ne parloit-il pas assez ? ah , n'auroit-il pas dû être déjà vengé ? successeur d'un si bon Roi , possesseur de son trône & de son épouse , * pere & tuteur de ses enfans , si les destins ne les eussent ravis , je veux à mon tour le regarder comme

* Il parle sans le sçavoir, de lui-même , c'est-à-dire, du fils de Laïus. M. DACIER reprend à propos le Scholiaste de trouver ces sortes de pensées moins nobles. Il est vrai que le Scholiaste ajoute qu'elles sont très-propres aux mouvemens du Théâtre, & qu'EURIPIDE en est plein , au lieu que SOPHOCLE les emploie sobrement , & uniquement pour émouvoir. Rien en effet n'est plus capable d'exciter ces mouvemens que la pensée d'Oedipe. Il veut venger comme son pere un Roi dont il se trouve à la fin le fils & le meurtrier.

mon pere. Oui , je vais redoubler mes efforts , & je ne ferai point tranquille , que je n'aye decouvert le barbare meurtrier du précieux reste * des Labdacus , des Polydore , des Cadmus , & des Agenor. Je dois cette vengeance à leurs mânes. Puissent ceux qui refuseront de souscrire à mes volontés , trouver la terre ingrate & rebelle à leurs travaux , voir expirer leurs femmes sans enfans , & mourir eux-mêmes d'une mort plus affreuse encore , (s'il est possible ,) que celle qui désole nos climats ! pour nous qui souscrivons à cette équitable sentence , daigne la justice combattre toujours pour nos intérêts ! daignent tous les Dieux nous être toujours favorables !

LE CHŒUR.

Je me soumetts sans peine à vos imprecations, Seigneur ; mais, hélas ! innocent du meurtre de Laius , j'ignore le coupable. C'étoit au Dieu , qui a rendu l'Oracle , d'expliquer sa pensée , & de marquer l'assassin.

O E D I P E.

Il est vrai : mais quel mortel peur

* Il paroît que le peuple se retire après avoir reçu les ordres du Roi. Le Chœur composé des plus anciens & des plus respectables de la nation , reste & répond pour le peuple.

contraindre les Dieux à dévoiler leurs secrets ?

LE CHŒUR.

* Voici une autre ressource qui luit à mon esprit.

O E D I P E.

Parlez ; ne me cachez aucun des expédiens que vous pourrez imaginer.

LE CHŒUR.

Ce qu'est Apollon entre les Dieux , † Tirésias l'est parmi les mortels ; sçavant devin , ne pourra-t-il pas nous prêter le secours de ses lumières si sûres & si pénétrantes ?

O E D I P E.

Ce moyen n'est pas échappé à ma pré-

* Mot à mot. Voici un second conseil , &c. Oedipe répond , Dites-m'en un troisième si vous l'avez. M. ORSATTO GIUSTINIANO traduit , *Giungi la terza anchora se in pronto l'hai.*

† Tirésias étoit de Thèbes en Béotie , fils d'Evere & de Cariclo. Il vit Pallas au bain , disent CALLIMAQUE & PROPERCE : en punition il fut privé de l'usage des yeux , supplice moindre que celui d'Acteon. La Déesse même en eut compassion , & lui donna la science de l'avenir. OVIDE dit qu'il devint aveugle au sujet d'un différend entre Jupiter & Junon , laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en sa faveur , & que Jupiter , pour le dédommager de la perte de la vue , lui accorda le privilège de lire dans l'avenir.

voyance. * Deux fois , par le conseil de Créon , j'ai envoyé vers lui ; & je m'étonne qu'il tarde à se rendre en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut le consulter : car les bruits anciens , mais frivoles , qui ont couru sur cette mort , ne méritent nulle attention.

O E D I P E.

Quels bruits ! Parlez. Je ne veux rien négliger.

LE CHŒUR.

On a dit que des voyageurs avoient assassiné le Roi.

O E D I P E.

Je l'ai oui-dire comme vous : mais il n'a point encore paru de témoins oculaires.

LE CHŒUR.

La crainte des malédictions sorties de votre bouche en fera bientôt paroître , & sans doute le coupable effrayé viendra lui-même se déclarer à vos yeux.

O E D I P E.

Ah , quand on ne craint pas de com-

* Il y a dans le Grec , *j'ai envoyé deux hommes..... Par le conseil de Créon.* Ce mot n'est pas inutile ; car il jette les fondemens des soupçons d'Oedipe contre Créon , & prépare les auditeurs à les voir naître sans surprise.

mettre un crime , on craint peu les im-
précations.

L E C H Œ U R.

Voici qui découvrira le criminel. Je
vois qu'on amène le divin Prophète ,
qui seul voit & montre la vérité dans
son jour.

S C E N E I I.

Les mêmes , T I R E S I A S.

O E D I P E.

O vous , qui privé de la lumière , ne
laissez pas de pénétrer les choses les plus
secrettes , soit dans le ciel , soit sur la
terre , vous sçavez la déplorable situa-
tion de Thèbes : c'est à vous qu'elle a
recours : vous seul pouvez la délivrer de
ses maux : Apollon , si vous l'ignorez ,
nous a répondu que la fin de nos mal-
heurs dépendoit de la mort ou de l'exil
des meurtriers de Laius. Employez donc
pour les découvrir les mystères sacrés
de votre art. N'enviez pas à vos conci-
toyens le secours qu'ils attendent de
vous. Consultez le vol des oiseaux , &
tous les secrets de la divination. En vous
est notre espoir : sauvez-vous , sauvez-
moi ; vengez un Prince dont le sang in-
dignement répandu , fait réjaillir sur nos

têtes la vengeance des Dieux, & souvenez-vous que rien n'est plus beau que de secourir les misérables.

T I R E S I A S *à part.*

Dieux ! qu'il est dangereux de trop sçavoir ! je suis perdu, malheureux ! *
Pourquoi suis-je venu ?

O E D I P E.

Quoi ? qu'avez-vous ? d'où vient cette tristesse subite ?

T I R E S I A S.

Laissez-moi partir, Seigneur. Croyez-en Tirésias. Votre sort & le mien en seront plus supportables.

O E D I P E.

Ah, que vous êtes injuste ! avez-vous donc oublié que Thèbes est votre patrie ? lui refuserez-vous l'interprétation de l'Oracle ?

T I R E S I A S.

Vous êtes plus injuste que moi, Seigneur. Je me tais pour ne pas répondre témérairement à vos téméraires demandes.

Note
de Plé-
teur.

* Tirésias dit plus dans le Grec qu'on ne lui fait dire ici : *Instruit de ce fatal mystère, c'est-à-dire, connoissant bien le meurtrier de Laïus : Τῷτι καλῶς ἐγὼ εἶδῶς, je n'aurois jamais dû venir ici.*

Au nom des Dieux, Tirésias, ne nous cachez rien de ce que vous sçavez. Prosternez-vous à vos pieds nous vous en conjurons.

T I R E S I A S.

Ah, vous ignorez tout ce que vous demandez. Laissez-moi mon secret. Je ne dévoilerai point vos maux.

O E D I P E.

Quoi ? vous sçavez tout, & vous gardez le silence. Voulez-vous donc nous trahir & nous perdre ?

T I R E S I A S.

Que ce reproche est inique ! c'est pour vous, c'est pour moi que je me tais. Epargnons-nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

O E D I P E.

O le plus méchant de tous les hommes ! (car enfin tes refus irriteroient les rochers :) jusqu'à quand garderas-tu ce silence obstiné ? jusqu'à quand feras-tu inflexible ?

T I R E S I A S.

Vous me reprochez ma dureté : & vous comptez pour rien la colère qui vous transporte : j'en suis la victime.

O E D I P E.

Mais qui ne seroit pas indigné d'un

pareil discours, & de l'outrage que tu fais à la patrie ?

T I R E S I A S.

Vos malheurs arriveront assez tôt sans que je les révèle.

O E D I P E.

Et moi je veux apprendre ces malheurs de ta bouche.

T I R E S I A S.

Je ne parlerai point, dussiez-vous m'accabler de tout votre courroux.

O E D I P E.

Hé-bien, je suivrai les mouvemens de ma fureur. Je te déclare donc que tu parois à mes yeux le complice, ou même l'auteur de cet attentat. Si tu n'étois privé de la lumière des Cieux, je te croirois le seul capable de l'avoir accompli.

T I R E S I A S.

* J'entends : & moi je vous déclare

* La liberté du Prophète est justifiée par la colère d'Oedipe ; & toute cette Scène est si adroitement conduite que Tirésias parle à découvert, & annonce au Roi toute sa destinée, sans qu'Oedipe doive le croire, puisqu'il a sujet de penser que tout ceci est l'effet de la colère & du complot de Tirésias, d'autant plus qu'il se croit fils du Roi de Corinthe, & non de Laïus.

que vous avez prononcé vous-même votre arrêt. Oui, depuis ce moment fatal nul Thébain ne peut plus vous parler ni vous entendre.... Vous êtes le coupable.

O E D I P E.

Moi ! quelle imposture , O Dieux ! traître , crois-tu échapper à mon juste ressentiment ?

T I R E S I A S.

Je le crains peu. La vérité plus forte que l'injustice combat en ma faveur.

O E D I P E.

La vérité ! d'où la sçais-tu , malheureux ? ce n'est pas dans ton art que tu l'as puisée.

T I R E S I A S.

Je la sçai de vous. C'est vous qui m'avez contraint de rompre le silence.

O E D I P E.

Que t'ai-je contraint de dire ? parle derechef : peut-être comprendrai-je mieux ce discours surprenant.

T I R E S I A S.

Vous m'avez trop entendu. * Est-ce

* *Est-ce pour me tendre un piège.... C'est-à-dire , est-ce pour voir si je ne varierai point , si je ne changerai point de langage ?*

pour me tendre un piège que vous m'interrogez !

O E D I P E.

Non , mais je t'ordonne de parler.

T I R E S I A S.

Hé-bien , je le répète ; le meurtrier que vous cherchez , c'est vous.

O E D I P E.

Moi ! ah , misérable , tu ne m'auras pas deux fois outragé impunément.

T I R E S I A S.

Ciel ! que feroit-ce donc si je disois tout ?

O E D I P E.

Dis , parle , je ne crains rien.

T I R E S I A S.

Vous le voulez , je parlerai. Oedipe , sans le sçavoir , est uni par d'horribles nœuds... Il ignore l'abyssme où il est plongé.

O E D I P E.

Penses-tu que je souffre plus longtemps ces outrages redoublés ?

T I R E S I A S.

Je n'appréhende rien. Telle est la force de la vérité.

O E D I P E.

Oui , mais non pas sur tes lèvres. Doublement aveugle , tu ne peux ni la voir , ni la dévoiler.

TIRESIAS.

Ah, malheureux Prince, vous me rapprochez ce que bientôt on aura droit de vous dire à vous-même.

OEDIPE.

Rends grace aux Dieux de ton aveuglement. Tu verrois le jour pour la dernière fois.

TIRESIAS.

Mon sort n'est pas entre vos mains. Apollon est mon garand, il * aura soin de mes jours. †

OEDIPE.

Ce cruel artifice est-il de Créon ou de toi ?

* J'ai préféré ce sens à celui que donne JOACHIM CAMERARIUS au Grec, comme si Tirésias disoit, *Apollon aura soin de terminer mon sort*. Tirésias en effet, au rapport de PAUSANIAS, mourut en allant à Delphes après avoir bû de l'eau d'une fontaine. Cette circonstance ne justifie point le sens de CAMERARIUS. L'autre est plus simple & plus vrai. Je le trouve encore dans la traduction de M. ORSATTO :

. . . . il possente Apollo cura
Havrâ de la mia vita.

† Les termes Grecs ne souffrent point cette explication; ils ne disent pas même ce que

Note
de l'Edit-
leur.

N'accusez ni Créon , ni moi. N'imputez vos maux qu'à vous seul.

O E D I P E.

O Sceptre , ô Couronne , ô trésors , ô sagesse supérieure à tous les arts pour rendre la vie heureuse , que vos avantages trop exposés à l'envie sont sujets à de tristes retours ! quoi ? j'arrive dans Thèbes sans ambition , sans dessein ; on m'offre le thrône , je regne ; & Créon , ce Créon qui paroissoit d'abord mon fidèle ami , forme de secrettes brigues pour me déthrôner ! il suborne ce misérable devin éclairé pour ses intérêts , & aveugle dans son art. * Créon s'en fert,

CAMERARIUS fait dire à Tiresias ; les voici :

Ε'πι

Ἰκανός, ἀπόλλων ὦ τάδ' ἐκπράξαι μέλει.

Mon sort , dit-il , n'est point entre vos mains ; Pourquoi ? *C'est qu'il me suffit d'Apollon , qui sçait l'avenir : τάδ' ἐκπράξαι , quæ facienda sunt.* Par où il veut donner à entendre qu'Apollon lui a révélé le lieu , le temps & le genre de sa mort.

Note
de l'Edi-
teur.

* Le Traducteur a supprimé , apparemment par politesse , toutes les injures qui sont dans le Crec , & que vomit Oedipe irrité. μάγον , ce Magicien ; μηχανορράφον , cet Artisan de fraudes ; δόλιον , ce menteur ; ἀγύρτην , ce Chariatan

met en œuvre ses prestiges & ses artifices, contre qui ? contre Oedipe son ami ! car enfin, dis-moi, qui t'a rendu Prophète ? pourquoi n'as-tu pas délivré Thèbes des captieuses questions & des cruautés du Sphinx ? alors, certes, alors il étoit besoin d'un homme plus qu'ordinaire, d'un homme qui eût je ne sçai quoi de divin. Où étoient tes oiseaux & les Dieux ? Oedipe survient, & par la seule force de son esprit, sans le secours des oiseaux, Oedipe qui ne se pique point d'être devin, développe l'énigme, & confond le Sphinx. Avoue-le, malheureux, le desir de regner sous Créon te dévore. Voilà l'intérêt secret qui t'anime à ma perte. Mais, crois-moi, ton ambition te coûtera cher, aussi-bien qu'à l'auteur de cette intrigue ; & sans un reste d'égard que j'ai pour ta vieillesse, je te ferois sentir à quel prix tu abuses de ton art pernicieux.

LE CHŒUR.

Témoins de vos discours, nous voyons de part & d'autre trop de chaleur. Songez, Seigneur ; songez, Tiréfiass, qu'il n'est question que de penser à trouver l'interprétation de l'Oracle.

Vous êtes Roi , Seigneur ; mais ici la liberté d'entendre & de répondre tour-à-tour nous rend égaux , & d'ailleurs sujet d'Apollon , je ne suis point le vôtre. Sçachez que je n'ai pas besoin d'être justifié par Créon. Libre & incapable de crainte , je parlerai moi-même en ma faveur. Je suis aveugle , j'en conviens ; mais tout éclairé que vous êtes , vous ne voyez pas les maux qui vous affligent , vous ignorez quel air vous respirez , avec qui , & comment vous êtes lié. Sçavez-vous qui vous a donné le jour ? sçavez-vous quel crime vous rend exécration à tous vos proches , soit dans les enfers , soit sur la terre ? déjà les Furies vengeresses d'une mere & d'un pere vous poursuivent. Bientôt , privé du jour comme moi , elles vous chasseront de ces climats. Alors quelles mers , quelles * montagnes † quel endroit du mon-

* Grec , *Quel Citheron* ? C'est une allusion pour la suite qui n'a pû passer dans le François. Oedipe ignoroit qu'il eût été exposé sur le mont Citheron.

Note de l'Editeur. † On pouvoit traduire littéralement , *Quel autre Citheron* ? Le P. B. dit que c'est une allusion pour la suite , qui n'a pû passer dans le François ; mais il pouvoit faire attention

de ne retentira pas de vos cris lugubres , quand vous sçaurez l'hymen fatal dont vous avez allumé le flambeau , quand vous verrez l'écueil affreux que vous crûtes un port assuré , quand un essain de maux ignorés qui vous mettra vous-même au rang de vos enfans , viendra fondre sur vous & sur eux. Alors , Prince , accablez d'injures & Tirésias & Créon. Vous nous vengerez , & jamais mortel plus coupable ne perdra la lumière du jour.

O E D I P E.

Ah ! faut-il qu'Oedipe entende & souffre de pareils outrages. . . . Va , misérable , dérobe-toi à ma fureur , & ne montre plus un visage odieux.

T I R E S I A S.

Je ne serois pas venu , si vous ne m'aviez appelé.

O E D I P E.

On ne t'auroit pas appelé , si l'on eût prévu ces discours insensés.

que dans cette Scene , Tirésias fait à Oedipe bien d'autres menaces enveloppées & énigmatiques , dont il n'y a que la suite qui puisse dévoiler le sens au Roi Thebain. Le Cithéron étoit une montagne peu distante de Thèbes ; elle étoit très-fertile , & célèbre à plusieurs égards.

T I R E S I A S.

Vous me traitez d'insensé. Votre pere ne jugeoit pas ainsi de moi.

O E D I P E.

Qui ? arrête. Quel est mon pere ?

T I R E S I A S.

Ce jour, oui ce jour vous donnera la naissance & la mort. *

O E D I P E.

Quelle obscurité, quel embarras dans ses discours !

T I R E S I A S.

Ne vous piquez-vous pas de deviner de pareilles énigmes ?

O E D I P E.

Ce que tu me reproches fait ma véritable gloire.

T I R E S I A S.

Dites plutôt votre perte.

O E D I P E.

J'ai sauvé Thèbes. Qu'importe à quel prix ?

T I R E S I A S.

Je me retire donc. (*A son Valet*) qu'on me remène.

O E D I P E.

Adieu, ta présence nous trouble. Laisse-nous.

* C'est-à-dire, qu'il se connoitra lui-même.

T I R E S I A S.

Oui , je vous laisse , content d'avoir déclaré mon secret sans redouter votre présence. Ma vie & mon sort ne dépendent point de vous. Je vous le dis pour la dernière fois , cet homme que vous cherchez , & que vous accablez de malédictions , ce criminel , ce meurtrier est dans Thèbes. Etranger en apparence , on verra bientôt qu'il est Thébain. Bientôt sa fortune si belle , si riante , s'évanouira comme un songe. Aveugle , réduit à l'indigence , courbé sur un bâton , on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle confusion quand il se reconnoîtra frere de ses fils , époux de sa mere , coupable en même tems d'inceste & de parricide. Allez , Prince , éclaircissez ces terribles paroles , & si vous me trouvez menteur , je consens de passer pour un faux Prophète. Adieu.



II. INTERMEDE.

CHŒUR.

* *Strophe I.*

Quel est donc celui que désigne Apollon du fond de sa grotte sacrée ? quel est ce monstre qui a fouillé ses mains par un crime inoui ? Il est tems qu'il se dérobe au supplice qui l'attend , & qu'il

* DEMERIUS TRICLINIUS dans son ouvrage sur les vers de SOPHOCLE , dit que la strophe se chantoit par le Chœur , qui marchoit tourné vers la droite , qu'il se tournoit vers la gauche pour chanter l'antistrophe , & qu'enfin il chantoit l'Épode après la strophe & l'antistrophe , en se tenant immobile. On prétend que par ces évolutions prises des Egyptiens , les Grecs vouloient comme eux , marquer le cours des astres ; de façon que la strophe & le tour à droite , signifioit le mouvement des étoiles fixes ; l'antistrophe & le tour à gauche , indiquoit le cours des planetes ; enfin , l'Épode & sa situation , montrait l'état fixe de la terre. PINDARE a fait passer les mêmes tours & retours dans ses Odes , apparemment parce qu'en les chantant on faisoit les mêmes évolutions. Thésée revenu de Crete , inventa une danse , qui consistoit à tourner en différentes manieres , en mémoire du Labyrinthe. A l'égard des mouvemens du Chœur à droite & à gauche , ils sont assez difficiles à concevoir. » Je crois ,

fûye auffi promptement que les éclairs. Déjà le fils de Jupiter s'arme contre lui de carreaux & de foudres. La Parque cruelle & inévitable le poursuit.

Des neiges même du Parnasse * l'O-
racle est parti comme une flamme pour *Anti-
str. I.*
avertir les Thébains de découvrir le criminel. Semblable à un taureau qui va cacher sa défaite & sa honte, il a beau s'enfoncer dans les antres & dans les forêts; vainement il erre en des lieux solitaires. En vain il tâche d'éviter l'arrêt prononcé du milieu de la terre. † Cette voix immortelle le poursuivra toujours.

Le sage Tiréfiàs a dit des choses hor-
ribles. Dois-je les croire, dois-je les re- *Anti-
str. II.*

» dit M. DACIER, que le Chœur étoit partagé
» en deux bandes, comme chez les Hébreux;
» la troupe à droite commençoit, s'avancant
» vers la gauche jusqu'à la moitié du Théâtre,
» c'étoit la strophe. L'autre troupe faisoit de
» même, c'étoit l'antistrophe. «

* MONTAGNE, dans la Phocide, voisine
de Delphes, assez connue par le séjour des
Muses. *Note
de l'Édi-
teur.*

† Delphes, qui étoit au pied du Parnasse,
passoit pour être le milieu du monde. Voyez
les notes sur l'*Iphigénie en Tauride*.

jetter ? que dire , que penser ? qui d'Oedipe ou de Tiréſias l'emportera ? l'un me fait craindre ; l'autre m'ordonne d'eſpérer. Je n'ai jamais oui-dire , & il n'eſt pas croyable que le fils de Polybe * † ait eû rien à démêler avec Laius. Dois-je donc ſouſcrire à un reproche odieux , qui accuſe Oedipe d'un meurtre dont on ignore l'auteur ?

*Anti-
ſir. II.*

Jupiter & Apollon liſent dans les cœurs. Tel eſt le privilège des Dieux. Mais eſt-il bien conſtant que les devins ſoient plus éclairés que les autres hommes ? un mortel ſurpaſſe un autre mortel en ſageſſe ; mais tous ſont ſujets à l'erreur. Quelle témérité ſeroit-ce d'ajouter foi aux accuſateurs d'Oedipe ſans avoir des preuves plus fortes ? Non , je ne regarderai point comme un meur-

Note
de l'Édi-
teur.

* C'étoit un Roi de Corinthe , à qui HÉRODOTE donne deux filles, quoique SOPHOCLE le ſuppoſe ſans enfans. Quoiqu'il en ſoit , ſe voyant ſans fils , il avoit comme adopté Oedipe , que le haſard lui avoit préſenté , & qui croyoit en effet lui appartenir.

† Oedipe étoit cru fils de Polybe , voilà ce qui rend incroyable le diſcours de Tiréſias , & ce qui ſuſpend & prépare le dénouement.

trier celui dont l'utile sagesse fut avouée
même du Sphinx. *

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON.

Qu'entends-je ? Thébains ? Le Roi ,
dit-on , m'accuse de la plus noire des
perfidies. Pénétré d'une douleur profon-
de , je viens m'éclaircir avec vous : car
si dans les malheurs publics j'ai encore
celui de voir mes paroles & mes actions
suspectes , si Oedipe enfin me croit cou-
pable , c'en est trop , je ne puis suppor-
ter la vie. Quelle tâche pour mon nom !
couvert d'un pareil opprobre je dois
être regardé de vous , de mes amis mê-
me , comme un citoyen pernicieux.

LE CHŒUR.

Ah , Prince , la colère , non la vérité ,

* Il n'est gueres probable que ce Monstre ait loué son Vainqueur , aussi le Chœur ne le dit-il pas : il dit simplement , que la sagesse d'Oedipe se manifesta , lorsqu'on vit dans Thèbes , cette fille aînée & cruelle.

Note
de l'Édi-
teur.

aura sans doute formé ces injustes soupçons.

C R É O N.

Mais qui a porté le Roi à dire que j'avois aposté le devin pour semer de faux discours ?

L E C H Œ U R.

Il l'a dit, mais j'ignore quelle étoit sa pensée.

C R É O N.

A-t-il pû de sang froid m'imputer un crime si atroce & si noir ?

L E C H Œ U R.

Je ne pénètre point dans les actions des Rois... Le voici lui-même : vous pouvez vous instruire.

S C E N E I I.

Les mêmes , O E D I P E.

O E D I P E.

De quel front oses-tu paroître à mes yeux ? * convaincu d'avoir conspiré contre moi , pour m'ôter la vie & la cou-

* M. DACIER a traduit ainsi ces paroles du texte , *Φονεὺς αἶν τοῦ δέ τ' ἀνδρὸς ἐμφανὴς* , *toi qui es assurément le meurtrier de Laïus*. C'est une méprise qui en a produit une autre d'un Poète moderne , comme si Oedipe reprochoit à Créon

ronne, viens-tu m'insulter dans mon palais ? dis-moi, m'as-tu cru, ou assez faible, ou assez insensé, pour ne pas découvrir, pour ne pas punir tes criminelles intrigues ? quelle étoit ta pensée ? comment seul, sans amis, sans troupes, sans argent, as-tu espéré te frayer un chemin au trône ?

C R É O N,

* Vous avez parlé, Seigneur. Ecoutez-moi à votre tour, & ne me condamnez pas sans m'entendre.

O E D I P E.

† Je connois ton éloquence & tes ar-

d'avoir tué Laius, reproche qui seroit impertinent, comme il le dit, & sans nul fondement. Mais on voit que ce n'est point-là le sens de SOPHOCLE. *Vous êtes le meurtrier de cet homme*, c'est-à-dire, *de moi* ; vous en voulez à ma vie. Cette façon de parler est usitée chez les Poètes Grecs & Latins.

* Il y a dans le Grec, *Οὐδ' ὅς ποινῶν* ; Note *scis quid facturus ?* Le Traducteur n'a pas fait de l'Édition de l'Éditeur attention que ces mots ne formoient aucun sens dans la bouche de Créon, mais qu'elles convenoient fort naturellement à Oedipe ; c'est comme s'il disoit à son beau-frère : Ne voyez-vous pas où vous conduit cette démarche ? Quelles seront les suites de votre attentat ?

† La pensée de SOPHOCLE n'est pas rendue : Note la voici littéralement : » Vous êtes un grand de l'Éditeur
» Orateur, mais vous avez trouvé un méchant

tifices ; je ne t'écoute plus ; ton crime est avéré.

C R É O N.

Ah, souffrez du moins qu'en un mot...

O E D I P E.

Tais-toi , ou conviens que tu es le plus méchant des hommes.

C R É O N.

Votre erreur est extrême , Seigneur , si vous prenez pour raison un aveugle préjugé.

O E D I P E.

Tu t'abuses si tu penses que je laisse impuni l'attentat d'un allié contre son Roi.

C R É O N.

J'y consens ; mais de grace , dites-moi quel est mon crime.

O E D I P E.

* N'est-ce pas sur votre conseil que j'ai envoyé chercher cet Interprète tant vanté ?

C R É O N.

Je vous l'ai conseillé , & je le ferois encore.

» Auditeur en moi , moi , dis-je qui connois
» vos mauvais desseins. «

* Voilà l'origine des soupçons formés contre Créon.

O E D I P E.

O E D I P E.

Depuis quel tems Laius

C R É O N.

Quoi Seigneur ? expliquez-vous.

O E D I P E.

Je demande depuis quel tems est arrivé le meurtre de Laius.

C R É O N.

Depuis un tems fort long ; mais on peut aisément en rappeler le souvenir.

O E D I P E.

Tirésias faisoit-il alors profession de deviner ?

C R É O N.

Sa science & sa réputation étoient aussi célèbres dès-lors qu'aprésent.

O E D I P E.

Vous parla-t-il en ce tems-là d'Oedipe ?

C R É O N.

Non , Seigneur ; jamais en ma présence.

O E D I P E.

Ne fit-on pas la recherche de ce crime ?

C R É O N.

On la fit , mais en vain.

O E D I P E.

Que ne parloit-il donc alors comme il parle aujourd'hui ?

Tome I.

N

C R É O N.

La raison ne m'en est pas connue. Je me tais sur ce que j'ignore.

O E D I P E.

Vous sçavez au moins ce qui vous touche. Vous ferez sagement de l'avouer.

C R É O N.

Qu'avouerais-je ? je ne refuse point de m'expliquer sur ce que je sçais.

O E D I P E.

M'auroit-il jamais imputé la mort de Laius , s'il n'eût été d'intelligence avec vous ?

C R É O N.

Quant à Tirésias , s'il vous a parlé , vous sçavez ce qu'il vous a dit. Pour moi , je voudrois apprendre de vous ce que vous voulez sçavoir de moi.

O E D I P E.

Interrogez-moi , j'y consens ; mais n'espérez pas réussir à me persuader que je sois le meurtrier de Laius.

C R É O N.

N'avez-vous pas épousé ma sœur ?

O E D I P E.

Sans doute,

C R É O N.

Ne partage-t-elle pas avec vous le souverain pouvoir ?

O E D I P E.

Il est vrai , & mes complaisances pour elle sont sans bornes.

C R É O N.

Ne suis-je pas le premier du Royaume après elle & vous ?

O E D I P E.

Ah , perfide , & voilà ce qui rend ton infidélité plus noire.

C R É O N.

Vous verrez , Seigneur , qu'il n'y en a point , si vous daignez m'écouter comme je vous ai écouté moi-même. Dans le choix du thrône , avec toutes les frayeurs dont il est environné , ou d'un rang égal à la Royauté avec un repos glorieux , pensez-vous , je vous prie , qu'il y ait à balancer ? * Quel est l'homme sensé qui ne choisira pas le dernier parti ? Telle est mon inclination & celle des sages. Né sans ambition , je préfère

* Cette morale , & par conséquent la justification de Créon ne seroient pas reçues aujourd'hui. Mais le Sceptre n'étoit pas alors en Grece ce qu'il est parmi nous Hippolyte parle de même dans la Phédre d'EURIPIDE. Voyez la Scene V. de l'Acte IV. Ces deux morceaux de différens Auteurs montrent évidemment que cette morale étoit alors celle des Sages.

re le titre de Sujet à celui de Roi. Heureux particulier , & libre d'inquiétude , ne trouvai-je pas en vous mon bonheur & le comble de mes souhaits ? Plus esclave que Roi , que trouverois-je sur le trône ! une source intarissable de soucis. Comment donc pourrois-je préférer la couronne avec ces tristes appanages , à un pouvoir sans bornes , sans envie & sans chagrin. Non , non Oedipe , croyez-moi , je n'ai pas le goût assez dépravé pour ne pas sentir le prix de ma félicité. Je sçai ce qui me convient. Tout prévient mes desirs : caressé , recherché de tout le monde , je fers d'appui à quiconque vous implore. C'est par mon canal que coulent vos bienfaits : quoi , devenu le plus insensé de tous les hommes , j'irois sacrifier tous ces avantages ! vous connoissez mon cœur. Des sentimens tels que les miens ne sont point ceux d'un rebelle & d'un perfide. Non , jamais cet affreux projet n'est entré dans mon sein. Loin d'être le chef d'une conspiration contre mon parent & mon Roi , je rougirois d'en être le complice. Si vous n'en croyez pas mes sermens , croyez-en l'oracle de Delphes : consultez le Dieu : informez-vous si mon récit n'a pas été

fidèle. Enfin , si vous vérifiez le complot entre Tirésias & moi , je consens de mourir. Vous ne ferez pas mon seul juge , & je me condamnerai le premier. Mais ne me noircissez pas d'un crime odieux sur un simple soupçon. Il est également injuste de prendre les méchans pour les bons , & les bons pour les méchans. Perdre injustement un ami , * c'est s'arracher le jour. Que dis-je ? un ami est plus précieux que la vie. C'en est assez , Seigneur , le tems dévoilera tout. Un jour suffit pour déceler un méchant homme. Le tems seul justifie l'innocence.

LE CHŒUR.

La sagesse éclate dans son discours. Gardez-vous , Seigneur d'un jugement aveugle. Une résolution précipitée ne sçauroit être sage.

* Il y a quelque contresens dans cette traduction.

Note
de l'Édi-
teur,

φίλον γὰρ ἰσθλὸν ἐκβαλεῖν , ἴσον λέγω
καὶ τὸν παρ' αὐτοῦ βίον , ὃν πλείστον φίλοι.

C'est ce qu'il falloit rendre ainsi : « Perdre un
» ami fidèle , c'est se faire le même tort que
» de s'arracher à soi-même la vie , le plus pré-
» cieux des biens. »

Une trahison précipitée exige une prompte vengeance. Quoi, tranquille & rassuré par de vains détours, attendrai-je qu'il acheve sa trame, & qu'il perde son Roi ?

CRÉON.

Hé-bien, Seigneur, qu'ordonnez-vous ? est-ce à l'exil que vous me condamnez ?

OEDIP E.

A la mort. Il n'est pas juste qu'un traître échappe au supplice.

CRÉON.

J'y vole, si vous me faites voir que je suis coupable. *

OEDIP E.

Quoi, tu parles en rebelle !

CRÉON.

Et vous en injuste Roi.

OEDIP E.

Je pourvois à ma couronne en te faisant périr.

* Créon commence à parler avec quelque fierté ; mais c'est celui à qui le Royaume appartenait de droit après la mort de Laïus. Il étoit de la famille Royale. Oedipe étoit étranger. L'aventure du Sphinx avoit élevé l'un sur le trône au préjudice de l'autre. Tout cela

C R É O N.

Et moi à ma vie & à l'équité en refusant d'obéir.

O E D I P E.

* Mais tu es criminel.

C R É O N.

Je ne suis pas convaincu.

O E D I P E.

Un Sujet ne doit-il pas obéir à son Roi?

C R É O N.

Non, si ses ordres sont iniques.

O E D I P E.

O Thèbes, ô Citoyens. . .

C R É O N.

Maître comme vous de ces peuples ,
& leur concitoyen, j'ai droit d'implorer aussi leur secours.

L E C H Œ U R.

Ah, Princes, que faites-vous? voici la Reine Jocaste. C'est à elle à terminer vos différends.

rend Créon plus excusable, & sert à augmenter les soupçons d'Oedipe.

* Je ne sçai pourquoi M. DACIER a omis ce mot & la réponse.



S C E N E I I I.

Les mêmes , J O C A S T E.

J O C A S T E.

Quel sujet vous anime , infortunés Princes ? Quoi , tandis que la patrie expire , vous ne rougissez point d'augmenter les calamités publiques par vos démêlés particuliers. Oedipe , & vous, Créon , rentrez dans votre appartement. Cessez d'aigrir nos maux , & gardez-vous de porter vos dissensions à de fâcheuses extrémités.

C R É O N.

Madame , foyez témoin de la manière atroce dont le Roi traite Créon votre frere. Il me menace de l'exil ou de la mort.

O E D I P E.

Je l'avoue , Madame : mais il le mérite. Il a conjuré contre son Roi.

C R É O N.

Puisse-je être livré à toutes les furies, & périr par tous les supplices , si je suis coupable du crime qu'on m'impute !

J O C A S T E.

Que voulez-vous de plus , Seigneur ? au nom des Dieux , respectez un serment si saint ; respectez les vœux de ce peuple & les miens.

LE CHŒUR.

Oui , Seigneur , j'ose vous en conjurer ; calmez votre courroux , écoutez la Reine , & rendez-vous à nos vœux réunis.

O E D I P E.

Ah , que me demande-t-on ! faut-il fléchir devant un sujet !

LE CHŒUR.

Ayez égard à sa conduite passée , & à ses protestations présentes.

O E D I P E.

Sçavez-vous bien ce que vous exigez de moi ?

LE CHŒUR.

Oui , Seigneur.

O E D I P E.

Si vous osez le redire , parlez.

LE CHŒUR.

Je ne rougirai point de le répéter ; conservez un ami , du moins ne le perdez pas sur une incertitude.

O E D I P E.

Me demander sa grace , c'est demander mon exil ou ma mort.

LE CHŒUR.

Ah , j'atteste * le premier des Dieux ;

* Le premier des Dieux , c'est-à-dire , celui dont la présence est la plus sensible.

oui , brillant soleil , sois témoin de mes sermens : que je périsse abandonné des hommes & du Ciel , si cette affreuse pensée roule dans mon esprit. Hélas , Seigneur , c'est l'intérêt public qui me touche. Sensible aux maux de ma Patrie , je sens mon cœur déchiré , quand je les vois redoublés par vos cruelles dissensions.

O E D I P E.

Hé-bien , qu'il se retire. Je lui pardonne , au péril de mourir ou de descendre du trône : mais qu'il sçache que c'est à vos larmes , & non à aucun égard pour lui , que j'accorde sa grace. En quelque lieu qu'il puisse être , il me fera toujours odieux.

C R É O N.

* Cruelle faveur ! quelle seroit donc votre vengeance ? mais tel est votre caractère ; vous êtes puni par vos propres passions.

O E D I P E.

Cesse de m'insulter , pars , évite mon courroux.

* Ce passage est difficile & obscur. CAMÉRIUS y donne ce sens après le Scholiaste , aussi-bien que M. ORSATTO : *Vous pardonnez à regret , mais quand votre courroux sera calmé,*

C R É O N.

Je me retire. J'ai eu le malheur de n'être pas connu de vous. Ce peuple me rend plus de justice. *

LE CHŒUR.

Ah , Madame , qui vous arrête ! engagez le Roi à rentrer aussi dans son Palais.

S C E N E I V.

J O C A S T E , O E D I P E , L E C H Œ U R.

J O C A S T E.

Je veux auparavant sçavoir le sujet de leurs démêlés.

L E C H Œ U R.

Ils se sont pris de paroles sur des soupçons. Les reproches injustes sont sensibles.

J O C A S T E.

Ces reproches ont-ils été réciproques ?

vous en rougirez. L'autre sens paroît plus naturel. M. DACIER l'a suivi , & M. BOIVIN.

* Rien de cela dans le texte Grec. Oedipe ordonne à Créon de se retirer. Celui-ci répond simplement : » J'obéis : je veux désormais
» vivre inconnu à la Cour , & confondu avec
» le reste de vos Sujets. «

Note
de l'Édi-
teur.

Œ D I P E.

L E C H Œ U R.

L'offense a été mutuelle.

J O C A S T E.

A quel sujet, je vous prie ?

L E C H Œ U R.

Daignez , Madame , n'en pas demander davantage. Dans les malheurs qui nous environnent , il est juste de ne pas réveiller des querelles assoupies.

O E D I P E *au Chœur.*

Voyez votre aveuglement ; malgré votre équité , vous abandonnez mes intérêts , & vous mettez le comble à mes maux.

L E C H Œ U R.

Ah , Seigneur , je l'ai dit , & je le redis encore , je ferois le plus insensé des hommes , si je séparois mes intérêts des vôtres. N'est-ce pas vous qui avez relevé notre patrie chancelante , vous qui dans les malheurs présents ferez notre libérateur , si la chose dépend de vos soins ?

J O C A S T E.

Au nom des Dieux , Seigneur , ne me cachez pas la cause de votre indignation.

O E D I P E.

Vous le voulez , Madame , j'y consens ; mon respect & ma complaisance

vont vous satisfaire. Ecoutez les complots de Créon . . .

J O C A S T E.

Il est mon frere ; mais j'écouterai vos plaintes , pourvu qu'elles soient fondées sur des indices assurés.

O E D I P E.

Il m'impute le meurtre de Laius.

J O C A S T E.

De lui-même , ou sur le rapport d'autrui ?

O E D I P E.

Il a suborné l'artificieux Tirésias pour répandre ces bruits , & il ne tient pas à lui qu'il n'aigrisse & ne souleve mon peuple.

J O C A S T E.

Ecoutez à votre tour , Seigneur. M'en croirez-vous ? écartez cette vaine inquiétude , & méprisez les discours du Devin. Il n'en est point de véridique sur la terre. J'en dois être crue. En voici un exemple sensible. Laius mon époux reçut jadis un Oracle (je ne dirai pas d'Apollon , mais du moins de ses ministres.) On lui annonçoit qu'il seroit tué de la main de son fils. Tel étoit , disoit-on , l'ordre des destins. Cependant , si j'en crois le bruit unanime , des brigands assassinerent Laius

dans un chemin qui se divise en trois routes. Je mis au monde ce fils redouté, dont l'Oracle menaçoit mon époux; mais à peine trois jours s'étoient écoulés, que le Roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du pere. Les oracles toutefois avoient parlé. Allez, Seigneur, rassurez-vous, ne les croyez pas. Ce qu'un Dieu détermine, il le dévoile sans obscurité.

O E D I P E.

Ah, Madame, que m'avez-vous dit! dans quel trouble & quelle agitation votre discours m'a jetté!

J O C A S T E.

Quelle agitation, quel trouble, Seigneur?

O E D I P E.

Ne m'avez-vous pas dit que Laius fut tué dans un chemin partagé en trois routes?

J O C A S T E.

Tel étoit le bruit commun; tel est-il encore aujourd'hui.

O E D I P E.

Et en quel lieu, Madame, arriva ce terrible événement?

J O C A S T E.

En Phocide , dans l'endroit où se réunissent les chemins qui conduisent à Delphes & à Daulie. *

O E D I P E.

Et depuis quel tems cela est-il arrivé ?

J O C A S T E.

On l'apprit peu de tems avant que vous vinssiez régner sur ces contrées.

O E D I P E.

O Jupiter , qu'ordonnez-vous de mon sort ?

J O C A S T E.

Ah , Ciel ! d'où vient , Seigneur , ce frémissement ?

O E D I P E.

Ne le demandez pas. Dites-moi plutôt , Madame , quel étoit le port & l'âge de Laius.

J O C A S T E.

Sa taille étoit grande & majestueuse. Sa tête commençoit à blanchir. Du reste il avoit beaucoup de votre air.

O E D I P E.

Ah , Dieux ! me ferois-je lié moi-

* Delphes & Daulie sont séparées par le mont Parnasse en Phocide , entre le Golfe Opuntien , & le Golfe de Crissa.

même , sans le sçavoir , par les plus horribles imprécations ?

J O C A S T E.

Que dites-vous , Seigneur ? je n'ose porter mes regards sur vous.

O E D I P E.

Je tremble de frayeur que l'aveugle Prophète n'ait été trop éclairé : dites encore un mot , & je ferai éclairci.

J O C A S T E.

Je suis faisie d'horreur . . . Mais parlez ; je dirai ce que je puis sçavoir.

O E D I P E.

Laius étoit-il peu accompagné , ou entouré d'une nombreuse garde ?

J O C A S T E.

Cinq personnes faisoient toute l'escorte de ce Roi populaire : encore le Héraut étoit-il de ce nombre , & Laius n'avoit qu'un char.

O E D I P E.

Je suis perdu. Mon malheur n'est que trop évident. Mais , Madame , qui vous a raconté cette histoire ?

J O C A S T E.

Un Officier de Laius échappé seul de ce danger.

O E D I P E.

Est-il dans le Palais ?

J O C A S T E.

Non. A peine de retour à Thèbes , vous voyant sur le thrône , & son Roi au tombeau , il voulut s'épargner la douleur de revoir les lieux qui lui rappeloient un triste souvenir. Il me supplia de l'envoyer à la campagne pour avoir soin de mes troupeaux. Ce fidèle domestique méritoit cette récompense , & une meilleure fortune.

O E D I P E.

Faites - le paroître au plutôt , Madame.

J O C A S T E.

Cela est aisé. Mais pourquoi , Seigneur ?

O E D I P E.

J'appréhende qu'on ne m'ait dit trop vrai. * Je veux m'éclaircir ; en un mot , je veux le voir.

J O C A S T E.

Hé-bien , vous le verrez. Mais ne puis-je entrer dans votre confiance , & sçavoir le sujet de cette étrange inquiétude.

O E D I P E.

Je ne puis rien vous refuser , Mada-

* Le texte est équivoque : d'autres traduisent , *je crains d'en avoir trop dit.*

dame , sur-tout après l'espérance dont vous me flattez. Dans la cruelle situation où je me trouve vous partagez mes peines ; & à qui puis-je mieux les confier ? Fils de Polybe , Roi des Corinthiens , & de la Reine Mérope son épouse , j'ai tenu le premier rang à Corinthe. J'en étois l'espérance , lorsqu'il m'arriva une aventure propre à me surprendre , peu digne pourtant des soucis qu'elle me coûta. Un homme pris de vin eut l'audace de me reprocher à table que je n'étois point le fils du Roi & de la Reine. Outré d'un affront si sanglant , j'eus peine à retenir ma colère. Toutefois je laisse passer ce jour-là. Le lendemain je vais trouver Polybe & Mérope , & je leur fais part de mon chagrin. Ils entrent en fureur contre celui qui m'avoit outragé. Ma tendresse pour eux luttoit avec mes soupçons. L'affront étoit gravé trop profondément dans mon cœur. Je pars , je vais au Temple de Delphes. Apollon interrogé , au lieu de répondre à mes demandes , m'annonce le plus horrible avenir. » Les Destins portent , *dit-il* , » qu'Oedipe sera l'époux de sa mere , » qu'il mettra au jour une race exécra- » ble , & qu'il sera le meurtrier de son » pere.

Epouvanté, comme vous pouvez juger, d'un Oracle si effrayant, je prends le parti d'éviter pour toujours Corinthe, afin de me mettre hors d'état d'accomplir cette affreuse prédiction. * Je regle mon voyage sur les Astres, je prends une autre route, & j'arrive à l'endroit où vous dites que Laius est mort. Je vous l'avouerai, Madame, à peine eus-je atteint le chemin qui se partage en trois, que le Héraut & un homme, tel à-peu-près que vous le peignez, monté sur un char se présentent devant moi, & veulent me faire retirer par force. Transporté de fureur je frappe l'insolent qui m'insultoit. Le maître prend son tems, & me porte deux coups. † Il n'en fut pas quitte pour la même peine. Atteint d'un seul coup, ¶ il est renversé de son char. Il expire à mes pieds, aussi-bien que ceux de sa suite. Si donc cet étranger se trouve avoir quelque rapport à

* Les Anciens, fort amateurs de l'Astronomie, se conduisoient par les Astres sur terre aussi-bien que sur mer.

† Grec, *deux coups d'aiguillon sur le milieu de la tête.*

¶ Grec, *de bâton* : ce qui montre que les anciens Grecs n'étoient pas même toujours armés en voyage.

Laius, ah, Dieux, est-il homme plus malheureux & plus haï du Ciel que je le suis ? nul étranger, nul Thébain ne peut désormais me recevoir, ni me parler : je suis contraint de fuir loin de ces lieux, par qui ? par moi-même. Oui, c'est moi seul qui ai porté contre moi ce funeste arrêt. O comble d'horreur ! ô le plus abominable de tous les hommes, je fouille la couche de celui-là même que j'ai cruellement massacré ! mais quoi, obligé de fuir, reverrai-je les miens ? retournerai-je à Corinthe ? je m'expose à épouser Mérope, à tuer Polybe, à porter mes mains criminelles sur ceux à qui je dois le jour. O fortune ennemie, ô destins impitoyables, peut-on ne vous pas imputer toutes ces horreurs ? ne souffrez pas, justes Dieux, que je voye jamais luire ce jour fatal : rayez-moi du nombre des humains avant que de marquer ma vie par ces exécrables traits.

LE CHŒUR.

Sensibles à vos malheurs, Seigneur, nous vous conjurons de ne pas bannir la douce espérance jusqu'à ce que vous ayez vû le Berger.

O E D I P E.

Je l'attends. C'est l'unique espoir qui me reste.

J O C A S T E.

Et quand il sera venu , que ferez-vous ?

O E D I P E.

Si ses paroles s'accordent avec les vôtres , il calmera mes inquiétudes.

J O C A S T E.

Que concluez-vous donc de mes paroles , Seigneur ?

O E D I P E.

Ce Berger assure , dites-vous , que Laius a été assassiné par des brigands ; s'il persiste à le dire , je suis sauvé : car on ne prend point un homme seul pour plusieurs. S'il n'impute le meurtre qu'à un seul , je me tiendrai pour convaincu : évidemment je serai le coupable.

J O C A S T E.

Rassurez-vous donc , Seigneur. Il a parlé. Il ne peut changer de langage. Tout Thèbes est témoin comme moi de son récit. Mais dût-il tenir un autre discours , son rapport ne sera jamais conforme à l'Oracle. Apollon prédit que Laius fera tué par mon fils. Hélas ! Innocente victime de nos frayeurs , il reçut la mort , loin de la donner. Jugez , Seigneur , si votre Oracle mérite plus d'attention que le mien.

Vous appeaisez mes frayeurs ; mais ,
Madame , pour les dissiper , songez , je
vous conjure , à faire venir le Berger ,
dont dépend mon sort.

J O C A S T E.

J'y envoie : mais rentrons ; que ne
ferois-je point pour vous plaire.

III. INTERMEDE.

L E C H Œ U R.

* *Siro-
phe I.*

* Justes Dieux , faites-moi jouir du
bonheur suprême de conserver la sainte-
té dans mes paroles & dans mes mœurs.
Faites que je régle ma vie sur ces loix ,
ces divines loix descendues du plus haut
des Cieux. Oui , l'Olympe en est l'au-
teur , & non pas notre foible nature.
Leurs traits ne vieillissent point , l'ou-
bli ne peut les effacer , la vérité elle-
même y réside ; elles sont marquées à
son coin.

*Anti-
str. I.*

La tyrannie doit son origine à l'or-
gueil. Si l'orgueil , après avoir entassé

* Le Chœur , suivant son caractère , répare
ici l'impiété de Jocaste sans la nommer.

maux sur maux arrive à son comble , il ne peut arrêter ses pas chancelans , il se précipite dans un abyfme de malheurs. O Apollon , ne fouffrez pas que ce vice retarde l'éclairciffement de vos Oracles, & l'avantage que Thèbes en attend. Songez , grand Dieu, que fi d'autres vous abandonnent , je ne veux jamais me départir de la foumiffion que je vous dois.

Périffe tout mortel dont la facrilège ^{*Strophe II.*} main ou la langue criminelle viole les loix , la justice , & les Temples des Dieux ! périffe quiconque pour de coupables voluptés , & pour des tréfors trop defirés , n'a pas horreur de fouiller fes mains impies dans le crime ! Si l'impiété eft récompensée , qui voudra déformais émouffer les traits de fes paffions , & réprimer les mouvemens de fon cœur ? Que me fervira de conduire des danfes folemnelles en l'honneur des Dieux ?

A quoi bon irai-je , refpectueux ado- ^{*Antistrophe II.*} rateur , offrir les vœux & l'encens des mortels à Delphes , en Phocide * , à

* En Phocide , il y a dans le Grec , ἐν τῷ τῶν Ἀβασίων ναοῦ , ni dans le Temple en Abes, Cette

Olympie *, si les Oracles d'Apollon ne se vérifient à la face de l'univers ? vous qui m'écoutez, Souverain maître du monde, grand Jupiter , dont l'empire est éternel , montrez-nous que rien n'échappe à vos regards pénétrants. Vous le voyez , les Oracles donnés à Laïus sont méprisés , Apollon est négligé , la religion n'est plus en honneur.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

J O C A S T E , L E C H Œ U R.

J O C A S T E.

Seigneurs Thébains , vous me voyez en devoir d'aller au Temple des Dieux. Ces guirlandes & cet encens que je

ville , dit PAUSANIAS , est en Phocide. Elle a été bâtie par une colonie Argienne , & a tiré son nom d'Abas fils de Lyncée & d'Hypernestre : Apollon y avoit un Temple. D'autres veulent que ce soit une ville de Lydie.

* Olympie , ou Pise , ville d'Elide dans le Peloponnèse , où se célébroient les jeux Olympiques , peu loin du Temple de Jupiter Olympien.

porte

porte vous annoncent le sujet de mes vœux. C'est le trouble d'Oedipe. Agité de diverses pensées , au lieu de juger de l'Oracle récent par l'ancien , comme le veut la raison , il n'écoute que ses frayeurs , & se livre à quiconque les entretient. Puisque mes conseils & mes soins sont inutiles , c'est vous que j'implore , * ô Apollon ; voici votre Temple le plus proche , j'y cours , & l'unique prière que j'ose vous adresser , c'est de jeter sur nous un regard de compassion. Car enfin Oedipe , semblable à un Pilote éperdu au milieu de l'orage , fait passer ses craintes jusques dans notre sein.

S C E N E I I.

UN BERGER de Corinthe. Les mêmes.

LE BERGER.

De grace , Thébains , enseignez-moi le Palais d'Oedipe ; dites-moi où je puis le trouver lui-même.

* Grec , *O Apollon Lycien , ou du Lycée* ; *ὦ ὁ Ἀπόλλων Λυκίος* (ἄλλ' ἔσος γὰρ εἶ) ce n'est pas à dire que Jocaste aille en Lycie ou au Lycée à Athènes ; elle va au Temple d'Apollon le plus proche à Thèbes , & l'appelle Lycien par son surnom. Elle commence par là ses pèlerinages en faveur d'Oedipe.

Vous voyez son Palais , ô étranger ;
vous l'y trouverez ; & voici la Reine
son épouse.

L E B E R G E R.

Epouse d'un si grand Roi, puisse-t-elle
aussi-bien que sa famille être com-
blée de toutes sortes de prospérités !

J O C A S T E.

Puissiez-vous éprouver vous-même
tout le bonheur que vous me souhaitez !
Vos paroles qui me sont d'un heureux
présage , méritent de moi ce retour.
Mais , dites-moi , je vous en conjure ,
quel sujet vous amène , que venez-vous
nous annoncer ?

L E B E R G E R.

D'heureuses nouvelles pour vous &
pour le Roi.

J O C A S T E.

Quel est ce bonheur , & d'où venez-
vous ?

L E B E R G E R.

De Corinthe ; & pour ne rien céler ,
ce que je vais vous apprendre vous cau-
sera de la joie & du chagrin.

J O C A S T E.

Comment ? que signifie cette énigme ?

L E B E R G E R.

Votre époux , si j'en crois les bruits

A C T E I V. 315

de Corinthe , doit être élu Roi de l'Isthme par le suffrage unanime des Corinthiens.

J O C A S T E.

Quoi ! le vieux Roi Polybe n'est plus sur le Thrône ?

L E B E R G E R.

Il est dans le tombeau.

J O C A S T E.

Polybe est mort ! cela est-il croyable ?

L E B E R G E R.

Puissai-je mourir moi-même , si mon rapport n'est sincère !

J O C A S T E *à ses femmes.*

Allez , courez annoncer cette nouvelle au Roi. Oracles , qu'êtes-vous devenus ? Oedipe s'exile volontairement dans la crainte de tuer Polybe , & Polybe meurt par les mains de la Parque.

S C E N E I I I.

O E D I P E , les mêmes.

O E D I P E.

Chère épouse , qui vous intéressez si généreusement à mes malheurs , que voulez-vous ? pourquoi m'obligez-vous de sortir ?

J O C A S T E.

Ecoutez , Seigneur , écoutez cet étran-

O ij

ger , & jugez ce qu'il faut penfer des Oracles.

O E D I P E.

Cet étranger ? quel est-il ? que vient-il m'apprendre ?

J O C A S T E.

Il vient de Corinthe vous annoncer que Polybe votre pere n'est plus.

O E D I P E.

Que dites-vous ? ô Etranger ? ah , je vous conjure de parler vous-même.

L E B E R G E R.

Puisque vous fouhaitez , Seigneur , que je commence par cette triste nouvelle , fçachez qu'en effet Polybe ne voit plus le jour.

O E D I P E.

Lui ! quel fort a fini fa destinée ? la trahifon , ou la maladie ? parlez.

L E B E R G E R.

Hé , Seigneur , faut-il le demander ? le moindre accident précipite la vieillesse au tombeau.

O E D I P E.

C'est donc une langueur qui l'y a conduit ?

L E B E R G E R.

Oui , Seigneur , & fon âge avancé.

O E D I P E.

* Ah, Madame, quel besoin à présent de recourir aux autels & de consulter le chant des oiseaux ? † ils m'avoient prédit le meurtre d'un pere ; & le voilà dans la région des morts, tandis que je vis paisible à Thèbes sans avoir jamais armé mes mains contre ses jours. On ne peut sans doute m'imputer son trépas. Quoi ? dira-t-on que le regret de m'avoir perdu l'aura mis au tombeau ? alors je serois en quelque sorte l'auteur de sa mort. Mais non ; Polybe est dans les enfers, & avec lui il a emporté tous ces vains Oracles.

* M. DACIER traduit : *Hélas, Madame, qui voudra désormais consulter les Oracles d'Apollon ? qui voudra, &c.* il me semble que ce n'est point là le sens véritable. Jocaste alloit consulter les Dieux en faveur d'Oedipe. Oedipe rassuré par le récit du Berger, dit à la Reine qu'il n'est plus besoin de recourir aux autels & aux oiseaux ; que d'ailleurs il a été trompé par sa crédulité, &c.

† Il semble véritablement qu'Oedipe & Jocaste sur-tout, insultent les Oracles & les Prédictions en plusieurs endroits de cette Tragédie. C'est en effet leur crime, quoiqu'en dise le Pere BRUMOY, & le Chœur sçait bien le leur reprocher.

Note
de l'Edi-
teur.

J O C A S T E.

Ne vous l'avois-je pas prédit , Seigneur ?

O E D I P E.

Il est vrai , Madame : mais quoi ?
Mes frayeurs l'emportoient sur vos conseils.

J O C A S T E.

Ne laissez donc plus tyranniser votre esprit par ces craintes frivoles.

O E D I P E.

Ne dois-je pas encore appréhender de fouiller la couche d'une mere ?

J O C A S T E.

Que peut-on craindre quand on est guidé comme vous par une heureuse fortune ? croyez-moi , trop de prudence nuit. Le plus sûr est de s'abandonner au hazard des événemens , & de jouir de la vie. Y a-t-il pour vous le moindre fondement de craindre un inceste ? croyez-moi , n'y ayez pas plus d'égard qu'à un songe vain. Pour vivre heureux on doit négliger ces frivoles superstitions.

O E D I P E.

J'approuverois votre pensée , Madame , si ma mere ne jouissoit plus de la lumiere ; mais tant qu'elle respirera , j'ai sujet de craindre , & je craindrai toujours.

J O C A S T E.

Toujours ! quoi la mort d'un pere ne vous ouvre pas les yeux ! quel enchantement ?

O E D I P E.

Elle devoit me rassurer, j'en conviens ; mais ma mere vit encore.

L E B E R G E R.

Puis-je sçavoir, Seigneur, quelle est la personne que vous craignez ?

O E D I P E.

C'est Mérope épouse du Roi mort.

L E B E R G E R.

Hé, que craindre d'elle, Seigneur ?

O E D I P E.

L'effet d'un Oracle terrible, épouvantable. . . .

L E B E R G E R.

Est-il si affreux que vous ne puissiez le dire ?

O E D I P E.

Le voici : si j'en crois Apollon, je ferai incestueux & parricide, époux d'une mere, & meurtrier d'un pere : & c'est pour éviter d'accomplir cette horrible prédiction que je me suis écarté de Corinthe : exil volontaire & assez heureux, comme vous le voyez ; mais toutefois fâcheux, puisque je me suis privé de voir ce que j'avois de plus cher.

O iv

Quoi, Seigneur, cette unique crainte vous a éloigné de Corinthe ?

O E D I P E.

J'ai appréhendé, (je l'avoue,) l'inceste & le parricide.

L E B E R G E R.

* Ah, Prince, il faut que je vous délivre de cette inquiétude, puisqu'aussi-bien je ne viens en ces lieux que pour votre bonheur.

O E D I P E.

Je sçaurai reconnoître à mon tour cet important service.

L E B E R G E R.

† L'avantage de vous ramener à Corinthe me suffit : c'est l'unique objet de mon voyage.

* Voici le principe du dénouement qu'ARISTOTE, chap. ix. Poët. cite comme un des plus surprenans. Rien en effet n'est mieux imaginé.

† Tel est le passage Grec, καὶ μὴν μά λιστα τῷ ἀφικέμεν ὅπως σε πρὸς δέμους ἐλθόντος εὖ πράξαι ἂν π. Telle est la traduction de M. Dacier. *Je ne suis venu, Seigneur, qu'afin que quand vous ferez de retour à Corinthe, je puisse mériter de vous quelque grace, & vivre heureux sous votre protection.* Voilà sans doute un compliment fort intéressé. J'ose dire que ce n'est point là la pensée de SOPHOCLE. Le lecteur en jugera,

O E D I P E.

Non , je ne retournerai jamais dans les lieux où ma mere voit le jour.

L E B E R G E R.

Il paroît bien , Seigneur , que vous ignorez qui vous êtes.

O E D I P E.

Comment ? au nom des Dieux , ô étranger , instruisez-moi de mon sort.

L E B E R G E R.

Si le motif qui vous empêche de retourner dans votre Palais....

O E D I P E.

Oui , c'est la crainte d'effectuer l'Oracle.

L E B E R G E R.

Si vous redoutez quelque souillure de la part de vos proches....

O E D I P E.

C'est cela même. Voilà la source de mes inquiétudes mortelles.

L E B E R G E R.

Hé bien , Seigneur , rien de plus frivole que ces inquiétudes.

& la note de M. DACIER , toute ingénieuse qu'elle est d'ailleurs , ne paroît point sauver cette incongruité. M. ORSATTO y a aussi donné , & M. BOIVIN.

Comment frivole , je suis fils de Polybe ?

L E B E R G E R.

Polybe ne vous touche en rien.

O E D I P E.

Quoi , Polybe ne m'a pas donné le jour ?

L E B E R G E R.

* Autant & aussi peu que moi.

O E D I P E.

Que veut dire cette énigme ? mon pere ne m'a pas plus donné le jour qu'un étranger ?

L E B E R G E R.

Non , encore une fois , il n'étoit pas plus votre pere que moi.

O E D I P E.

Mais il m'appelloit son fils.

* M. DACIER n'a point voulu traduire à la lettre ce vers & les deux autres qui suivent , sans doute parce qu'il n'a pas fait attention à l'équivoque gracieuse de cet *autant & aussi peu que moi*. Il s'est contenté de mettre , *non , Seigneur*. Il y a pourtant une finesse dans le Grec , laquelle consiste en ce que le Berger de Corinthe étoit dans la vérité , *autant & aussi peu pere d'Oedipe que Polybe* ; le Berger lui avoit sauvé la vie : Polybe l'avoit adopté : mais ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné le jour.

L E B E R G E R.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

O E D I P E.

Auroit-il tant chéri un fils qui n'eût pas été le sien ?

L E B E R G E R.

Il n'avoit pas d'enfans ; en faut-il davantage ?

O E D I P E.

Qui suis-je donc ? m'avez-vous acheté, où êtes-vous mon pere ?

L E B E R G E R.

Je vous trouvai sur le mont Citheron. *

O E D I P E.

Quel motif vous conduisoit en ces lieux déserts ?

L E B E R G E R.

Le soin de quelques troupeaux.

O E D I P E.

Vous étiez donc Berger ?

L E B E R G E R.

Oui, Seigneur, & je fus alors votre libérateur.

O E D I P E.

En quel état me trouvâtes-vous ?

* Citheron, mont qui sépare la Béotie de l'Attique.

Vos talons percés vous l'apprendront.

Ah, de quel mal me rappelez-vous le souvenir !

Je détachai les liens qui traversoient vos pieds.

Quelle barbarie on exerça sur moi dès le berceau !

C'est cette aventure qui vous a donné * le nom que vous portez.

Dites-moi, au nom des Dieux, qui de mon pere ou de ma mere m'accabla de cette malédiction ? qui des deux me condamna à périr ?

Je l'ignore ; celui des mains de qui je vous reçûs le sçaura mieux.

C'est donc des mains d'un autre que vous m'avez reçu ?

Oui, des mains d'un autre Berger.

* Oedipe, *oidin*ss pieds enflés.

O E D I P E.

Quel est-il ? pourriez-vous me le désigner ?

L E B E R G E R.

Il étoit, disoit-on, à Laïus.

O E D I P E.

A Laïus ! au Roi de ces climats ?

L E B E R G E R.

A lui-même. Il avoit soin de ses troupeaux.

O E D I P E.

Vit-il encore ? puis-je le voir ?

L E B E R G E R.

Il n'est ici personne qui ne puisse vous en instruire.

O E D I P E *au Chœur.*

Si quelqu'un d'entre vous connoît ce Berger, si on l'a vû à la ville ou à la campagne, qu'on ait à me l'indiquer. La situation où je me trouve veut que je l'interroge.

L E C H Œ U R.

* Je ne pense pas qu'il parle d'un autre que de celui que vous avez envoyé

* Le Chœur a raison de parler ainsi sur ce qu'avoit dit Jocaste du Berger de Laïus. Il y a d'ailleurs une adresse infinie à intéresser dans cette recherche la Reine qui se tait d'étonnement, parce qu'elle sçait déjà tout le mystère.

chercher : mais la Reine le sçait mieux que personne.

O E D I P E.

Sçavez-vous, Madame, si l'homme que nous faisons venir est le même que celui dont parle cet étranger !

J O C A S T E.

Quoi ! de qui parle-t-il ? hé, Seigneur, calmez vos craintes, & négligez ces téméraires discours.

O E D I P E.

Non, Madame ; me préservent les Dieux de suivre vos conseils ; ce que j'ai découvert m'engage trop à éclaircir ma naissance & mon sort.

J O C A S T E.

Au nom des Dieux, Seigneur, n'en faites rien. Si votre repos vous est cher, laissez ce fatal examen. Je ne suis déjà que trop à plaindre.

O E D I P E.

J'entends, Madame ; mais ne vous inquiétez point ; dût-on par un triple

tère. Le reste de cette Scène est plein d'art. Oedipe, toujours trop curieux pour son malheur, veut s'instruire malgré les prières de la Reine, déjà trop instruite ; & il attribue ses conseils à une crainte secrète, qu'elle ne se trouve l'Epouse d'un Esclave, d'un fils de Berger.

affront me prouver que je descends de trois esclaves ; cet outrage ne rejailliroit point sur vous.

J O C A S T E.

Ah , Seigneur , si j'ai quelque pouvoir sur votre esprit , je vous conjure de quitter ce fatal dessein.

O E D I P E.

Je ne le quitterai point que je n'aye mis en plein jour la vérité que je cherche.

J O C A S T E.

Mais songez , je vous prie , que j'ai de fortes raisons pour vous en détourner.

O E D I P E.

Et ce sont ces raisons secrètes qui redoublent mes craintes & ma curiosité.

J O C A S T E *à part.*

Ah , Prince déplorable . . . puisses-tu ignorer éternellement ta destinée.

O E D I P E.

Qu'on m'amène au plutôt le Berger. Laissons la Reine rougir de ma naissance , & se glorifier de la sienne.

J O C A S T E.

O le plus infortuné des hommes
Va , je ne puis rien dire de plus , & je te parle pour la dernière fois.

S C E N E I V.

Les mêmes , hors J O C A S T E.

L E C H Œ U R.

Ah , Seigneur , où court la Reine éperdue , & plongée dans la plus profonde douleur ? que j'appréhende les suites funestes de cet affreux silence.

O E D I P E.

Funestes ou non , je veux connoître ma naissance , dût-elle être la plus vile. Je le vois , la Reine rougit de mon obscurité. Tel est le génie ambitieux du sexe , n'importe : je n'ai pas honte de ma destinée. Enfant de la Fortune , j'en ai reçu trop de biens pour être ingrat*. Oui , la Fortune est ma mere. Les années & le tems sont mes proches. Témoins de ma bassesse , ils m'ont élevé au faite de la grandeur. † Né ce que je suis , ma naissance ne changera pas , quand je cesserois de l'examiner.

* HORACE a employé cette expression , Sat. VI. l. 2. *Luferat in campo fortuna filius.*

† J'ai suivi en ceci le sens de M. Dacier , qui véritablement est le plus fin & le plus naturel. C'est aussi celui de M. ORSATTO & de M. BOIVIN.

* Si je ſçai lire dans l'avenir , & ſi ^{Strophe.}
 mes conjectures ne ſont pas vaines , ô
 Cithéron , avant que le ſoleil recom-
 mence ſa carrière , tu dévoileras le fort
 & la naiſſance d'Œdipe. Ainſi nous me-
 nerons des danſes , & nous chanterons
 des hymnes , pour marquer notre joie
 à un Prince ſi cher. Daignez , ô Apol-
 lon , juſtifier notre eſpoir & nos vœux.

Aimable Prince , quel Dieu , quelle ^{Antistrophe.}
 Déeſſe vous ont donné le jour ? ne ſe-
 roit-ce point quelque Nymphé égarée
 dans les bois avec le Dieu Pan ? ſeroit-
 ce † quelque amante d'Apollon ; § car ce
 Dieu aime les montagnes écartées ? Mer-
 cure & Bacchus , l'un § Dieu de Cylle-

* Cette Strophe & cette Antistrophe mon-
 trent que le Chœur s'avance & parle en corps.

† Je donne ici à *Ευχάρη* la ſignification
 d'amante , comme elle ſemble l'être en effet.
 L'autre ſens ſeroit celui de M. ORSATTO.
*O d'Apollo la figlia , à cui ſon grati gli atti
 gioghi , e le rupi.*

§ Le Traducteur a beau dire : jamais *Ευχάρη*, ^{Note}
 Filia , n'a ſignifié *Amante*. Il eſt queſtion ici <sup>de l'Édi-
 teur.</sup>
 de quelque fille d'Apollon née ſur une de ces
 montagnes eſcarpées où ſe plaît leur pere.

§ Cyllene , mont d'Arcadie , où naquit Mer-
 cure de Jupiter & de Maïa.

ne , l'autre amateur des forêts , font souvent la cour aux Nymphes d'Helicon : * feriez-vous le fruit de leurs amours ?

OEDIPE *appercevant de loin Phorbas.*

† Si je puis juger de ce vieillard qui m'est inconnu , il me semble qu'il est ce Berger que j'attends. Son port , son air , son âge qui se rapporte assez à celui de cet étranger , tout me le persuade. Je crois même reconnoître mes Officiers qui l'amènent. (*au Chœur*) Vous qui l'avez connu , vous en jugerez mieux que moi.

LE CHŒUR.

Il m'est connu , Seigneur ! c'est en effet le fidèle Berger de Laius.

O E D I P E.

Dites-moi , ô étranger ? est-ce là l'homme dont vous m'avez parlé ?

LE BERGER.

C'est lui-même , Seigneur.

* Hélicon , mont de la Phocide , d'où coule l'Hippocrène.

† Il semble qu'il vaut mieux suivre le manuscrit dont parle HENRI ETIENNE , & lire *πρὸς βυ* , *ce vieillard* , que *πρὸς βαι* , *ô vieillards* : ainsi ce mot de vieillards ne marque point quel est le Chœur.

S C E N E V.

PHORBAS, les mêmes.

OEDIPÉ.

Approchez, Berger, répondez-moi ;
N'étiez-vous pas à Laïus ?

PHORBAS.

Il est vrai, Seigneur ; j'étois Officier
de Laïus, né dans son Palais, & non pas
acheté à prix d'argent comme un esclave
ordinaire.

OEDIPÉ.

Quel étoit votre emploi ?

PHORBAS.

J'ai passé la meilleure partie de ma vie
à conduire les troupeaux.

OEDIPÉ.

En quels lieux d'ordinaire les condui-
siez-vous ?

PHORBAS.

Sur le mont Cithéron, & aux envi-
rons.

OEDIPÉ.

Regardez cet étranger, vous est-il
connu ? ne l'avez-vous point vû en quel-
que lieu ?

PHORBAS *surpris.*

Qui... qu'a-t-il fait... de quel hom-
me parlez-vous ?

Je vous demande si vous n'avez point eu quelque commerce avec cet étranger que voici.

PHORBAS.

Lui ? non que je sçache ; au moins je ne puis m'en rappeler le souvenir.

LE BERGER.

Cela n'est pas surprenant, Seigneur : mais il me reconnoîtra bientôt ; car il ne peut avoir oublié que nous passions sur le mont Cithéron * les trois saisons de l'année , depuis le printems jusqu'à la fin de l'automne. L'hiver venu nous retirions , lui ses troupeaux chez Laius , moi le mien dans mes étables. Cela n'est-il pas vrai ?

PHORBAS.

Il m'en souvient : mais vous parlez d'un tems bien reculé.

LE BERGER.

Poursuivons. Vous souvient-il maintenant de cet enfant que vous me donâtes , pour l'élever comme s'il eût été à moi ?

* Telle est l'interprétation du Scholiaste , de Messieurs DACIER & ORSATTO.

P H O R B A S.

Que me voulez-vous dire , & d'où vient cette question ?

L E B E R G E R *en montrant Oedipe.*

Ami , cet enfant que tu m'avois confié . . . le voici.

P H O R B A S.

Ah , misérable , tais-toi. Puissent les Dieux t'exterminer.

O E D I P E *à Phorbas.*

Ne le maltraite pas. Plus que lui tu mérites d'être puni.

P H O R B A S.

Et quel est mon crime , Seigneur ?

O E D I P E.

De ne pas répondre sur le fait dont on te parle.

P H O R B A S.

Ah , Seigneur , croyez-moi , il ne sçait ce qu'il veut dire.

O E D I P E.

Je te ferai parler de gré ou de force.

P H O R B A S.

Au nom des Dieux , n'outragez pas ma vieillesse.

O E D I P E.

Qu'on le charge de chaînes.

P H O R B A S.

Malheureux que je suis !... Mais qu'allez-vous faire , & que me demandez-vous ?

Lui as-tu donné l'enfant ?

P H O R B A S.

Hé bien.... je l'ai donné. Que ce jour n'a-t-il été le dernier de mes jours !
O mort....

O E D I P E.

Tes vœux seront exaucés, si tu ne réponds.

P H O R B A S.

Ils le feront bien plutôt, si je parle.

O E D I P E.

Cet homme, je le vois, ne cherche qu'à m'amuser par de vains détours.

P H O R B A S.

Hélas : & je n'ai pas avoué que j'avois donné l'enfant ?

O E D I P E.

Où l'as-tu pris ? étoit-il à toi ? l'as-tu reçu d'une autre main ?

P H O R B A S.

Je l'ai reçu d'une autre, il n'étoit pas à moi.

O E D I P E.

Et qui te l'a donné ? de quelle maison est-il ?

P H O R B A S.

Seigneur.... au nom des Dieux, n'en demandez pas davantage.

O E D I P E.

Parle. Tu es perdu, si je le demande
une seconde fois.

P H O R B A S.

Il naquit dans le Palais de Laius.

O E D I P E.

D'un esclave, ou du Roi ?

P H O R B A S.

* Cruelle nécessité : je meurs si je
parle.

* » La curiosité (dit PLUTARQUE , traité
» de la *Curios.* traduct. d'Amyot) enveloppa
» Oedipus en de très-grands maux , parce que
» voulant sçavoir qui il étoit , comme n'étant
» pas de Corinthe , en allant à l'Oracle pour
» lui demander , il rencontra Laius par le che-
» min , qu'il tua , épousa sa propre mere , par
» le moyen de laquelle il obtint le Royaume
» de Thèbes : & lorsqu'il sembloit être très-
» heureux , encore se voulut-il chercher soi-
» même , combien que sa femme l'en détour-
» nât le plus qu'elle pouvoit ; & plus elle le
» prioit de ne le faire pas , plus il en pressa un
» vieillard qui sçavoit toute la vérité du fait ,
» en le contraignant par toutes voyes , tant
» que le discours de l'affaire l'ayant déjà mis
» en soupçon , comme le vieillard se fut écrié ,

Hélas , je suis sur le point dangereux

De déclarer un cas bien malheureux.

» Toutefois étant déjà surpris de sa passion de

Et moi si je t'écoute. Parle toutefois.

P H O R B A S.

On le disoit fils de Laius. Interrogez la Reine. Elle vous instruira mieux.

O E D I P E.

Ce fut donc elle qui te le donna.

P H O R B A S.

Elle-même.

» curiosité , & le cœur lui en battant , il ré-
» pond ,

*Et moi aussi sur le point de l'entendre ,
Mais toutefois il nous le faut apprendre.*

» Tant est aigre-doux & malaisé à contenir
» le chatouillement de la curiosité , comme un
» ulcère , qui plus on le gratte , & plus il s'en-
» sanglante lui-même. Mais celui qui est en-
» tierement net & délivré de telle maladie ,
» & qui est de nature paisible , quand il aura
» ignoré quelque mauvaise nouvelle , il dira ,

*O saint oubli de l'ancienne tristesse.
Tant tu es plein de très-grande sagesse.*

» Et pourtant se faut-il , petit à petit , accou-
» tumer à ceci , quand on nous apportera des
» lettres , de ne les ouvrir pas vîtement & à
» grande hâte , comme font la plûpart dont
» les mains demeurent un peu trop à leur gré
» à délier la ficelle : ils la mâchent à belles
» dents , & s'il arrive un messager de quelque
» part , de ne courir pas incontinent à lui , ni

O E D I P E.

O E D I P E.

Pourquoi te le livra-t-elle ?

P H O R B A S.

Pour le faire mourir.

O E D I P E.

Pour le faire mourir : L'inhumaine !
& c'étoit son fils.

P H O R B A S.

La tendresse fut étouffée par la crainte
de certains Oracles.

O E D I P E.

Et qu'annonçoient-ils ces Oracles ?

» se lever à l'étourdie en sa place , soudain
» que quelqu'un viendra dire , J'ai quelque
» chose de nouveau à vous conter ; & lui ré-
» pondre : Mais bien eussés-tu quelque chose
» de bon & utile à m'apprendre. Un jour que
» je déclamois à Rome , Rusticus , celui que
» Domitien fit mourir depuis pour l'envie qu'il
» portoit à sa gloire , y étoit qui m'écoutoit :
» au milieu de la leçon il entra un soldat qui
» lui bailla des lettres de la part de l'Empe-
» reur. Il se fit là un silence , & moi-même fis
» une pause à mon discours jusques à ce qu'il
» les eût lûes : mais il ne voulut pas , ni n'ou-
» vrit pas ses lettres jusqu'à ce que j'eusse
» achevé mon discours , & que l'assemblée
» fut départie de l'auditoire , dont toute la
» compagnie prisait & estima beaucoup la gra-
» vité du personnage. Mais quand on nourrit
» la curiosité , &c. » Joignez l'emportement
à la curiosité , c'est le caractère d'Oedipe.

Tome I.

P

Que cet enfant donneroit la mort à ceux dont il avoit reçu le jour.

O E D I P E.

Pourquoi donc le mis-tu entre les mains de ce vieillard ?

P H O R B A S.

La pitié l'emporta. Je crus qu'il l'éleveroit dans quelque terre écartée. Mais hélas ! il l'a sauvé pour être un modèle du malheur. Car enfin, Seigneur, si vous êtes celui dont il parle, vous devenez le plus infortuné de tous les hommes.

O E D I P E.

Hé bien, destins affreux, vous voici dévoilés. Je suis donc né de ceux dont jamais je n'aurois dû naître, je suis l'époux de celle que la nature défendoit d'épouser, j'ai donné la mort à ceux à qui je devois le jour.... mon sort est accompli. O soleil, je t'ai vu pour la dernière fois.



IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Race mortelle des humains , que vous êtes peu de chose à mes yeux ! toute votre félicité n'est qu'un vain fantôme né de l'opinion. Fut-il jamais homme plus fortuné qu'Oedipe ? qu'est devenu son bonheur ? Un instant l'a vu naître & s'évanouir pour toujours. Oui, Oedipe , instruit par votre funeste destinée , je ne croirai aucun mortel véritablement heureux. Parvenu au faîte de la grandeur , vous avez joui de la plus riante fortune. Quelle fut votre gloire quand vous triomphâtes du Sphinx , quand devenu l'appui de notre Patrie vous la délivrâtes de ce monstre cruel , dont les artificieuses questions nous coûtèrent tant de larmes & de sang ! Libérateur des Thébains vous devîntes leur Roi : & maintenant est-il au monde un homme plus à plaindre ? en est-il aucun qui ait éprouvé de si effroyables revers ? aucun qui soit plongé dans un plus affreux abîme de crimes & de Maux ? Grand Roi , comment êtes-vous

devenu le rival de votre pere : * comment ces murs & ce lit nuptial , témoins d'un inceste , n'ont-ils pas pris la parole pour vous confondre & vous défabufer ? Le tems , oui le tems seul , qui d'un œil éternel voit toutes choses , a découvert malgré vous votre opprobre & votre confusion. Dans vous , il a montré un hymen & un inceste , un époux & un fils de son épouse. O enfant de Laius , pourquoi vous ai-je connu ? pourquoi suis-je témoin de vos malheurs ? Non mes larmes & mes gémissemens ne peuvent exprimer ma douleur. Avouons - le , c'est vous qui nous avez rappelés à la vie , c'est vous qui nous replongez dans d'épaisses ténèbres.

* Je m'étonne que M. DACIER ait traduit ainsi , *comment est-il possible que le même lit vous ait reçu tant d'années sans vous reconnoître*. Il a cru , dit-il , devoir adoucir SOPHOCLE. Sa pensée est si belle & si naturelle , qu'on peut la rendre en François à-peu-près telle qu'elle est dans le Grec. Rien de plus semblable à ces vers de M. RACINE dans Phédre.

Je connois mes fureurs , je les rappelle toutes ,
 Il me semble déjà que ces murs , que ces voûtes
 Vont prendre la parole , & prêt à m'accuser
 Attendent mon époux pour le défabufer,

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E C H Œ U R , u n O F F I C I E R .

L' O F F I C I E R .

O vous que l'on respecte le plus dans cette contrée, sages Thébains, de quels maux allez-vous être témoins, & que vais-je annoncer ! Si vous avez encore un reste de tendresse pour la déplorable maison de Labdacus, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées ! non, je ne pense pas que * les eaux du Danube & du Phase puissent laver toutes les horreurs de cette maison. Ses abominations secrètes vont être exposées au grand jour. On y verra des malheurs, des crimes, & des supplices d'autant plus sensibles qu'ils sont volontaires.

* Les Payens anciens, aussi-bien que ceux de nos jours, sur-tout les Indiens, se faisoient un point de religion de croire que les eaux de la mer & des fleuves, avoient la vertu d'effacer les péchés. Le Danube est le fleuve le plus considérable de l'Europe, & le Phase est un fleuve de Colchide.

Et que peut-on ajouter aux horreurs
que nous ſçavons déjà ?

L'OFFICIER.

Jocaste n'eſt plus.

L E C H Œ U R.

Déplorable Princeſſe ! & quelle main
a coupé ſa trame ?

L'OFFICIER.

Elle-même. Ce ſpectacle affreux vous
parleroit plus éloquentement : * je ne
laisſerai pas de vous l'expoſer autant
que la douleur pourra me le permet-
tre. A peine cette malheureuſe Princeſſe
livrée , comme vous l'avez vu à ſes
noires fureurs , eſt entrée dans le Palais,
qu'elle vole à ſon appartement, approche

Note
de l'Édi-
teur.

* Le P. B. orne quelquefois Sophocle aux
dépens de la vérité. Ici par exemple , l'Officier
qui vient annoncer la mort de Jocaste dit pré-
ciſément : Que cette affreuſe Scène s'eſt paſſée
dans le ſecret , c'eſt-à-dire dans la partie de
l'appartement qu'on appelloit *Thalamus* : elle
 faiſoit comme une chambre à part dont la Reine
avoit eu grand ſoin de fermer la porte. Le Tra-
ducteur fait encore dire à cet Officier qu'il va
raconter la mort de Jocaste , *autant que ſa dou-
leur pourra le lui permettre*. Au lieu qu'il dit
tout ſimplement : *Autant que je pourrai m'en
ſouvenir*.

ὅσον γὰρ καὶ ἐμὸς μνήμης ἔστι.

du lit nuptial , s'arrache les cheveux , & s'enferme. Alors s'abandonnant toute entiere à son défefpoir , elle appelle l'ombre de Laius son époux ; elle lui reproche ce fruit de leur hymen , cet auteur de la mort d'un pere : elle fe reproche à elle-même un autre hymen , fource de tant d'horreurs. Elle arrose de fes larmes cette couche où elle eut des époux de son époux , & des enfans de ses enfans : enfin elle meurt , & j'ignorois alors comment ; car , tandis qu'elle expire , Oedipe furvient en pouffant d'effroyables gémiffemens. Le défefpoir du Roi ne nous permet pas de fçavoir la destinée de la Reine. Tous les yeux font attachés fur Oedipe. Il exhale fa rage ; il erre ça & là , * il demande des armes , il cherche Jocaste. Où est , dit-il , celle que j'appellois ma femme , & qui ne l'est pas , cette mere , & de moi & de mes enfans , où s'est-elle retirée ? il la cherche vainement. Nul de nous ne veut ferver fes fureurs. Mais quelque noire Divinité fans doute l'a conduit à l'appartement de la Reine : il jette un horrible cri ; & com-

* Les Grecs ne portoient point d'armes dans les villes.

me s'il eût été enlevé par une furie , il se précipite sur les portes ; elles se brisent sous ses efforts. Il entre , il court vers le lit nuptial. Là , nous voyons la Reine suspendue au lien fatal qui avoit terminé ses jours. Dès qu'Oedipe l'aperçoit , il rugit comme un Lion , il délie le lien funeste , & se courbe sur le corps de Jocaste. * C'est alors que nous avons vu un barbare spectacle. Le Roi , dans sa fureur , détache l'agraphe du manteau de la Reine , ornement destiné à un autre usage : il s'en sert pour se priver cruellement de la lumière du jour. Non , dit-il , je ne reverrai plus le soleil ni mes maux , ni mes crimes. Plongé dans d'épaisses ténèbres , je déroberai à ma vue ceux qu'il ne m'est plus permis de voir , ceux même dont j'ai besoin pour traîner une vie misérable. Tandis qu'il réitére ces tristes plaintes , il ouvre les paupières , & se déchire impitoyablement les yeux. Ses joues sont ensanglantées. Les larmes mêlées avec les flots de sang noir ruissellent de toutes parts. Tel est le sort du Roi & de la Reine , sort affreux ; calamité issue , non

Note
de l'Édi-
teur,

* Dans le Grec , après s'être jetté par terre.

d'un seul , mais de l'un & de l'autre à la fois : leurs malheurs se font confondus. Jusqu'ici , leur félicité fut véritablement digne d'envie ; mais en ce jour (ô cruel changement !) il ne reste de cette félicité que les gémissemens, le désespoir, l'opprobre , la mort , & l'assemblage de tous les maux.

LE CHŒUR.

En quel état est à présent ce malheureux Roi ? Sa fureur ne se calme-t-elle point ?

L'OFFICIER.

Il crie qu'on lui ouvre les portes du Palais , & qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide , cet homme abominable , qui de sa mere . . . épargnez-moi le récit des choses qui échappent à son désespoir. Il dit enfin qu'il va s'exiler pour toujours de cette terre , qu'il ne demeurera plus dans ce Palais , témoin des imprécations dont il s'est lui-même chargé. Hélas , que deviendra-t-il ? En l'état où il s'est mis , ses maux sont insupportables. Il a besoin de secours & de guides. . . . Mais il va se montrer à vous. On ouvre. * Le spec-

* Le grand CORNEILLE & ses successeurs Tragiques , ont cru que ce seroit une chose

tacle qui s'offre à vos yeux attendriroit
un ennemi.

S C E N E I I.

O E D I P E , les mêmes.

L E C H Œ U R.

O calamité terrible ! ô spectacle le plus triste qui se soit jamais présenté à mes regards ! ah, Prince infortuné, quelle fureur vous a transporté ! quelle Divinité ennemie a fait tomber sur vous ce poids énorme de maux plus affreux les uns que les autres ! ah malheureux Roi mais je ne puis jetter les yeux sur vous. Malgré le desir de vous voir, de vous parler, & de vous entendre, l'effroi qui me saisit à votre aspect, me fait frémir d'horreur.

horrible d'exposer Oedipe aveugle & sanglant aux yeux des spectateurs. M. DACIER leur répond très-bien par ces vers de DESPREAUX, Art poët. chant 2.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux :
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable !
Ainsi pour nous charmer la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs.

O E D I P E.

Hélas , hélas , où suis-je , malheureux ! où vais-je ! en quel lieu irai-je perdre mes plaintes , & traîner mes malheurs ? ô fortune , hélas , qu'est-tu devenue ?

L E C H Œ U R

Elle s'est changée en des infortunes inouïes.

O E D I P E.

Epaisſes ténèbres , nuit éternelle où je ſuis plongé ſans retour , état cruel que je ne puis exprimer , hélas , vous êtes le ſupplice de mes crimes ; mais les pointes dont ma fureur ſ'eſt ſervie pour me percer les yeux , me ſont moins ſenſibles que les remords qui me déchirent.

L E C H Œ U R.

Accablé de ce double malheur , vos plaintes ne ſont que trop juſtes.

O E D I P E.

Quoi , fidèles amis , après tant d'horreurs vous daignez encore me plaindre , & me ſecourir. Vous n'abandonnez pas ce coupable privé de la lumière du jour. Ne me trompai-je point ? non , c'eſt vous , chers amis , j'entends votre voix , & je vous reconnois , quoi-

qu'enfeveli dans de profondes ténèbres.

LE CHŒUR.

Quelle barbarie avez-vous exercé sur vous ! comment avez-vous pu vous défigurer d'une manière si inhumaine ? quel Dieu vous a inspiré cet attentat.

O E D I P E.

Apollon , chers amis , oui Apollon est la cause de mes maux. Mais ma main seule m'a puni. Devois - je conserver la lumière du jour , moi qui ne pouvois rien voir que de triste & d'affligeant ?

LE CHŒUR.

Ce que vous dites n'est que trop vrai, Seigneur.

O E D I P E.

Que me reste-t-il en effet que je puisse voir , que je puisse aimer ou entendre ? tout m'est interdit. O mes amis , que ne chassez-vous au plutôt de votre patrie ce monstre , ce parricide exécration , chargé de la haine des hommes & des Dieux.

LE CHŒUR.

Hélas , toutes vos lumières redoublent le sentiment de vos maux & ma

compassion ! plût aux Dieux que jamais vous ne les eussiez connus ! *

O E D I P E.

Périsset celui qui dans les forêts délia les cordons funestes dont mes pieds furent percés. Il m'arracha des bras de la mort. Barbare pitié ! pour prix de ce cruel service , puisse-t-il périr ! qu'en mourant alors j'aurois épargné de maux à moi & à mes amis !

L E C H Œ U R.

Maux déplorables , qui m'obligent de souscrire à vos vœux !

O E D I P E.

Je n'aurois pas été parricide & incestueux à la face de l'Univers , & maintenant me voilà malheureux & coupable , issu d'une race souillée , pere de mes freres , & mari de ma mere. Enfin , si jamais il y eut des fléaux épouvantables , ils sont tombés sur Oedipe.

* δέλωμαι τῇ νῆ , τῆς τε συμφορᾶς ἔσον ,
ὡς ο' ἰδέλῃται μὴδ ἀναγνῶναι ποτ' ἔτι.

Note
de l'Édi-
teur.

On jugera si ces deux vers sont rendus dans la traduction. En voici le sens : » O Prince dou-
» blement malheureux & par votre misère mê-
» me , & par le sentiment que vous en avez ,
» pusillai-je ne vous avoir jamais connu ! »

Quels que soient vos malheurs, je ne puis approuver le châtimement que vous avez tiré de vous-même. Ce supplice est plus affreux que la mort.

O E D I P E.

Je n'écoute sur cela ni raisons, ni conseils. Hé de quels yeux, dites-moi, descendu dans les enfers, regarderois-je un pere & une mere dont la mort est l'effet de mes crimes? je m'en suis puni, & mon sort est plus dur que celui de Jocaste. Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfans chéris : le plaisir de les voir auroit crû avec eux. Je l'avoue; mais depuis mes fatales imprécations, il n'étoit plus pour moi ni d'enfans, ni de patrie que je pusse voir. Thèbes même, & ce Palais où je suis né, ces murs, ces tours, ces temples, ces simulacres des Dieux, tout cela étoit interdit à mes regards. J'ai renoncé à la douceur de les voir en prononçant l'arrêt d'exil contre * l'ennemi déclaré des Dieux & de la race de Laïus. Je suis ce coupable. Mon opprobre est découvert.

* M. DACIER met, *ce scélerat....* ce fils de Laïus. Il faut pour cela qu'il ait lû γένος au lieu de γένος.

Comment pourrois-je jouir d'une si chère vue ; de quel front oserois-je soutenir leur aspect ? Ah , que ne puis-je encore me priver de l'usage des oreilles , aussi-bien que des yeux ! que bientôt également sourd & aveugle , je ferois cette entrée à de nouvelles douleurs ! il est doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le sentiment. O Cithéron , pourquoi me recutés-vous dès le berceau , ou pourquoi ne me donnâtes-vous pas la mort après m'avoir reçu dans votre sein ! que ne dérobiez-vous mon sort à la connoissance des hommes ! ô Polybe , ô Corinthe , ô Palais , que je crus la maison de mon pere , quel monstre , quel assemblage de maux avez-vous nourri sous l'apparence d'un fils de Roi ! de cette ancienne splendeur , que reste-t-il ? le plus méchant des hommes , issu de la plus abominable race qui fût jamais. O chemin de Daulie , ô forêts , ô buisson , ô sentier étroit , vous qui avez bu le sang d'un pere qui couloit par mes mains , avez-vous marqué par des traits ineffaçables le souvenir des forfaits que je commis alors , & que je devois commettre en allant à Thé-

bes? * ô hymen , trop funeste hymen ;
tu me donnas la vie ; mais après me l'a-
voir donnée , tu fis rentrer mon sang
dans le sein d'où j'étois sorti , & par-là
tu produis des peres , freres de leurs en-
fans , des enfans , freres ou sœurs de

* C'est là le beau morceau cité par LON-
GIN , pour montrer que les pluriels ont je ne
sçai quoi de magnifique par la multiplicité
d'objets qu'ils offrent à l'esprit. M. DESPREAUX
l'a traduit ainsi.

Hymen , funeste hymen , tu m'as donné la vie ,
Mais dans ces mêmes flancs où je suis renfermé
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé ,
Et par là tu produis & des fils & des peres ,
Des freres , des maris , des femmes , & des meres .
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Je n'ai fait que rompre la mesure des vers ;
& j'ose dire que M. DACIER eût bien fait d'en
user de même. Il est pourtant bon de remar-
quer que ni l'un ni l'autre n'a fait sentir le *αἷμα
ἰμφύλιον sanguinem cognatum* , qui sépare les
peres , les fils & les freres , pour marquer Oedi-
pe , d'avec les épouses & les meres , pour indi-
quer Jocaste. Voilà ce que n'ont pas observé
Mrs. BOILEAU , DACIER & BOIVIN , qui ont
confondu ces mots , *fils , peres , freres , maris ,
femmes , meres* , choses qui sont le fruit de
tous les mariages. Je dois mon interprétation
au R. P. TOURNEMINE,

leurs peres , des épouſes , meres de leurs époux , & tout ce que les hommes peuvent concevoir d'abominations & d'horreurs. C'en eſt trop : rougiſſons de prononcer ce qu'il eſt horrible de faire. Au nom des Dieux , chers amis , cachez-moi dans quelque terre écartée , ou donnez-moi la mort , & précipitez-moi dans les gouffres de la mer , pour ne plus profaner vos regards. Approchez donc , rendez-moi par pitié ce dernier office. Oſez toucher un malheureux. Que craignez-vous ? mes maux ne retomberont point ſur vos têtes , & je ſuis le ſeul mortel qui puiſſe jamais en être accablé.

LE CHŒUR.

Seigneur , voici Créon , qui désormais conſervateur de ce Royaume , peut ſeul écouter vos demandes , & vous aider de ſes conſeils.

O E D I P E.

Créon ! hélas , eh que dois-je lui dire ? injuſte & coupable à ſon égard , puis-je eſpérer d'en être favorablement écouté ?



S C E N E I I I.

Les mêmes , C R É O N.

C R É O N.

Seigneur , je ne viens point ici insulter à des maux que je déplore , ni vous accabler de reproches injurieux. Je plains votre infortune. Pour vous, Thébains , si vous ne craignez pas les hommes , au moins respectez cette vive lumière du soleil , de ce Dieu qui vous voit. * Rougissez d'exposer ainsi à tous les yeux cette victime chargée de nos malheurs , ce Roi déplorable que cette terre ne peut plus porter , que les eaux sacrées n'arroseront plus , & que le jour n'éclairera jamais. C'en est assez ; qu'on ramene Oedipe dans le Palais. Il est juste que ceux qui sont liés par le sang , soient les seuls témoins des opprobres d'une famille malheureuse.

O E D I P E.

Généreux Créon , puisque , contre

* GEORGES RATAILLERUS , ORSATTO , & depuis M. BOIVIN , ont mis ce sens qui est le véritable , comme la suite le marque : au lieu que celui de M. DACIER est forcé. *Respectez cette vive lumière du soleil qui éclaire la terre , & qui nous a montré la victime , &c.*

mon attente , vous vous montrez meilleur que je ne suis méchant , souffrez que je vous demande encore une faveur. C'est moins mon intérêt que le vôtre , qui m'engage à vous la demander.

C R É O N.

Quelle est donc cette faveur si ardemment souhaitée ?

O E D I P E.

Exilez-moi au plutôt de Thèbes , & faites-moi conduire en un lieu où je puisse n'avoir commerce avec aucun mortel.

C R É O N.

* Prince , à ne vous rien céler , l'Oracle a parlé ; j'aurois obéi. Mais le respect , la tendresse , tout m'enga-

* J'ai mis ici plus le sens que les expressions , qui sont telles , suivant la traduction de M. DACIER. *Je l'aurois déjà fait ; c'est-à-dire , je vous aurois chassé déjà , si , &c.* Le respect infini des Anciens pour les Oracles , peut seul justifier cette parole crue , que j'ai adoucie sans m'écarter du sens de SOPHOCLE. Ce préjugé pour les Oracles exigeoit que Créon obéît ; mais , dit le Scholiaste , la compassion pour Oedipe , & la crainte d'être regardé comme un ambitieux qui vouloit profiter du malheur du Roi , demandoit qu'il consultât les Dieux derechef.

ge à faire expliquer les Dieux encore une fois.

O E D I P E.

Ils se sont expliqués. L'Oracle est éclairci. Ne suis-je pas le monstre & l'impie qu'il faut exterminer.

C R É O N.

Il n'est que trop vrai , Seigneur ; Mais votre situation & la mienne exigent que j'interroge encore les Dieux.

O E D I P E.

Les croiriez-vous , du moins en faveur de ce malheureux ?

C R É O N.

Vos malheurs ne nous montrent que trop qu'il faut les croire.

O E D I P E.

Ecoutez-moi, Seigneur : l'unique grâce que je desire , & que je vous conjure de ne me pas refuser , c'est de rendre les derniers devoirs à cette Princesse infortunée , dont le corps est étendu dans le Palais. Hélas ! c'est votre sœur. La justice & la tendresse , tout l'exige de vous. Pour moi , opprobre de ma patrie , je ne dois plus habiter ces lieux , tant que durera le reste de mes déplorables jours. Laissez-moi errer sur les montagnes. Souffrez que j'aie cherché ma véritable patrie , Cithéron , ce mont fatal que

Laius & Jocaste avoient marqué dès ma naissance pour être mon tombeau. Souffrez que j'accomplisse leur volonté & mon sort, que je meure dans les lieux où ils ordonnerent que je finirois mes jours à peine commencés. Je sçai trop que ni la maladie ni aucun autre accident ne terminera cette vie infortunée.* Je n'ai été dérobé au trépas que pour être réservé à des maux plus affreux que la mort. Hé-bien, je m'abandonne à ma destinée, & je l'accomplirai. Mais hé-las, je suis pere. Je ne vous recommande point mes fils. Leur âge & leur valeur feront leur ressource en quelque lieu du monde qu'ils se trouvent. Mais je laisse de tristes filles dont l'enfance réveille ma tendresse & ma pitié. Elevées avec tant de soins sous mes yeux, † nourries

* Voyez l'Oedipe à Colone.

† Le Grec dit mot à mot, *elles n'ont jamais mangé qu'à ma table, & je ne touchois aucun mets dont je ne leur fisse part.* M. DACIER met en général. *Mais pour mes filles, pour ces pauvres malheureuses qui ont été élevées avec tant de soin, & tant de tendresse, & qui sont accoutumées à goûter toutes les douceurs que peut donner l'éclat d'une haute naissance, &c.* J'ai cru devoir exprimer plus particulièrement le détail où entre un pere du vieux tems. C'est un retour de tendresse.

de mes mains à la table d'un pere tendre , hélas , que vont-elles devenir ? généreux Prince , j'ose vous les recommander , & vous les remettre entre les mains. Ah , qu'il me soit permis , si ce n'est de les voir , du moins de les embrasser pour la dernière fois , de les arroser de mes larmes , & de pleurer avec elles des maux dont elles portent le poids. Digne race de tant d'illustres ancêtres , donnez-moi cette triste consolation. Satisfait de les tenir entre mes bras , je croirai jouir encore de leur vue mais quelle voix a frappé mon oreille ! n'entends-je point les cris de mes deux filles éplorées ? Créon , sensible à la pitié , a-t-il déjà exaucé mes vœux ?

S C E N E I V.

Les mêmes , & les filles d'Oedipe.

C R É O N

Oui , Prince , c'est moi-même qui ai prévenu vos desirs , & qui vous procure cette consolation que vous avez si ardemment désirée.

O E D I P E.

Daignent les Dieux , pour récompense de cette faveur , vous accorder

un règne plus heureux que le mien . . .
Où êtes-vous , chers enfans , appro-
chez & embrassez votre . . . frere , bai-
sez ces mains , ministres de mes fureurs ,
ces mains qui ont réduit votre pere à
l'état où vous le voyez. Reconnoissez
celui , qui , sans le sçavoir , vous a en-
gendrées dans les flancs de celle qui
l'a enfanté. Chères filles , que je plains
votre sort ! je pleure (c'est l'unique
usage des yeux qui me reste) je son-
ge au triste héritage que je vous lais-
se. Chargées des crimes d'un pere ,
quelle vie allez-vous mener désormais ?
À quelles assemblées , à quelles fêtes
oserez-vous paroître ? hélas , au lieu
de goûter ces innocens plaisirs , com-
bien de fois ferez-vous contraintes de
retourner dans vos maisons les yeux bai-
gnés de larmes , & le cœur serré de
douleur ! quand l'âge aura amené le
tems de l'hymen , quelle mere , quel pere
aimeront assez peu leurs fils pour per-
mettre qu'ils partagent l'opprobre répan-
du sur les miens & sur vous ! car enfin ,
que manque-t-il à vos calamités ? nées
d'un pere qui a tué son pere , qui a
épousé sa mere , qui vous a formées dans
le sein où il fut lui - même formé , tels
sont les outrages dont on fera rougir vo-

tre front. Qui voudra se résoudre à vous épouser ? non , mes filles , vous ne trouverez point d'appui. Les destins veulent que méprisées de tout le monde , vous languissiez dans une éternelle solitude. O fils de Menecée , elles n'ont de ressource qu'en vous seul ; vous seul êtes leur véritable pere : car hélas , leur mere & moi nous ne sommes plus. Elles sont votre sang , ne les dédaignez pas , & ne les laissez pas errer sans retraite , sans biens , sans amis , sans époux : ne souffrez pas que le sort de ces innocentes Princesses soit pareil à celui d'un pere coupable. Jetez sur elles un regard de pitié. Que leur jeunesse vous touche ! abandonnées de tout secours, elles n'ont que vous pour asyle. Généreux Prince , donnez-moi votre main pour garant que mes vœux ne sont pas rebuttés. Et vous, chers enfans , si votre âge vous rendoit capables d'entendre mes leçons , j'aurois bien des conseils à vous donner. Ecoutez au moins ce dernier avis d'un pere qui vous quitte pour toujours. Priez les Dieux qu'ils terminent bientôt * ma carrière , & demandez pour

* M. DACIER a très-bien substitué à ἔκαστος qui fait un beau sens à ἑκάστος qui n'en fait pas un raisonnable.

vous des jours moins infortunés que les miens.

CRÉON.

C'est trop nourrir vos douleurs. Retirez-vous , Seigneur dans le Palais.

OEDIPÉ.

Dans ce Palais ! où j'ai . . . j'y consens , puisque vous le voulez ; mais j'obéis contre mon gré.

CRÉON.

Il le faut. Vous avez trop déploré vos malheurs. Chaque chose a son tems.

OEDIPÉ.

Sçavez-vous , Prince ce qui m'occupe présentement ?

CRÉON.

Quoi ?

OEDIPÉ.

Le desir de sortir promptement de cette terre fatale.

CRÉON.

C'est aux Dieux de prononcer.

OEDIPÉ.

Aux Dieux ! & ne suis-je pas pour eux un objet d'exécration ?

CRÉON.

Hé-bien , Seigneur , vous obtiendrez d'eux ce que vous demandez.

Me l'assurez-vous ?

C R É O N.

Mes paroles sont toujours conformes
à mes pensées.

O E D I P E.

Il suffit. Faites-moi donc conduire
hors de ces lieux.

C R É O N.

Allons , Seigneur , mais quittez ces
enfans.

O E D I P E.

Non , je ne puis m'en séparer. Ah ,
ne mes les arrachez pas tous.

C R É O N.

Seigneur , * ne vous obstinez point à
les retenir. Vous sçavez ce que vous
ont coûté vos † trop ardens desirs.

L E C H Œ U R.

Vous voyez ce Roi , ô Thébains , cet
Oedipe dont la pénétration dévelop-
poit les énigmes du Sphinx , cet Oedi-
pe dont la puissance égaloit la sagesse ,
& dont la grandeur n'étoit point éta-

* Créon , (dit excellemment M. DACIER ,)
appréhende avec raison qu'en l'état où il est ,
un moment de désespoir ne le porte à ajouter
le meurtre de ses enfans à ses autres crimes.

† Les desirs opiniâtres de se connoître.

blie sur la faveur ou les richesses ;
vous voyez en quel précipice de maux
il est tombé : apprenez , aveugles mor-
tels , à tourner les yeux sur le dernier
jour de la vie des humains , * à n'ap-
peller heureux que ceux qui sont ar-
rivés sans infortune à ce terme fatal.

* C'est le mot de Solon , qu'OVIDE a tourné
ainsi.

*Sed scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est , dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.*





RÉFLEXIONS

S U R

L'ŒDIPÉ.

L'OEDIPÉ de Sophocle a été regardé dans tous les tems , jusqu'à nos jours , comme le chef d'œuvre du Tragique ancien , de même que le Laocoon , & la Venus de Medicis en genre de sculpture , ou Homère en fait de poëme épique.

Cette estime universelle , immémoriale , & non interrompue , est justifiée par les imitateurs & par les critiques même de cet ouvrage. S'avise-t-on d'imiter ou de critiquer ce qu'on n'estime pas ? Il mérite donc bien que nous recherchions les causes les plus secrètes de cet applaudissement général , sans déguiser toutefois ce que la critique peut y trouver de défectueux , & en comparant le modèle avec les copies qu'en ont faites ceux qui ne vivent plus , desquels seuls il est permis de

parler. Voilà les trois objets de ces réflexions.

Pour pénétrer les raisons du plaisir qu'a toujours causé cette pièce, il n'est pas nécessaire d'entrer fort avant dans les profondeurs des recherches d'Aristote, ni d'examiner si elle est *simple & implexe*, & en quel sens; comment elle n'a qu'une seule catastrophe; & comment elle unit la reconnoissance avec la *péripétie*. Parlons françois à des François, & suivons les idées & les sentimens que la nature nous inspire, sans nous astreindre à des expressions étrangères. On voit d'abord que rien n'est plus régulier que l'Oedipe: que l'unité de lieu y est exacte & naturelle: que l'unité de l'action ne l'est pas moins: & que l'unité de tems y est si scrupuleusement gardée, qu'il n'a pas fallu plus de tems pour exécuter la chose, que pour la représenter. Il seroit encore inutile de faire observer à des lecteurs éclairés le fil inimitable, qui lie les Scènes les unes aux autres, & les moindres morceaux entr'eux avec tant d'artifice, que si quelque chose en étoit détaché, tout s'écrouleroit comme un édifice voûté, dont les pierres s'entre-soutiennent mutuellement. Venons à quelque chose

de plus important. Car quelque importantes que soient les qualités dont nous venons de parler , & qui se rencontrent si rarement dans les pièces de Théâtre , il faut avouer qu'elles ne font pas les seules qui constituent une bonne Tragédie , & que même une Tragédie peut avoir tout cela sans être tout-à-fait bonne. Un édifice en effet peut être d'une extrême régularité , & d'une bâtisse très-liée , sans avoir ni une situation avantageuse , ni un aspect agréable , ni un air majestueux , ni de riches ameublemens , ni l'assortiment de ce qui pourroit contribuer à le rendre parfait. Autre chose est l'art , autre chose les finesses de l'art. M. d'Aubignac fit , dit-on , une Tragédie dans les règles qui ne valoit rien : c'est qu'il n'avoit pris que la marche du jeu sans en saisir l'esprit.

Le sujet d'Oedipe est un des plus heureux qui ait jamais été imaginé. On en convient même aujourd'hui. Quoi de plus grand & de plus intéressant que le salut d'un Royaume entier qui dépend de la révélation d'un secret , & de la punition d'un crime dont l'auteur se trouve à la fin être un grand Roi , qui travailloit à dé-

couvrir l'un & à punir l'autre ? Quoi de plus capable de piquer la curiosité que la recherche de ce secret & de ce crime ? quoi enfin de plus frappant que la découverte de l'un & de l'autre , par les moyens même dont on ne devoit attendre qu'une plus grande obscurité ? Entrons dans le détail , & suivons le plan.

L'ouverture est si surprenante, qu'il est également impossible de n'en pas sentir la beauté , & de l'exprimer. C'est un de ces magnifiques tableaux dignes du pinceau de Raphaël. Cette place qui laisse voir plusieurs rues dans le lointain , ce Palais & ce Vestibule qui forment l'arrière-fonds du tableau, cet Autel qui fume d'encens , ce bon Roi qui vient au-devant d'une troupe d'enfans , de jeunes hommes , & de Sacrificateurs , qui tous avec des branches en main , tâchent d'émouvoir sa pitié , ces corps morts dispersés ça & là dans l'éloignement , ces Temples , ces statues des Dieux , & ces groupes de peuple qui les environnent ; voilà un spectacle parlant , & un tableau si bien ordonné , que la seule attitude du Sacrificateur & d'Oedipe déclareroit sans autres paroles , que l'un expose les maux dont la ville est affligée , & que

l'autre attendri à cette vue témoigne son impatience du retardement de Créon , qu'il a envoyé consulter l'Oracle. Créon pouvoit-il survenir plus à propos ? il est attendu : on compte les momens : le salut de l'Etat dépend de sa réponse : il paroît. On le presse de parler ; il veut qu'on se rassure. Mais l'ambiguïté de l'Oracle diminue un peu la joie. Cependant Oedipe part résolu de le satisfaire , s'il est possible , de chercher l'auteur du meurtre de Laius. Cette Scène est le commencement de l'intrigue. C'est l'entrée du labyrinthe Théâtral , où Oedipe va se perdre pour se retrouver le plus malheureux de tous les hommes. L'invocation du Chœur qui finit l'Acte , devroit sans doute nous réconcilier avec les Chœurs : du moins acheve-t-elle de faire voir que Sophocle a étalé dans ce premier tableau toutes les richesses d'une ordonnance achevée , & toute la vivacité du plus beau coloris.

Autre ordonnance dans l'Acte suivant. Elle est une suite de la première. Oedipe reparoît , non plus en Roi simplement compatissant , mais en Roi agissant en législateur , qui pour commencer d'obéir à l'Oracle , oblige tous

ses fujets rassemblés, à lancer avec lui sur le coupable inconnu les plus horribles maledictions. Quel retour, quand le dénouement découvrira que c'est lui-même qui a prononcé sa sentence ! On consulte, on délibère, on examine les moindres lueurs. Tiréfiàs vient, non fans avoir été appelé ; car Oedipe a songé à tout. Il semble que la pièce est sur le point de finir, & que le Devin va tout déclarer. Il le fait effectivement. Mais quelle apparence qu'il soit cru d'Oedipe, du peuple, & des spectateurs ! Oedipe passe pour fils de Polybe, & non de Laius. De-là, cette belle contestation entre le Roi & le Devin. Le caractère fier, curieux & emporté d'Oedipe, s'y fait connoître. Les paroles de Tiréfiàs fondent une affaire d'Etat. Le dénouement qu'on croyoit prochain est plus éloigné que jamais, & le Chœur replongé dans l'incertitude ne sçauroit deviner quel doit être le coupable qu'on cherche avec tant de soin.

Troisième peinture. Créon accusé de complot avec Tiréfiàs a beau se justifier. Oedipe s'emporte de plus en plus. Jocaste l'appaie. Elle l'exhorte à se moquer des discours du Devin qui lui im-

pute le meurtre de Laius ; & pour dé-
créditer les Oracles & les Devins , elle
lui raconte la prédiction qui portoit que
Laius seroit tué par son fils , le sort de
cet enfant , & la maniere dont Laius fut
tué dans le chemin de Daulie. Quelle
finesse dans ce ressort ! car le discours de
Jocaste produit un effet tout contraire.
Oedipe, loin de se rassurer , frémit. Il se
rappelle qu'il a tué un vieillard dans les
mêmes conjonctures que Jocaste a dési-
gnées. Il commence à soupçonner qu'il
pourroit être le meurtrier qu'il cherche ;
& voilà de quelle maniere le dénoue-
ment se mêle à l'intrigue avec tant d'art,
que ce qui noue celle-ci la dénoue en
même tems pour la renouer encore par
un double effet tout opposé. C'est ce
qu'on entrevoit dans l'arrêt porté contre
le criminel inconnu , dans l'entrevue de
Tirésias , & dans celle de Créon , puis
de Jocaste , & ce qu'on voit enfin s'a-
chever par le Berger sur qui Oedipe
fonde tout son espoir ; car il passe éter-
nellement de la crainte à l'espérance ,
tantôt consterné , tantôt à demi rassuré ,
jamais guéri de ses soupçons , toujours
curieux d'éclaircir sa destinée ; ce qui
fait les grands mouvemens de la balan-
ce Théâtrale.

Dans le quatrième dessein l'on voit que le trouble d'Oedipe s'est accru, & que ses scrupules sur le meurtre de Laius ont pris de si profondes racines dans son cœur, que Jocaste pour l'en délivrer, devient tout-à-fait pieuse d'impie qu'elle avoit d'abord paru. Elle va consulter les Dieux : caractère admirable. Elle est esprit fort dans le premier Acte, & dévote dans celui-ci : c'est que les circonstances ont produit l'un & l'autre effet. Voilà le cœur humain. Elle rencontre en allant au Temple un Berger de Corinthe, qui la rassure sur le sort d'Oedipe. Adieu sa piété : elle oublie les Dieux. Oedipe lui-même interroge le Berger. Ses soupçons s'évanouissent par la fausseté apparente de l'Oracle, qui lui avoit prédit qu'il tueroit son pere : car on lui apprend que Polybe est mort. Quels fonds doit-il donc faire sur l'accusation de Tirésias ? Mais à force d'interrogations, suivant son principal caractère, qui est la curiosité, voilà qu'il apprend du Berger que ce Polybe n'est pas son pere. Il est replongé dans tous ses soupçons. Le Corinthien s'explique peu à peu. Mais Oedipe n'est point instruit du nom & de la qualité de ce-

lui qui lui a donné le jour. Il a été exposé, c'est tout ce qu'on lui dit. Jusques-là, il se croit fils de ce Berger ou de quelqu'autre esclave : erreur qui l'empêche de prendre garde à la retraite & au trouble de la Reine, déjà défabusée en son cœur. Il faut recourir à Phorbas, Berger de Laius. Celui-ci paroît enfin, & développe tout le secret par le refus même qu'il fait de parler. Ainsi Oedipe, à force de sonder le mystère, le découvre tout entier pour son malheur. Il se reconnoît meurtrier de son pere, & mari de sa mere. Quelle intrigue & quel dénouement : mais quelle complication de l'un & de l'autre, & quelle chaîne d'événemens, qui se bouleversent les uns les autres comme les flots, sans se confondre.

Cinquième & dernier tableau. C'est d'un côté le récit de la mort funeste de Jocaste, qui a terminé elle-même ses jours. De l'autre, Oedipe tout sanglant qui vient faire parler ses douleurs. Il dévoile, en rugissant, l'excès de ses crimes, ou plutôt l'horreur de sa destinée par le supplice qu'il en a tiré. Il veut qu'on mesure l'un & l'autre, & il peint même ses crimes plus grands que ses infortunes. Puni par ses pro-

pres mains , & lié par la sentence qu'il a prononcée , il compte pour rien sa chute du faite de la prospérité dans un abysme de maux. Son coupable destin est toujours présent à ses yeux. Les expressions les plus vives lui semblent trop foibles pour le représenter , & le contraste d'un Roi devenu en un jour l'exécration de son peuple , & le rebut de la terre , quoique plaint , n'est pas capable à son gré de donner une légère idée de ce qu'il sent. Laïus , Jocaste , Cithéron sont les seuls noms qu'il appelle sans cesse. Il craint de prononcer ceux de pere & d'époux. Mais un retour de tendresse lui fait encore souhaiter de dire un éternel adieu à ses filles. On lui présente ces petits enfans. Il les tient serrés entre ses bras , & les arrose de ses pleurs ensanglantés. Quelle impression de tristesse ne devoit pas produire un pareil spectacle ! Créon enfin , pour dernier trait l'engage à rentrer dans le Palais , & ne peut suspendre sa douleur qu'en lui promettant , comme une faveur , d'obtenir des Dieux l'exil auquel Oedipe s'est lui-même condamné.

Reprenons cette suite de tableaux , & réunissons-les en un seul. Aussi-bien

ne forment-ils ensemble qu'un tableau tragique. La peinture ordinaire ne sçau-
roit représenter qu'un unique instant.
La Tragédie en réunit plusieurs dans
un point de vûe. C'est le même tableau
diversifié. De part & d'autre même or-
donnance , mêmes proportions , même
but. Or dans l'Oedipe de Sophocle l'or-
donnance générale est au-dessus de toute
critique ; les proportions y sont exactes
jusqu'au scrupule ; & le but en est si
grand , qu'il devient la véritable source
du plaisir que procure cette pièce. J'en-
tends par le but , cet intérêt inexplica-
ble qui pique d'abord la curiosité , &
qui la fait croître à chaque pas à mesure
qu'il la satisfait. Pour peu qu'on s'étu-
die soi-même en lisant Oedipe , l'on
observe qu'on passe sans interruption
de la crainte à l'espérance , & de l'espé-
rance à la crainte , pour aboutir enfin
à la pitié confondue avec la terreur ;
heureux effet de l'intérêt répandu dans
cet ouvrage , comme la vie dans le corps.
Les caractères de chaque personnage
sont si marqués & si soutenus , qu'ils
concourent tous de concert à ce mou-
vement alternatif , au moyen de deux
Oracles , ressort très-simple d'une ma-
chine qui paroît par son jeu infiniment

composée, & qui ne l'est nullement. Rien en effet d'inutile, nul épisode, nulle scène superflue, nul morceau même qu'on puisse retrancher. En un mot c'est un tout-ensemble intéressant. Hé quelle autre chose touche les cœurs dans les beautés de la nature ou de l'art ! L'intérêt bien conduit est la grace & l'ame de la beauté tragique ; & voilà ce qui a réuni tous les suffrages en faveur d'Oedipe, excepté ceux peut-être de quiconque n'a pas la force de se transporter au Théâtre d'Athènes, & d'oublier pour un moment celui de Paris.

Entrons à présent dans le détail des choses qu'on trouve à redire dans la Tragédie de Sophocle. Je n'alléguerai point certaines objections qui roulent sur le texte mal entendu, ou sur les mœurs des Grecs, ou sur des choses frivoles. Ces objections ne méritent aucun examen ; & la seule réponse qu'on y doit faire, c'est de renvoyer ceux qui les proposent, ou au Texte, ou au Parterre Athénien. Il suffit d'en rapporter une de ce genre, qui est la plus apparente. Pourquoi Oedipe ne se tue-t-il pas ? *

* Le P. B. ou plutôt Oedipe lui-même en

Note
de l'Édi-
teur.

la réponse est aisée. Il n'étoit pas armé. L'usage ne vouloit pas qu'il le fût. Il cherche des armes : on lui en refuse , & l'on s'oppose à sa fureur. Réduit à prendre pour armes tout ce qui se présente , il détache une éguille ou agraffe des habits de sa femme morte , & il se crève les yeux , supplice d'autant plus conforme à son malheur , qu'il lui paroît plus affreux que la mort même qu'il envie à Jocaste. La solution est toute simple , & Sophocle a grand soin de la fournir.

Un reproche plus essentiel , c'est celui qu'Aristote lui fait , à sçavoir , de supposer qu'Oedipe a pû ignorer ou ne pas venger la mort de Laius. Etant marié depuis si long-tems avec Jocaste , n'auroit-il pas dû être instruit de cette histoire , & rechercher les auteurs du crime ? Aristote * excuse à la vérité cette faute qu'il a remarquée , & dit qu'elle est étrangère à la pièce , qu'elle n'entre point dans la composition du sujet , &

donne la raison dans le cinquième Acte : » Ha
 » de quels yeux , dites-moi , descendu dans les
 » Enfers , regarderois-je un pere & une mere
 » dont la mort est l'effet de mes crimes ? «

* *Poétique*, chant 16. & 25.

que si l'on ne peut s'empêcher de faillir , il faut imiter Sophocle , en mettant hors de l'action , soit avant , soit après , tout ce qui est déraisonnable. Mais cette excuse même fait voir qu'il vaudroit encore mieux ne rien mettre de déraisonnable , ni avant , ni après l'action. Ainsi ce défaut , pour être canonisé par Aristote , n'en est pas moins un défaut. * Mais on le passe d'autant plus aisément , qu'il est la source de tout le merveilleux de la pièce , puisque tout dépend de cette heureuse ignorance d'Oedipe , qui en cherchant ce qu'il a ignoré , trouve plus qu'il n'auroit voulu sçavoir.

M. Dacier ne voit que cette faute dans l'Oedipe. D'autres moins passionnés pour Sophocle y voyent de plus un Acte postiche. C'est le cinquième. La Pièce , disent-ils , est finie au quatrième Acte , après l'éclaircissement de Phorbas & du Corinthien. Il est vrai

* C'est une des fautes d'Oedipe , & pour laquelle il est puni , aussi-bien que Jocaste , que de l'Édi-
 cette tranquillité sur la mort de Laïus. SOPHO-
 CLE a dû , suivant les bonnes règles , faire le
 héros de sa pièce coupable en quelque point :
 or il l'est en plusieurs , quoiqu'innocent des crimes capitaux.

que cela paroît ainsi. * Oedipe connoît ce qu'il est. Le coupable est découvert. Son arrêt retombe sur lui. Mais ne peut-on pas dire que bien qu'à cet égard l'action semble terminée, elle ne l'est pourtant pas tout-à-fait, pour trois raisons. 1°. L'Oracle d'Apollon n'est pas satisfait. Car il s'agit non-seulement de découvrir le coupable, mais encore de le bannir. Or c'est au Roi & au peuple de le faire, puisque ce sont eux qui ont porté la Loi. Il faut donc attendre la décision du peuple & de Créon, qui se voit Roi par la chute d'Oedipe. 2°. On s'attend si peu que le coupable sera le Roi même, qu'on ne sçauroit supposer que la sentence s'exécute derrière le Théâtre après l'action, comme on l'eût dû faire, s'il eût été question d'un simple particulier. La nature du crime & du criminel suspend certainement, & prolonge en quelque sorte l'action. 3°. Enfin outre le crime du meurtre de Laius, dont l'auteur est découvert,

Note de l'Editeur. * L'action est terminée ; mais la Tragédie ne l'est pas : c'est-à-dire, qu'il n'y a plus d'action principale, mais que les Scènes les plus tragiques, suites naturelles de l'action, restent à remplir.

il se trouve encore une complication de choses fatales qu'il a fallu découvrir pour arriver à ce premier crime, je veux dire l'inceste & le parricide, choses qui ayant fait partie de l'intrigue, doivent aussi faire partie du dénouement. Le spectateur en effet seroit-il content s'il ignoroit le sort de Jocaste, d'Oedipe & de sa famille, qui se trouve enveloppée dans le même malheur, par la découverte de plus de choses qu'on n'en cherchoit ? Le dénouement doit toujours répondre à l'intrigue. Celle-ci ayant donc été formée par l'enchaînement de deux Oracles & de deux crimes, dont l'un mène à la connoissance de l'autre, il a fallu tout délier, ce qui n'a pû se faire d'une manière complète, qu'en apprenant au spectateur que Jocaste s'est punie ; qu'Oedipe devenu le plus malheureux de tous les hommes, va subir l'arrêt qu'il a porté ; que lui-même s'est privé de l'usage des yeux pour ne plus voir le jour, & qu'enfin sa déplorable postérité est entraînée dans le précipice qu'il s'est creusé. J'ajoute pour surcroît, que le but de la Pièce étant une double affaire d'Etat, où il s'agit du salut des sujets & de la perte du trône pour la race de Laius, il a fallu que l'issue fût

conforme à ce but , comme le dénouement à l'intrigue. Après tout , si l'on s'obstine à soutenir que ce cinquième Acte peut absolument être retranché , sans que le tout en souffre , on ne sauroit nier au moins qu'il n'y soit adroitement enchassé. D'ailleurs , il est si pathétique , & il met tellement le comble à toute l'agitation du Théâtre , qu'il mérite bien qu'on ait l'indulgence de ne pas examiner à la rigueur , si sa liaison avec le reste est nécessaire , ou simplement utile au tout. On auroit fait grace aux deux derniers Actes des Horaces de Corneille , s'ils eussent été aussi heureusement liés au sujet , que cet Acte l'est au sien.

La première chose qui frappe , & que j'ai réservée pour la dernière , c'est le sujet même , dont le fonds paroît répréhensible à bien des gens. Quel est le crime d'Oedipe , demande-t-on ? un brutal lui reproche en face qu'il n'est pas fils de Polybe. Il va consulter l'Oracle : le Dieu , au lieu de répondre à sa question , lui prédit qu'il tuera son pere , & qu'il épousera sa mere. Oedipe confirmé par le silence d'Apollon , dans l'opinion que Polybe est son pere , est tellement vertueux que pour éviter

d'accomplir une si terrible prédiction il s'exile de son pays. Il erre à l'aventure ; il arrive à Thèbes ; la fortune lui rit ; il confond le Sphinx. Le voilà Roi de Thèbes & mari de Jocaste. Il ignore assurément que sa mere est devenue sa femme. En tout cela , s'il y a du crime , c'est Apollon qui est coupable , & non Oedipe. C'est pourtant Oedipe qui paye le crime , & de quel supplice ! répondons par articles. Il est certain d'abord que sans égard à aucune Théologie , soit payenne , soit chrétienne , Sophocle fait Oedipe criminel. En quoi ? le voici. Il a tué un homme dans le chemin de Delphes à Thèbes. A la vérité se croyoit insulté ; il est moins coupable par cette conjoncture : mais il ne laisse pas de l'être , & un homme modéré auroit examiné de quoi il étoit question , & se seroit informé du rang de la personne à qui on exigeoit qu'il donnât le pas. De plus , quoiqu'il aime son peuple en bon Roi , il a les défauts d'un méchant particulier , & même d'un Roi imprudent. Il est colère , orgueilleux , & curieux à l'excès. Telle est la peinture qu'en fait Sophocle. Oedipe n'est donc pas un Prince irréprochable. Aussi l'art ne veut-il pas qu'un

homme parfaitement vertueux soit accablé de malheurs. Je conviens qu'Oedipe paroît ne pas mériter tous les maux auxquels il s'est condamné lui-même sans le sçavoir; mais c'est cela même qui fait la finesse de l'art, qui consiste à mettre en spectacle un homme peu coupable & beaucoup malheureux. Quant aux crimes involontaires d'Oedipe, Apollon les a prédits, & le Destin les a ratifiés. Telle est la Théologie payenne. Le destin inévitable en est le grand pivot. Ce seroit faire injure au lecteur, de charger ces Réflexions d'un nombre infini de morceaux de l'Antiquité, qu'il seroit trop aisé de compiler, & trop ennuyeux de lire. Une connoissance même superficielle des Grecs & des Latins, suffit pour le sçavoir & sans sortir des Poëtes Tragique Grecs, qui se commentent mieux les uns les autres que ne le font leurs propres Commentateurs, on ne verra aucune Tragédie où le Destin ne soit regardé comme l'ame de tout ce qui se passe ici bas. Toutefois la liberté n'en laissoit pas d'avoir lieu dans cette étrange Théologie; car on y distingue très bien les crimes volontaires & consentis, d'avec ceux qui viennent du Destin

Il peut même être , & il est vrai , que les termes étant réduits à leur juste valeur , les Grecs reconnoissoient une liberté réelle , & un Destin imaginaire , sur-tout quand ils parloient en Philosophes & d'une manière précise. Leur pratique dans les récompenses & les punitions , le montre plus nettement encore que leurs écrits , & ces écrits même le font voir. Il n'y a qu'à consulter Platon. Mais comme dans les Tragédies les Poëtes parloient au peuple , & par conséquent d'une façon populaire , ils donnoient beaucoup au Destin , & peu à la liberté , sans trop songer à la difficulté de concilier l'un & l'autre. En effet , malgré le Christianisme , nous voyons que l'amour de nous-même nous aveugle au point de justifier nos fautes par ce langage populaire. *C'est ma destinée , c'est mon étoile qui l'a voulu.* Il faut donc mettre quelque distinction entre les manières de parler , soit précises , soit communes. Mais sans entrer dans cet examen , mettons pour principe que la fatalité étoit parmi les Anciens le grand mobile des principaux événemens. Dans cette supposition , si nous voulons jouir d'un spectacle Grec , nous sommes

obligés d'épouser pour un moment leur système. Il est insensé à la vérité ; mais nous devons faire effort pour ne le pas trouver tel , puisqu'il ne paroïsoit pas tel aux spectateurs Grecs , avec qui nous nous mêlons. Qu'un Prince François représenté sur notre Théâtre s'avisât de donner dans les idées du Paganisme , on le siffleroit. Mais qu'un Auguste s'y livre , cela nous paroît dans l'ordre. Rendons la même justice à Oedipe , & ne le condamnons pas par l'endroit même qui le rend le plus intéressant.

Qu'il soit par-là très-attachant , on le sent. Il ne faut que développer , s'il est possible , ce sentiment intérieur. Si Oedipe étoit un scélérat qui se fût abandonné de lui-même à toutes les horreurs qui lui arrivent , sans qu'il ait pû les éviter , il nous causeroit une indignation égale à celle qu'on sent au récit des crimes atroces de ces malheureux que l'on condamne à périr , & dont on voudroit effacer la mémoire parmi les hommes. S'il étoit un Saint , l'indignation ne seroit pas moindre ; mais elle retomberoit sur les Dieux , auteurs des maux qu'il n'auroit pas mérités. Mais Oedipe n'étant qu'assez peu coupable , & extrêmement malheureux avec d'ex-
cellentes

cellentes qualités , fait naître un sentiment mixte , ou plutôt un sentiment d'une espèce particulière. Car cette double indignation , dont je viens de parler , se convertit alors en pitié pour Oedipe , & en crainte pour les Dieux , qui punissent jusqu'aux crimes involontaires dans une personne peu criminelle : d'où naît encore un retour sur nous-mêmes ; retour attaché à la compassion , qui nous porte à éviter les mêmes fautes que nous voyons traîner après elles de si funestes suites. C'est la pure doctrine d'Aristote , ou , pour mieux dire , c'est celle de la nature ou du bon sens. Nous avons au reste quelques Tragédies Françoises de ce genre , entr'autres la Phédre de Racine , dont nous parlerons en son lieu. Racine n'a pas manqué de mettre l'amour incestueux de Phédre sur le compte de la destinée , par les raisons que je viens de dire. Passons aux autres Oedipes.

Euripide en a fait un. Mais il ne nous en reste que peu de fragmens , qui ne suffisent pas pour le faire connoître.





L' Œ D I P E

D E

S E N E Q U E.

DEux Seneques ont fleuri en même tems sous l'Empire de Néron. L'on n'en sçauroit douter après le témoignage de Martial ,

*Duosque Senecas , unicumque Lucanum
Facunda loquitur Corduba.*

Cordouë se glorifie de deux Seneques & d'un Lucain. Il seroit tout-à-fait inutile d'examiner si ces trois célèbres personnages étoient parens , & à quel degré ; chose qui ne sçauroit être bien éclaircie. Il est certain qu'ils étoient du moins alliés par le caractère d'esprit. La lecture de la Pharsale , des Tragédies Latines, & des œuvres Philosophiques qui sont sorties de leur plume , montrent bien que leur génie étoit formé sur le même moule. Il est aussi peu nécessaire , & encore plus difficile , d'éclaircir

auquel des deux Seneques on doit attribuer les Tragédies, & si plusieurs des dix ne sont point de quelqu'autre main. Ni Tacite, ni Juvenal, ni Martial, ni Quintilien, c'est-à-dire les sources, ne nous apprennent rien qui puisse fixer ces points d'érudition. Seneque le Philosophe a fait des vers; voilà tout ce qu'on sçait par eux. Il vaut mieux s'en tenir à cette connoissance générale, sans entrer dans des minuties de discussions avec les Sçavans, pour attribuer tantôt une Tragédie à Seneque le Philosophe, tantôt une autre à l'autre Seneque, son fils, ou son frere, ou son neveu, tantôt quelques-unes à des Auteurs incertains. Car voilà comment les Heinsius & beaucoup d'autres ont fait le partage des Tragédies Latines, chacun à sa mode. Rien de tout cela n'est solide, ni ne satisfait. Ainsi nous nous bornerons à considérer les Pièces en elles-mêmes, sans égard aux Auteurs. Mais avant que de parler de l'Oedipe, je crois devoir avertir en général, qu'il y a autant de différence entre les Tragédies Grecques & les Latines qui nous restent, qu'entre le goût sain de l'architecture Ionienne, Dorique, ou Corinthienne, & le goût

dégénéré de l'architecture Gothique ; comparaison d'autant plus exacte , que tout l'art des Auteurs Latins , que j'appellerai désormais du seul nom de Senèque , consiste , & dans de grandes peintures outrées , semblables à ces piliers à perte de vûe , & dans des sentences & des brillans qui ont véritablement le mérite des ouvrages délicats , & des étoiles que l'on voit dans les édifices Gothiques.

Pour marquer au reste que je ne suis pas seul de mon sentiment , qui d'ailleurs pourroit sembler hardi à des personnes éclairées , dont Senèque a gagné le suffrage , je citerai un passage de Juste Lipse : * » Je regarde , dit-il , comme » des chefs-d'œuvre deux Tragédies » des deux Senèques. Je suis leur panégyriste , & non leur censeur. (Il entend Médée & la Thébaïde. Louange outrée , comme on le verra.) Dans les autres Pièces je vois de bonnes choses ; mais non sans mélange de défauts. Scaliger les loue à perte d'huile , jusqu'à les préférer aux Grecs. Y a-t-il du vrai si ce n'est dans les

* J. LIPS. *animadv. in Trag. quæ L. ANN. SENECAE tribuuntur.*

» deux dont j'ai parlé ? » (Juste Lipse
 est bien modéré d'en dire si peu sur ce
 jugement insensé de Scaliger.) » Car
 » les autres Pièces , continue Juste Lip-
 » se , sont bien éloignées de mériter
 » cet éloge. A la vérité on y remarque
 » de la grandeur & du ton tragique.
 » Mais n'y a-t-il point souvent de l'af-
 » fection & de l'enflure ? le style &
 » la diction en sont-ils toujours châ-
 » tiés ? des sentences saines & spiri-
 » tuelles au prodige , on y en trouve.
 » Mais n'y trouve-t-on pas souvent des
 » avortons de sentences , je veux dire
 » des pensées manquées , petites , obs-
 » cures & frivoles , dont le premier
 » coup d'œil frappe , & qu'une vûe plus
 » tranquille rend ridicules. Car ce ne
 » sont pas des traits de lumière , mais
 » des étincelles : ce ne sont pas de ces
 » coups vigoureux d'une belle imagi-
 » nation ; mais de vains efforts de son-
 » ges & de rêveries. Ajoutez que ces
 » traits s'offrent éternellement & jus-
 » qu'au dégoût. Car le Poëte les saisit
 » où il peut ; il ne les attend pas. Après
 » tout , c'est peut-être moins sa faute
 » que celle de son siècle , à qui le goût
 » écolier & déclamateur imposoit tel-
 » lement , (dit Quintilien ,) qu'il fai-

» soit confister la beauté des ouvrages
» de tout genre dans les sentences.

Voilà, si je ne me trompe, le vrai portrait des Tragédies Latines que nous avons. Seneque a suivi, ou plutôt il a cru suivre la même route que Sophocle dans la conduite de l'Oedipe. Mais on reconnoîtra bientôt combien il s'est écarté de son guide.

A C T E P R E M I E R.

Oedipe, accompagné de Jocaste, ouvre la Scène par une tirade de plus de 80 vers, plutôt ampoullés que magnifiques. Pourquoi paroît-il? on l'ignore; que dit-il? le voici. » Le jour va » paroître & éclaircir les désastres de la » nuit. » Il y a cinq vers pour exprimer cette pensée, qui cesse d'être belle à force d'être embellie. Puis vient un lieu commun sur la situation des Rois, aussi exposés sur le Thrône qu'un vaisseau en pleine mer. Par-là Oedipe entre en matiere, & raconte à Jocaste l'Oracle qui lui a fait fuir Corinthe. Malgré sa fuite, & ses précautions, pour ne pas tuer son pere, ni épouser sa mere, il ne sçauroit être tranquille. Mille soucis viennent le troubler, On

ne devine pas pourquoi ; car outre qu'il n'est plus à Corinthe , il se peint si vertueux , qu'effrayé de l'Oracle d'Apollon il ne se fie pas à lui-même ; *neque non credo mihi* : & un moment après il va s'imaginer que la peste & les malheurs de Thèbes sont la punition d'un crime prédit qu'il n'a pas accompli. Il dit qu'il est chargé d'exécuter cet affreux Oracle , *Phæbi reus* ; & qu'il a rendu le Ciel même coupable. *Fecimus cælum nocens*. Cela s'appelle outrer la fatalité. C'est du Seneque. Il décrit la peste plutôt en rhéteur attaché à sa description , qu'en grand Roi. Quelle différence entre la première Scène du Poëte Grec , & celle du Latin , à ne les considérer même que par cette description ! l'une est une belle statue , l'autre un colosse monstrueux. J'épargne aux lecteurs la traduction de celle-ci ; non pas qu'il n'y ait des traits sublimes , tels que celui-ci. *L'excès de la douleur a séché les larmes ; quodque in extremis solet , periere lachrymæ*. Mais ces traits font-ils à leur place ? conclusion : Oedipe las d'un Thrône environné de maux , dont il se croit la cause , quoiqu'innocente , veut le quitter & s'enfuir chez ses proches : *vel ad parentes*.

Jocaste l'exhorte très-philosophiquement à prendre patience , & semble l'accuser de manquer de fermeté : reproche qui donne lieu au Roi de se donner les violons , & de raconter ses prouesses. Enfin il n'attend plus de ressource que d'Apollon qu'il a fait consulter. Le Chœur dit ensuite son rôle en très-beaux vers sur la peste ; & voilà le premier Acte.

A C T E I I.

Au second Acte la vûe de Créon trouble d'abord Oedipe , mais moins naturellement que dans Sophocle , où ce Prince impatient de revoir Créon , lui dit simplement en le voyant : *Ah , cher Créon , quelle est la réponse de l'Oracle. Parlez.* Cela étoit trop simple pour Seneque. Après quelques sentences qui s'entrechoquent , Créon parle tout de bon , & fait une description fleurie pour énoncer un Oracle. Cet Oracle est double , & désigne obscurément que le meurtrier de Laius est un étranger , & que cet étranger est l'époux de sa mere. Oedipe là-dessus prononce tout de suite une sentence d'excommunication contre le coupable , & cela dans le style de

la Pharfale. Puis il s'avise, comme par hazard, de demander à Créon en quel lieu s'est commis le crime. Reconnoît-on ici le procédé de Sophocle ?

Tirésias vient avec sa fille Manto pour faire un sacrifice. C'est Apollon qui l'amène sans autre préparation, *sorte Phœbeâ excitus*. L'Auteur n'y regarde pas de si près quand il s'agit de faire entrer ou sortir ses personnages. Cette Scène est toute action & spectacle. Elle pourroit passer pour belle, si le style enflé ne la gâtoit. Elle est de l'invention de Seneque. Tirésias, pour connoître le criminel, fait faire par sa fille toutes les cérémonies d'un sacrifice pompeux. L'exécution sur le Théâtre en seroit impossible. La priere précède, puis on voit la fumée de l'encens, puis les libations, d'où l'on tire des augures. On immole des victimes, une Genisse & un Taureau. La Genisse tombe du premier coup. Le Taureau craint la lumière : il reçoit deux coups, rend le sang par les yeux, & traîne un reste de vie plus affreux que la mort. C'est la destinée de Jocaste & d'Oedipe, que le Poëte a voulu figurer énigmatiquement. Voilà le beau. Le reste ou l'assaisonnement est une peinture hideuse d'entrailles qui

palpitent d'une façon extraordinaire. Ici c'est le cœur qui s'affaïsse & disparoît. Là c'est un sang noir qui trouve de nouvelles issues. En un mot c'est un détail d'anatomie payenne, dont le seul récit feroit frémir. L'énigme continue, & on y peint tout figurément jusqu'à l'inceste d'Oedipe & de Jocaste. Mais, comme si ce spectacle étoit encore trop peu pour l'enthousiasme Espagnol du Poëte, Tirésias peu instruit par ce sacrifice, qui n'instruit que trop les spectateurs, se réserve à consulter les enfers, & à évoquer toutes les Ombres. Cependant il ordonne au Chœur de chanter une hymne à Bacchus, apparemment parce que Bacchus étoit un des Dieux tutélaires de Thèbes; & le Chœur ne manque pas d'obéir.

A C T E I I I.

Créon revient après la cérémonie magique, & fait beaucoup de façon avant que d'en raconter l'issue au Roi. C'est un combat de sentences dont quelques-unes sont assez belles. Voici le commencement de la Scène.

O E D I P E.

Quoique cette tristesse m'annonce

des malheurs , parlez. Par quelle victime devons-nous appaiser les Dieux ?

CRÉON.

Vous m'ordonnez de parler , & la crainte m'oblige à me taire.

OEDIPÉ.

Si vous n'êtes pas touché à l'aspect de Thèbes expirante , l'intérêt du sceptre de votre sœur doit vous fléchir.

CRÉON.

Vous voudrez bientôt ignorer ce que vous desirez si passionnément de sçavoir.

OEDIPÉ.

L'ignorance des maux est un remède stérile. Quoi , vous vous obstinez à cacher un mystère dont dépend le salut de la Patrie !

CRÉON.

La guérison est odieuse , quand le remède est honteux.

OEDIPÉ.

Parlez , vous dis-je : ou redoutez la vengeance d'un Roi courroucé.

CRÉON.

Les Rois haïssent la vérité, lors même qu'ils la demandent.

OEDIPÉ.

Vous serez la victime , si vous ne vous expliquez sur le sacrifice secret.

R vj

Souffrez que je me taise. C'est l'unique liberté qu'on puisse obtenir des Rois.

OEDIPÉ.

Un silence trop libre est souvent plus nuisible au Roi & à l'Etat, que la liberté dans les paroles.

CRÉON.

Que reste-t-il donc, s'il n'est pas permis de se taire ? &c.

*OEDIPUS. Et si ipse vultus flebiles præfert ,
notas ,*

Expone cujus capite placemus Deos.

CREON. Fari jubes , tacere quæ suadet metus.

OEDIPUS. Si te ruentes non satis Theba movent ,

*At Sceptra moveant lapsa cognata
domûs.*

CREON. Nescire cupies , nosse quæ nimum expetis.

OEDIPUS. Iners malorum remedium ignorantia est.

*Itane & salutis publica indicium
obrues ?*

CREON. Ubi turpis est medicina : sanari piget.

*OEDIPUS. Audita fare : vel malo domitus
gravi*

Quid arma possint Regis irati scies.

CREON. *Odere Reges dicta quæ dici jubent.*

OEDIPUS. *Mitteris Erebo vile pro cunctis
caput ,*

Arcana sacri voce nî retegis tuâ.

CREON. *Tacere liceat. Nulla libertas minor
A rege petitur. OEDIP. nempè vel
lingua magis*

Regi atque Regno muta libertas obest.

CREON. *Ubi non licet filere , quid cuiquam
licet ? &c.*

Ensuite de ce début Créon fait une description plus qu'infernale de tout ce qu'il a vu. Encore s'arrête-t-il long-tems à décrire le lieu de la magie avant que de venir au fait. Il y vient , & en quels termes ? la terre s'ouvre , & que n'en fort-il pas ! le bel endroit , s'il n'étoit gâté par le style dominant dont j'ai parlé , ce seroit celui où l'on croit voir les Ombres des Rois de Thèbes qui s'apparoissent à Tiréfiàs. Laius paroît à son tour , & révèle toute l'abomination de l'hymen & du crime d'Oedipe. Mais celui-ci , qui se croit fils de Polybe , entre en fureur contre Tiréfiàs & Créon , qu'il accuse de complot pour le déthrôner. Créon s'en défend comme chez Sophocle. Mais tout cela est étranglé ,

fans liaison & fans goût. Les sentences terminent la Scène comme elles l'ont commencée ; & le Chœur fait son office à l'ordinaire , c'est-à-dire , qu'il chante des vers qui ne disent pas grand chose.

A C T E I V.

Oedipe revient avec quelque effroi sur la mort de Laius , que le Ciel & l'enfer lui imputent , quoiqu'il ne se sente point coupable : apparemment qu'il a fait ses réflexions. Il raconte donc à Jocaste l'aventure du chemin de Daulie où il avoit tué un homme. Il interroge sa femme sur les circonstances du meurtre de Laius , & il trouve qu'elles se rapportent à son aventure. Je tiens le coupable , dit-il , *teneo nocentem* , il croit donc l'être , & le voilà déjà convaincu. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé Sophocle. Chez lui Oedipe n'est convaincu du meurtre de Laius que quand il sçait que c'étoit son pere. Continuons , & revenons à Seneque. Un vieillard de Corinthe annonce à Oedipe que Polybe est mort. C'est la Scène Grecque , mais subtilisée. Ce vieillard apprend de plus au Roi qu'il n'est point le fils de Polybe , & qu'il l'a

reçu enfant d'un Berger de Laius. Oedipe ordonne qu'on fasse venir ce Berger ; mais tout cela d'un air qui énerve , ou plutôt qui travestit l'art inimitable du Poëte Grec. Phorbas arrive : Oedipe le contraint de parler , & Phorbas lui lève le voile de dessus les yeux par ce mot. *L'enfant dont vous parlez est né de votre épouse. Conjuge est genitus tuâ.* Ensuite le Chœur déclame.

A C T E V.

Le cinquième Acte consiste en deux Scènes , dont l'une est le récit des fureurs d'Oedipe. Rien n'est plus tragico-mique. Car Oedipe tire son épée , (il n'en devoit point avoir ,) & au lieu de se la plonger dans le sein , il s'exhorte théatralement à mourir. Mais il fait réflexion , heureusement pour lui , qu'une mort ne suffit pas pour ses crimes , & qu'il vaut mieux multiplier son trépas en vivant malheureux , c'est-à-dire , *vivre , mourir , & renaître toujours.*

.... *Iterum vivere , atque iterum mori.*

Liceat , renasci semper : ut toties nova

Supplicia pendas , utere ingenio miser ,

Quod sapè fieri non potest , fiat diù.

Il veut donc pour cela se servir de tout son esprit , & il le met , comme on voit , en usage. Il y a apparence qu'il remet son épée dans le fourreau : car il n'en est plus parlé. Il songe à s'arracher les yeux ; autre cérémonie décrite du même ton. » Car il faut , dit-il , que mes » yeux suivent mes larmes , & pleurer » c'est trop peu. Ses yeux lui obéissent ; » ils se tiennent à peine dans leur lieu , » & ils courent au-devant de ses mains. » *Vulneri occurrunt suo.* Ce n'est pas assez pour Oedipe d'avoir ses yeux dans ses mains ; il en déchire jusqu'à la place.

.... *Haret in vacuo manus ,
Et fixa penitus unguibus lacerat cavos
Altè recessus luminum & inanes sinus ;
Savitque frustra , plusque quàm sat est , furit.*

Cela paroît bien suffisant. C'est encore peu. Oedipe craint tant le jour , qu'il lève la tête pour éprouver s'il ne verra rien ; & dans la crainte de voir le jour , il arrache jusqu'aux moindres fibres. C'est ainsi qu'on extravague , quand on veut aller au-delà du naturel & du vrai pour courir après l'esprit.

Après un mot du Chœur , Jocaste fait sa Scène avec Oedipe. C'est la se-

conde & la dernière de l'Acte. Jocaste ne sçait si elle doit appeller Oedipe son fils, ou son mari. Elle raffine là-dessus, aussi-bien qu'Oedipe, qui s'imagine voir Jocaste parce qu'il l'entend. Celle-ci rejette tout le passé sur sa destinée, & elle a raison. Pourquoi donc se tuer ? car elle se tue un moment après, en déclamant beaucoup ; tandis qu'Oedipe, qui s'accuse de l'avoir tuée, & d'être doublement parricide, dit quelques injures à Phœbus, auteur de l'Oracle, & se condamne brusquement à l'exil. Il emporte avec lui la famine, la maladie & la douleur. Cette dernière idée, qui se trouve deux fois dans la même Pièce, est fort belle.

On voit assez par ce court détail, le génie & la manière de Seneque. La versification est d'ordinaire d'une grande beauté ; mais elle est toujours remplie, s'il m'est permis d'user de ce terme, d'une certaine hydropisie poétique qui rebute. Il doit y avoir à la vérité de la différence entre la versification, soit tragique, soit comique, mais non pas au point d'outrer le langage jusqu'à le bouffir. Par exemple, Térence fait très-bien dire à Chre-

mes, * *Lucescit hoc jam. Le jour commence à paroître.* Seneque de son côté a raison dans l'Oedipe de commencer ainsi.

Jam nocte pulsâ dubius affulsit dies.

La lumiere encore incertaine vient dissiper les ténèbres. L'un est le langage de la Comédie, & l'autre celui de la Tragédie. Mais cet autre est outré dans les vers suivans :

*Et nube mœstum squallidâ exoritur jubar ,
Lumenque flamma triste luctifera gerens , &c.*

L'astre du jour attristé , sort à peine d'une nuée qui marque son deuil ; & sa flamme qui annonce des pleurs ne rend qu'une lueur sombre & affligeante. Il faut aimer extrêmement Lucain pour approuver de tout point Seneque.

† *Qui Bavium non odit , amet tua Carmina ,
Mavi.*

* TERENT. *Heautontim. Act. 3. S. 1. v. 1.*

† VIRG. *Ecl. 6. v. 90.*





O E D I P E

D E

PIERRE CORNEILLE.

CETTE Pièce est trop connue pour en faire une exacte analyse. Il suffira d'en suivre légèrement le fil pour se la rappeler, & pour faire voir en quoi elle differe de Sophocle, & quel genre différent de beauté elle contient.

Corneille avoue qu'il a cru devoir s'écarter entièrement de l'Oedipe Grec & Latin, » * parce qu'il a reconnu, dit-il, » que ce qui avoit passé pour merveilleux » dans le siècle de Sophocle & de Sene- » que, (il auroit fallu excepter ce der- » nier,) pourroit sembler horrible au » nôtre ; que cette éloquente & sérieuse » description de la maniere dont ce mal- » heureux Prince (Oedipe) se crève » les yeux, ce qui occupe tout le cin- » quième Acte, feroit soulever la déli- » cateſſe de nos Dames, dont le dégoût

* *Examen d'Oedipe.*

» attire aisément celui du reste de l'au-
» ditoire ; & qu'enfin l'amour n'ayant
» point de part à cette Tragedie , elle
» étoit dénuée des principaux agrémens
» qui sont en possession de gagner la
» voix publique. » La mauvaise humeur
que cauçoit au grand Corneille l'espèce
de nécessité où le jettoit le goût domi-
nant de Paris , l'a fait sans doute parler
ainsi & s'applaudir d'avoir renversé le
plus beau sujet de l'antiquité Tragique ,
pour y faire entrer l'amour comme le
ressort principal.

A C T E P R E M I E R.

Thésée , Roi d'Athènes , épris des
charmes de Dircé , fille de Jocaste & de
Laius , fait avec elle la premiere Scène.
Ce n'est qu'un étalage de sentimens d'a-
mour en beaux vers. Dircé souffre de
voir son amant exposé à la malignité de
la contagion qui désole Thèbes. Elle
veut qu'il s'écarte ; il s'en excuse sur l'e-
xemple de son amante , que la bienséan-
ce oblige à ne pas se séparer de sa fa-
mille. Puis il trouve un moyen de mettre
à couvert & sa maîtresse & lui , des at-
taques de la peste ; c'est de presser l'hy-
men & d'en parler à Oedipe. Ce peu de

matiere, entre les mains d'un grand maître, produit une Scène galante, mais déplacée, quelque précaution qu'il prenne pour sauver un si visible défaut. Voilà pourtant l'ouverture qui fera une partie de l'intrigue, & qui influera dans toute la Pièce, ouverture & intrigue bien différentes de celles de Sophocle. Corneille a bien raison de vanter l'art de son Oedipe. Il faut en effet qu'il en ait employé beaucoup pour faire un peu disparaître un contraste aussi choquant que celui des amours & de la peste.

La proposition de Thésée est mal reçue d'Oedipe; mais par des raisons d'Etat. Thésée découvre qu'il a un rival dans Æmon, fils d'un frère de Jocaste, & qui n'est pas Roi, cette Scène, toute stérile qu'elle paroît, est encore traitée en maître; & généralement parlant, l'art surpasse, ou plutôt rend supportable la matiere dans toute cette Pièce. Car on ne voit guère de Scène dont le fond ne soit ou frivole, ou défectueux; mais où il n'y ait en même tems une gradation de pensées & de sentimens, avec un effort de génie qui crée & fait éclore presque de rien ces belles contestations, dont Corneille sçavoit seul le secret.

Thésée rebuté parle en Roi à Oedipe,

qui soutient aussi sa dignité. Celui-ci ; dans la Scène suivante , explique à son confident le secret de sa politique. Il craint que Dircé , cette fière Princesse , dont le caractère est bien marqué , n'engage son amant à joindre au Sceptre d'Athènes celui de Thèbes , qu'elle se croit injustement enlevé par un étranger tel qu'Oedipe.

Jocaste , pour mettre en jeu cette politique dont Corneille fait l'ame de sa Pièce , vient dire à Oedipe qu'elle a inutilement pressé la Princesse sa fille d'épouser Æmon , qu'elle hait ce Prince , & veut Thésée pour époux. Qu'après tout , l'on ne doit pas la trouver trop blamable. C'est une mere qui excuse sa fille. Car enfin , dit Jocaste ,

La condamneriez-vous , si vous n'étiez son Roi.

C'est là une de ces Scènes dont le fond est peu de chose , & qui se soutiennent par l'art de Corneille. Durant cet entretien , arrive Dymas qu'on avoit envoyé consulter Apollon au sujet de la peste. Il n'en rapporte aucune réponse. Les Dieux ont été sourds & muets. Oedipe attribué leur silence à l'inhumanité de Jocaste , qui avoit exposé son fils ; &

celle-ci l'impute à la négligence qu'on a eue de venger Laïus. Cet artifice est singulier : sur quoi Oedipe dit ,

Pouvions-nous en punir des brigands inconnus ,

Que peut-être jamais dans ces lieux on n'a vûs.

Si vous m'avez dit vrai , peut-être ai-je moi même

Sur trois de ces brigands vengé le Diadème ,
Au lieu même , au tems même , attaqué
seul par trois

J'en laissai deux sans vie , & mis l'autre aux abois.

Mais ne négligeons rien , & du royaume sombre

Faisons par Tirésie évoquer la grande Ombre , &c.

Voilà un tour dont Corneille se sçait gré , & qui est en effet bien artificieux , comme on le verra par la suite.

A C T E I I.

Comme il falloit que Dircé fût le pivot de toute la Pièce , dans la nécessité où s'est mis Corneille de substituer un Episode au fond du Tableau de Sophocle , Dircé a une entrevûe avec Oedipe.

& cela étoit préparé par Jocaste. La jeune Princesse parle avec une hauteur qu'elle soutient jusqu'à la fin , & qui la rend presque le personnage dominant , tant elle brille. Comme Oedipe la presse encore sur son mariage avec Æmon , elle répond fièrement :

Je vous ai déjà dit , Seigneur , qu'il n'est pas Roi.

Pensée qui se multiplie & s'accroît tellement entre les mains du Poëte , qu'elle forme une des plus riches Scènes. Mais on l'a déjà dit depuis long-tems de tout l'épisode , c'est-à-dire , de presque toute la Pièce ; *non erat hic locus*. Au reste il y a dans cette magnifique Scène une maxime qui paroît démentir le caractère de Dircé , qu'on va bientôt voir s'offrir au trépas pour sauver Thèbes.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses Rois.

La Scène suivante de cette Princesse avec sa confidente pousse au plus haut degré les sentimens de la précédente , & achève de faire voir que Dircé n'est pas duppe de la politique d'Oedipe. Elle a deviné son secret ; & cela suffit
pour

pour la justifier d'ingratitude envers le Roi de Thèbes.

Vient ensuite le récit de l'Oracle prononcé par l'ombre de Laius. Cet Oracle est fort ambigu. Laius dit que *le sang de sa race* doit effacer le crime impuni par les hommes , & faire cesser la punition qu'en a tiré le Ciel. Dircé prend pour elle l'Oracle ; & il est vrai qu'on la croit le seul rejetton de Laius. Cependant il n'est pas évident que l'Oracle la regarde plus que la branche collatérale. Voilà pourtant le grand nœud de l'intrigue à démêler. L'orgueil de Dircé, au récit de l'Oracle qu'elle prend pour elle, se tourne en fermeté, & produit ces sentimens héroïques si dignes de Corneille. Elle commence ainsi , en parlant d'Oedipe & d'Æmon.

Peut-être craignent-ils que mon cœur ré-
volté

Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mé-
rité :

Mais ma fiâme à la mort m'avoit trop ré-
solue

Pour ne pas y courir quand les Dieux l'ont
voulu.

Tu m'as fait sans raison concevoir de l'ef-
froi ;

Je n'ai point dû trembler s'ils ne veulent
que moi.

Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage
Que tient trop précieuse un généreux courage.

Mourir pour sa Patrie est un sort plein
d'appas ,

Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire , peuple ingrat qui m'as deshéritée ,
Quelle vengeance en prend ta Princesse irritée.

Et connois dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable Reine à ses derniers soupirs.

Voi , comme à tes malheurs je suis toute
asservie :

L'un m'a coûté mon Thrône , & l'autre veut
ma vie :

Tu t'es sauvé du Sphinx aux dépens de mon
rang ;

Sauve-toi de la peste aux dépens de mon
sang.

Mais après avoir vû dans la fin de ta peine ,
Que pour toi le trépas semble doux à ta
Reine ,

Fais-toi de son exemple une adorable Loi :
Il est encore plus doux de mourir pour son
Roi.

Rien n'est plus beau , & ne feroit plus
ferme , s'il ne portoit sur un fondement

ruineux. Thésée qui vient aussitôt seroit encore une belle situation, si tout cela n'étoit étranger au sujet, & n'avoit l'air un peu Romanesque. Ces vers sont-ils bien placés dans la bouche de Thésée ?

Périssent l'univers pourvû que Dirce vive !

Périssent le jour même avant qu'elle s'en prive !

Que m'importe la peste ou le salut de tous ?

Ai-je rien à sauver, rien à perdre que vous ?

A C T E I I I.

Au commencement de cet Acte, Dirce soupire des stances fort spirituelles qui ne sont plus à la mode, & qui n'auroient jamais dû y être, tant cela sort du vraisemblable. Elle demande à Jocaste, qui l'interrompt dans sa rêverie, si tout est prêt pour le sacrifice. On lui apprend que le peuple ne veut point être sauvé à si haut prix, & qu'on remet au lendemain à consulter de nouveau les Dieux ; qu'Oedipe sur-tout ne sçauroit consentir à laisser périr une si grande Princesse ; qu'enfin l'Oracle est trop incertain pour y souscrire, & qu'elle doit vivre, sinon pour elle, du moins pour Thésée. C'est une mere qui parle. Cependant Dirce, non-seulement conserve sa fierté, mais oubliant un peu qu'elle

est fille de Jocaste , & que de plus elle doit quelque chose à une mere , qui , contre la politique , lui permet d'aimer Thésée, elle porte la hauteur jusqu'à perdre le respect , & à saisir l'occasion de la bonté de Jocaste , pour lui reprocher en face son mariage avec Oedipe. Il est bien difficile d'excuser cette Scène, quoi qu'en dise Corneille, qui prétend, *que ce ne peut être une faute de Théâtre*, puisqu'on n'est pas obligé de rendre parfaits ceux qu'on y fait voir, outre que Dircé doit considérer dans Jocaste une mere usurpatrice de son Thrône , par son mariage avec Oedipe , & ne laisse pas de lui demander pardon en ces termes :

Pardonnez cependant à cette humeur hautaine.

Je veux parler en fille & je m'explique en Reine.

Vous qui l'êtes encor , vous sçavez ce que c'est , &c.

La même fierté anime la Scène suivante de Dircé avec Oedipe. Car c'est toujours Dircé qui met le Théâtre en mouvement , & il semble qu'Oedipe ne soit qu'un personnage subalterne. Il apporte à la Princesse une nouvelle raison

de ne pas s'obstiner à mourir , & lui dit qu'il a de fortes raisons de penser que les Dieux ne l'ont pas choisie pour victime. Elle se retire pour laisser le Roi en liberté d'expliquer cette énigme à la Reine. L'énigme consiste en ce qu'il sçait par un bruit confus , & par Tirésie , que le fils de Laius , qu'on a cru mort , est plein de vie , & que même il est dans le Palais. Ceci est fort adroit. Mais on n'y reconnoît pas la même liaison que dans Sophocle. Car ce discours de Tirésie vient ici à propos de rien , ainsi que le sujet de la plûpart des Scènes. La Reine , avant que d'aller trouver Phorbas , (comme elle en est convenue avec Oedipe ,) est arrêtée par Thésée , qui lui déclare que c'est à lui de mourir , & non à Dircé ; qu'en un mot il est fils de Laius. Quelle surprise pour Jocaste ! néanmoins , généreux comme il est , il ne veut point se charger du meurtre de Laius. C'est un stratagème d'amant , comme il est visible ; & Jocaste , revenue de sa première surprise , le devine assez. Mais Thésée persiste dans son déguisement , jusqu'à s'en rapporter à Phorbas. Cette feinte au reste , qui tient un peu des Romans , ouvre un beau champ , & donne

lieu à une des plus belles Scènes de cette Pièce. Voici un morceau de Jocraste.

Prince , renoncez donc à toute votre estime.
Dites que vos vertus sont crimes déguisés ;
Recevez tout le sort que vous vous imposez ;
Et pour remplir un nom dont vous êtes
 avide ,
Acceptez ceux d'inceste & de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le Ciel m'a
 prescrits ,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce
 prix.

Et la réponse de Thésée.

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les capri-
 ces ,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions ,
Au plus bizarre effet de ses prédictions !
L'ame est donc toute esclave : une loi sou-
 veraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'en-
 traîne ,
Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir ,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime
Vertueux sans mérite , & vicieux sans cri-
 me ! &c.

A C T E I V.

L'Artifice de Thésée , qui veut passer pour fils de Laius , & l'arrivée de Phorbas , font toute la matiere du quatrieme Acte. D'abord c'est un entretien fort subtilisé de Thésée avec son amante. Elle concevoit quelque joye de se voir rendue à Thésée ; mais s'il devient son frere , elle perd , & la gloire du trépas , & la douceur de vivre pour lui. Le frere l'amant , l'amour & la gloire , font ici un de ces combats si recherchés de Corneille. Mais enfin Thésée se démasque & avoue son stratagême d'autant plus volontiers , qu'il croit Dircé hors de danger , depuis qu'il a appris que Tirésie & Phorbas s'accordent à dire qu'un fils de Laius vit encore. Rien n'est plus ingénieusement trouvé. Mais ce double ressort , (à sçavoir la feinte de Thésée & les paroles de Tirésie ,) joint à un troisieme ressort , je veux dire , à l'Oracle qui paroît condamner Dircé au trépas ; ces ressorts , dis-je , sont-ils aussi naturels qu'ingénieux ? valent-ils le simple développement d'un seul fait que suppose Sophocle ? n'y trouve-t-on point la même différence qu'entre un Roman

& une histoire , un beau paysage & un jardin fort ajusté , une machine très-simple & un autre extrêmement composée ?

Le Roi d'Athènes , après avoir défabusé Dirce , entretient Jocaste dans l'incertitude où il l'a jettée. Elle a vû Phorbas , & voudroit persuader à Thésée d'éviter cet homme, qui pourroit le convaincre du meurtre de Laius : mais en vain : Thésée l'attend, & Phorbas paroît. Il ne reconnoît point dans ce Roi d'Athènes le meurtrier de Laius , & il le lave de ce crime : mais il avoue que l'assassin lui est connu , & qu'il vit dans un rang élevé. Il exhorte même Thésée à le punir , s'il est fils de Laius ; belle suspension , mais bien peu vraisemblable. Car si Phorbas sçait qu'Oedipe a tué Laius , (comme on le suppose ,) que n'a-t-il parlé plutôt, ou que ne garde-t-il le silence jusqu'au bout , sçachant qu'il est seul dépositaire de cet important secret ? cette faute mise à part , il faut avouer que le Poëte le contraint habilement de parler. Car Oedipe , par son ininterrogatoire, prétend convaincre Phorbas d'avoir été un de ces brigands qui ont tué Laius , & par-là se convaincre lui-même d'être l'assassin ; chose qui se-

roit parfaitement bien imaginée , s'il étoit naturel de penser qu'Oedipe a cru tuer un brigand en tuant un Roi. Tout cet édifice tragique manque d'un bout à l'autre par la vraisemblance , dont le défaut est voilé par un esprit supérieur.

Voilà donc Oedipe convaincu d'avoir donné la mort à Laius , qu'il ne sçait pas encore avoir été son pere. Ce sera la matiere du cinquieme Acte. Le quatrième est terminé par les menaces de Thésée , (sont-elles à propos ?) & par une Scène entre Oedipe & Jocaste. Elle étoit bien difficile à soutenir. Car puisque Jocaste sçait qu'un Oracle attribue à son fils le meurtre de Laius , dès qu'elle voit qu'Oedipe est le meurtrier , ne doit-elle pas le soupçonner d'être son fils , elle qui en a soupçonné Thésée , elle qui vient d'apprendre que ce fils vit encore , & qu'il est dans le Palais ? pour déguiser ce défaut de vraisemblance , Corneille fait dire à Jocaste ,

Oracles décevans , qu'osiez-vous me prédire !

Si sur notre avenir nos Dieux ont quelque empire ,

Quelle indigne pitié divise leur courroux ;

Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux ,

Et comme si leur haine impuissante ou timide ,

N'osoit le faire ensemble inceste & parricide ,

Elle partage à deux un sort si peu commun ,
Afin de me donner deux coupables pour un.

A quoi Oedipe répond :

O partage inégal de ce courroux céleste !

Je suis le parricide , & ce fils de l'inceste ,
&c.

Certainement , au lieu de subtiliser ainsi leurs pensées , ils auroient dû avoir l'un & l'autre d'étranges inquiétudes sur leur état.

A C T E V.

Sur les murmures du peuple , ou plutôt sur l'injustice que trouve Oedipe à garder le sceptre & le lit de celui qu'il a tué , il se détermine à retourner à Corinthe. Cependant il veut sortir en Roi , & pour s'assurer si Thésée , Dircé & Phorbas ne trament point quelque intrigue contre lui , il veut qu'on les fasse venir , & s'apprête à lire dans leurs ames :

car il conserve le caractère de politique. Sur cela Iphicrate vient de Corinthe lui apprendre, ou plutôt lui détailler, les circonstances de la mort de Polybe, qu'il sçavoit déjà en général. A cette nouvelle Iphicrate en ajoute encore une autre bien plus importante, à sçavoir que le Roi de Corinthe, en mourant, a rendu son trône au légitime héritier, & qu'Oedipe n'étoit point fils de ce Roi.

Je ne suis point son fils ! hé qui suis-je ?

Dit Oedipe. Iphicrate lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il l'a reçu enfant des mains d'un Thébain sur le mont Cithéron. Tout dépend de la confrontation d'Iphicrate avec Phorbas. Oedipe commence à soupçonner sa destinée. Il étoit tems.

Dieux seroit-il possible ? approchez-vous,
Phorbas.

Phorbas approche, & la reconnoissance se fait pleinement. Votre fausse prudence, leur dit le Roi,

.... Fait voir en moi par un mélange infâme

Le frere de mes fils, & le fils de ma femme.
Le Ciel l'avoit prédit ; vous avez achevé,

Et vous avez tout fait quand vous m'avez
sauvé.

Ces reproches ne semblent guère de
faison dans la consternation où devoit
être Oedipe. Sophocle le fait disparoître
après qu'il s'est reconnu ; & cela est
bien plus judicieux : au lieu que chez
Corneille ce malheureux Prince , qui
devoit être frappé comme d'un coup de
foudre , reste encore long-tems sur la
Scène. Pourquoi ? pour régler une affaire
d'amour. Dircé même & Thésée , au
lieu d'entrer dans les sentimens d'hor-
reur que la reconnoissance d'Oedipe doit
inspirer , s'amusent à le consoler sur la
plus frivole raison du monde. C'est que
l'Oracle n'a parlé que du sang de Laius
en général : desorte que Dircé veut en-
core faire croire à Oedipe que dans le
sacrifice du lendemain le Ciel pourra
épargner le Roi , & tourner son cour-
roux contr'elle.

L'intérêt des Thébains & de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une
fille ,

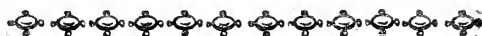
Qui n'a rien que l'Etat doive considérer ,
Et qui contre son Roi n'a fait que murmurer.

Oedipe même attend ce lendemain ,

en assurant que les Dieux puniront dans lui leur propre injustice. Car il ne croit pas devoir prévenir les Dieux , parce qu'il se juge innocent. En vérité cela n'est dans le génie d'aucun siècle. Oedipe n'est ici ni Grec , ni François , & tous les Acteurs font une espèce d'hommes à part.

Après que le Roi s'est retiré , on vient faire le récit de la mort de Jocaste & de Phorbas. Ce récit est encore gâté par le soin que la Reine prend en mourant des intérêts amoureux de Dirce & de Thésée. C'étoit bien là le tems. Mais il falloit que tout se rapportât à cet Episode , & l'aventure d'Oedipe & de Jocaste devoit s'y ajuster bien ou mal,





Œ D I P E

I T A L I E N

D E M R.

ORSATTO GIUSTINIANO.

COMME l'Auteur n'a donné cette Pièce qu'en qualité de traduction de Sophocle , je n'en dirai rien autre chose , sinon qu'elle est très-belle. La langue Italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux graces & aux finesses Grecques , il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avoient point d'ailleurs de Tragédies considérables de leur fonds , ayent goûté celles que leurs habiles Ecrivains ont traduites des Grecs , & qu'ils les ayent encouragés par le succès à les traduire presque toutes. Au reste , l'Oedipe de l'illustre Venitien , M. Orfato Giustiniano , fut joué avec beaucoup d'appareil & de pompe à *Vicenze* , par les Académiciens , l'an 1585. & imprimé la même année à Venise.

ELECTRE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.



S U J E T

DE LA TRAGÉDIE

D' E L E C T R E.

A G A M E M N O N , Roi de Mycènes & d'Argos, élu Généralissime de l'armée Grecque pour l'expédition de Troye, se trouva contraint de sacrifier sa fille Iphigénie , pour contenter la superstition des Grecs , qui croyoient ne pouvoir obtenir les vents favorables qu'à ce prix. Clytemnestre sa femme prit ce prétexte pour se défaire d'un époux qu'un amant lui avoit rendu odieux. Cet amant étoit Egisthe , fils de Thyeste , comme Agamemnon étoit fils

d'Atrée. Ainsi ils étoient fils des deux freres. Cette considération , loin d'arrêter Egisthe , ne fit que l'animer davantage à usurper le Thrône de celui qu'il avoit déshonoré par un adultère. Clytemnestre & lui , voyant Agamemnon revenu du siège de Troye , cachèrent le parricide qu'ils méditoient , sous de feintes caresses. Lorsqu'il sortoit du bain , ils lui firent donner une robe fermée par en-haut , & comme il en étoit enveloppé , ils se jetterent sur lui , & le massacrèrent. Tout ce que put faire Electre , fille d'Agamemnon , ce fut de sauver le jeune Oreste ; pour réserver un vengeur à son pere. Elle fut long-tems la victime de la cruauté de ses Tyrans. Mais enfin , vingt ans après

cet attentat, Oreste reparut tout-à-coup, & tua sa mere avec l'usurpateur.

Ce Sujet a été traité par les trois Poëtes Grecs. On verra dans une Analyse de quelle maniere Eschyle & Euripide l'ont tourné. Mais on a cru devoir mettre ici dans son entier la Tragédie de Sophocle, comme plus réguliere que les deux autres, ou l'on trouvera toutefois de sublimes beautés.



A C T E U R S.

EGISTHE, Roi de Mycènes, cousin-germain d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE, femme d'EGISTHE.

ORESTE, fils d'Agamemnon & de Clytemnestre.

ELECTRE, sœur d'ORESTE.

CHRYSTHEMIS, sœur d'ORESTE & d'ELECTRE.

LE GOUVERNEUR d'ORESTE.

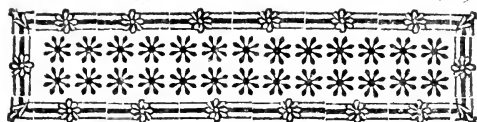
PYLADE, ami d'ORESTE.

Suite.

LE CHŒUR composé de Dames de Mycènes.

*La Scène est devant le Palais
du Roi à Mycènes.*





ELECTRE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, son GOUVERNEUR,
& PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

ILLUSTRE rejetton de ce Roi qui conduisit l'Armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous est donc permis de revoir l'objet de vos desirs. Vous voyez * à droite l'antique ville d'Argos,

* Ils voyent à droite la ville d'Argos, une des plus anciennes du Péloponnèse dans sa partie Orientale. C'est qu'ils arrivoient par le chemin de Corinthe.

le bois de la fille * d'Inachus, & † le Lycée consacré à Apollon. A gauche vous voyez le célèbre Temple de Junon. La ville où vous arrivez, c'est ¶ Mycènes, & ce Palais, témoin de tant de sanglantes aventures, est le Palais des descendans de § Pélops. Ce fut moi qui vous y reçûs des mains de votre sœur, après la mort funeste de votre pere. Je vous dérobaï à la cruelle destinée qui vous menaçoit. Enfin, chargé du soin de votre enfance, je vous ai conduit heureusement jusqu'à l'âge qui vous met en état de venger un pere. Voici le jour, Oreste; & vous, fidèle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets. Ne perdons point le tems en inutiles discours. Déjà le soleil naissant ranime les oiseaux, tout résonne de leurs chants. La nuit s'est évanouie avec les astres. N'atten-

* C'étoit Io qui fut changée en Genisse, & gardée par Argus tout couvert d'yeux.

† Place dédiée à Apollon *tueur de loups*.

¶ Ville voisine d'Argos, & souvent confondue avec elle dans les Tragédies, parce qu'Agamemnon fut le premier Roi de l'une & de l'autre. Il y tenoit sa Cour.

§ Il donna son nom au Péloponnèse.

donc pas qu'on sorte du Palais : conférons promptement. Au point où nous en sommes il n'est plus question de différer , il faut agir.

O R E S T E.

O le plus cher de ceux qui sont attachés à ma fortune , que ces marques de votre tendresse me sont précieuses ! semblable à un généreux coursier , dont les années n'ont point rallenti l'ardeur, vous êtes le premier à nous animer par vos conseils & par votre exemple. Écoutez donc mes sentimens , & daignez me redresser , si je m'égare.

Résolu de venger la mort de mon père , j'eus recours , vous le sçavez , à l'Oracle de Delphes. « Vengez-vous , me » dit-il , mais sans bruit. Que l'adresse » & le secret vous tiennent lieu d'armes » & de troupes. » Telle fut la réponse d'Apollon. Sous les auspices de cet Oracle , allez , (*à son Gouverneur ,*) saisissez le moment heureux quand il s'offrira ; insinuez-vous dans ce Palais. Observez ce qui s'y passe , & venez nous en instruire. Votre âge avancé , & l'équipage où vous êtes , empêcheront sans doute que vous ne soyez reconnu ou suspect. Vous leur direz que vous êtes de la

Phocide, * envoyé par un ami qu'ils ont à Panope, † pour leur annoncer la mort d'Oreste. Vous assurerez avec serment qu'il est tombé de son char dans les jeux ¶ Pythiens. Voilà votre rôle. Pour nous, après avoir fait des libations,

* Phocide, canton au Nord de la Béotie vers le Golphe de Corinthe.

† Ou Phanotte, ville voisine de Delphes.

¶ » Le Poète doit tâcher de ne rien mettre
 » dans son sujet qui n'ait sa raison, & si cela
 » est entièrement impossible, il faut que ce
 » qu'il y a de déraisonnable soit hors du sujet;
 » comme dans l'Oedipe, l'ignorance où est
 » ce Prince de la manière dont Laius a été tué.
 » Cela ne doit pas se trouver dans ce qui paroît
 » sur le Théâtre, & qui fait le corps de l'ac-
 » tion, comme dans l'Electre, où l'on vient
 » annoncer la nouvelle de la mort d'Oreste,
 » qui s'est tué dans les jeux Pythiques, &c. »
 ARIST. *Poët. ch. 25*. M. DACIER dit qu'ARISTOTE se choque ici de l'anachronisme des jeux Pythiens, qui ne furent établis, dit-il, que plus de cinq cents ans après la mort d'Oreste. En effet, ceux qui font remonter le plus haut leur institution, ne la fixent qu'à la 48^e. Olympiade. Mais rien ne nous montre pourtant que les jeux en question, avant leur grande célébrité, n'aient pas été établis, au moins en ébauche, par Apollon même, après qu'il eut tué le serpent Python. Il n'est guère croyable que, si cette dernière opinion n'eût été répandue parmi les Grecs, SOPHOCLE se fût avisé
 &

& * répandu nos cheveux sur le tombeau de mon pere, suivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous sçavez en quel endroit nous avons caché le vase d'airain au milieu des broussailles. Nous l'irons chercher, & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. Nos barbares assassins jouiront du vain plaisir de me croire réduit en cendres. Mais ils payeront chèrement cette cruelle satisfaction. † Que m'importe après tout de passer pour mort ? je vis, & je serai bientôt couvert de gloire. ¶ Une feinte si utile peut-elle

de feindre qu'Oreste fût mort à ces jeux, surtout pouvant si aisément éviter cet anachronisme. En ce cas, ARISTOTE reprocherait seulement à SOPHOCLE d'avoir fait raconter comme inconnue, une chose dont Clytemnestre auroit pû sçavoir d'ailleurs la vérité ou la fausseté, sur-tout s'agissant d'Oreste qu'elle craignoit.

* Coutume Grecque dont il sera souvent fait mention dans ces Tragédies.

† Reste de superstition qu'Oreste veut vaincre.

¶ On trouvera de l'inexactitude dans toute cette traduction. Il n'est question ici ni de *superstitions* ni de *présage funeste*. Oreste qui va faire courir le bruit de sa mort, pour mieux surprendre Egisthe & Clytemnestre, dit sans autre mystère : » Que m'importe de passer

être un présage funeste ? combien de Sages se sont mis au-dessus de ces frivoles superstitions ? on les avoit cru morts ; ils ont reparu plus glorieux. J'aurai le même sort. A l'abri de ce bruit avantageux je paroîtrai à la vûe de mes ennemis comme un astre brillant dont les yeux seront ébloüis. Chère Patrie, Dieux tutélaires , recevez-moi , secondez mon entreprise , & rendez mon retour fortuné. Et toi , Palais de mes peres , toi , dont je viens laver l'opprobre & les horreurs par ordre des Dieux , ne permets pas que je m'en retourne couvert de confusion. Aide-moi plutôt à remonter sur le Thrône , & à te rendre ton premier éclat. C'en est assez. Allez , sage vieillard , faites votre devoir. Pylade & moi nous ferons le nôtre. Partons : voici l'occasion favorable ; c'est elle qui décide de tout : ne la laissons pas échapper.

» pour mort , pourvu que je vive en effet , &
 » que je parvienne à la gloire par ce stratagème ? » Puis il ajoûte cette détestable maxime , que le P. B. voudroit déguiser :

δοκῶ μὲν εἶδεν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

» Pour moi je ne tiens pour mauvaise aucune
 » parole (aucune tromperie ,) dès qu'elle est
 » utile. »

S C E N E I I.

○ Les mêmes.

ELECTRE *dans le Palais.*

Ah , que je suis malheureuse.

LE GOUVERNEUR.

Prêtons l'oreille. Je crois entendre une esclave se plaindre dans le Palais.

O R E S T E.

Ne feroit-ce point l'infortunée Electre ? voulez-vous que nous demeurions un moment pour nous en assurer ?

LE GOUVERNEUR.

Non ; Prince , croyez-moi , rien ne doit nous arrêter , suivons sans délai les ordres du Dieu qui nous guide. Commencez par les libations dûes à Agamemnon. A ce pieux devoir est attachée la victoire & la force dont nous avons besoin dans l'exécution de nos projets.

S C E N E I I I.

ELECTRE *seule.*

Lumiere pure, Ciel qui environnes la terre , témoins assidus de mes plaintes , combien de fois avez-vous entendu les coups dont j'ai frappé mon sein ensanglanté ! hélas , vous n'avez vû que les

T ij

restes de mes cruelles nuits. Car durant les ténèbres ma couche , ma triste couche , seule dépositaire de mes maux , a vû couler mes larmes sur le sort affreux d'un pere chéri. Le Dieu de la guerre l'avoit épargné dans une terre étrangère. Ma mere & son perfide Egisthe ont été plus inhumains que Mars. Ils l'ont fait expirer sous leurs coups redoublés, comme on voit un chêne tomber sous la coignée des bucherons : & tandis qu'un pere éprouve une destinée si horrible , je suis la seule qui lui paye le tribut de mes pleurs. Non , je ne cesserai point de le pleurer tant que les astres de la nuit & du jour m'éclaireront. Semblable à * Philomèle privée de ses enfans , je ferai retentir ce Palais de mes gémissemens , & j'oserai en sortir pour publier mes douleurs. Royaume sombre de Pluton , & de Proserpine , ô Mercure , qui

* Fille de Pandion , & sœur de Procné , femme de Terée. Le Poëte prend ici & dans la Scène suivante , le Rossignol pour Procné. Car ce fut Procné , & non Philomèle , qui servit son fils Itys à Terée , pour venger l'outrage qu'il avoit fait à sa sœur. Voyez OVID. *Metam. l. 6. v. 413.* ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE , & ARISTOPHANE supposent que ce fut Procné qui fut changée en Rossignol.

conduisez les ames aux enfers, ô * Déesse
des Imprécations ; & vous , Filles des
Dieux , terribles Euménides , vous qui
regardez avec horreur le meurtre & l'a-
dultère , venez , volez à mon secours ,
& foyez les vengeurs de mon pere. Dai-
gnez du moins me renvoyer mon frere
Oreste. Seule & sans ressource , je ne
puis plus supporter le poids de mes in-
fortunes.

S C E N E I V.

E L E C T R E , L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

O fille d'une mere dénaturée , déplo-
rable Electre , languirez-vous toujours
dans le deuil ? ne cesserez-vous point de
gémir sur le sort d'un pere trahi par une
épouse impie , & tué par un indigne ri-
val ? ah ! il doit m'être permis de former
ces souhaits , puissent périr les auteurs
de cet attentat !

E L E C T R E.

Chères Mycéniennes , vous venez
me consoler dans mes maux. Votre ten-
dresse compatissante m'est assez connue,
& je sçai tout ce que vous me direz.

* Nemesis.

Vous ne gagnerez rien. Je veux pleurer mon malheureux pere. Hélas, chères compagnes, puisque vous êtes sensibles à mon amitié, par cette amitié même, je vous en conjure, laissez-moi, oui, laissez-moi me consumer en regrets.

L E C H Œ U R.

Vos larmes ni vos prieres ne rappelleront point votre pere des sombres bords où tout doit aboutir. * Pourquoi chercher un remède à des maux qui n'en souffrent pas ? pourquoi vous abandonner à une douleur au-dessus de vos forces ? modérée d'abord, elle croîtra toujours, & vous en ferez la victime.

E L E C T R E.

Insensé qui peut oublier la mort funeste de ceux dont il reçut le jour ! Philomèle m'anime à pleurer, elle qui annonce la lumiere en répétant aux forêts, Itys, son cher Itys. † O Niobe, que vous êtes heureuse d'être changée en marbre, & de pleurer toujours ! votre

* J'ai hazardé ici une légère transposition, qui ne change rien au sens, & qui m'a paru avoir plus de grace en François.

† Niobe, fille de Tantale, Reine de Thèbes. Apollon tua ses sept fils & ses sept filles. Les Poètes feignent qu'elle fut changée en statue. Voyez OVID. *Métam.* l. 6. v. 144.

destin est à mon gré plus desirable que celui des Dieux.

LE CHŒUR.

Songez , Princesse , que vous n'êtes pas la seule qui ait lieu de gémir. Seriez-vous donc la seule à vous laisser accabler ? que n'imitiez-vous ceux qui vous sont liés par le sang ? voyez Chrysothemis , * Iphianasse , Oreste ; enfans d'Agamemnon comme vous , ils supportent leur affliction.

ELECTRE.

Trop heureux Oreste ! Mycènes le reverra un jour triomphant : Oui , Jupiter le ramènera avec éclat. Hélas , je l'attends sans cesse comme mon unique ressource. Seule , sans époux , sans amis , livrée en proie à mon désespoir , & toujours baignée de mes larmes , je traîne une vie languissante , tandis qu'Oreste , le tranquille Oreste , oublie ses maux & les miens , mes bienfaits & mes lettres. De combien de réponses trompeuses a-t-il amusé mes empressements ! il brûle , si je l'en crois , de se rendre à Mycènes ,

* Ce n'est pas l'Iphigénie qui a été sacrifiée. EURIPIDE , en parlant des enfans de Clytemnestre , ne nomme qu'Oreste , Iphigénie & Electre. Il ne parle point des deux autres , à sçavoir Iphianasse & Chrysothemis.

& malgré ses desirs il ne songe point à presser son retour.

L E C H Œ U R.

Ne vous laissez point abattre , Princesse. Rappelez votre courage. Il est un Dieu vengeur de l'innocence. Jupiter du plus haut des Cieux voit tout & gouverne tout. Dépôttaire de vos peines & de votre vengeance , il aura soin de vous. Confiez-lui l'un & l'autre , & songez à vos ennemis, moins pour vous affliger , que pour vous en venger , quand le temps sera venu. Le tems est un Dieu dont rien ne peut arrêter la course. Comptez sur le retour d'Oreste , * & sur un prompt secours du Souverain des Enfers.

E L E C T R E.

Cependant mes jours s'évanoüissent. Mes plus belles années se passent à espérer. Frivole espoir ! je ne puis même en conserver les tristes restes. Privée de parens , de protecteurs , de tout ; esclave jusques dans la maison paternelle ; avilie sous ces habits indignes de ma naissance , je reçois à peine de quoi soute-

* Grec , d'Oreste qu'on élève à Crissa , ville située sur le rivage dans la Phocide. Strophius , pere de Pylade , en étoit Roi.

nir une vie misérable , & je dépéris de chagrin.

LE CHŒUR.

Que vous payâtes chèrement la nouvelle du retour d'Agamemnon ! retour fatal ! cruelle nuit , où il vit son lit profané , & où il devint lui-même la victime d'une horrible intrigue. La fraude osa la tramer : l'amour l'exécuta. Dieux , ou mortels , quels qu'en furent les auteurs , l'adultère fut l'avant-coureur & le ministre de la cruauté.

E L E C T R E.

O jour le plus funeste de ceux qui ont éclairé ma destinée ! ô nuit ! ô festin exécrable où périt mon pere par les mains de deux furies ! hélas ! les coups dont on perça le pere retomberent sur la fille. Daigne le Souverain des Dieux écarter de ces perfides la source de ses biens , & répandre sur eux un torrent de calamités !

LE CHŒUR.

Gardez-vous , Princesse , dans la situation où vous êtes , de réitérer ces imprécations. Avez-vous oublié combien elles vous ont attiré de maux ? oui , vos plaintes éternelles ont produit trop de querelles & de malheurs. Est-il pru-

dent d'irriter l'injustice armée de la puissance ?

ELECTRE.

La prudence cède à l'atrocité de mes maux. Je connois mes fureurs, je les avoue : mais tant que je respirerai je ne donnerai point de bornes à mon désespoir. Dites-moi, chères compagnes, répondez à votre tour, est-on sage de vouloir me consoler sur de pareilles infortunes ? Ah, puis-je écouter des consolateurs ! laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi gémir & me plaindre toujours. Ma douleur sera sans bornes, & mon désespoir sans mesure.

LE CHŒUR.

La tendresse seule me fait parler. Semblable à une * mere tendre, je souffre de vous voir mettre le comble à vos peines.

ELECTRE.

† Mais, dites-moi, je vous conjure,

* Ce terme de *mere*, (comme l'a fort bien remarqué M. DACIER,) marque assez, outre le titre de *femme*, qu'on donne dans la suite au Chœur, qu'il étoit composé de matrones, & non de filles.

† Toute cette réponse d'Electre est constamment très-difficile dans le Grec. J'ai cru avoir saisi le sens qui paroît avoir été ignoré. Les Connoisseurs jugeront si j'ai bien ou mal réussi.

quelles bornes puis-je mettre à mes larmes, puisqu'il n'y en a point à mes malheurs? puis-je avec honneur oublier des morts si chéris? est-il un cœur assez dur pour effacer un si doux souvenir! ce n'est point par grimace & par pure bienfaisance, que je me livre à mon affliction. Je n'attends point d'éloge des morts. La tendresse seule est mon guide. Ma destinée fût-elle attachée à celle d'un tendre époux, jamais il ne me feroit oublier mon devoir & mes douleurs pour un pere déplorable. En effet, si ces cendres & son ombre sont sans honneur, si les auteurs du crime ne sont pas punis, il faut convenir qu'il n'y a plus ni pudeur, ni piété dans l'Univers.

L E C H Œ U R.

Princesse, votre intérêt & le nôtre nous portent à vous consoler. Si pourtant nos raisons vous semblent peu équitables, parlez, nous voici prêtes à nous rendre.

E L E C T R E.

Je l'avouerai, chères compagnes, je rougis de paroître si foible. Mais pardonnez une foiblesse que la nature avoue. Je ne puis lui résister. Est-il une Princesse bien née qui ne m'imitât pas, en voyant, comme moi, nuit & jour

des maux qui, loin de diminuer, ne font que parvenir à leur comble ? quoi ! ce qu'il y a de plus affreux m'arrive par la main d'une mere, c'est peu. J'habite dans mon Palais ; disons mieux , dans celui des bourreaux de mon pere : ils sont mes maîtres , & c'est de ces Tyrans que je suis contrainte de recevoir de quoi prolonger une triste vie. Quels jours pensez-vous que je passe , quand je vois Egisthe assis sur le Thrône paternel , & revêtu des habits d'Agamemnon , sacrifier aux Dieux * Lares , dans le même endroit où le barbare l'immola ; quand je le vois , pour surcroît d'opprobre , dans le lit de mon pere avec ma détestable mere , si pourtant je dois encore appeller de ce nom celle qui partage sa couche avec l'assassin de son époux ? insensée , elle ne craint aucune des Furies. Elle se rit des Dieux , & triomphe de leur courroux. Le jour , témoin de son attentat , est à peine revenu chaque année , qu'elle mène des danfes solennelles. Elle ose tous les mois sacrifier aux Dieux libérateurs. Je vois ces abominations , & j'ai recours à mes larmes. Eplo-
rée , j'erre dans le Palais. Quels sont

* Dieux des Foyers.

mes gémiffemens à la vûe de ces exécra-
 bles feftins , qu'ils nomment feftins
 * d'Agamemnon ? je pleure : c'est tout
 ce que je puis. Encore me faut-il cacher
 mes pleurs ; car il ne m'est pas permis
 de goûter en public cette foible confo-
 lation. J'entendrois aufsitôt les clameurs
 ordinaires de Clytemneftre. » Malheu-
 » reux objet de la colère des Dieux, me
 » dit-elle , c'est pour toi feule qu'Ag-
 » memnon doit paffer pour mort. Nul
 » autre mortel ne le pleure en ces lieux.
 » Puiffes-tu périr de dépit ! puiffent les
 » Divinités infernales ne mettre aucun
 » terme à tes lamentations ! » Têls font
 fes emportemens ; & quand elle entend
 quelque bruit foud du retour prochain
 d'Orefte , alors fa fureur redouble. Elle
 fe préfente devant moi, & m'accable de
 fes cris. « Ne voilà-t-il pas la caufe uni-
 » que de mes maux ? n'est-ce pas là
 » ton ouvrage ? Oui , c'est toi qui enle-
 » vas furtivement Orefte de mes mains,
 » pour le faire paffer dans une terre
 » étrangère : mais je fçaurai bien t'en
 » punir ! » Tandis qu'elle exhale ainfi
 fa rage , fon indigne époux , cet effemi-

* Infultante allufion au foupper où ils tue-
 rent Agamemnon.

né, cet opprobre du monde, ce lâche, qui n'ose rien entreprendre que par le secours des femmes, * se tient près d'elle pour l'animer encore contre moi. Cependant j'attends Oreste, je languis dans cette vaine attente : son fatal délai ruine mes espérances. Vous le voyez, chères compagnes ; dans une situation pareille il est bien difficile de se modérer, & de ne pas éclatter contre le Ciel. † Non, il n'est pas possible de n'en pas venir aux plus fâcheuses extrémités.

LE CHŒUR.

Mais, dites-moi, je vous conjure, tandis que vous vous emportez de la sorte, Egisthe n'est-il point dans ce Palais ? en feroit-il sorti ?

Note
de l'Edi-
teur.

* Les expressions que la douleur prête ici à Electre sont un peu fortes ; mais le P. B. pouvoit sauver tout à la fois le sens & la pudeur en traduisant à-peu-près ainsi : » Cet » efféminé, ce monstre tout couvert d'opprobre, ce lâche qui jamais n'exerça son courage qu'auprès du sexe. »

Note
de l'Edi-
teur.

† SOPHOCLE ne fait pas Electre tout-à-fait si impie. Tout ce qu'il lui fait dire, c'est » qu'en » de pareils malheurs il est bien difficile de » conserver des sentimens de modération & de » religion. » ὅτε σωφρονεῖν, φίλαι, οὐτ' εὐσεβεῖν παρῇ. Je croirois même qu'εὐσεβεῖν ne veut pas dire ici la religion envers les Dieux, mais la piété filiale à l'égard de Clytemnestre.

E L E C T R E.

Hélas ! s'il y étoit , oferois-je en sortir moi-même ? ne craignez rien. Il n'est point à Mycènes.

L E C H Œ U R.

Si cela est ainsi , rassurons-nous. Il nous est donc permis d'entrer dans votre confidence , & de vous parler plus librement.

E L E C T R E.

Cessez de vous contraindre. Parlez ; il est absent.

L E C H Œ U R.

Hé-bien , Madame , dites-nous donc d'abord des nouvelles d'Oreste. Doit-il arriver , ou non ?

E L E C T R E.

Arriver ! hélas ! Il le dit. Il promet beaucoup : mais il ne tient point ce qu'il promet.

L E C H Œ U R.

Madame , quand on roule un grand projet , faut-il s'étonner qu'on délibère ?

E L E C T R E.

Ai-je délibéré , moi , quand il a été question de lui sauver le jour ?

L E C H Œ U R.

Prenez courage , Princesse. Né généreux , Oreste est incapable d'abandonner ses amis.

Je veux bien le croire encore. Autrement, je cesserois de vivre.

LE CHŒUR.

Ah, Dieux, taisons-nous. Je vois paroître votre sœur Chrysothemis. Elle porte les offrandes qu'on a coutume de faire aux morts.

SCENE V.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE,
LE CHŒUR.

CHRYSOTHEMIS.

A quoi songez-vous, ma sœur, de faire retentir de vos cris le vestibule de ce Palais ? Quoi ? le tems n'a-t-il pû encore guérir vos maux ? n'a-t-il pû vous apprendre à ne plus vous livrer à d'inutiles plaintes ? non moins sensible que vous à nos malheurs communs, je sens tout le poids de ma douleur : & que ne suis-je en état de faire voir à nos Tyrans quels sont mes sentimens pour eux ! mais dans l'état où je suis, j'ai cru devoir accommoder mes vœux à ma fortune, & ne pas tenter une vengeance qui me fût pernicieuse. Je voudrois, ma sœur, vous amener doucement au point d'en user de la même façon, non que votre conduite

ne soit peut-être plus juste que la mienne ; mais enfin , si la liberté a pour vous des appas , il faut céder de bonne grace , & ne pas se roidir vainement contre ses Souverains.

E L E C T R E.

Est-ce la fille d'Agamemnon que j'entends ? Dieux , quelle indignité ! la fille d'Agamemnon oublie son pere. Pour qui ? pour Clytemnestre. Car enfin ce que vous venez de me dire pour adoucir mes peines , part d'elle & non de vous. Avouez-le , ma sœur , ou vous manquez de tendresse pour un pere , ou s'il vous en reste encore , vous l'étouffez par une lâche complaisance. « Si vos forces répou-
 » pondoient à votre courage , vous leur
 » montreriez , dites-vous , jusqu'où va
 » votre haine pour eux. » Toutefois vous me voyez soupirer après la vengeance , & , loin de me prêter du secours , vous cherchez à me défarmer : n'est-ce pas joindre une lâcheté inexcusable à des maux sans mesure ? dites-moi , je vous prie , ou daignez l'apprendre de moi , quel fruit retirerai-je de vos conseils ? que gagnerai-je à modérer mes pleurs ? je vis , ma sœur , je vis , malheureuse à la vérité , mais satisfaite de les tourmenter par le tribut de mes larmes que je rends

à ce cher mort, si pourtant il y a quelque sensibilité chez les morts. Pour vous, qui vous vantez de haïr les parricides, c'est de parole que vous les haïssez, & vous êtes en effet d'intelligence avec eux. On auroit beau m'offrir ces dons précieux, dont vous faites la vaine, je n'aurois pas la bassesse de trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes. Votre table délicatement servie n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes. * Il suffit. Les honneurs dont vous êtes comblée ne me

Note
de l'Edi-
teur.

* De quelque sorte qu'on interprète cet endroit de SOPHOCLE, jamais il n'en résultera cette belle phrase qu'on prête à Electre. Voici le texte où j'avoue qu'il y a quelque obscurité :

Εμοὶ γὰρ ἔσω τ' οὐμὲ μὴ λυπῆιν μόνον
βοσκημα.

Or on ne peut l'entendre raisonnablement que d'une de ces deux manières : ou bien, » C'est » assez pour moi d'une nourriture qui m'em- » pêche de mourir de faim. » Ou peut-être encore mieux : » Je préfère la plus simple & » la plus vile nourriture à tous vos grands » repas qui ne feroient qu'irriter ma douleur. » Parce que j'y aurois sous les yeux les meurtriers d'Agamemnon, & que je semblerois y prendre part à leur joie insolente.

flattent point, & devriez-vous en être ébloüie vous-même ? Quoi ? pouvant être appelée la fille du meilleur des pères, vous renoncez à ce nom pour vous renommer d'une mère ? allez, cruelle, vous méritez de passer pour une fille dénaturée, puisque vous trahissez un pere qui a dû vous être si cher.

LE CHŒUR.

Au nom des Dieux, Princesse, ne vous emportez point. Vos conseils mutuels peuvent être profitables, si vous déférez aux siens, & si elle écoute les vôtres.

CHRYSOTHEMIS.

Non, cessez de la contraindre. Je suis faite depuis long-tems à ses invectives, & je me ferois bien gardée de me les attirer, si je n'avois eu avis d'un malheur horrible qui la menace, & qui pourra bien mettre fin à ses plaintes trop libres.

ELECTRE.

Hé, quel est donc ce malheur effrayant ? Parlez. Que pouvez-vous m'annoncer de plus affreux que ce que je vois ?

CHRYSOTHEMIS.

Je ne ferai nulle difficulté de vous dire tout ce que je sçai. Apprenez donc qu'ils ont résolu, si vous ne modérez vos regrets éternels, de vous envoyer

dans des lieux où vous ne verrez plus la lumière du jour. Oui, on vous ensevelira toute vive dans une tour, où vous pourrez à loisir lamenter vos infortunes. Songez à vous, ma sœur; je vous en avertis: profitez de l'avis tandis qu'il en est tems encore, & ne m'imputez pas dans la suite vos calamités.

ELECTRE.

Voilà donc leur dernière résolution?

CHRISOTHEMIS.

Oui, & elle s'accomplira au retour d'Egisthe.

ELECTRE.

Ah, qu'il revienne donc au plutôt.

CHRYSOTHEMIS.

Malheureuse, que dites-vous?

ELECTRE.

Qu'il revienne, dis-je, si tel est son dessein.

CHRYSOTHEMIS.

Quoi, pour vous faire souffrir? quel souhait! quelle fureur!

ELECTRE.

C'est pour m'écarter loin d'eux & de vous.

CHRYSOTHEMIS.

Cruelle, avez-vous donc perdu tout-à-fait le soin de votre vie?

E L E C T R E.

La vie en effet que je mène , mérite bien qu'on vante ses douceurs.

C H R Y S O T H E M I S.

Elle seroit agréable , si vous prêtiez l'oreille aux sages conseils.

E L E C T R E.

Ne me conseillez point de trahir la tendresse paternelle.

C H R Y S O T H E M I S.

Non : mais on vous conseille de céder au tems & au pouvoir souverain.

E L E C T R E.

Hé-bien , adorez les Tyrans. Ce n'est pas là mon caractère.

C H R Y S O T H E M I S.

Est-il beau de s'abandonner à son désespoir , & de périr par sa faute ?

E L E C T R E.

Périssons , s'il le faut , & vengeons un pere en mourant.

C H R Y S O T H E M I S.

Croyez - moi , ma sœur , l'ombre d'Agamemnon vous pardonnera aisément une soumission nécessaire.

E L E C T R E.

Il n'y a que des lâches qui puissent approuver vos conseils.

C H R Y S O T H E M I S.

Vous êtes donc déterminée à ne les pas suivre ?

Me préservent les Dieux d'être assez
insensée pour les écouter !

CHRYSOTHEMIS.

Je poursuis donc ma route , & je vais
où l'on m'envoie.

ELECTRE.

Peut-on sçavoir où vous allez , & où
vous portez ces libations ?

CHRYSOTHEMIS.

Au tombeau d'Agamemnon , par or-
dre de Clytemnestre.

ELECTRE.

Au tombeau d'Agamemnon ! par or-
dre de Clytemnestre ! quoi , à l'homme
qu'elle déteste le plus

CHRYSOTHEMIS.

Achevez ; qu'elle a tué de ses mains ,
vouliez-vous dire.

ELECTRE.

Quoi donc ? qui l'engage à ceci ? quel
est l'auteur de ce dessein ?

CHRYSOTHEMIS.

* Une terreur nocturne , autant que
j'en puis juger.

* Ceci & la suite marquent la superstition
de ces tems-là. On n'est plus recevable aujour-
d'hui à imaginer de pareilles situations.

Dieux de mes peres , foyez-moi favorable en ce jour.

C H R Y S O T H E M I S.

Quel espoir tirez-vous de-là , ma sœur ?

E L E C T R E.

Dites-moi son songe , & je vous dirai ma pensée.

C H R Y S O T H E M I S.

J'en fçai fort peu de chose.

E L E C T R E.

Dites ce peu : Parlez. Peu de chose suffit souvent pour abattre ou relever notre espoir.

C H R Y S O T H E M I S.

On dit que Clytemnestre a vû cette nuit votre pere & le mien sortir du fonds des enfers ; que dans ce Palais même il a planté à terre ce Sceptre qui a passé de ses mains dans celles d'Egiste ; qu'enfin du Sceptre est sorti tout-à-coup un rameau florissant qui ombrageoit toute la ville de Mycènes. J'ai appris ceci d'une personne qui l'a entendu d'elle-même , tandis qu'elle racontoit cette aventure au * Soleil ; voilà tout ce

* Coutume des Anciens de raconter leurs

qu'on en sçait , & que dans sa frayeur elle m'a envoyée au tombeau de son époux. Encore une fois , ma sœur , au nom des Dieux de nos peres , je vous conjure de me croire , & de ne pas vous perdre par une imprudente tendresse : car si vous rebutez à présent mes conseils , vous y reviendrez dans la suite malgré vous , & peut-être trop tard.

E L E C T R E.

Ah , ma sœur , je vous supplie vous-même de me croire , & de ne pas fouiller le tombeau de mon pere avec ces infâmes libations. Quelle horreur , quelle impiété de lui porter des dons profanés par les mains de sa barbare épouse ! Allez , jetez-les aux vents , ou cachez-les sous terre , afin que rien de tout cela n'approche d'Agamemnon , & que ce trésor soit réservé pour elle-même quand elle aura fini sa destinée. Non , si elle n'étoit la plus dénaturée des femmes , jamais elle n'eût eû le front d'offrir à un mari , qu'elle a égorgé , ces détestables présens : car de quel œil pensez-vous que mon pere , du fonds de son sépulchre , reçoive ces sacrifices pré-

songes au Soleil , pour écarter par-là les malheurs dont ils se croyoient menacés.

sentés

sentés par une main qui l'a si inhumainement massacré, & qui a cru laver son crime en lavant les playes du mort dans un bain ? pensez-vous que ces offrandes puissent expier ce forfait ? Non, non, il n'en fera rien. Laissez là ces dons stériles. Faites mieux : coupez vous-mêmes ces boucles de cheveux, & joignez-les aux miens. Hélas, il m'en reste peu : je les ai déjà sacrifiés. Mais enfin, j'en offre le reste, & leur dérangement montre assez mes douleurs. Voilà un présent digne d'Agamemnon. Allez le lui offrir. Tenez, voici encore ma ceinture : elle n'est pas riche : mais elle peut servir de bandelette. Chargée de ces dons chéris, courez vous prosterner sur ce sacré tombeau, & conjurez l'ombre de mon pere, qu'elle ouvre la terre, & qu'elle s'arme pour notre défense : qu'elle fonde sur nos ennemis ; que du moins elle envoie son fils, triste reste de son sang ; qu'il montre à nos Tyrans qu'il vit encore ; qu'enfin, désormais vengé, Agamemnon reçoive de nous de plus magnifiques présens. Car, à ne vous rien céler, je vois d'où part le songe qui trouble Clytemnestre. Un pere a jetté sur nous ses regards. C'est au soin qu'il prend encore

de nous , que j'attribue ces affreux présages , dont il effraye Clytemnestre. Al-
lons , ma sœur , unissons nous : aidez-
vous , aidez-moi , travaillez pour le
meilleur des mortels, pour ce cher mort,
en un mot pour votre pere & le mien.

L E C H Œ U R.

Les sentimens de la Princesse sont
pleins de la plus tendre pitié : si vous
m'en croyez , Madame , vous les secon-
derez.

C H R Y S O T H E M I S.

Je le ferai : le dessein en est pris : la
chose est trop juste pour nous diviser.
Je vais accomplir au plutôt ce qu'elle
veut ; mais tandis que je m'y prête , je
vous conjure , vous autres , au nom des
Dieux , de me garder un secret inviola-
ble : car si ma mere venoit à le sçavoir,
je sçai trop combien me coûteroit une
action si hardie.



PREMIER INTERMEDE.

LE CHŒUR avec ELECTRE *qui*
ne dit rien.

Si mes lumieres ne sont pas tout-à-^{*Stro-*}
fait incertaines , je vois Nemesis qui ^{*phe.*}
s'avance à grands pas. Elle porte en ses
mains la juste punition qui suit le crime.
Oui , ma chère fille , elle vient , elle
s'approche : mon espoir ne m'abuse pas.
Il est fondé sur l'heureux songe dont
nous avons entendu le récit. Le Roi des
Grecs votre pere , si cruellement massa-
cré , n'aura pas oublié ce forfait , &
(dût-il l'oublier ,) l'instrument de son
supplice , cette horrible hache qui a
servi leur barbarie , crie vengeance en
sa faveur.

Elle vient , cette infatigable Furie , ^{*Anti-*}
cette Déesse à cent pieds & à cent ^{*strophe.*}
mains ; elle vient couverte de nuages
épais , pour punir l'exécrable hymen qui
fut précédé d'un parricide. Tant d'hor-
reurs me sont garands que ce songe ne
sera pas vain , & que l'effet en retombera
sur les auteurs & les complices du cri-

me : car quel fonds peut-on faire désormais sur les songes & sur les Oracles , si ce phantôme nocturne n'est favorable pour vous ?

Epode. Malheureuse course de Pélops , que vous avez été funeste à cette terre ? hélas ! depuis l'aventure de * Myrtil , depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer , la déplorable maison des Pélopidés s'est vûe inondée d'un torrent de maux.

* Myrtil étoit le Cocher d'Oenomaüs. Ce Prince , pere d'Hippodamie , pour se dispenser de la marier , à cause de l'Oracle qui lui avoit dit de se garder d'un gendre , la promettoit à quiconque le surpasseroit dans une course de chars , à condition toutefois de faire mourir le prétendant s'il étoit vaincu. Ceux qui hazarderent cette entreprise y perdirent la vie , excepté Pélops ; celui-ci gagna le Cocher d'Oenomaüs par de grandes promesses , de façon que Myrtil trahit son maître , & n'arrêta point les roues de son char avec des chevilles. Le char fut brisé : & Pélops devenu possesseur d'Hippodamie , se dégagea de ses promesses , en précipitant dans la mer le Cocher qui l'avoit si bien servi ; ce qui fut cause que Mercure , pere de Myrtil , vengea la mort de son fils sur les descendans de Pélops.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTE , ELECTRE ,
L E C H Œ U R .

CLYTEMNESTE.

* Vous sortez de ce Palais avec assez de liberté. Vous profitez , je le voi , de l'absence d'Egiste. Car il sçait bien vous retenir & vous empêcher de nous déshonorer par vos plaintes publiques. Cette absence est cause sans doute que vous n'avez nul respect pour moi. Je n'ignore pas les bruits que vous femez. Je suis , à vous entendre , une mere impérieuse & hautaine , qui me fais un plaisir barbare de vous traiter outrageusement vous & les vôtres. Non , Electre , je ne suis point telle que vous me peignez. Si je vous ai chagrinée , ce n'est

* Toute cette Scène d'une mere avec sa fille , est tellement dans les mœurs Grecques , qu'il n'y a point d'art capable de la rendre exactement & agréablement pour nous. Je crains que le trop d'exactitude ne fasse tort à l'agrément.

qu'après y avoir été forcée par vos fréquens reproches. J'ai immolé votre pere ; (car voilà votre unique prétexte ,) hé-bien, je l'ai immolé , j'en conviens ; & pourquoi le défavouerois-je ? croyez-moi , c'est l'équitable Déesse de la vengeance qui l'a sacrifié par mes mains ; action si juste , que vous auriez dû vous-même y prêter votre secours. Car enfin ce pere tant déploré n'a-t-il pas eû la cruauté , lui seul de tous les Grecs , de sacrifier sa * fille votre sœur. Pere dénaturé , il ne sentoît pas comme moi ce qu'il en coûte à une mere : car , dites-moi , je vous prie , pour qui l'a-t-il immolée ? pour les Grecs , direz-vous. Pour les Grecs ! hé de quel droit les Grecs exigeoient-ils qu'on versât mon sang ! seroit-ce en faveur de Menelas ? mais cette affreuse complaisance devoit-elle donc demeurer impunie ? quoi, Menelas n'avoit-il pas † deux gages de son hymen ? d'où vient ne pas livrer plutôt les enfans de celui pour qui seul on avoit entrepris cette fatale navigation ? Plus

* Iphigénie.

† Hermione & Nicostratus , suivant HESIODE ; car HOMERE ne lui donne qu'Hermione.

ton, avide de sa proie, en vouloit-il aux miens plus qu'à ceux d'Hélène ? Non. Mais mon cruel époux oublioit que j'étois son épouse, & qu'Iphigénie étoit sa fille, pour se souvenir seulement qu'il étoit frere de Menelas. N'est-ce pas être le plus insensé & le plus dénaturé de tous les peres ? Tels sont mes sentimens. Je sçai que vous pensez d'autre façon ; mais si Iphigénie qu'il a égorgée, pouvoit reparoître & prendre la parole, parleroit-elle autrement que moi ? je ne puis donc me repentir d'une vengeance légitime. Si toutefois vous trouvez que j'aye tort, montrez-le moi avec modération. A ce prix, je consens que la fille ose reprendre la mere.

E L E C T R E.

Au moins ne direz-vous pas cette fois, que la premiere je vous aye donné sujet de me chagriner, puisque je vous ai écoutée en silence ; mais, si vous me permettez de répondre, j'oserai prendre en main les intérêts d'un pere & d'une sœur. *

* Electre n'avoit point à prendre les intérêts d'Iphigénie que Clytemnestre n'accusoit pas, l'exactitude vouloit donc qu'on traduisît littéralement : » Si vous le permettez, je vais

Note
de l'Edi-
teur.

CLYTEMNESTRE.

Parlez , je le permets , & si vous aviez toujours eû les mêmes égards , vous n'auriez reçu de moi aucun sujet de plainte.

ELECTRE.

Daignez donc m'écouter. Vous avez tué mon pere , & vous l'avouez ! que ç'ait été justement ou injustement, peut-on rien imaginer de plus horrible ? mais sans m'arrêter à l'énormité de cette action , je veux vous en faire voir l'injustice en elle-même , & la source dans les conseils du traître qu'on appelle aujourd'hui votre époux. Demandez à Diane pourquoi la Flotte des Grecs fut arrêtée par les vents contraires en Aulide , ou plutôt souffrez que je vous le dise pour elle. Mon pere se promenant un jour dans le bois de cette Déesse , (ainsi me l'a-t'on raconté autrefois ,) fit fuir par hazard une Biche qu'elle chériffoit. * Il la perce , & ravi de joye , il laisse échapper , dit-on , quelques paroles peu respectueuses pour la Déesse. Diane, transf-

» vous répondre sur ce qui concerne la mort
» d'Agamemnon & d'Iphigénie. »

* Grec, *A peau mouchetée.*

portée de colere, punit incontinent l'armée Grecque. Elle l'attache au port sans espoir d'en sortir, si mon pere ne paye la mort de la Biche par celle de sa fille. La Déesse fut obéie, & le moyen de s'en dispenser? y avoit-il une autre route à frayer pour le retour des Grecs en leur patrie, ou pour leur passage à Troye? c'est ainsi qu'un pere au désespoir, après avoir long-tems inutilement résisté, lutté, combattu, se vit contraint d'immoler sa fille à la cause commune, & non à Menelas : cessez de lui imputer cette barbare complaisance. Mais je veux même qu'il l'ait eue, (car je consens d'entrer dans vos raisons :) hé-quoi, devoit-il pour cela périr par vos mains? par quelle loi attentiez-vous à ses jours? prenez garde que si vous établissez parmi les hommes une loi si détestable, vous ne prononciez vous-même votre arrêt. Vous m'entendez, Madame, si pour venger une fille, il vous est permis de tuer un époux, ne viendra-t-il point quelque autre vengeur que vous aurez autorisé? n'alleguez point d'excuse frivole. Il ne faut pas s'aveugler. Répondez-moi, (si pourtant ma franchise ne passe pas les bornes,) de

quel œil l'épouse d'Agamemnon * voit-elle son lit souillé par le dernier des humains , par l'infâme complice d'un parricide ? De quel front , non contente de donner des freres & des sœurs à ceux qui sont les fruits légitimes d'un saint nœud , les traitez-vous en esclaves ? le moyen d'approuver un semblable procédé ? direz-vous que par-là vous vengez la mort d'une fille ? hé , Madame , y pensez-vous ? peut-on venger une fille par un adultere ! c'en est trop. Je rentre dans le silence : aussi-bien n'ose-t-on vous dire ses sentimens librement, qu'on ne vous voye prendre feu à l'instant , & publier qu'une fille a l'audace d'insulter une mere : avouez-le toutefois , Madame, ce titre ne vous convient plus. Vous êtes moins mere que marâtre pour moi. Ma situation le montre assez. On sçait à quel excès de misère me réduit votre intelligence cruelle avec votre tyran d'époux. On sçait encore qu'Oreste,

Note
de l'Edi-
teur.

* De très bon œil sans doute , puisqu'elle-même étoit le premier mobile & du parricide & de l'adultere. Il falloit dire : » Comment » l'épouse d'Agamemnon ne rougit-elle point , » &c.

à peine échappé de vos mains , traîne une vie déplorable. Vous me reprochez souvent que je l'ai sauvé pour me servir de vengeur. Sçachez , (pour porter la franchise au comble ,) que si la foiblesse de mon sexe ne mettoit un obstacle à mon courage , je l'aurois déjà prévenu. Voilà pour vous , Madame , un ample sujet de divulguer que mon humeur est aigre , médifante , inflexible. Hé-bien , plaignez-vous , j'y consens. Au moins si j'ai ces rares qualités , je serai excusable de les tenir de vous , & je ne rougirai pas de vous ressembler.

L E C H Œ U R.

La Princesse se livre à la colère , il est vrai ; mais enfin examine-t-on si sa colère est sans fondement.

C L Y T E M N E S T R E.

Tout est examiné. Quoi , une * fille traiter ainsi une mere ! ces préludes montrent trop qu'elle est capable de tout oser , & qu'elle a perdu toute honte.

E L E C T R E.

Toute honte ! non , Madame ; quoi que vous disiez , je connois mes fu-

* Grec , *A cet âge.*

reurs , & j'en suis confuse. Ces emportemens ne conviennent , ni à mon âge , ni à ma naissance , je le sçai , je l'avoue : mais qu'y faire ? vos discours & votre procédé me forcent malgré moi à vous imiter. Vous me justifiez par votre exemple. Prenez-vous-en à vos leçons.

C L Y T E M N E S T R E.

Quelles leçons , malheureuse ? ce sont donc mes discours , c'est ma conduite qui vous forcent à tenir ce langage ?

E L E C T R E.

Vous l'avez dit , Madame. Vous sçavez comment vous en usez à mon égard ; * & les discours qui vous déplaisent en sont le fruit.

C L Y T E M N E S T R E.

Ah ! j'en jure par Diane , le retour d'Egisthe me vengera de cette audace.

E L E C T R E.

Hé , Madame , ne voyez-vous pas que vous vous emportez ? oubliez-vous que vous m'avez permis de dire libre-

Note
de l'Edi-
cur.

* * La proposition d'Electre est générale , & tombe sur toute la conduite de Clytemnestre.
» C'est vous qui l'avez dit , Madame. Je parle
» mal ; vous faites mal ; les mauvaises actions
» occasionnent les mauvais discours.

ment ma pensée ? Je le fais , & vous ne pouvez m'écouter.

C L Y T E M N E S T R E.

Quoi , parce que je vous ai permis de parler sans déguisement , vous aurez droit de troubler mon sacrifice par un triste présage ? *

E L E C T R E.

Allez , Madame , faites votre sacrifice : je n'y mets point d'obstacle , & même vous m'obligerez. N'appréhendez plus ma franchise : je me tais.

† C L Y T E M N E S T R E *s'approche de l'Autel.*

Venez , vous , (*à une de ses femmes ,*) & apportez-moi cette offrande de diffé-

* Les Anciens portoient la superstition jusqu'à regarder comme un présage funeste ce qu'ils entendoient de triste durant leurs sacrifices D'où vient le mot *favete linguis*.

† Il y a dans ce morceau un jeu de Théâtre qui mérite d'être expliqué , Clytemnestre se retire vers un côté où est l'Autel , elle y fait sa priere & son sacrifice , tandis qu'Electre reste sur le Théâtre peu éloignée d'elle. Il faut donc supposer que cette Reine parle tantôt à voix haute , & tantôt à voix basse. La suite de ses paroles le montre assez ; car elle craint d'être entendue de sa fille. Elle ne veut pas , comme dit JUVENAL , (*aperto vivere voto*) publier les vœux qu'elle forme ; & c'est pour

rens fruits , pour la brûler en l'honneur d'Apollon. Puisse-t-il écouter mes prières , accepter mon sacrifice , (*elle parle bas ,*) & dissiper mes frayeurs. (*Haut.*) Grand Dieu , protecteur de ce Palais , * prêtez une oreille favorable à mes vœux secrets. (*Bas.*) Vous voyez un témoin fâcheux dans Electre , & il est des vœux qu'on ne doit pas publier. Vous n'ignorez pas sa haine & son audace. Elle iroit inonder la ville de faux bruits. Daignez donc entendre le sens plus que l'expression de mes desirs. (*Haut.*) Si le double songe que j'ai eû cette nuit est un présage heureux, Roi de Lycie , ratifiez-le ; mais s'il est de mauvais augure , faites-en retomber l'effet sur mes ennemis. Si quelques-uns d'eux , jaloux de mon bonheur , me dressent des embuches, ne

cela qu'elle prie Apollon d'entendre plutôt le sens que l'expression de ses desirs , de peur qu'Electre ne vienne à les entendre, s'ils étoient trop nettement exprimés. D'un autre côté elle doit dire cette crainte assez bas , pour ne pas donner de soupçon à Electre. Quant au reste elle ne le cache point , par un raffinement d'artifice , afin de laisser croire à Electre qu'il n'y a rien de mystérieux dans sa prière.

* Grec , *A la porte duquel votre Autel est placé.*

permettez-pas qu'ils me renversent du faîte de la prospérité où je me vois arrivée. Maintenez-moi dans cette vie tranquille dont je jouïs , dans la possession du Sceptre des Atrides , & des douceurs que je goûte avec des personnes qui me sont chères. Faites que je passe des jours sereins , avec ceux de mes enfans qu'une aveugle haine n'a pas animés contre moi. Tels sont les vœux que je vous conjure d'exaucer en faveur de ceux que j'attends , & de la façon que je les conçois en secret. Etant Dieu comme vous êtes , vous comprenez jusqu'à mon silence. Est-il rien de caché aux enfans de Jupiter ?

S C E N E I I.

Les mêmes , LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Dites-moi , je vous prie, Mesdames ; ne seroit-ce point ici le Palais du Roi Egisthe ?

LE CHŒUR.

Vous ne vous trompez point : voici son Palais.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas aussi son épouse ? cet

air & ce regard semblent annoncer une Reine.

LE CHŒUR.

Vous dites vrai. C'est elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Je vous apporte, Madame, aussi-bien qu'à Egisthe, une nouvelle agréable pour tous les deux, de la part d'une personne qui vous est chère.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte avec joye cet augure. Hé-bien, qui vous envoie ? Parlez.

LE GOUVERNEUR.

Un Phocéén de Panope, pour vous faire part d'une nouvelle importante.

CLYTEMNESTRE.

De quoi ? parlez librement ; car de la part d'un ami on ne peut rien attendre que d'heureux.

LE GOUVERNEUR.

Madame, Oreste est mort. J'en dis beaucoup en deux mots.

ELECTRE.

Oreste est mort ! ah, malheureuse, je suis perdue.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? de grace, ô étranger, que dites-vous ? continuez, & n'écoutez point ses cris.

LE GOUVERNEUR.

Je le redis, Madame, Oreste n'est plus.

ELECTRE.

Ah ! je suis perdue, c'en est fait.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! cessez d'être importune. Pour vous, ô étranger, dites-moi, sans me rien cacher, quel genre de mort a enlevé ce Prince.

LE GOUVERNEUR.

Je vous en dirai jusqu'au moindre détail, & c'est pour cela que je suis envoyé vers vous. Oreste étoit parti pour l'assemblée célèbre de toute la Grèce, pour les jeux Delphiques. Déjà le bruit des trompettes s'étoit fait entendre, & le Héraut avoit proclamé le premier de ces jeux, (c'étoit la Course,) lorsqu'Oreste parut dans la carrière avec un éclat qui ravit d'admiration tous les Spectateurs. Le succès répondit à l'attente qu'on avoit conçûe de lui. Il parcourut la carrière, il remporta le prix, & sortit couronné de gloire. En un mot, Madame, il ne me souvient pas d'avoir jamais vû tant de force & tant de valeur. Il sortit vainqueur des cinq combats. * On l'é-

* La course, le faut, le disque, le javelot, la lutte.

levoit aux Cieux. Le titre de Prince d'Argos , le nom d'Oreste retentissoient de toutes parts. On n'entendoit par-tout que ces cris de joye : » Vive le fils d'A-
 » gamemnon , le fils de ce grand Génér-
 » ral de l'Armée Grecque. » Telle étoit la gloire de son triomphe : mais quand quelque Divinité a juré notre perte, nul mortel , fût-ce un Héros , ne peut échapper à ses coups. Le lendemain , jour marqué pour les combats équestres , le Soleil étoit à peine au commencement de sa course , qu'Oreste parut au milieu d'un grand nombre de concurrens. * Un d'eux étoit d'Achaïe , † un autre de Sparte , deux de Libye , tous habiles dans l'art de conduire des chars. Oreste monté sur le sien , que traînoient des coursiers de Thessalie , § faisoit le cinquième. On en voyoit encore un d'Ætolie § avec des chevaux isabelles , un

* Imitation du 23. livre d'HOMERE.

† Province considérable de la Grèce , étendue en deçà & au-delà de l'Isthme de Corinthe , & comprenant presque tout le tour du Golphe au Nord , à l'Est , & au Sud.

‡ Grande Province de Grèce , au Nord de l'Achaïe.

§ Autre Province étendue depuis le fleuve Acheloüs , jusqu'au détroit du Golphe Corinthien.

autre de Magnésie , * un Enien † aux courriers blancs, un neuvieme venu d'Athènes ; enfin un Béotien § conduisoit le dixième char, & fermoit la marche. Ces dix combattans ayant pris leurs places assignées par les arbitres qui les avoient tirées au sort , partirent incontinent au son des trompettes. On les entend animer leurs courriers ; on les voit agiter les rênes. Le bruit sourd des chars roulans fait retentir toute la lice. Un nuage de poussiere les couvre , & s'élève dans les airs : les concurrens confondus ensemble n'épargnent rien pour devancer les roues & l'haleine des chevaux. (Car on voyoit l'écume fumante , & le nuage formé par leur haleine , blanchir les roues & le derriere des chars.) Oreste étoit déjà arrivé à la dernière borne , & tâchant d'y faire tourner l'essieu , il lachoit les rênes au cheval qui étoit § sous sa main, tandis qu'il arrêtoit l'autre. Jus-

* Canton de Thessalie, qui avance dans la mer Egée.

† Ænie, ville des Perrhebes, entre le Sperchius & l'Asopus.

§ Béotie, Province de Grèce au Nord de l'Attique, entre l'Euripe & le Golphe de Corinthe.

§ A sa droite.

ques-là tous les chars avoient couru fans accident fâcheux , quand tout-à-coup les coursiers du Guerrier d'Ænie s'emportèrent , & au fixième ou feptième tour , ils allèrent donner contre le char du Lybien. Ce fut là l'origine du désordre , qui croissant par les chars culbutés les uns fur les autres , devint bientôt général. Le débris dont étoit couvert le champ de bataille , avoit l'air d'un véritable naufrage. * L'Athénien , en habile conducteur , fçut éviter le danger. Il s'écarta de côté , & arrêta l'impétuosité de fa courfe , laissant les chars qui le suivoient à la file se confondre pêle-mêle , & se fracasser dans cette efpece d'orage universel. Oreste , parvenu à la dernière borne , & finissant les derniers détours , se flattoit de l'efpoir d'une prochaine victoire. Mais voyant le seul adverfaire qui lui reftoit , il pousse ses chevaux avec plus d'ardeur & moins de ménagement. Il le poursuit si vivement qu'il l'atteint. Deja leurs chars paroiffent voler fur la même ligne. Tantôt les chevaux de l'Athénien paffent de toute la

* Allégorie flatteuse pour les Athéniens , dont le Poète prétend louer la politique. Voyez ce que nous avons dit au troisiéme Discours.

tête ceux d'Oreste ; tantôt ceux d'Oreste passent de même les coursiers de son concurrent. Enfin l'infortuné Prince d'Argos avoit déjà fourni toutes ses courses sans que son char fût endommagé , lorsque laissant flotter les rênes du côté gauche , tandis que le char tournoit , il heurta malheureusement la borne. A l'instant l'essieu se brise : le Prince est renversé & embarrassé dans les rênes. Les coursiers , au bruit de sa chute, s'effrayent & s'échappent sans tenir de route certaine. A la vûe de ce triste spectacle , il s'élève un cri dans l'assemblée. Tous plaignent le sort de ce Héros enlevé à la fleur de l'âge. » Quels exploits , s'écrie-t-on , & quelle destinée ! » Cependant Oreste , traîné dans la poussière la tête panchée & les pieds en l'air , fait de tems en tems de vains efforts pour se débarrasser. On arrêta enfin , quoiqu'avec peine , les fougueux coursiers : mais on le relève sans mouvement , sans vie ; & tellement baigné de son sang , qu'il n'est plus reconnoissable. On érige aussitôt un bucher. On brûle le cadavre. On enferme dans le contour étroit d'un urne d'airain , les cendres de ce corps autrefois si grand & si majestueux ; & l'on en charge des hommes en Phocide , afin

de lui procurer au moins le triste avantage de trouver un tombeau dans sa terre natale. Telle est, Madame, la funeste aventure que j'avois à vous raconter, aventure dont le récit est véritablement affligeant ; mais dont le spectacle, (j'en parle comme témoin,) m'a paru le plus affreux qui se soit jamais présenté à mes yeux.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas ! la tige de nos anciens maîtres est donc coupée entièrement par la racine.

C L Y T E M N E S T R E.

O Jupiter, que penserai-je de cette mort ? dois-je l'appeller heureuse, ou déplorable ? elle m'est à la vérité avantageuse : mais après tout il m'est douloureux d'acheter la conservation de mes jours par des infortunes.

LE G O U V E R N E U R.

Hé, Madame que trouvez-vous donc de si affligeant pour vous dans ce récit ?

C L Y T E M N E S T R E.

Je suis mere, & par-là malheureuse. Une mere, quoi qu'outragée ne sçauroit haïr son sang.

LE G O U V E R N E U R.

Vous soupirez. Je le vois. C'est en vain que je suis venu.

CLYTEMNESTRE.

Non, ne le pensez pas. Je suis contente d'avoir des indices assurés de la mort d'un fils, qui oubliant les entrailles dont il étoit sorti, le sein qui l'avoit allaité, & les soins que m'avoit coûté son enfance, n'a pas eû honte de me fuir, de vivre dans une terre étrangère, d'éviter ma présence depuis son départ, de me reprocher la mort de son pere, & de me menacer d'une vengeance cruelle. Ses menaces présentes nuit & jour à mon esprit, ne me permettoient pas de jouir d'un sommeil paisible. La crainte de la destinée qu'il me préparoit, me poursuivoit sans cesse comme une victime dévouée à la mort. Ce jour, ce heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter, ni de lui, ni de cette ennemie domestique, plus dangereuse encore que lui. Elle sembloit déjà me percer les entrailles pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang : mais enfin désormais, libre de mes frayeurs, & à couvert de ses menaces, je puis vivre avec tranquillité.

ELECTRE.

Malheureuse Electre, c'est bien à juste titre que tu dois pleurer Oreste, puisqu'enlevé par une mort fatale, tu le vois

encore outragé par une mere. Dieux ; étoit-ce donc là ce que j'attendois de vous ?

C L Y T E M N E S T R E.

Ce n'étoit pas là ce que vous en attendiez ; mais c'étoit ce qu'Oreste en devoit attendre.

E L E C T R E.

Déesse de la vengeance , écoutez le sang répandu qui crie vers vous.

C L Y T E M N E S T R E.

Elle a écouté ceux qu'elle a dû entendre ; elle est équitable.

E L E C T R E.

Continuez , cruelle : ajoutez l'insulte au malheur. La fortune vous rit.

C L Y T E M N E S T R E.

Quoi donc , Oreste & vous , prétendez-vous encore me faire la loi ?

E L E C T R E.

Ni Oreste , ni moi ne sommes plus en état de vous nuire , exhalez en liberté vos fureurs.

C L Y T E M N E S T R E.

En vérité , ô étranger , vous m'avez rendu un service que je dois reconnoître , ne fût-ce que pour avoir mis fin d'importunes clameurs.

L E G O U V E R N E U R.

Il suffit , Madame , je me retire.

C L Y T E M N E S T R E.

Non. Je me reprocherois mon ingratitude envers vous & envers celui qui vous envoie , si je vous laissois ainsi partir. Entrons dans ce Palais , & laissons-la (*Electre*) en ce lieu déplorer ses malheurs & ceux des personnes qu'elle regrette.

S C E N E III.

ELECTRE , LE CHŒUR.

ELECTRE.

Que dites-vous de la douleur , des gémissemens & des larmes dont cette mere honore les funérailles de son fils ? l'inhumaine ! sa joie l'a trahie en partant : elle a osé même outrager son ombre par des ris. O malheureuse *Electre* ! ô mon cher frere , quelle perte je fais en vous perdant ! votre mort ravit de mon sein l'unique espérance qui me restoit , Hélas ! je m'attendois que vous seriez quelque jour le vengeur de mon pere & le mien. Vain espoir ! que vais-je devenir seule & réduite à moi-même , privée d'un pere & de vous ? faudra-t-il encore que je m'avilisse à me rendre l'esclave de mes plus cruels ennemis , des meurtriers de mon pere ? Dieux , étoit-

ce là ce que j'avois espéré de vous ? non , je ne puis me déterminer à demeurer plus long-tems sous le même toit avec eux. Le dessein en est pris. Languissante à la porte de ce Palais , puisque mes amis m'abandonnent , je me laisserai consumer par ma douleur. Si quelqu'un des maîtres de ce Palais , fatigué de mes larmes , les trouve importunes , qu'il me délivre du jour. La mort me fera un bienfait. Aussi-bien la vie m'est-elle un supplice ; & dans la situation où je suis , comment pourrois-je désirer de prolonger mes tristes jours ?

SCENE IV.

II. INTERMEDE.

ELECTRE *jointe au* CHŒUR.

LE CHŒUR.

Strophe I.

Jupiter où sont tes foudres ? Soleil , que sont devenus tes feux ? Dieux , témoins de ces horreurs , pouvez-vous demeurer tranquilles ?

ELECTRE.

Ah Ciel ! ah !

LE CHŒUR.

Ma fille , pourquoi vous livrer ainsi
à votre douleur ?

ELECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Gardez-vous de vous abandonner au
désespoir.

ELECTRE.

Ah , vous me faites mourir.

LE CHŒUR.

Comment Princesse ?

ELECTRE.

Hé , ne voyez-vous pas qu'en me
proposant d'espérer encore , & en qui ?
en des morts , vous r'ouvrez mes plaies,
& redoublez mon désespoir.

LE CHŒUR.

Le Roi * Amphiaraüs, que la trahison
de sa femme , gagnée par un collier *Anti-*
str. I.

* Le Chœur , pour consoler Electre , lui
apporte l'exemple d'un mari trahi par sa fem-
me , comme Agamemnon l'a été par Clytem-
nestre. C'est Amphiaraüs. Comme il étoit
Devin , il sçavoit qu'il périroit au siège de
Thèbes qu'entreprenoit Polynice. Pour éviter
sa destinée il se cacha. Mais Eriphile sa fem-
me , séduite par les présens de Polynice , dé-
couvrit la ruse & l'asyle de son époux , qui
en effet fut englouti dans la terre au siège de

d'or, fit périr, & qui est dans les enfers.

ELECTRE.

Ah ! ah !

LE CHŒUR.

Y regne pour toujours.

ELECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémissiez avec raison sur le crime de son épouse Eriphile. Il est exécrationnable.

ELECTRE.

Mais ne fut-elle pas punie ?

LE CHŒUR.

Elle en fut la victime.

ELECTRE.

Je le sçai, il se trouva un * vengeur qui prit en main les intérêts du mort : & moi, je n'ai plus d'appui. Le seul qui me restoit a disparu ; il s'est évaporé comme une ombre ; il n'est plus.

Thébes. Son fils Alcmaon le vengea, en tuant sa mere Eriphile ; & il fut agité par les Furies comme Oreste. OVID. *Métam.* l. 9. v. 406.

*Seductaque suos manes tellure videbit
Vivus adhuc vates....*

* Alcmaon, fils d'Amphiaräus.

L E C H Œ U R.

Infortunée Princesse , quels sont vos malheurs ?

E L E C T R E.

Malheurs inouis , sans nombre , sans adoucissement , sans fin , je ne le sçai que trop ; je les ai assez éprouvés.

L E C H Œ U R.

Ah , je n'ignore pas que vous avez sujet de pleurer.

E L E C T R E.

N'entreprenez donc point de me consoler , puisque vous sçavez. . . .

L E C H Œ U R.

Puisque nous sçavons ?

E L E C T R E.

Que les espérances que je fondois sur un frere si cher sont ensevelies avec lui.

L E C H Œ U R.

Le destin le veut ainsi. Tout mortel est réservé à la mort.

E L E C T R E.

Mais le destin veut-il que tout mortel périsse dans les combats ; & qu'embarassés dans les rênes d'un char , tous soient déchirés comme ce déplorable frere.

L E C H Œ U R.

C'est un malheur qu'on n'a pu , ni prévoir , ni éviter.

ELECTRE.

Hé, qui l'auroit prévu, qu'il mourût dans une terre étrangere, sans qu'une sœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs....

LE CHŒUR.

Hélas !

ELECTRE.

Sans qu'elle pût l'ensevelir, & l'arroser de ses pleurs !

ACTE III.

SCENE UNIQUE.

CHRYSOTHEMIS, ELECTRE,
LE CHŒUR.

CHRYSOTHEMIS.

Excusez, chère Electre, les transports de joie qui me font voler vers vous. Si je passe en ceci les bornes de la bienséance, c'est par l'empressement que j'ai de vous annoncer une félicité inespérée, & la fin des maux qui vous ont coûté tant de pleurs.

ELECTRE.

Hé, comment trouverez-vous un remède à des maux qui n'en souffrent point ?

CHRYSOthemis.

Oreste est en ces lieux. Soyez-en aussi assurée que vous l'êtes de me voir de vos yeux.

ELECTRE.

Ah , malheureuse , y songez-vous ? quelle folie de me jouer , & de nous abuser l'une & l'autre dans nos malheurs communs !

CHRYSOthemis.

Non , ma sœur , j'en atteste ce Palais de nos peres , ce n'est point pour insulter à votre douleur que je vous parle ainsi. Je le redis encore , Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Hélas ! & qui vous l'a dit ? quel discours séducteur vous a si aisément persuadée ?

CHRYSOthemis.

Ce n'est point pour l'avoir oui dire que je l'assure. J'ai vu ; oui , j'ai vu des indices certains de son retour. Voilà le fondement sur lequel je m'appuye.

ELECTRE.

Vous avez vu , ô Ciel , & quoi ? sur quoi fondée , osez-vous concevoir un espoir si insensé ?

CHRYSOthemis.

Ecoutez , au nom des Dieux , & vous

jugerez ensuite si je suis dépourvue de raison.

ELECTRE.

Parlez , j'y consens , puisque vous le voulez ainsi.

CHRYSTHEMIS.

Je ne vous dirai rien que je n'aie vu. A peine suis-je arrivée au tombeau d'Agamemnon , que je vois tout à coup des ruisseaux de lait récemment versé , couler du haut du sépulchre , & le sépulchre même paré de toutes sortes de fleurs. Surprise à cette vue , je regarde de toutes parts si personne n'étoit caché aux environs. Nul ne paroît à mes yeux. Tout étoit tranquille. Je m'avance plus près du tombeau , & à l'extrémité je découvre des cheveux fraîchement coupés. Aussi-tôt l'idée précieuse de la personne du monde qui nous est la plus chère , le souvenir d'Oreste me revient à l'esprit. Je me rappelle ses traits & son air qui me sont toujours présens ; & plus je touche ces monumens de sa piété , plus un pressentiment secret m'avertit que je ne me suis pas trompée. Je verse des larmes de joie , & je demeure alors convaincue de la vérité de mes conjectures. Oui , ma sœur , je le suis encore. Et de quel autre un don pareil

pourroit-il être venu à ce tombeau ? seroit-ce de vous ou de moi ? Ce n'est pas de moi , j'en suis sûre. De vous encore moins. Comment l'auriez-vous porté , vous qui n'avez pas même la liberté de sortir pour aller au Temple des Dieux , sans l'acheter par quelque mauvais traitement ? Pour Clytemnestre , on sçait assez qu'elle n'est pas d'humeur à faire de pareilles offrandes ; & auroit-elle pû les faire à notre insçu ? Elles viennent d'Oreste : il n'en faut plus douter. Prenez donc courage ma sœur ; les Dieux ne s'attachent pas à poursuivre toujours les malheureux. Celui qui nous fut contraire cesse de l'être aujourd'hui , & ce jour va peut-être devenir pour nous la source fortunée d'une longue félicité.

E L E C T R E.

Pauvre Chrysothemis , que je plains votre erreur !

C H R Y S O T H E M I S.

Quoi donc ! mon récit ne vous comble-t-il pas de la plus douce joie ?

E L E C T R E.

Ah , ma sœur , croyez-moi , vous ne sçavez ni où vous êtes ni où s'égare votre esprit.

CHRYSOthemis.

Que voulez - vous dire ? je ne ferai pas sûre de ce que j'ai vu de mes yeux !

ELECTRE.

Il est mort , malheureuse sœur , & votre espérance s'est évanouie avec lui. N'attendez plus rien d'Oreste.

CHRYSOthemis.

Oreste est mort ! hé de qui , je vous prie , l'avez-vous oui dire ?

ELECTRE.

D'un homme témoin de son trépas.

CHRYSOthemis.

Et où est ce témoin ? Dieux ! quel étonnement est le mien !

ELECTRE.

Il est dans ce Palais. Clytemnestre , dont il a rempli les vœux par cette nouvelle , l'y retient.

CHRYSOthemis.

Ah , Ciel , & qui donc aura porté ces offrandes sur le tombeau de mon pere ?

ELECTRE.

Que voulez-vous ? je m'imagine que quelqu'un se fera chargé d'y porter ces tristes monumens d'Oreste.

CHRYSOthemis.

Que je suis à plaindre , hélas ! & que

m'ont servi mes empressements ! insensée , j'accourois vers vous transportée de la plus vive joie pour vous en faire part , & j'ignorois l'abyssme de maux où nous étions précipitées. J'arrive , & je trouve à mon retour les malheurs que j'y avois laissés , & pour surcroît , des disgraces plus cruelles que je n'attendois pas.

E L E C T R E.

Il n'est que trop vrai , chère sœur : mais , si vous voulez me croire , vous nous délivrerez de ce fardeau de calamités.

C H R Y S O T H E M I S.

Ferai-je revivre les morts ?

E L E C T R E.

Ce n'est pas là ce que je demande. Je ne suis pas insensée.

C H R Y S O T H E M I S.

Qu'ordonnez-vous dont je sois capable ?

E L E C T R E.

Je ne veux de vous que du courage à exécuter ce que je vais vous proposer.

C H R Y S O T H E M I S.

Hélas , je ferai , moi , tout ce que vous jugerez avantageux à notre affreuse situation.

Prenez garde , Chrysothemis , à ce que vous me promettez. Songez qu'on n'achete qu'au prix du travail un heureux succès.

CHRYSOTHEMIS.

J'en conviens , & me voici prête d'y contribuer de tout mon pouvoir.

ELECTRE.

Ecoutez donc mes projets. Vous sçavez que nous n'avons plus d'appui ni de défenseur. Le Dieu des enfers a moissonné nos amis. Bornées à nous seules , nous n'avons de ressource qu'en nous. Tant que j'ai sçu qu'Oreste jouissoit de la lumière , j'ai espéré qu'il reviendrait un jour venger Agamemnon. Aujourd'hui qu'il n'est plus , je m'adresse à vous. Une main barbare (vous le sçavez) a porté le coup mortel à notre pere. Il s'agit de le venger. Que sert de dissimuler & de vous tenir en suspens ? il s'agit, ma sœur, d'immoler Egisthe. . . . Vous reculez ! ah , lâche , qu'attendez-vous ? sur quel espoir tournez-vous encore les yeux ? vous à qui il ne reste plus en partage que le regret de votre bonheur passé , vous qu'on a dépouillée de l'héritage paternel , vous qui désormais sans époux , & sans espoir d'un heureux hymen , vous

voyez condamnée à vieillir & à sécher de douleur. Car n'espérez pas d'hyménée. Egisthe , croyez-moi , n'est pas assez aveugle ni assez peu politique, pour souffrir qu'il sorte de vous ou de moi des vengeurs du sang qu'il a versé. Suivez donc mes généreux conseils. En les suivant , vous acquérez une double gloire. Vous acquittez d'abord votre piété du tribut qu'elle doit à un pere & à un frere ; & de plus , née libre , comme vous l'êtes , vous conservez cette précieuse liberté pour allumer un jour le flambeau d'un hymen digne de vous : car l'honneur est le principal ornement qui attire les yeux des mortels. Or considérez , je vous supplie , quelle gloire réjaillira sur vous & sur moi si vous me secondez. Quels éloges , quels honneurs ! qui des citoyens ou des étrangers , en nous voyant , ne s'écriera pas rempli d'admiration ? » Voyez-vous ces deux généreuses sœurs ? elles ont lavé l'opprobre » du Palais de leurs ancêtres : elles ont » sauvé les restes de leur maison au péril » de leurs vies : par elles leurs fiers ennemis ont été écrasés dans le sein d'une brillante fortune. Elles méritent » l'amour & la vénération de l'univers. » Pour couronner leur immortelle va-

» leur , il est juste qu'elles soient distin-
 » guées dans les fêtes d'éclat , & dans
 » les assemblées du peuple. « Voilà ce
 qu'on dira de nous tant que nous respire-
 rons. Mais après le trépas , notre gloire
 nous survivra & ne mourra jamais. Par
 un intérêt si glorieux , je vous conjure ,
 chère sœur , de suivre mes conseils. Ven-
 gez un pere , succédez à un frere , déli-
 vrez-moi , délivrez-vous de nos mal-
 heurs communs , & songez que la lâ-
 cheté est un vice bas & indigne des
 ames bien nées.

LE C H Œ U R.

Dans des conjonctures si délicates ,
 l'on doit appeller à son secours la pru-
 dence. Elle est nécessaire pour donner
 ou recevoir un conseil.

C H R Y S O T H E M I S.

Il est vrai , aussi vous voyez comme
 moi , que si la douleur ne troubloit ses
 esprits , elle parleroit avec plus de rete-
 nue & moins de témérité. Car , dites-
 moi , ma sœur , sur quelle espérance vous
 armez-vous d'une audace inouïe , & pré-
 tendez-vous m'engager à servir votre ra-
 ge ? oubliez-vous qui vous êtes , & quel
 est celui que vous voulez opprimer ?
 oubliez-vous votre sexe , votre foiblesse
 & la force de vos ennemis ? ne voyez-

vous pas que la fortune se déclare de jour en jour pour eux, tandis qu'elle nous abandonne sans retour ? hé, quelle main seroit capable de percer impunément un Prince tel qu'Egisthe ? Croyez - moi , Electre , défiez - vous de vos paroles mêmes ; & déjà trop malheureuse , craignez de vous attirer de plus grands malheurs , si quelque ennemi secret venoit à surprendre de pareils discours. Que nous servira la gloire dont vous me vantez tant l'éclat , si nous la ternissons par une mort honteuse ? que dis-je , par la mort ! elle n'est pas le plus grand des maux. Le supplice réservé à notre conjuration , ce seroit de souhaiter le trépas , & de ne pouvoir l'obtenir. Je vous conjure donc , chère sœur , de modérer du moins vos fureurs , avant que de nous condamner nous & notre race à périr par les plus horribles supplices. Quant à vos discours impuissans , je les couvrirai (je le promets) d'un silence éternel. Pour vous , s'il est possible , rappelez vos esprits & votre raison , mesurez vos forces , & apprenez enfin de votre foiblesse & du tems à céder à ceux qui vous surpassent en pouvoir.

L E C H Œ U R.

Croyez Chrysothemis , Madame. La

prudence & la modération font le présent le plus avantageux que les Dieux puissent faire aux hommes.

ELECTRE.

Ce discours n'a rien qui m'étonne. Je m'attendois à vos refus, ma sœur, & je vous connoissois trop pour ne m'y attendre pas. Hé-bien, je me réserve à moi seule l'exécution de ce projet. Cette main sçaura bien l'accomplir, & je ne l'aurai pas formé en vain.

CHRYSOTHEMIS.

Ah, que n'aviez-vous ces généreux sentimens, lorsqu'on assassinoit mon père ! que vous nous auriez épargné de malheurs !

ELECTRE.

Je les avois dans mon sein ; mais la force ne répondoit pas à mon courage.

CHRYSOTHEMIS.

Hé-bien, puisque vous le voulez, conservez des sentimens si généreux, j'y consens.

ELECTRE.

Vous ne parlez ainsi, cruelle, que pour vous dispenser de vous joindre à moi.

CHRYSOTHEMIS.

Il est beau d'oser de grandes choses,

dût-on s'exposer à perdre le jour par les derniers supplices.

E L E C T R E.

J'approuve votre maxime ; mais je déteste votre lâcheté.

C H R Y S O T H E M I S.

J'écouterai volontiers vos louanges , quand vous approuverez mes conseils.

E L E C T R E.

Et c'est ce que jamais vous ne gagnerez sur moi.

C H R Y S O T H E M I S.

Le tems en viendra peut-être à bout.

E L E C T R E.

Allez , retirez-vous ; aussi-bien ne trouvai-je en vous nulle ressource.

C H R Y S O T H E M I S.

Vous vous trompez , Electre ; mais moi , je ne trouve en vous nulle docilité.

E L E C T R E.

Allez , vous dis-je , & ne manquez pas de redire à votre mere ce que vous avez entendu.

C H R Y S O T H E M I S.

Non , je ne suis pas assez votre ennemie , pour être capable d'un trait si noir.

E L E C T R E.

N'est-ce pas être mon ennemie que de me conseiller une lâcheté ?

CHRYSOthemis.

Ce qu'on vous conseille n'est point lâcheté ; c'est prudence.

ELECTRE.

Quoi donc , à vous entendre , c'est à moi de souscrire à vos décisions !

CHRYSOthemis.

Quand vous aurez rappelé votre raison , je consentirai à me soumettre aux vôtres.

ELECTRE.

Qu'il est honteux de parler si bien , & d'agir si mal.

CHRYSOthemis.

Vous dites vrai , & tel est votre malheur.

ELECTRE.

Mais , dites-moi , je vous prie , que trouvez-vous d'injuste dans mon projet ?

CHRYSOthemis.

Les plus justes desseins sont souvent pernicioeux.

ELECTRE.

Non , de pareilles maximes ne feront jamais de mon goût.

CHRYSOthemis.

Si vous persistez dans votre entreprise , le succès les justifiera , & vous les approuverez trop tard.

E L E C T R E.

J'y persiste , & je la pousserai jusqu'au bout , sans égard à vos prédictions.

C H R Y S O T H E M I S.

C'est donc une chose arrêtée , & vous n'écoutez plus mes conseils ?

E L E C T R E.

Rien de plus odieux pour moi que des conseils lâches.

C H R Y S O T H E M I S.

C'en est donc fait , & rien de ce que je vous dis n'entre dans votre esprit ?

E L E C T R E.

J'ai tout pesé , ma sœur , Sçachez que ce n'est pas d'aujourd'hui que mon parti est pris.

C H R Y S O T H E M I S.

Je me retire donc : aussi-bien ne pouvez-vous goûter mes pensées , ni moi votre conduite.

E L E C T R E.

A la bonne heure , partez : mais défiez-vous revenir vers moi , je romps tout commerce avec vous. Aussi-bien faut-il être insensée pour entreprendre de déterminer un courage aussi mou que le vôtre.

C H R Y S O T H E M I S.

Suivez donc vos lumieres , puisque

vous les croyez plus sûres que les miennes : mais , je vous en avertis encore , quand vous ferez plongée dans un abyfme de maux , vous louerez malgré vous mes confeils.

III. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

*Siro-
phe I.*

D'où vient que les oiseaux du Ciel , plus sages que les mortels , ont soin de nourrir ceux dont ils ont reçu la vie & l'éducation , tandis que nous , ingrats que nous sommes , peu touchés d'un si bel exemple , semblons rougir de l'imiter. Mais j'atteste les foudres de Jupiter , & la Justice vengeresse qui habite dans les Cieux , que cette ingratitude n'est jamais impunie. O Renommée , qui remplissez toute l'étendue de la terre , pénétrez jusqu'aux enfers , troublez par vos cris le repos des Atrides morts , & portez-leur les tristes nouvelles des crimes de leur maison.

*Anti-
phr. I.*

Découvrez-leur le désordre qui y re-
gne. Dites-leur que deux Princesses ,
unies par les liens les plus étroits du

sang , sont divisées par la plus cruelle discorde , & ne peuvent plus vivre ensemble. J'excuse toutefois Electre. Seule , & privée de tout appui , elle se voit noyée dans la douleur , comme dans les flots de la mer. Semblable à la plaintive Philomèle , elle ne cesse de pleurer son pere. La mort même n'a rien qui l'effraie. Résolue d'affronter le trépas , elle ne songe qu'à perdre deux horribles furies. Est-il en effet un cœur bien situé qui puisse supporter de pareilles disgraces ?

Non un cœur généreux , dans le sein de l'adversité , ne peut voir sa gloire se changer en infamie. O Princesse , ô ma fille , il faut en convenir , accablée jusqu'à présent sous le poids d'une vie insupportable , & maintenant armée contre le crime pour vous mettre à couvert du déshonneur , vous méritez le double éloge de fille sage & généreuse. *Strophe II.*

Puissiez-vous survivre au coup que vous méditez ! puissions-nous vous voir surpasser autant vos ennemis en force & en pouvoir , que vous en êtes aujourd'hui opprimée ! ce prix est dû à *Antistrophe II.*

vosre piété constante envers les Dieux ;
malgré l'injuste & cruelle destinée que
vous éprouvez.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE, ELECTRE.
LE CHŒUR.

ORESTE *au Chœur.*

Dites-moi , je vous prie , ne serions-
nous point dans l'erreur ? sommes-nous
en effet arrivés au lieu que nous cher-
chons ?

LE CHŒUR.

Que souhaitez-vous ?

ORESTE.

Je cherche depuis long-tems le Pa-
lais d'Egiste.

LE CHŒUR.

Le Palais d'Egiste ? le voici , l'on ne
vous a pas trompé.

ORESTE.

Qui de vous veut bien se charger de
lui annoncer notre arrivée en ces lieux ?
elle ne peut qu'être agréable , & pour
lui , & pour nous.

LE CHŒUR.

* Ce sera la Princesse. Il faut que ce soit une personne du Palais même.

O R E S T E.

Allez donc , Madame , & dites que quelques personnes de la Phocide souhaiteroient de voir Egisthe.

E L E C T R E.

Ah , malheureuse que je suis ! De quoi me chargez-vous ? ne seriez-vous point envoyés pour confirmer la triste nouvelle que nous avons reçue ?

O R E S T E.

J'ignore la nouvelle dont vous parlez : mais † Strophius m'a chargé d'en porter sur ce qui touche Oreste.

E L E C T R E.

Sur Oreste ? & quoi , ô étranger ? Dieux , de quelle frayeur je me sens faisie !

* Détour du Chœur , qui ne veut pas chagriner Electre en se chargeant d'un message qui ne devoit pas lui être agréable. C'est en même tems une adresse du Poëte , qui par-là empêche Oreste d'entrer si-tôt dans le Palais , & qui ménage ainsi cette belle reconnoissance du frere & de la sœur.

† Roi de C-issa , & pere de Pylade , chez qui Oreste étoit demeuré caché après avoir été sauvé par Electre.

Nous apportons dans cette urne que vous voyez les tristes restes de ce Prince mort.

ELECTRE.

Ah , infortunée , je ne suis que trop assurée de mon malheur.

ORESTE.

Si vous vous intéressez à la destinée d'Oreste , apprenez que son corps est renfermé dans ce monument.

ELECTRE.

Donnez , cher étranger , donnez-moi cette urne , au nom des Dieux , puisqu'il y est renfermé : laissez-moi l'embrasser , & pleurer sur sa cendre mes infortunes , & celles de toute ma maison.

ORESTE à quelqu'un de sa suite.

Approchez. Donnez-lui cette urne. Ce n'est pas par un esprit de haine qu'elle la demande. Il faut qu'elle soit unie de sang ou d'amitié à Oreste.

ELECTRE.

Déplorable monument de la personne du monde que j'aimai le plus , restes infortunés de mon frere , ô combien les espérances dont je m'étois flattée , quand je vous envoyai hors de ce Palais , sont différentes

différentes des sentimens que j'éprouve
 * en vous recevant aujourd'hui ! Je vous
 envoyai, cher Prince, plein de gloire &
 de vie, & je ne reçois entre mes bras
 que votre ombre & vos cendres. Hélas !
 puisque vous deviez m'être ravi, que ne
 le fûtes-vous, avant que je vous fisse
 passer dans une terre étrangère, après
 vous avoir soustrait de mes mains au
 glaive qui vous menaçoit ! du moins, si
 la mort vous eût enlevé alors, vous au-
 riez trouvé place dans le tombeau de
 votre pere. Mais, hélas, loin de ce Pa-
 lais, séparé de votre sœur, & relégué
 dans une terre écartée, vous avez été la
 proie d'une mort cruelle, sans qu'une
 main chérie ait pû vous rendre les hon-
 neurs du tombeau. Car, malheureuse
 que je suis, je n'ai pas même eû le triste
 avantage de laver moi-même votre ca-
 davre, ni de porter sur le bucher ce pré-
 cieux fardeau : des mains étrangères
 vous ont rendu ce dernier service, &
 vous ne revenez dans les miennes que
 comme un poids léger renfermé dans le

* Le Grec porte : » O combien me voilà
 » déchue des espérances que je fondeis sur
 » vous, quand je vous envoyai, &c. »

Note
 de l'Édi-
 teur.

contour d'une urne. * Frivole & funeste succès des soins que je pris d'élever votre enfance ! soins si doux pour moi , qu'êtes-vous devenus ! car enfin , vous le sçavez , cher Prince , vous ne fûtes pas plus chéri d'une mere ; vous dormiez dans mon sein. Je vous tenois lieu de mere en effet ; & , quoique je ne fusse que votre sœur , vous me donniez un plus tendre nom. † Tout cela est mort avec vous dans le jour fatal qui vous a vû périr. Semblable à un orage affreux , la mort m'a tout ravi en vous enlevant.

Note
de l'Edi-
teur.

* Voici le vers Grec , dont il falloit rendre la force :

σμικρὸς προσήκεις ὄγκος ἐν σμικρῷ κύτει.

» Un peu de cendres dans une urne légère , est
» tout ce qui me reste de vous. »

Note
de l'Edi-
teur.

† On voit ici cinq à six lignes qui ne sont point du tout de SOPHOCLE , mais du P. B. Voici la véritable Electre : » Qu'il m'étoit
» doux , dit-elle , de préparer votre nourriture !
» jamais mere eut-elle pour son enfant de plus
» tendres soins ? jamais je ne m'en reposai sur
» des domestiques ! c'étoit moi même votre
» sœur qui vous gardois le jour & la nuit. » Ceci est dans les mœurs anciennes , & sembleroit peu noble sur notre Théâtre. Mais ce sont là les idées de l'Auteur , auxquelles le Traducteur fidele ne doit pas substituer les siennes.

J'ai perdu mon pere , vous n'êtes plus ,
 & je meurs avec vous. Cependant nos
 ennemis triomphent : notre mere , ou
 plutôt notre marâtre , se livre aux trans-
 ports d'une folle joie. Vous deviez l'en
 punir un jour : ainsi me le faisiez-vous
 espérer dans vos lettres secretes : mais
 le génie contraire , qui présidoit à vos
 jours & aux miens , a bien sçu renverser
 nos projets , en ne me rendant , au lieu
 de vous , qu'une Ombre vaine , & qu'une
 inutile poussiere. Hélas ! hélas ! dépouil-
 les trop malheureuses , malheureuse moi-
 même ! hélas , ô mon cher Oreste ! ô
 voyage fatal ! c'est lui qui m'a perdue. Il
 m'a perdue , vous dis-je , pour toujours.
 O le plus chéri des mortels , recevez-
 moi dans le sein de cette urne : unissez
 une sœur morte à un frere mort. Que
 désormais rendue à vous sur les som-
 bres bords , rien ne puisse m'en séparer.
 Tant que vous avez vécu j'ai partagé
 votre destinée avec vous ; souffrez que
 je partage aussi votre tombeau. La mort
 est l'objet de mes desirs , & je ne vois
 pas à l'aspect de cette urne , * que les

* La pensée de SOPHOCLE paroîtra plus simple & plus claire : » Je ne puis vous survivre ,
 » ô mon cher Oreste : ma douleur est trop
 » vive , & la mort seule en fera le remède. »

Note
 de l'Edi-
 teur.

morts soient sensibles & malheureux.

LE CHŒUR.

Songez , Electre , que vous avez reçu le jour d'un pere mortel. Oreste l'étoit de même. Moderez donc vos regrets , puisque la mort est inévitable pour tous les mortels.

O R E S T E *ému.*

O Ciel ! que vais-je lui dire ? parlerai-je sans déguisement , & par où commencer ? non , je ne puis plus retenir mes transports.

ELECTRE.

Quel transport de douleur vous faisit ? que dites-vous ?

O R E S T E.

Est-ce donc Electre que je vois ? est-ce là cette beauté

ELECTRE.

C'est elle-même , hélas ! mais dans quel état la voyez-vous !

O R E S T E.

O Ciel ! quel accablement de misère !

ELECTRE.

D'où viennent , ô étranger , ces soupirs en ma faveur ?

O R E S T E.

O beauté trop indignement flétri par d'affreux traitemens,

ELECTRE.

Ne seroit-ce point sur la destinée de
quelqu'autre que vous gémissiez ? *

O R E S T E.

O jours trop malheureusement écou-
lés, sans appui, sans consolateur !

ELECTRE.

Généreux étranger, encore une fois,
dites-moi ce qui vous fait soupirer ainsi,
en fixant sur moi vos regards.

O R E S T E.

Hélas, je ne connoissois pas encore
tous mes malheurs.

ELECTRE.

Est-ce par mes paroles que vous com-
mencez à les connoître ?

O R E S T E.

C'est en voyant la grandeur de vos
maux.

ELECTRE.

Vous n'en voyez que la moindre
partie.

* οὗτοι πότε ἄλλην ἢ με δυσφαιῖς, ξένε.

Cette question d'Electre dans la traduction de l'Édi-
teur.
ne seroit-elle pas un peu puérile ? Aussi ne la
fait-elle pas : elle dit absolument, sans inter-
ruption : » Non, ce n'est point une autre que
» moi : c'est moi qui suis cette malheureuse
» Electre dont le sort déplorable vous atten-
» drit. »

O R E S T E.

Et que puis-je voir de plus affligeant ?

E L E C T R E.

Le voici. Je suis obligée de demeurer avec les meurtriers . . .

O R E S T E.

Quels meurtriers ? de qui ?

E L E C T R E.

Avec les meurtriers de mon pere , & pour surcroît je me vois contrainte d'être leur esclave.

O R E S T E.

Leur esclave ! & qui vous réduit à cette cruelle extrémité ?

E L E C T R E.

C'est un ennemi barbare , qu'on appelle ma mere : mais elle n'a de mere que le nom.

O R E S T E.

Comment ? & que fait-elle pour vous y contraindre ? est-ce par la violence , ou par la misère ?

E L E C T R E.

Par la misère , par la violence , & par tout ce qu'elle peut imaginer de cruautés.

O R E S T E.

Et vous n'avez personne qui s'oppose à sa rage ? personne qui vous tende une main secourable ?

E L E C T R E.

Personne. Le seul appui qui me restoit n'est plus, & c'étoit ce frere dont vous m'apportez les cendres.

O R E S T E.

Pauvre Princesse, que la situation où je vous vois excite ma compassion !

E L E C T R E.

Hé-bien, vous êtes le seul ici qui soyez touché de mes misères.

O R E S T E.

Aussi suis-je le seul qui vienne vous témoigner combien j'y suis sensible.

E L E C T R E.

Mais ne seriez-vous point quelqu'un de mes proches ?

O R E S T E.

Je pourrois vous confier un secret, s'il m'étoit permis de compter sur la fidélité de vos Compagnes.

E L E C T R E.

Elles sont fidelles, j'en réponds : parlez.

O R E S T E.

Mettez donc bas cette urne. A ce prix vous sçaurez tout.

E L E C T R E.

Au nom des Dieux, ô étranger, ne me l'arrachez pas.

Laissez-la : croyez-moi ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

ELECTRE.

* Par votre sacré visage, que je touche, ne m'enlevez pas un si cher dépôt.

ORESTE.

Non , vous dis-je , je ne permettrai pas que vous gardiez cet aliment de vos regrets.

ELECTRE, *embrassant l'urne.*

Je serois doublement misérable, mon cher Oreste , si l'on me privoit de ce qui me reste de vous.

ORESTE.

Concevez de meilleures espérances , & comptez que votre douleur n'est pas raisonnable.

ELECTRE.

Quoi ! j'ai tort de pleurer un frere ?

ORESTE.

Ce n'est point à vous de tenir ce triste langage.

ELECTRE.

Suis-je donc indigne de ce cher mort ?

ORESTE.

Non ; mais , encore une fois , ce n'est pas à vous de le pleurer.

* Maniere de supplier.

E L E C T R E.

Je ne pleurerois pas Oreste, & je tiens
ses cendres dans mes mains ?

O R E S T E.

Ce n'est pas Oreste : ce n'est là qu'un
tombeau feint.

E L E C T R E.

Où donc est le véritable tombeau de
ce malheureux Prince ?

O R E S T E.

Il n'en a point : il est plein de vie. *

E L E C T R E.

Que dites-vous, cher étranger ?

O R E S T E.

La vérité.

E L E C T R E.

Oreste vit encore ?

O R E S T E.

Il vit.... puisque je vis.

E L E C T R E.

Vous, Oreste !

O R E S T E.

Moi-même. Regardez cet anneau.
C'est celui de mon pere. Jugez si je vous
trompe.

* Il y a dans SOPHOCLE une espece de tour
sententieux, que j'aurois voulu conserver ainsi :
» Il n'en a point : il n'en est point pour ceux
» qui sont pleins de vie, »

Note
de l'Édi-
teur.

ELECTRE , *après avoir examiné le cachet.*

O le plus doux & le plus ferein de
mes jours !

O R E S T E.

O jour véritablement heureux !

E L E C T R E.

Quoi , c'est vous ? c'est votre voix que
j'entends , cher Oreste !

O R E S T E.

C'est moi , vous dis-je. N'en cherchez
point d'autres preuves.

E L E C T R E.

C'est donc vous que je retrouve enfin !
vous que j'embrasse !

O R E S T E.

Oui , & pour ne plus nous séparer.

E L E C T R E.

O chères Compagnes , ô mes Conci-
toyennes , voyez , voyez cet Oreste ,
qu'une feinte mort m'avoit ravi , &
qu'elle me rend aujourd'hui.

L E C H Œ U R.

Nous le voyons , Princesse ; & un bon-
heur si peu espéré fait couler de nos
yeux des larmes de joie.

E L E C T R E.

Rejetton précieux de mes peres , cher
Oreste , vous voici donc de retour ! Vous
me retrouvez , je vous retrouve ; vous

revoyez ce que vous avez tant souhaité de revoir !

O R E S T E.

Oui, ma sœur, me voici ; mais modérez vos transports , & attendez un autre tems pour les faire éclatter.

E L E C T R E.

Comment ?

O R E S T E.

Ne parlez plus , vous dis-je ; de peur d'être entendue de ce Palais.

E L E C T R E.

Non , non , j'en atteste la chaste Diane , je ne ferai pas désormais l'honneur aux femmes de ce Palais , de craindre ce vil troupeau qui n'est qu'un poids inutile sur la terre.

O R E S T E.

Prenez-y garde , Electre ; Mars arme quelquefois leurs foibles mains : vous ne le sçavez que trop.

E L E C T R E.

Ah , de quels malheurs me rappelez-vous le cruel souvenir ! vous touchez nos maux , maux horribles , maux inexplicables , maux que jamais l'oubli ne peut effacer . . .

O R E S T E.

Je sçai tout ; quand il en sera tems , je

ſçaurai m'en rappeler la mémoire , & vous m'en parlerez.

ELECTRE.

Ah ! tout tems m'eſt propre pour parler d'une choſe ſi intéreſſante. Et n'ai-je pas recouvré ma liberté ? *

ORESTE.

Oui, vous êtes libre : toutefois je vous conjure de vous modérer.

ELECTRE.

Hé-bien , qu'allons-nous entreprendre ?

ORESTE.

Ce n'eſt pas ici le tems ni le lieu d'en parler.

ELECTRE.

Hé, qui pourroit m'empêcher d'éclater, tandis que je vous vois de retour par un prodige inefpéré ?

Note
de l'Édi-
teur.

* Ce n'eſt point là la penſée d'Electre : elle dit à Oreſte qu'il lui eſt impoſſible de garder le ſilence qu'on lui recommande. » Avant votre arrivée , j'avois déjà tant de peine à contenir ma langue ; comment donc le ferois je , aujourd'hui , que j'ai le bonheur de vous voir ! . . . J'entre dans vos ſentimens , continue Oreſte ; toutefois je vous conjure de vous modérer . . . Hé , le moyen ! lui répond Electre . . . Songez , lui dit ſon frere , que ce n'eſt point ici le tems ni le lieu de parler beaucoup.

O R E S T E.

Vous m'avez revû quand les Dieux
m'ont ordonné de reparoître.

E L E C T R E.

Les Dieux ont inspiré ce retour ! ah ,
vous me comblez d'un surcroît de plaisir.
Quel heureux présage , & que n'en
dois-je pas attendre !

O R E S T E.

C'est à regret, chère Electre , que je
contrains votre joie. Mais j'en appré-
hende les suites.

E L E C T R E.

Hélas, que voulez-vous ? souhaité si
long-tems , si impatiemment attendu ,
après avoir daigné m'honorer de votre
chère présence , après m'avoir retrouvée
dans l'affliction, dans les larmes, seriez-
vous....

O R E S T E.

Quoi ! qu'exigez-vous de moi ?

E L E C T R E.

Seriez-vous assez cruel pour me ravir
l'innocente joie que j'ai de vous revoir ?

O R E S T E.

Non certes ; & je ferois indigné qu'un
autre en ma place vous la ravît.

E L E C T R E.

Vous souffrez donc que j'en goûte la
douceur.

Et le moyen de vous en empêcher ?

ELECTRE *au Chœur.*

Chères amies, vous le sçavez, quand le bruit fatal de la mort imprévûe d'Oreste a frappé mon oreille, réduite à un douleur muette, je n'ai point fait ressentir ces lieux de mes cris. Mais à présent, ô mon frere, que je vous embrasse, à présent que je jouïs de votre présence, de cette vûe que de nouveaux malheurs ne pourroient jamais effacer de mon esprit, puis-je ne pas éclatter ? puis-je ? ...

O R E S T E.

Laissez les discours frivoles. Ne me dites point que ma mere est la plus dénaturée de toutes les meres, qu'Egisthe devenu l'usurpateur de notre héritage, dévore cette infortunée maison. Tandis que vous me raconteriez en détail ces horreurs, un tems précieux nous seroit enlevé. Dites-moi seulement ce que la conjoncture me permet d'exiger, comment croyez-vous que nous puissions écraser nos ennemis dans le sein de leur félicité. Sera-ce à main armée, ou par la ruse ? Pour vous, ma sœur, prenez garde qu'à notre arrivée dans le Palais, Clytemnestre n'apperçoive sur votre vi-

sage la moindre trace de gayeté. Cela nous perdrait. Efforcez-vous plutôt d'affecter la même douleur dont vous fûtes pénétrée au bruit de mon feint trépas. Quand nous aurons consommé notre entreprise, libres alors de toute inquiétude, nous ne ferons plus gênés dans notre allégresse mutuelle.

E L E C T R E.

O mon cher frere, votre volonté sera toujours la règle de la mienne. J'ai conçu, il est vrai, une vive joie : mais c'est de vous que je la tiens. Je vous la sacrifie, & fallût-il vous sacrifier davantage, je ne voudrois pas au prix du plus grand intérêt vous causer le moindre chagrin. Ce seroit d'ailleurs bien mal répondre à la fortune qui nous favorise. A l'égard de ce Palais, vous sçavez ce qui s'y passe. Egisthe en est absent. Il n'y reste que Clytemnestre : & ne craignez pas qu'elle surprenne sur mon visage aucun signe de joie. La haine que je lui porte est trop invétérée pour ne pas toujours m'attrister : du moins ma joie ne me trahira pas dans la surprise où me jette votre retour. Elle ne paroîtra que par mes pleurs. Et comment ne pleurerois-je pas de tendresse, moi qui vous ai vû en proie à la mort, & rendu à la vie dans le même

jour ? Oui , ma surprise est telle , que si mon pere revoyoit inopinément la lumiere , ce ne feroit plus un prodige pour moi , je le croirois sans hésiter. Et votre retour n'a-t-il pas aussi l'air des miracles ? conduisez donc votre entreprise , comme vous le jugerez à propos. Je m'en décharge sur vous. Scachez seulement que si j'avois été seule , j'aurois pris l'un de ces deux partis , ou de me délivrer avec honneur de la servitude , ou de périr glorieusement.

ORESTE ou LE CHŒUR.

Ah , Princesse , ne parlez plus. J'entends du bruit à la porte du Palais.

ELECTRE , *changeant d'air & de ton.*

Entrez , ô étrangers , entrez , ce que vous portez ne peut manquer d'être reçu favorablement ; (*à part*) mais cette joie fera de courte durée.

SCENE II.

Les mêmes , LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

O Ciel ! quelle est votre imprudence ? avez-vous donc perdu tout le soin de votre vie ? Insensés , vous ne voyez pas

que vous êtes non-seulement environnés de périls , mais au milieu du danger même , & dans un Palais ennemi : & certes, si je n'avois toujours veillé à cette porte durant votre entretien, nos projets y auroient plutôt paru que vous-mêmes. J'y ai heureusement pourvû , graces au Ciel. Laissez donc ces discours inutiles , & ces témoignages éternels d'une joie qui ne tarit point. Entrez promptement. Dans une affaire de cette importance , tout délai est funeste. Il n'est plus question que d'agir.

O R E S T E.

Entrons ; mais en quel état sont nos affaires dans ce Palais ?

LE G O U V E R N E U R.

Dans le plus heureux état qu'on puisse souhaiter. Personne ne vous y reconnoîtra.

O R E S T E.

Vous m'y avez donc fait passer pour mort ?

LE G O U V E R N E U R.

Croyez qu'on vous y regarde comme un habitant des sombres bords.

O R E S T E.

Leur joie est-elle parfaite ? quels sont leurs sentimens ?

Vous le sçavez après. Il suffit de dire que tout leur semble conspirer à leurs desirs, dans le tems même que tout se dispose à les renverser.

ELECTRE.

Au nom des Dieux, mon frere, dites-moi quel est cet homme ?

ORESTE.

Quoi, vous ne reconnoissez pas...

ELECTRE.

Non.

ORESTE.

Le fidèle dépositaire, entre les mains de qui vous me remîtes autrefois ?

ELECTRE.

Celui.... que dites-vous ?

ORESTE.

Oui, celui qui par un effet de vos soins me transporta dans la Phocide.

ELECTRE.

O Ciel ! c'est là ce dépositaire... ce seul homme fidèle que j'aye trouvé lorsqu'on assassinoit mon pere ?

ORESTE.

C'est lui-même, n'en doutez plus.

ELECTRE.

Agréable vûe ! ô unique libérateur de la maison d'Agamemnon, quel heureux hazard vous amene en ces lieux ? êtes-

vous en effet celui qui nous avez l'un & l'autre sauvés de tant de maux ? oui , voilà les mains chéries qui me conserverent un dépôt si précieux. Voilà celui dont la fuite heureuse déroba Oreste à la mort. Mais comment, dites-moi, avez-vous pû vous cacher si long-tems à mon impatience ? comment , en venant me rendre la vie , avez-vous eû la cruauté de me donner mille morts par vos discours trompeurs ? ô mon cher pere (car en vous revoyant je crois revoir mon véritable pere ,) apprenez que vous êtes l'homme du monde que j'aye le plus haï & aimé dans un jour.

LE GOUVERNEUR.

C'en est assez , Madame : réservons ces discours à un autre tems. Les jours entiers & les longues nuits suffiront à peine au récit mutuel de nos aventures. Allons , (à *Oreste & à Pylade* ,) Princes , il est tems d'agir. Clytemnestre est seule : ce Palais n'est rempli que de femmes ; mais pour peu que vous différiez , attendez-vous de voir fondre sur vous avec elles une foule bien plus redoutable.

O R E S T E à *Pylade*.

Allons , cher Pylade , ne perdons plus le tems en discours stériles : entrons ,

mais saluons auparavant les Dieux tutélaires qui veillent au vestibule de ce Palais.

ELECTRE.

O Apollon , jetez un regard favorable , & sur eux , & sur moi. Hélas , vous le sçavez , ma main libérale a répandu sur vos autels tous les dons que mon indigente piété m'a permis d'y porter. Je n'ai plus rien à vous offrir que des vœux , des prières & des adorations. Daignez les recevoir : assistez-nous dans cette grande entreprise , & montrez aux mortels effrayés de quel prix les Dieux sçavent récompenser l'impiété.

IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Strophe.

Dieux ! quelle fureur respire le Dieu Mars ! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déjà les inévitables Furies , compagnes des crimes horribles, se sont emparées du Palais : je l'avois prédit en tremblant ; mais l'événement va justifier mes prédictions.

Antistr. Oui , le Prince vengeur des morts est

ACTE V. § 25

entré furtivement dans le Palais de ses ancêtres. Déjà l'épée nue , & prête à être trempée dans le sang , brille entre ses mains. Le fils de Maia , le Dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage ; il voile son entreprise. L'exécution suivra de près le projet.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE , LE CHŒUR.

ELECTRE.

Apprenez , chères amies , que les Princes sont sur le point d'exécuter leur entreprise. Pour vous , demeurez dans un profond silence.

LE CHŒUR.

Comment ? que font-ils ?

ELECTRE.

Tandis qu'elle (*Clytemnestre*) emploie tous ses soins aux préparatifs des funérailles d'Oreste , ils l'entourent , & ne la quittent point.

LE CHŒUR.

Mais vous , Princesse , pourquoi forcez-vous ?

C'est pour empêcher qu'Egisthe ne nous surprenne par un retour imprévu.

S C E N E I I.

Les mêmes.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Ha ! ha ! ha ! mes amis, où êtes-vous ?
le Palais est rempli d'assassins.

ELECTRE.

On crie. Entendez-vous ?

LE CHŒUR.

J'en frémis de frayer.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

Ah , cher Egisthe , où êtes-vous ?

ELECTRE.

J'entends de nouveaux cris.

CLYTEMNESTRE *derriere le Théâtre.*

O mon fils , ayez quelque pitié de celle qui vous a mis au monde.

ELECTRE.

Hé , en avez-vous eu , cruelle , pour le fils & pour le pere ?

LE CHŒUR.

O Ville , ô race infortunée , ce déplorable jour met le comble à vos malheurs.

CLYTEMNESTRE *derrière le Théâtre.*

Aye, je suis blessée.

ELECTRE.

Frappez, redoublez, s'il est possible.

CLYTEMNESTRE *derrière le Théâtre.*

Encore ! ô Ciel !

ELECTRE.

Qu'Egiste n'éprouve-t-il aussi le même sort ?

LE CHŒUR.

L'effet des imprécations est accompli.
Les morts revivent. Ils sortent de leurs
tombeaux pour se baigner dans le sang
des vivans.

S C E N E I I I.

ELECTRE, LE CHŒUR, ORESTE,
PYLADE, Suite.

ELECTRE.

!Les voici qui paroissent. Leurs mains
dégoutent encore du sang qu'ils ont ver-
sé au Dieu Mars. Hé-bien, mon frere,
en quel état sont les choses ?

O R E S T E.

Tout est en sûreté dans le Palais, si
l'Oracle d'Apollon ne nous trompe pas.
Du moins votre ennemie expire. Vous

n'avez plus rien à craindre de ses indignes traitemens.

LE CHŒUR.

Arrêtez. J'appерçois Egisthe.

ELECTRE.

Ah , mes amis , rentrez dans le Palais. Ne voyez-vous pas ce fier ennemi qui approche de la ville comblé de joie ?

LE CHŒUR.

Allez , retirez-vous promptement à l'entrée du vestibule. Puisse la fin de votre entreprise , répondre à cet heureux commencement.

ORESTE.

Que rien ne vous inquiète. Vos souhaits seront accomplis.

ELECTRE.

Ne perdez point le tems.

ORESTE *à l'entrée du Palais*

Me voici retiré.

ELECTRE.

J'aurai soin du reste en ce lieu.

LE CHŒUR.

Il seroit en effet à propos de tromper la victime par quelques douceurs apparentes , pour la faire plus aisément tomber dans le piège que la Déesse de la vengeance lui a dressé.

SCENE IV.

S C E N E I V.

Les mêmes, E G I S T H E.

E G I S T H E.

Qui de vous me dira où sont ces Phocéens qu'on dit avoir apporté la nouvelle du trépas d'Oreste , qui a péri dans un combat de chars ? c'est à vous , Electre , c'est à vous à me l'enseigner , & vous le ferez malgré vos hauteurs passées : car cet événement vous intéresse trop pour ne pas en être bien instruite.

E L E C T R E.

Vous dites vrai ; comment pourrois-je ignorer ce qui touche une personne si chérie ?

E G I S T H E.

Où sont ces étrangers ? daignez me l'apprendre.

E L E C T R E.

Ils sont dans le Palais, où ils ont trouvé une personne qui ne pouvoit manquer de les bien recevoir.

E G I S T H E.

Ils l'ont donc bien assurée de la mort d'Oreste ?

Tome I.

Z

Si bien , qu'ils l'ont instruite , & de paroles , & d'effets.

EGISTHE.

Quoi , le corps d'Oreste est ici ? je puis voir moi-même...

ELECTRE.

Oui , vous pouvez repâître vos yeux de cet horrible spectacle.

EGISTHE.

Il faut en convenir : vous me dites aujourd'hui , contre votre coutume , des choses qui me flattent infiniment.

ELECTRE.

Allez donc goûter ce plaisir , puisqu'il vous paroît si flatteur.

EGISTHE.

Peuple , qu'on fasse silence , & vous , (*à quelqu'un de sa suite* ,) qu'on ouvre les portes du Palais à tous ceux de Mycènes & d'Argos. Approchez tous , & si quelqu'un nourrit encore de frivoles espérances , qu'il vienne voir le cadavre d'Oreste ; qu'il tremble à la vue de ce spectacle ; qu'il apprenne à subir le joug ; & , s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux , qu'il cesse de s'élever contre son légitime Roi.

ELECTRE.

Pour moi , j'ai déjà fait mon devoir

fur ce point. Le tems m'a enfin appris à céder à ceux qui ont le pouvoir en main.

S C E N E V.

Les portes s'ouvrent , on voit paroître dans l'enfoncement un cadavre voilé.

ORESTE , PYLADE , LE GOUVERNEUR ,
Suite.

ELECTRE , LE CHŒUR , EGISTHE.

E G I S T H E.

O Jupiter , quel spectacle pour Egisthe. Que cette mort satisfait ma haine ! * j'ignore si Némésis † ne s'en vengera point. N'importe. Levez (à Oreste) promptement ces voiles qui le cachent à mes yeux , afin que le sang qui nous lie lui attire de moi le tribut des larmes que je lui destine.

* Ce sont bien là les sentimens d'Egisthe ; mais il ne les exprime pas. Il dissimule au contraire , & feint de la surprise & de la pitié.
» Levez , dit-il , ces voiles , & qu'il me soit permis de verser des larmes sur le corps d'un parent chéri. » Tous ces quatre vers de SOPHOCLE sont pris à contresens dans la Traduction.

† Déesse de la vengeance.

O R E S T E.

Levez vous même ce voile. C'est à vous , non à moi , de voir ce cadavre , & de pleurer.

E G I S T H E.

Vous dites vrai : je vais suivre votre conseil. Vous (*à quelqu'un de sa suite*) qu'on cherche par-tout Clytemnestre , & qu'on la fasse venir.

O R E S T E , *après que le voile est levé.*

La voici. Ne la cherchez point ailleurs.

E G I S T H E.

Ah ciel ! quel objet . . .

O R E S T E.

Que crains-tu ? quel est cet objet que tu feins de ne pas reconnoître.

E G I S T H E.

Ah , malheureux ! quels ennemis m'assiègent ! dans quelles embûches je suis tombé !

O R E S T E.

Tu ne t'apperçois pas encore que plein de vie tu as affaire à des morts ?

E G I S T H E.

Hélas , je ne le vois que trop. Ce ne peutêtre qu'Oreste qui me parle ainsi.

O R E S T E.

Tu le devines enfin : mais trop tard pour ton malheur.

E G I S T H E.

Je suis perdu. Mais , Prince, souffrez
que je vous dise quelques paroles.

E L E C T R E.

Non , mon frere , ne l'écoutez pas.
Gardez-vous de vous laisser surprendre
par ses discours. Que sert à une victime
chargée d'imprécations , & dévouée à
la mort , le délai de quelques momens ?
livrez-le plutôt à sa mauvaise destinée ,
& après l'avoir immolé , abandonnez
loin de nous son corps aux sépulchres *
qui lui conviennent. Voilà l'unique re-
mède dont vous puissiez soulager les
maux que j'ai trop long-tems soufferts.

O R E S T E.

Allons , passe dans ce Palais : il n'est
plus question de t'entendre. Ta sentence
est prononcée ; viens la subir.

E G I S T H E.

Pourquoi dans l'intérieur de ce Pa-
lais ? si l'action que vous méditez est si
belle , ne cherchez point les ténèbres ,
me voici ; vous pouvez me donner la
mort.

* Il entend les oiseaux. Cette punition étoit
pire que la mort même , eu égard à la supersti-
tion des Grecs.

O R E S T E.

Ce n'est plus à toi de parler en maître.
Va , malheureux , va , dis-je , dans cet
appartement où tu égorgeas mon pere ;
voilà le lieu destiné à être le témoin de
ton supplice , & de ma vengeance.

E G I S T H E.

Tel est donc l'ordre du destin. Il faut
que ce Palais soit le témoin des mal-
heurs présens des Pélopidés , * & des
maux que je leur prédis pour l'avenir.

O R E S T E.

Il le fera du moins de ta mort. Cette
prédiction est plus sûre que la tienne.

E G I S T H E.

Tu me fais mourir en secret. Ce n'est
pas imiter ton pere , † qui immola...

O R E S T E.

C'est trop discourir. Vainement pré-
tends-tu reculer la peine qui t'est dûe.
Entre.

E G I S T H E.

Sers moi de guide ; je te suis.

* Les Anciens redoutoient les imprécations
des mourans.

† Il reproche à Agamemnon le meurtre
d'Iphigénie.

O R E S T E.

Entre , dis-je ; c'est à toi de m'obéir.

E G I S T H E.

Crains-tu que je ne t'échappe ?

O R E S T E.

* Non : mais je ne veux pas te laisser jouir de la moindre consolation dans ton supplice.

Derrière le Théâtre.

Tiens , voilà le coup que je t'ai réservé. †

Il reparoît.

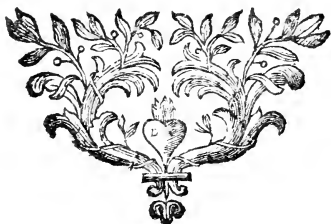
Ainsi devoit périr sur le champ, quiconque ose violer la sainteté des loix. Le nombre des forfaits en seroit moins grand.

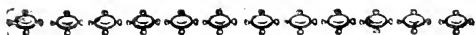
* Il lui refuse la satisfaction de paroître mourir volontairement. Il le traite en esclave qu'on traîne au supplice, & non en personne libre. On déloit les coupables après l'arrêt prononcé. Cette judicieuse remarque qui sauve le Comique qu'on pourroit attacher à la difficulté que fait Egisthe de passer le premier, est de M. DACIER.

† Ce coup de Théâtre est frappant à la vérité, mais il n'est point de SOPHOCLE. Il de l'Éditeur. falloit du moins prévenir le lecteur, que c'étoit une addition empruntée de l'Andromaque de M. RACINE.

LE CHŒUR.

O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort qu'après avoir essuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre première liberté.





REFLEXIONS

S U R

L' E L E C T R E

DE SOPHOCLE.

ELECTRE , comme l'a très-bien remarqué M. Dacier dans la Préface de sa traduction , est un sujet qui produit une Tragedie d'une autre espèce que l'Oedipe. Tout ce qu'il cite d'Aristote à cette occasion , se réduit à distinguer deux sortes de Tragique , par deux impressions différentes qui en résultent. L'une est *simple* , quand le héros , qui n'est ni très-bon , ni fort méchant , est conduit de degrés en degrés au dernier malheur , comme l'infortuné Roi de Thèbes. L'autre qu'Aristote appelle *composée* , consiste en ce que les bons deviennent heureux , & les méchants malheureux. Le Philosophe regarde cette dernière espèce comme beaucoup moins parfaite que n'est la première. Celle-ci

lui paroît plus réellement tragique , & celle-là plus approchante de la Comédie, à en juger par l'impression diverse qu'elles laissent. * » Ceux , ajoûte-t-il , qui » ont préféré la seconde à la première , » l'ont fait apparemment à cause de la » foiblesse des spectateurs , au goût & » aux souhaits desquels les Poëtes se con- » forment d'ordinaire. » Quelque finesse qu'il y ait dans cette subtile observation , il semble que ce n'est point précisément par cet endroit qu'il faut juger du prix des Tragédies. Si l'ordonnance & la conduite sont égales de part & d'autre , les impressions , quoique différentes , n'en sont pas moins agréables au gré du cœur humain ; du moins la préférence ne dépendra que de la situation présente , ou , si l'on veut , du caractère plus ou moins ferme des spectateurs , que les Poëtes ont intérêt d'étudier & de satisfaire.

Il faut donc considérer *Electre* telle qu'elle est en elle-même , sans égard à la différence des sentimens qu'elle produit , avec l'impression qui résulte d'*Oedipe*. Si l'attente du spectateur est rem-

* *Poët. d'ARIST. de DACIER* , c. 13.

plie, l'un & l'autre ouvrage ont atteint leur but. La tristesse Tragique n'est pas véritablement la même. Mais le plaisir n'est ni moins vif, ni moins exquis d'une & d'autre part. Le passage du trouble au calme, & de la tempête à la sérénité, a peut-être des avantages qui peuvent contrebalancer au trouble porté à son comble.

Attachons-nous d'abord à ce qui paroît choquant dans Electre. C'est sans contredit l'horreur de voir un fils & une fille plonger le poignard dans le sein d'une mere. * Plusieurs raisons semblent un peu justifier Sophocle. La première, c'est le soin qu'il prend de marquer dès la première Scène, qu'Oreste ne forme cette entreprise que par l'ordre précis,

* Une des meilleures raisons pour justifier SOPHOCLE, seroit de dire que le fait étoit vrai, & consigné dans les anciennes Histoires Il étoit si connu que l'horreur en étoit devenue comme familière. Ce qui pourroit choquer davantage, c'est que cet attentat affreux n'est nulle part désapprouvé dans la Tragédie : c'est que le Chœur lui-même, ce défenseur né de la vertu, de l'innocence, & des bonnes mœurs, paroît y applaudir : » O maison d'Attrée, c'est par » cet heureux effort, &c. » C'est la conclusion de la Pièce.

Note
de l'Édi-
teur.

& sous les auspices d'Apollon. Il a soin de le rappeler toujours aux spectateurs , & de faire bien comprendre que ce meurtre est en quelque sorte un acte de religion & d'obéissance aux Dieux. Mais c'est là corriger un crime contre la nature par une horrible impiété contre les Dieux. Les Grecs la passoient aisément dans leurs idées bizarres de Paganisme. Mais nous ne sçaurions la supporter suivant les principes de la véritable Religion , & les vûes d'une raison plus épurée.

Alcméon , autre sujet semblable de Tragédies Grecques que nous n'avons plus , & dont parle Aristote , est dans le même cas qu'Oreste. Amphiaräus , pere d'Alcméon , pressé par Polynice , gendre d'Adraсте Roi d'Argos , d'aller au Siège de Thèbes pour détrôner Etéocle , s'en défendit long-tems par un esprit prophétique , qui lui fit voir que les sept Chefs y périroient , excepté un seul. Mais , pour se délivrer de l'importunité de Polynice , il s'engagea à suivre les conseils de sa femme Eriphile , où , selon d'autres , il se cacha. Polynice gagna Eriphile par un riche présent. Elle découvrit Amphiaräus , & le força de partir. Ce Prince , en partant , ordonna à son

fils Alcéméon, encore fort jeune, de ven-
 ger un jour la mort de son pere, en tuant
 Ériphile sa mere : ce que le fils ne man-
 qua pas d'exécuter. A la vérité l'ordre
 d'un pere n'étoit pas d'un poids compa-
 rable à celui d'un Oracle. Toutefois les
 Anciens s'en sont contentés, & nous
 sommes également révoltés de l'un & de
 l'autre. Après tout, quoique les Grecs
 fussent plus indulgens en ceci que nous
 ne pouvons l'être, sur-tout eû égard à
 l'Oracle d'Apollon, ils ont dû souhaiter
 que les choses se passassent autrement,
 à en juger par les sages règles que don-
 na depuis Aristote sur ces sortes de meur-
 tres. Il est croyable du moins qu'ils dé-
 fapprouverent le mot affreux qui échap-
 pe à Electre, tandis qu'on égorge sa me-
 re, *Frappez redoublez, s'il est possible.*
 Ce mot fait frémir.

Il est vrai, (& c'est la seconde raison,) qu'outre l'ordre d'un Dieu, les traite-
 mens cruels que Clytemnestre avoit faits
 à Electre, le massacre de son époux, &
 le sort qu'elle destinoit à Oreste, méri-
 toient un supplice pareil, si jamais une
 mere peut mériter de périr par les mains
 de son fils. Enfin il est vrai que Sopho-
 cle met en quelque sorte Oreste & Elec-
 tre dans la nécessité de vaincre par un

forfait , ou de mourir par vertu. Mais ni tout son art , ni l'énormité des crimes d'une mere , ni les mauvais traitemens, ni la mort , ni même l'ordre absolu d'un Dieu , ne peuvent étouffer les cris de la nature dans des spectateurs qui ont de l'humanité. On voudroit qu'Oreste fût vengé , mais par une autre main , ou s'il tue sa mere , qu'il le fît sans le sçavoir & malgré lui. On n'a pas même fait grace à Horace , qui tue sa sœur. C'est pourtant là le fondement du Tragique étonnant qu'on voit regner dans les trois Electres. Comment accorder des sentimens si opposés dans le cœur des hommes ? car Eschyle & Euripide , en suivant une autre route , ont abouti au même but , ou , si l'on veut , échoué au même écueil. Ils ont bien senti qu'ils ne pouvoient déguiser ce fait à des spectateurs instruits, ou que s'ils venoient à l'adoucir, cet assaisonnement feroit évanouir le Tragique. L'idée seule qu'on avoit alors de la fatalité , suffisoit pour diminuer l'horreur & l'atrocité d'un parricide médité & commis de sang froid.

Du reste , toute la Pièce de Sophocle est admirable. L'ouverture est un chef-d'œuvre d'adresse à marker le tems , le

lieu & le fil qui doit former tout le tissu de la Tragédie. La douleur d'Electre est la plus belle & la plus touchante du monde. Son caractère est achevé dans la Scène qu'elle fait avec Crysothemis. Mais la plus brillante situation, & le coup de Théâtre le plus surprenant, c'est la reconnoissance du frere & de la sœur. Ce fut principalement cette Scène qui fit verser tant de larmes aux spectateurs, lorsqu'au rapport d'Aulugelle, * » un » certain Polus qui faisoit le rôle d'E- » lectre, pour se pénétrer mieux de l'es- » prit de son personnage, tira du tom- » beau d'un fils qu'il avoit perdu, l'urne » qui contenoit ses cendres, & l'embras- » sant sur le Théâtre, comme si ç'eût été » l'urne d'Oreste, il remplit toute l'as- » semblée, non pas d'une simple émo- » tion de douleur bien imitée, mais de » cris & de pleurs véritables. » La con- » duite en un mot de toute cette Pièce est si naturelle, si nette, si noblement or- » donnée, si remplie de surprises Théâ-

* *Polus lugubri habitu Electra indutus urnam à sepulchro tulit filii, & quasi Orestis amplexus, opplevit omnia non simulacris neque incitamentis, sed luctu atque lamentis veris.*
 AUL. GELL. Noct. Attic. l. 7. c. 5.

§ 44 R É F L E X I O N S , &c.

trales , que tout intéresse de plus en plus jusqu'au dénouement. Mais sans nous arrêter à des réflexions qui n'auront pas échappé aux Lecteurs , celles qui résulteront des deux autres *Electres* , comparées avec l'Electre de Sophocle , seront plus agréables & plus utiles. Par ce parallèle on jugera mieux du différent génie des trois rivaux , & de l'allure diverse des Esprits qui traitent un même sujet.

Fin du Tome premier.

